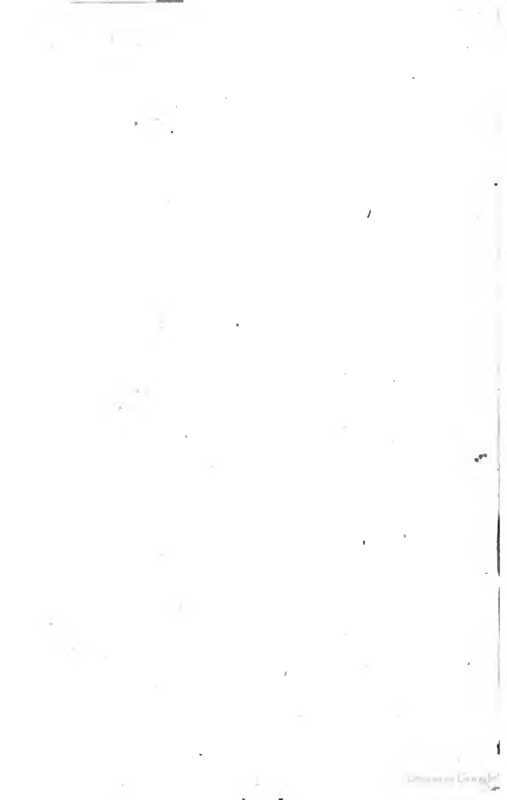




DICTIONNAIRE

DES

GENS DU MONDE.

TOME I.



DICTIONNAIRE DES GENS DU MONDE;

Historique, Littéraire, Critique, Moral, Physique, Militaire, Politique, Caractéristique & Social:

Où l'on traite des Mœurs, des Loix, des Usages, du Caractère & des Intérêts des François & des Anglois; des Nations anciennes & modernes; des Arts utiles, des Arts agréables, & généralement de tout ce qui peut avoir rapport aux différentes circonstances de la vie humaine.

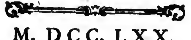


TOME I.



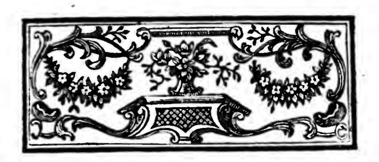
A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochere au-dessus du Collége.



M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



DICTIONNAIRE
DES GENS DU MONDE.

ABAISSEMENT.

1. DEPUIS le ſupplice de *Brunehault*, les maires avoient été adminiſtrateurs du royaume ſous les rois; &, quoiqu'ils euſſent la conduite de la guerre, les rois étoient pourtant à la tête des armées, & le maire & la nation combattoient ſous eux. Mais la victoire du duc *Pépin* ſur *Théoderic* & ſon maître, acheva de dégrader les rois; celle que remporta *Charles Martel* ſur *Chilpéric* & ſon maître *Rainfroi*, confirma cette dégradation. L'*Auſtraſie* triompha deux fois de la Neuſtrie, & la mairie d'Auſtraſie étant comme attachée à la famille des *Pépins*, cette mairie s'éleva ſur toutes les autres mairies, & cette maiſon ſur toutes les autres maiſons. Les vainqueurs craignirent que quelque homme accrédité ne ſe ſaiſît de la perſonne des

rois pour exciter des troubles. Ils les tinrent dans une maiſon royale comme dans une eſpece de priſon. Une fois chaque année, ils étoient montrés au peuple. Là ils faiſoient des ordonnances, mais c'étoient celles du maire; ils répondoient aux ambaſſadeurs, mais c'étoient les réponſes du maire. C'eſt dans ce temps que les hiſtoriens nous parlent du gouvernement des maires ſur les rois qui leur étoient aſſujettis.

Le délire de la nation pour la famille de *Pépin* alla ſi loin, qu'elle élut pour maire un de ſes petits-fils, qui étoit encore dans l'enfance; elle l'établit ſur un certain *Dagobert*, & mit un phantôme ſur un phantôme. (*Eſprit des Loix.*)

2. Il eſt naturel à la malignité humaine d'écraſer ceux qui commencent à paroître abattus. (*P. BRUMOI, Théât. des Grecs.*)

3. La préſéance me fut adjugée par arrêt du conſeil; & j'éprouvai en cette rencontre, par le grand nombre de gens qui ſe déclarerent pour moi, que deſcendre juſques aux petits, eſt le plus ſûr moyen de s'égaler aux grands. (*C. DE RETZ.*)

4. D'où vient que les hommes, qui ne rient jamais de voir tomber une pierre ou un cheval, ne peuvent preſque s'en empêcher lorſqu'ils voient tomber un homme, puiſque l'un n'eſt, ſans doute, pas plus ridicule que l'autre? C'eſt qu'il n'y a rien dans notre cœur qui nous intéreſſe dans la

chûte d'une bête ; au-lieu qu'il y a en nous quelque chose qui nous intéresse si fort dans l'abaissement des autres hommes, qu'il n'est point jusqu'à l'image de cet abaissement qui ne nous fasse plaisir : on croit toujours rire innocemment, & l'on ne rit presque jamais sans crime. (*PASCAL.*)

5. On ne doit pas seulement rapporter à notre malignité le plaisir que nous donnent la satyre & la comédie, on doit encore l'attribuer à notre orgueil. Nous sommes ravis de voir abaisser les autres : ce sont autant de gens qui sortent du rang de ceux qui peuvent aspirer à la gloire avec nous ; nous prenons, sur-tout, plaisir à les voir tourner en ridicule, parce qu'il n'y a guere d'abaissement plus grand que celui-ci, ni qui soit plus sans retour : les hommes rougissent d'estimer ceux dont ils se sont premiérement moqués.

Voyez DESTRUCTION.

ABSENCE.

1. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violents, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs, & dans la fureur d'une passion irritée ; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement

inutile d'un férail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de fon époux!
(*MONTESQUIEU.*)

2. Enfin, Madame, on fe dédommagera de ne pas vous avoir en perfonne, par le plaifir de dire ingénument de vous tout ce qu'on en penfe, & avec des fentiments plus naïfs que votre préfence ne le permettroit. (*LA MOTTE OUDART.*)

3. Je penfe que je ne vous verrai qu'à fix heures : que de moments à paffer fans vous ! Mais en s'écoulant, ils amenent celui qui doit vous offrir à mes yeux.

Je fuis au coin de mon feu en bonnet de nuit : jamais ennui ne fut comparable à celui que je fens ; fi j'avois pu le prévoir, je n'aurois point aimé... Allons, paix, taifez-vous, laiffez-moi dire ; c'eft bien le moins, qu'il me foit permis de me plaindre, quand tout m'eft odieux. Eh! pourquoi tout m'eft-il infupportable ? Voyons pourquoi... Venez ici, Mylord; parlons raifon : prétendez-vous que je vous aime comme une folle quand vous y êtes, & comme une imbécile quand vous n'y êtes pas ? (*Madame RICCOBONI.*)

4. Je pourrois encore appeller une abfence, le temps qui s'eft écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Je ne t'écrivis point ; une lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit

rappellé ton absence : je te voyois, je te parlois. (*Madame* DE GRAFFIGNI.)

5. Ne seroit-il pas malade ? Cette visite que vous dites avoir reçue de M. de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la vérité ? Car il me paroît impossible qu'il soit si négligent, & je vous assure que je serois moins affligée de le sçavoir malade : il est jeune, il en reviendra ; au-lieu que, s'il étoit inconstant, il n'y auroit plus de remede ; ainsi ce dernier motif d'inquiétude est pour moi bien plus cruel que l'autre. (*MARIVAUX.*)

ABSTINENCE.

1. Selon Pererius, Sara mit fin aux droits matrimoniaux quand elle fut parvenue à l'âge de 75 ans. Or à quoi songeoit-il de tirer de-là une des raisons, pourquoi la beauté de cette dame s'étoit conservée jusqu'à l'âge de 90 ? L'usage, dit-il, immodéré des droits du mariage fait bientôt vieillir les femmes, & les enlaidit étrangement. Soit, j'en laisse la discussion aux médecins ; mais s'en suit-il de-là qu'une abstinence totale de la chose ait un effet tout contraire à l'égard du sexe ; je veux dire, qu'elle recule la vieillesse, & qu'elle conserve la beauté ? Il n'y a point de logique qui reconnoisse aucune force dans cette espece de conséquence généralement

parlant ; vu le grand nombre de choses dont les deux extrémités sont mauvaises & pernicieuses, tant pour le corps que pour l'ame. En particulier, la conséquence dont il est ici question, est fortement combattue par la médecine *. Mais quand même on auroit la complaisance de l'accorder à Pererius, de quoi lui serviroit-elle par rapport à Sara, qui, selon lui, ne commença à se sevrer des droits du mariage qu'à l'âge de 75 ans ?

2. Lucain décrit la maniere dont Caton se remaria avec Marcie :

Ces paroles fléchirent Caton. Quoique le temps qui l'appelle aux armes soit peu propre à l'hymen, il veut à la face des Dieux, mais sans pompe & sans éclat, renouveller ses engagements avec Marcie. Ses portes ne sont point ornées de guirlandes & de festons ; chez lui on n'allume point de flambeaux ; on ne dresse point, sur une estrade d'ivoire, un lit où brillent l'or & la soie : on ne voit point l'épouse, soutenue par deux compagnes, franchir le seuil de la maison consacrée à Vesta. Un voile de pourpre n'ombrage point son front modeste ; elle n'a ni robe flottante, ni ceinture précieuse, ni collier de pierreries,

---

* *Voyez* GASPAR A REIES, Elysio jucund. quæst. campo quæst. 46, *où il soutient :* quòd omnimoda coitûs dimissio magna damna parit, præsertim in assuetis, in fœminis frequentissimè, in viris rarissimè & cum minori noxâ.

ni tunique galante qui laiſſe ſes bras découverts. Telle qu'elle étoit dans l'appareil le plus lugubre, vétue d'une ſerge funebre, elle embraſſe ſon mari, comme elle embraſſeroit ſes enfants. Les ris, les jeux, ne folâtrerent point à ſes noces; le triſte époux n'y eſſuya point de plaiſanteries; on n'y appella point d'autre témoin que Brutus : c'eſt ſous ces auſpices qu'ils s'épouſerent en ſilence. Caton, toujours occupé des malheurs de l'état, ne dérida point ſon front auſtere; il n'uſa point des droits de l'hymen; il a la force de réſiſter à un amour même légitime.

(*M. DE MARMONTEL, Trad. de Lucain.*)

3. On ne doit pas confondre, comme on le fait ſouvent, la continence avec la chaſteté. L'abus des termes entraîne avec ſoi la confuſion des idées. Comme on peut être chaſte ſans s'aſtraindre à la continence; tel auſſi s'en fait une loi, qui pour cela n'eſt pas chaſte. La penſée toute ſeule peut ſouiller la chaſteté : elle ne ſuffit pas pour enfreindre la continence. Tous les hommes, ſans exception de temps, d'âge, de ſexe & de qualité, ſont obligés d'être chaſtes; mais aucuns ne ſont obligés d'être continents.

4. Il eſt preſque toujours convenable qu'une religion ait des dogmes particuliers & un culte général. Dans les loix qui concernent les pratiques de culte, il faut peu

de détails ; par exemple, des mortifications, & non pas une certaine mortification. Le Chriſtianiſme eſt plein de bon ſens : l'abſtinence eſt de droit divin ; mais une abſtinence particuliere eſt de droit de police, & on peut la changer.

(*Eſprit des Loix.*)

ABSTRACTION.

1. Le mot abſtrait vient du latin *abſtractus*, participe *d'abſtrahere*, qui veut dire *tirer*, *arracher*, *ſéparer de*.

Tout corps eſt réellement étendu en longueur, largeur & profondeur ; mais ſouvent on penſe à la longueur ſans faire attention à la largeur ni à la profondeur ; c'eſt ce qu'on appelle faire abſtraction de la largeur & de la profondeur ; c'eſt conſidérer la longueur dans un ſens abſtrait : c'eſt ainſi qu'en géométrie, on conſidere le point, la ligne, le cercle, ſans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle phyſique. Ainſi, en général, le ſens abſtrait eſt celui par lequel on s'occupe d'une idée ſans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel & néceſſaire avec cette idée. Quand on conſidere en général le cercle, une ville, *cercle* & *ville* ſont des termes abſtraits ; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'eſt plus abſtrait.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis*, *dix hommes*, en un mot, quand on applique le nombre à quelque ſujet particulier, ce nombre eſt appellé *concret*; au-lieu que ſi l'on dit, *deux & deux ſont quatre*, ce ſont-là des nombres abſtraits, qui ne ſont mis à aucun ſujet particulier. On conſidere alors par abſtraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée du nombre que nous avons acquiſe par l'uſage de la vie.

Le ſens concret, au contraire, c'eſt lorſque l'on conſidere le ſujet uni au mode, ou le mode uni au ſujet; c'eſt lorſque l'on regarde un ſujet tel qu'il eſt, & que l'on penſe que ce ſujet & ſa qualité ne ſont enſemble qu'une même choſe, & forment un être particulier; par exemple: ce *papier blanc*, *cette table quarrée*, *cette boîte ronde*; *blanc*, *quarrée*, *ronde*, ſont dits alors dans un ſens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concreſcere*, croître enſemble, s'épaiſſir, ſe coaguler, être compoſé de; en effet, dans le ſens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs ſujets, on ne les ſépare point l'un de l'autre par la penſée. Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du ſujet, & celle de la propriété. Tous les ſubſtantifs qui ſont pris adjectivement, ſont alors des termes concrets; ainſi quand on dit *Petrus eſt homo*, *homo* eſt alors un terme concret, *Petrus eſt habens humanitatem*.

Obſervez qu'il y a de la différence entre faire abſtraction & ſe ſervir d'un terme abſtrait. On peut ſe ſervir de mots qui expriment des objets réels & faire abſtraction, comme quand on examine quelque partie d'un tout, ſans avoir égard aux autres parties : on peut, au contraire, ſe ſervir de termes abſtraits ſans faire abſtraction, comme quand on dit que la fortune eſt aveugle.

Dans le langage ordinaire, *abſtrait* ſe prend pour ſubtil, métaphyſique : *ces idées ſont abſtraites*, c'eſt-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne ſont pas aiſées à comprendre, qu'elles ne tombent point ſous les ſens. On dit auſſi d'un homme qu'il eſt *abſtrait*, quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'eſprit, ſans ſe prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entends ici par termes *abſtraits*, ce ſont les mots qui ne marquent aucun objet qui exiſte hors de notre imagination. Que les hommes penſent au ſoleil, ou qu'ils n'y penſent point, le ſoleil exiſte : ainſi le mot de ſoleil n'eſt point un terme abſtrait.

Mais *beauté*, *laideur*, &c. ſont des termes abſtraits. Il y a des objets qui nous plaiſent & que nous trouvons *beaux* ; il y en a d'autres, au contraire, qui nous affectent d'une maniere déſagréable, & que nous appellons *laids* ; mais il n'y a aucun être réel qui ſoit la beauté ou la laideur.

Il y a des hommes ; mais *l'humanité* n'eſt point, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point un être qui ſoit *l'humanité*.

La fortune, le haſard & la deſtinée, que l'on perſonnifie ſi ſouvent dans le langage ordinaire, ne ſont que des termes abſtraits. Cette multitude d'événements, qui nous arrivent tous les jours, ſans que la cauſe particuliere qui les produit nous ſoit connue, a affecté notre eſprit de maniere qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cauſe inconnue que le vulgaire a appellée, fortune, haſard, ou deſtinée : ce ſont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des cauſes réelles. (*Du Marsais*.)

2. On ne ſçauroit guere approfondir un ſujet, quel qu'il puiſſe être, chercher les cauſes des effets les plus communs, & démêler les différences délicates qui ſont entre les choſes, ſans être un peu abſtrait. Mais être abſtrait & obſcur, c'eſt la même choſe pour ceux qui ſont accoutumés à faire plus d'uſage de leur imagination que de leur eſprit. Un ouvrage clair pour cette eſpece de lecteurs, c'eſt celui qui les remue vivement ; au contraire, un lecteur philoſophe ne trouve ſouvent que de l'obſcurité & de la confuſion, où les eſprits les plus bornés croient voir l'évidence la plus lumineuſe.

ABUS.

1. Le plus fâcheux de tous les abus, eſt l'abus de la philoſophie ; car ce ſont les meilleures choſes dont l'abus eſt le plus funeſte.

2. Les hommes ſont faits ainſi : ils ont toutes les peines du monde à recevoir des uſages, & même des abus établis & autoriſés. (*Petit-Pied.*)

3. Cette mauvaiſe méthode eſt reſtée, parce que les abus reſtent toujours, tandis que les bons établiſſements dégénerent.

4. On fait une grande faute dans les républiques, quand on laiſſe parvenir à une trop grande autorité un ſujet factieux & entreprenant. Mais c'eſt une faute encore plus grande de s'oppoſer à cet homme, après qu'on l'a laiſſé devenir le maître. Il y a cent abus qu'on doit empêcher de s'introduire; mais quand ils ſe ſont fortifiés, c'eſt bien ſouvent un moindre mal de les tolérer que d'en entreprendre la réformation. Ceux qui l'entreprennent ſont preſque toujours comme Sylla, ils ſe ſervent d'un remede pire que le mal.

5. Y a-t-il rien de plus reſpectable qu'un ancien abus ? Oui, la raiſon eſt plus ancienne.

6. Il n'eſt pas indifférent que le peuple ſoit éclairé. Les préjugés des magiſtrats ont commencé par être les préjugés de la

nation. Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorſqu'on fait les plus grands maux; dans un temps de lumiere, on tremble encore, lorſqu'on fait les plus grands biens. On ſent les abus anciens, on en voit la correction; mais on voit encore les abus de la correction même. On laiſſe le mal, ſi l'on craint le pire; on laiſſe le bien, ſi on eſt en doute du mieux. On ne regarde les parties que pour juger du tout enſemble; on examine toutes les cauſes, pour voir les réſultats.

(*Eſprit des Loix.*)

7. Nos rois, dans tous les temps, ont cherché à réformer les abus du Clergé; c'eſt ce qu'ont fait, entr'autres, Charlemagne, Philippe-Auguſte, S. Louis, Philippe-le-Bel; Philippe-de-Valois voulut auſſi en venir à bout; mais cela fut différé juſqu'en 1539, ſous François I.

8. C'eſt ſous Philippe-de-Valois que ſe ſont introduits les *appels comme d'abus*, dont les principes ſont plus anciens que le nom. Le roi parut favorable aux eccléſiaſtiques; mais cette querelle devint le fondement de toutes les diſputes qui ſe ſont élevées depuis, par rapport à l'autorité des deux puiſſances, & dont l'effet a été de reſtraindre la juriſdiction eccléſiaſtique dans des bornes plus étroites. Ceux qui exercent la juſtice au nom du roi, jugent s'il n'y a rien dans les *bulles* &

dans les *ordonnances*, ou *ſentences eccléſiaſtiques*, qui ſoit contre la diſpoſition des *canons*, & qui bleſſe nos *libertés*. S'ils trouvent que le ſupérieur eccléſiaſtique ſoit allé au-delà de ſon pouvoir, ils prononcent qu'il y a *abus*, & défendent l'exécution de ſon jugement.

9. En Eſpagne, où l'on fait un grand étalage de dévotion & de ſoumiſſion au pape, on ſupprime tout ce qui n'eſt pas conforme aux loix du royaume, ſans entrer en connoiſſance de cauſe, & ſans examiner la juſtice des reſcrits & autres actes.

10. *Clergé d'Angleterre :* il pourroit arriver qu'on éluderoit ſes aſſemblées, & qu'on ne voudroit pas lui permettre de corriger ſes abus mêmes ; & que, par un délire de la liberté, on aimeroit mieux laiſſer ſa réforme imparfaite, que de ſouffrir qu'il fût réformateur.

Voyez PARADOXES.

ACADÉMIE.

1. Les lettres-patentes de 1635 n'annoncent, en faveur de l'académie françoiſe, que le droit de *committimus*, avec exemption de tutelles, curatelles, guet & garde.

Charles Perrault nous apprend dans ſes mémoires, que pour engager les membres de l'académie françoiſe à être aſſidus aux aſſemblées, M. Colbert établit qu'il leur feroit diſtribué quarante jettons dans chaque

aſſemblée, pour être partagés entre ceux qui s'y trouveroient. « Ce miniſtre, ajoûte » Perrault, projetta de faire donner un » demi-louis d'or à chacun des *préſens ;* » mais il fit réflexion que cette libéralité » pourroit faire tort à l'académie, parce » que cette diſtribution iroit à huit ou neuf » cents livres par an : ce qui ſeroit regardé » comme un bon bénéfice que les grands » de la cour ſolliciteroient & feroient avoir » à leurs aumôniers, aux précepteurs de » leurs enfants, & même à leurs valets-de- » chambre ».

2. *Ménage* auroit été de l'académie françoiſe ſans ſa requête des dictionnaires, qui eſt un ouvrage en vers, & par lequel on diſoit qu'il s'en étoit rendu indigne ; ſur quoi M. de Montmort, maître des requêtes, dit : que c'étoit par cette raiſon qu'il falloit le condamner à en être, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouſer.

3. Si le cardinal de Richelieu n'eût élevé qu'un tribunal littéraire pour juger de l'emploi régulier d'un mot, ou de la correction d'un tour grammatical; pour prononcer ſur les nuances du ſtyle poëtique ou oratoire ; en un mot, pour diriger les apprêts de cette parure extérieure qu'on donne aux penſées, quand on veut qu'elles ſoient bien reçues par l'eſprit; ce projet, toujours infiniment cher aux muſes, eût

été digne d'un Ariſtarque, mais il n'eût pas été digne de Richelieu. Ce grand homme qui a empreint la hauteur de ſon génie ſur tout ce qu'il a fait, n'étoit pas capable de s'arrêter au milieu d'une idée féconde. Liant ici, comme dans toutes ſes vues, ſa gloire perſonnelle avec celle de ſa nation, il a voulu que la France devînt ce que la Grèce & Rome avoient été autrefois, le ſiége de l'empire du goût & de l'eſprit, régnant ſur toutes les nations polies, par les modéles de littérature en tout genre, dont elle leur offriroit les beautés. Il a voulu que toutes ces idées eſſentielles qui comprennent la religion, le gouvernement, les arts, les mœurs de l'Europe & de l'Univers, fuſſent conſacrées dans les monuments de la langue françoiſe; & que cette langue, riche en chef-d'œuvres de toute eſpéce, méritât d'être l'organe des peuples & l'interprète des rois.

Pour établir cette ſorte d'empire, il falloit une compagnie auſſi illuſtre que ſavante, qui eût le dépôt de l'autorité, & qui fût, dans la France même, ce que la France devoit être au milieu des autres nations.

Tous les ordres de l'état furent appellés pour la compoſer. La naiſſance vint y figurer à côté des talents, & la plus haute dignité à côté du ſimple mérite littéraire. Non que Richelieu prétendît relever par cette

cette association les talents & les lettres, qui prennent toujours leur rang dans l'estime publique comme dans l'histoire ; mais pour faire sentir à ceux qui avoient besoin de cette comparaison, que les Grands ne peuvent que s'honorer en cultivant les lettres, & que le génie & le goût n'ont pas besoin d'ayeux pour être grands, non plus que de postérité pour être immortels.

Depuis cette époque heureuse pour les lettres françoises, il n'y eut point d'homme de génie, quelque fameux qu'il fût par lui-même, qui ne crût avoir besoin de vos lauriers. L'honneur d'être compté parmi Messieurs de l'Académie fut regardé comme le sceau de la gloire littéraire, capable plus que tout le reste de fixer l'inconstance de la renommée, & d'en constater les suffrages au tribunal des siécles éclairés.

Richelieu, après avoir fondé l'Académie françoise, en être devenu le chef & le protecteur, laissa ces deux titres à un Magistrat digne par sa naissance, par ses lumières & par ses vertus de les porter après lui, & de les transmettre au plus grand des rois. Mais Louis ne prit que le second qui lui parut plus juste, & qui signifioit que les lettres, essentiellement libres, avoient des amis & des bienfaiteurs, & point de maître.

Ce Monarque si grand, si puissant, si absolu, qui a fait pendant un siécle les destins de l'Europe, a desiré de voir son nom à la

tête de l'Académie françoise, avec une qualité qui faisoit un droit pour les académiciens & une obligation pour lui. Il n'ignoroit pas que dans un état où le Roi est le pere, où la raison & l'équité dictent les loix, où le ressort du gouvernement est l'honneur & l'amour, les lettres, toujours liées avec les mœurs, influoient sur ceux qui obéissent comme sur ceux qui commandent; & qu'un pays où les muses ont des autels, est non-seulement le séjour de ces qualités riantes qui font l'agrément & le charme de la société; mais qu'il produit encore les vertus solides qui en font la sécurité & le bonheur réel.

4. On sait que *Platon* est le premier qui a donné le nom d'*académie* à une école de Philosophie, parce que celui qui lui avoit laissé le lieu où il tenoit son école, s'appelloit *Academus*.... Il y avoit des académies fort célébres en France, même du temps des Romains. Elles cesserent vers le commencement du cinquieme siécle, temps où les *Alains*, les *Suèves*, les *Vandales*, les *Bourguignons* & autres barbares vinrent ravager les Gaules. *Charibert*, *Childebert*, *Chilperic*, *Gontran*, *Clotaire II*, savoient les lettres. Elles furent enfin négligées sous les maires du palais; mais Charlemagne fit revivre les sciences, & fit ouvrir de grandes & petites écoles aux environs des églises cathédrales: les moines enseignoient, dans les grandes écoles la théologie, & dans les petites, les humanités.

ACCIDENTS.

1. Il y a des conjectures où la prudence même ordonne de ne consulter que le chapitre des accidents.

(*Cardinal de Retz.*)

2. Il laissoit aux accidents, pour le surprendre, le moins de temps qu'il pouvoit.

3. Les Brachmanes disoient que les accidents de la vie humaine ne sont ni un bien ni un mal, puisque les mêmes choses plaisent aux uns & déplaisent aux autres, & sont même agréables & désagréables à une même personne en différents temps.

4. Un crocheteur ayant blessé Caton avec un coffre qu'il portoit, & ayant ensuite crié, garre: Est-ce, lui dit Caton, que tu portes encore quelque chose?

5. Les accidents qui sont les suites de l'imprudence éclairent rarement, & corrigent plus rarement encore le défaut qui les attire. Le philosophe ne s'en étonne pas; le foible y succombe; l'homme vertueux les soutient & les subjugue.

Il est des accidents inévitables: ceux-ci n'humilient point, & ne sont capables d'affliger que l'homme médiocre. Il en est qu'on pourroit éviter: ceux-là doivent servir à en prévenir d'autres. (*Dictionn. des Passions.*)

6. Aux accidents contraires auxquels nous sommes sujets, il y a deux manieres de se

porter diverſes, & qui peuvent être toutes deux bonnes, ſelon le naturel divers, & des accidents, & de ceux à qui ils arrivent. L'une eſt de conteſter fort, & s'oppoſer à l'accident.... lui échapper ou le forcer. Ceci requiert une ame forte & opiniâtre; l'autre eſt de prendre les choſes incontinent au pire, & ſe réſoudre à les porter doucement... Celui-là étudie à ranger les événements; Celui-ci ſoi-même: celui-là ſemble plus courageux; celui-ci joue au sûr: celui-là eſt ſuſpens, agité entre la crainte & l'eſpérance; celui-ci ſe met à l'abri, & ſe loge ſi bas, qu'il ne peut plus tomber de plus haut... Celui-là travaille d'en échapper; celui-ci de ſouffrir; & ſouvent celui-ci en a meilleur marché. Il y a ſouvent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & ſe donner de garde, qu'à ſouffrir. L'avaricieux ſe tourmente plus que le pauvre, le jaloux que le cocu. (*Sageſſe de* CHARRON.)

7. Henri II mourut d'un éclat de lance qui lui atteignit l'œil droit dans un tournois. Montgommeri, qui fut l'auteur de cet accident, étoit fils d'un autre Montgommeri qui avoit brûlé le viſage de François I avec une torche.

ACCUSATIONS.

1. J'ai ſouvent douté, diſoit Grotius, lequel des deux partis étoit le plus convena-

ble, ou de répondre aux reproches des fous & des méchants, ou de se reposer sur sa bonne conscience, & de les mépriser.

2. Vous imitez les criminels, qui s'embarrassent d'autant plus, qu'ils veulent rejetter leurs forfaits sur des innocents, & qui font trouver leur conviction dans l'accusation qu'ils forment contre les autres.

(*Apologie de l'Université.*)

3. Quintilien déclare qu'il n'y a qu'une très-petite distance entre un voleur de grand chemin & un accusateur de profession.

4. On a si bien perdu toute honte, que nous n'avons point de Capitaine qui ne s'aguérrisse aux accusations; qui n'expose deux ou trois fois à la rigueur de vos jugements une vie qu'il n'oseroit une seule fois hazarder dans le combat, & qui ne préfere la mort infâme à la mort glorieuse : car le scélérat est fait pour mourir de la main de la justice, & le guerrier pour mourir de la main de l'ennemi.

5. Il croyoit que certains accusateurs étoient dignes de support, quand même leurs soupçons étoient mal fondés ; car, disoit-il, les innocents qu'on accuse se font absoudre ; les criminels ne sont point punis, si on ne les accuse pas ; & afin de réprimer l'audace des novateurs, il faut protéger & favoriser, pour le bien de la république, les chiens qui aboient après eux. On ne peut nier que cette maxime ne soit d'usage pour

le bien public, & ſur-tout dans un temps de trouble, mais il eſt certain d'ailleurs qu'elle eſt une ſource d'injuſtices. (*BAYLE.*)

6. C'étoit l'excellent uſage des accuſateurs qui avoit conſervé l'innocence des mœurs dans la république, juſques vers le milieu du ſiécle de Ciceron, que la corruption devint incurable.

On ſouffre ſans peine, dit Ciceron ſur ce ſujet, qu'il y ait beaucoup de gens qui faſſent profeſſion d'accuſer ; car rien n'empêche qu'un innocent ne ſoit abſous, ſi on l'accuſe ; mais un coupable ne ſauroit être condamné, ſi on ne l'accuſe pas. Il y a donc bien moins d'inconvénient à mettre un innocent en juſtice, qu'à n'y pas mettre un criminel.

7. Les Courtiſanes à Rome pouvoient s'abandonner publiquement avec impunité, pourvu qu'elles ſe déclaraſſent aux Ediles de le vouloir faire ; parce qu'on les croyoit aſſez punies par la honte d'exercer une profeſſion ſi infâme.

8. On faiſoit un très-grand plaiſir au peuple romain, en accuſant ceux qui avoient exercé les charges de la république : il regardoit les accuſateurs comme des dogues qui ſe ruoient ſur les loups.

C'eſt ainſi à-peu-près qu'aujourd'hui dans les républiques, il n'y a pas de moyen plus sûr de s'attirer l'applaudiſſement de la populace, que de bien déclamer en chaire contre les Magiſtrats.

Ciceron regarde comme une insigne flétrissure de la maison Junia, d'avoir produit un orateur qui exerça ce métier.

9. Voilà le privilége des Souvérains; on écoute sérieusement les dépositions d'une catin, lorsque leur vie s'y trouve intéressée; & il est même vrai que ces sortes de créatures ont quelquefois révélé des conspirations. Il est juste que les Souverains jouissent de ce privilége, car le bien public est préférable à l'observation des formalités; & ainsi l'on ne doit pas se formaliser de voir mettre en quatre quartiers vingt ou trente conspirateurs, sur le témoignage de leurs complices, quoique les dénonciateurs, comblés de biens & de récompenses, soient quelquefois plus scélérats que ceux qu'ils accusent, & qu'ils les aient même engagés par mille artifices dans le complot. Il est juste, disent quelques-uns de châtier la paillarde; mais l'appareilleuse qui la dénonce doit avoir un peu de part à la peine. Je réponds que cette maxime ne doit point s'étendre sur les cas privilégiés, comme sont les punitions des crimes d'état. *Salus populi suprema lex esto.* (*BAYLE.*)

10. Dans *l'Ami de la paix*, la lettre sur les *impositions* renferme une vérité incontestable; c'est que les sujets ne sauroient trop se méfier de la justice de leurs plaintes. *La loi qui impose*, dit très-bien l'auteur, *dépend toujours* (il falloit dire *presque toujours*) *d'une*

circonſtance qui force de la rendre quelquefois contre les cris de l'humanité & les repréſentations de la philoſophie. Le public ne voit que la poſition publique, & murmure; le miniſtre voit la poſition ſecrette qui exige; il ſoupire & exécute. Il faudroit donc, avant de ſe plaindre, être au fait de tous les myſteres du cabinet du Prince. Quel eſt le particulier qui puiſſe s'en flater ? Mais en convenant avec M. Riviere qu'on ne ſauroit être trop circonſpect quand il s'agit de prononcer ſur les Grands, nous ſommes bien loin de conclure avec lui que c'eſt un crime d'état, une eſpece de ſacrilége, que de ſe plaindre quelquefois. Il eſt des cas où un miniſtre pourroit être ſi clairement un prévaricateur, qu'il ſeroit permis à un bon citoyen d'élever contre lui une voix courageuſe. Pouvoit-on blâmer ceux qui avoient le courage d'accuſer Séjan ? La loi de Théodore, ſur laquelle l'auteur ſe fonde, priſe à la rigueur, feroit des miniſtres tyrans, des princes mépriſables & des peuples malheureux. La vraie conſéquence de tout ceci, c'eſt que le cas de la plainte contre un miniſtre eſt très-rare, ſurtout dans une monarchie telle que la françoiſe; que l'accuſation doit être évidente, faite par des hommes en place & parfaitement inſtruits, qui ne reſpirent que le bien public & l'amour de la paix, & qui ſachent dire les choſes les plus fortes avec le reſpect, la ſoumiſſion qu'on doit toujours au ſouve-

rain & à ceux qu'il aſſocie à ſes travaux. L'audace des *Sidney* doit être réprimée ; il faut du mépris à la baſſeſſe des *Fylmer*.

(*Journal encyclopédique.*)

11. *Richer*, ſe ſouvenant que Caton le Cenſeur avoit été cité 44 fois devant les tribunaux, & abſous autant de fois, crut devoir ſe repoſer ſur la bonté de ſa cauſe, & ſur l'intégrité de ſes juges.

12. On ne voit pas quelle ſatisfaction on pourroit faire à des accuſés, au cas qu'ils fuſſent innocents.

13. A Athenes, l'accuſateur qui n'avoit point pour lui la cinquieme partie des ſuffrages, payoit une amende de mille dragmes... A Rome, l'injuſte accuſateur étoit noté d'infamie; on lui imprimoit la lettre *K* ſur le front. On donnoit des gardes à l'accuſateur, pour qu'il fût hors d'état de corrompre les *juges* ou les *témoins*.

Voyez ADULTERE, ANONYME, AVOCAT.

ACTEURS.

1. Le mot *Acteur* ne ſe prend pas en mauvaiſe part, comme celui de *Comédien*, à moins que l'épithete qu'on y ajoûte ne détermine autrement le ſens.

2. Quoi! peindre les paſſions, exciter l'admiration, émouvoir, attendrir, étonner, corriger, inſtruire ſon ſiécle, amuſer, divertir les honnêtes gens, ſeroit une baſſeſſe? Confondrons-nous toujours nos idées?

Distinguons les siécles, les motifs. Lorsque dans les premiers temps on s'est soulevé contre les spectacles, la comédie faisoit partie du culte des faux dieux; elle perpétuoit l'idolâtrie; son langage étoit obscene; les actions des mimes, des pantomimes, des sauteurs, des bateleurs, confondus mal à propos avec les comédiens, étoient des farces également grossieres & indécentes : les postures lascives y attiroient la foule; il devoit conséquemment réjaillir de la honte sur ceux qui donnoient au peuple ces images de turpitude. Ces mêmes raisons ont autrefois animé nos législateurs : mais aujourd'hui le théâtre est devenu le fléau du ridicule, des folies, des vices, & l'école de la vertu.

Si je voulois fortifier mon raisonnement par des exemples, la Grece entiere, Athenes, où tout l'esprit attique sembloit s'être retiré, me fourniroit une infinité de gens de qualité, ambassadeurs, généraux, magistrats & comédiens. Aristodémus fut ambassadeur, Archias général, Eschinus & Aristonicus, sénateurs, &c.

Quand la forme du gouvernement de ces fameux républicains changea, les rois répandirent à pleines mains les honneurs & les récompenses sur les acteurs.

Les romains les chérirent, les enrichirent. Esope laissa à son fils près de deux millions; Roscius avoit par an six mille cinq

cents écus. Lucullus donna ſouvent à tous les acteurs des robes de pourpre, &c.

Le ſénat fit quelquefois des décrets contr'eux; la dépravation de leurs mœurs les occaſionna, & non le vice de leur profeſſion. Dans d'autres circonſtances, les maximes d'état les condamnerent, comme ayant eu trop de part à la confidence de certains empereurs proſcrits. La tranquillité rétablie, les Céſars abolirent les loix faites contr'eux, & en firent de nouvelles en leur faveur.

L'art de la déclamation étoit ſi conſidéré dans Rome, que les jeunes gens de la plus haute naiſſance ſe mêloient parmi les comédiens, recitoient avec eux devant le peuple; & ces mêmes peres, qui condamnoient à la mort leurs enfants, pour avoir vaincu ſans leurs ordres, les accabloient de careſſes & de préſents, quand ils avoient mérité des applaudiſſements. Ces graves romains étoient liés avec les acteurs d'un commerce étroit. Ciceron, ce pere de la patrie, étant conſul, paſſoit une partie du temps que ſes importantes occupations lui laiſſoient, avec Eſope & Roſcius ſes amis. Il publie que c'eſt d'eux qu'il a appris l'art de parler en public. Ce même Roſcius obtint l'anneau d'or & le rang de Chevalier romain, ſans abandonner le théâtre.

Mais devons-nous chercher des exemples dans des ſiécles éloignés? Le nôtre en produit de très-dignes d'imitation. Les Anglois,

(peut-on trop citer les bons modeles ?) cette nation profonde, si respectable, aussi savante que guerriere, fait non-seulement sentir les effets de sa bienveillance & de sa générosité aux acteurs & actrices célebres pendant leur vie, mais encore après leur mort. Les gens qualifiés les accompagnent au tombeau. Le poële de l'Odefield & de quelques actrices fameuses fut porté à Londres par plusieurs Ducs. On décore leur sépulture, on les honore de regrets & d'éloges publics.

Regardons un bon Comédien qui a des mœurs, comme un personnage estimable, aussi agréable que nécessaire à la société.

3. Du temps que le célebre Baron étoit seul dans son genre, Dufrêne dans le sien, ainsi que la fameuse Lecouvreur, leurs grands talents étoient cause en partie que le public ne fréquentoit le spectacle, que lorsqu'il étoit sûr de les voir représenter. Les recettes au bout de l'année montoient alors à deux cent mille francs, & les comédiens s'estimoient fort riches. Aujourd'hui qu'on a dans chaque genre plusieurs bons acteurs, la recette totale monte à quatre cent mille livres; parce que n'y ayant gueres que des acteurs d'une même force de talent, ils ne sont pas éclipsés par les meilleurs d'entr'eux; & le public, à qui dans ce cas-là, il est presqu'indifférent que l'un remplace l'autre, vient en foule au théâtre.

Les comédiens ont seulement soin de te-

nir toujours en querelle les acteurs du même emploi, pour oppofer l'émulation au caprice; car fi les acteurs du même emploi étoient unis, la plupart des bonnes pieces feroient fouvent interrompues, le public mal fervi, & les comédiens ruinés.

4. Baron, repréfentant Mithridate, entra un jour fur la fcene, accompagné de Xipharès & de Pharnace, & ne prit la parole qu'après un jeu muet, où il fembloit avoir réfléchi fur ce qu'avoient pu lui dire fes deux fils. En rentrant dans la couliffe, il demanda à un de fes confreres s'il étoit content. Celui-ci lui avoua que fon entrée étoit dans le faux; qu'il n'y avoit point à réfléchir fur les excufes de fes enfants, & qu'il falloit leur répondre au premier pas qu'il fait en entrant fur la fcene; parce qu'un grand homme, comme Mithridate, doit concevoir du premier coup d'œil les plus grandes affaires. Baron fentit la force de ce raifonnement, & s'y conforma. (*Garrick* ou *les Acteurs anglois.*)

Voyez COMÉDIENS, COPIE, DÉCLAMATION, DRAMATIQUE, SPECTACLES.

ACTIONS.

1. Nos actions font comme des bouts rimés, que chacun tourne comme il lui plaît.

2. Le fouvenir des bonnes actions eft un feftin pour l'ame beaucoup plus délicieux que ne peuvent être les joies les plus vives de la bouillante jeuneffe.

3. Ceux qui approuvent une action la feroient agréablement, s'ils la pouvoient faire; c'est-à-dire, si quelque raison d'amour-propre ne les empêchoit de s'y engager.

4. Les hommes exerceront toujours leurs facultés de maniere ou d'autre, & il n'y a point de milieu entre le bien & le mal. Celui qui ne s'occupe pas à l'un, tombe nécessairement dans l'autre. Ce sont-là les points où aboutissent toutes les lignes des actions humaines, les centres où tendent toutes nos affaires.

5. Les actions les moins louables de notre vie sont souvent celles qui nous rendent illustres, tandis que les plus louables restent dans l'obscurité.

6. La plupart des hommes savent-ils distinguer une action noble & généreuse d'une autre qui est basse & mesquine?

7. Pour juger de la vertu d'un homme il faudroit lire dans le fond de son cœur; ce sont les causes qui font la vertu, non pas les actions.

8. Au-dedans de lui-même l'artiste s'apperçoit que plus les objets s'approchent de lui, plus il est touché; plus ils s'en éloignent, plus ils lui sont indifférents. Il remarque que la chûte d'un jeune arbre l'intéresse plus que celle d'un rocher; la mort d'un animal qui lui paroissoit tendre & fidele, plus qu'un arbre déraciné. Allant ainsi de proche en proche, il trouve que l'intérêt croît à pro-

portion de la proximité qu'ont les objets qu'il voit avec l'état où il eſt lui-même.

De cette premiere obſervation notre légiſlateur conclut que la premiere qualité que doivent avoir les objets que nous préſentent les arts, c'eſt qu'ils ſoient intéreſſants; c'eſt-à-dire, qu'ils aient un rapport intime avec nous. L'amour-propre eſt le reſſort de tous les mouvements du cœur humain. Ainſi il ne peut y avoir rien de plus touchant pour nous que l'image des paſſions & des actions des hommes, parce qu'elles ſont comme des miroirs où nous voyons les nôtres avec des rapports de différence ou de conformité.

(*M. LE BATTEUX*.)

9. Vous avez dit que les actions qui donnent du plaiſir ne ſe rapportent point à Dieu, & par conſéquent qu'elles ſont criminelles; mais cette conſéquence n'eſt pas juſte, ce me ſemble; car bien que certaines actions particulieres de notre vie ne regardent, à proprement parler que nous-mêmes, & n'aillent point directement à Dieu ſeul, il ne s'en ſuit pas qu'elles ſoient condamnables : autrement il faudroit dire, par la même raiſon, que boire, manger, dormir, & autres néceſſités de la vie, ſont de grands crimes; car il ſeroit abſurde de penſer que ces ſortes d'actions ſe rapportent à Dieu de la maniere dont vous l'entendez; & jamais on ne s'eſt aviſé, en les faiſant, de les lui rapporter.

(*Dialogue de Patru & d'Ablancourt*.)

10. Les François ſont toujours actifs; leurs actions ſe ſuccedent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choſes, avant que d'en finir une, & en finiſſent mille autres, avant de les avoir commencées.

11. Les choſes ſans vie peuvent entrer dans la poëſie, il n'y a point de doute; elles y ſont même auſſi eſſentielles que dans la nature. Mais elles ne doivent y être que comme acceſſoires & dépendantes d'autres choſes plus propres à toucher. Telles ſont les actions, qui étant tout à la fois l'ouvrage de l'eſprit de l'homme, de ſa volonté, de ſa liberté, de ſes paſſions, ſont un tableau abrégé de la nature humaine.

C'eſt pour cela que les grands peintres ne manquent jamais de jetter dans les payſages les plus nuds quelques traces d'humanité, ne fut-ce qu'un tombeau antique, quelques ruines d'un vieil édifice. La grande raiſon, c'eſt qu'ils peignent pour les hommes.

Toute action eſt un mouvement; par conſéquent elle ſuppoſe un point d'où l'on part, un autre où l'on veut arriver, & une route pour y arriver, deux extrêmes & un milieu: trois parties qui peuvent donner à un poëme une juſte étendue, ſelon ſon genre, pour exercer aſſez l'eſprit, & ne pas l'exercer trop.

La premiere partie ne ſuppoſe rien avant elle, mais elle exige quelque choſe après; c'eſt ce qu'Ariſtote appelle le commencement.

ment. La ſeconde ſuppoſe quelque choſe avant elle, & exige quelque choſe après; c'eſt le milieu. La troiſieme ſuppoſe quelque choſe auparavant, & ne demande rien après, c'eſt la fin. Une entrepriſe, des obſtacles: voilà les trois parties d'une action intéreſſante par elle-même: voilà la raiſon d'un prologue, ou expoſition du ſujet, d'un nœud & d'un dénouement; c'eſt la meſure ordinaire des forces de notre eſprit, & la ſource des ſentiments agréables.

L'action doit être ſinguliere, une, ſimple, variée.

Pour ne nous offrir que des actions ordinaires, il n'eût point été néceſſaire que le génie appellât la poëſie au ſecours de la nature. Toute notre vie n'eſt qu'action, toute la ſociété n'eſt qu'un mouvement continuel de perſonnes qui ſe remuent pour quelque fin.

Ainſi, ſi la poëſie veut nous attirer, nous toucher, nous fixer, il faut qu'elle nous préſente une action extraordinaire entre mille qui ne le ſont point.

La ſingularité conſiſte, ou dans la choſe même qui ſe fait, comme quand Auguſte, dans Corneille, délibere avec Cinna & Maxime, tous deux conjurés contre lui, s'il quittera l'empire; ou dans les reſſorts qu'on emploie pour arriver à ſon but, comme quand le même Auguſte pardonne à ſes ennemis pour les déſarmer. Ces reſſorts ſont

de grandes vertus, ou de grands vices, une finesse d'esprit, une étendue de génie extraordinaire, qui fait prendre aux événements un tour tout-à-fait différent de celui qu'on devoit attendre. Cette singularité nous pique & nous attache, parce qu'elle nous donne des impressions nouvelles, & qu'elle étend la sphere de nos idées.

Ce n'est pas assez qu'une action soit singuliere ; le goût demande encore d'autres qualités. Si les ressorts sont trop compliqués, comme dans Héraclius, l'intrigue nous fatigue. D'un autre côté, s'ils sont trop simples, l'esprit languit, faute de mouvement, comme dans la Bérénice de Racine. Il faut donc que l'action soit simple, & en même temps qu'elle ne le soit pas trop. Si les situations, les caracteres, les intérêts avoient trop de conformité, ils causeroient le dégoût. D'un autre côté, si l'action étoit traversée par un accident absolument étranger, ou mal cousu avec le reste, fût-il un lambeau de pourpre, le plaisir sera moins vif. L'ame une fois mise en mouvement, n'aime point à être arrêtée mal-à-propos, ni éloignée de son but. Il faut donc que l'action soit en même temps variée & une ; c'est-à-dire, que toutes ses parties, quoique différentes entre elles, s'embrassent mutuellement, pour composer un tout qui paroisse naturel.

Ces qualités se trouveroient dans une action historique, si on la supposoit avec

toute ſa perfection poſſible ; mais comme ces actions ne ſe trouvent preſque jamais dans la nature, il étoit réſervé à la poëſie de nous en donner le ſpectacle & le plaiſir.

(*M. le Batteux.*)

Voyez DRAMATIQUE, THÉATRE.

ADMIRATION.

1. L'eſtime eſt la baſe naturelle de l'admiration.

2. Celui qui s'admire n'eſt l'admirateur de perſonne.

3. Je me ſuis amuſé quelque temps de la populace qui ſe renverſoit la tête, pour conſidérer les arcs de triomphe ; & dans ſa façon de voir, j'ai cru démêler que l'admiration du peuple pour une belle choſe, ne vient pas préciſément de ce qu'elle eſt belle, mais bien des événements plus ou moins importants qui font qu'elle eſt expoſée-là, & qui la vantent à ſon imagination.

J'entendois dire de tous côtés : O! que cela eſt beau! & moi, qui allois au principe de cette exclamation dans l'eſprit du peuple, je la mettois en forme, & voici l'eſpece d'argument qu'elle me rendoit : Hé! vois-tu tout ce monde? c'eſt que l'Infante arrive : tout ce que nous voyons-là eſt fait pour elle ; regardons bien, car aſſurément cela doit être beau : O! que cela eſt beau!

Il eſt certain que ces arcs de triomphe étoient curieux, & que c'étoit une décora-

tion qui avoit beaucoup de dignité ; mais en développant l'esprit de cette populace, je voyois de pauvres enseignes de cabaret à qui peut-être il ne manque, pour être converties en chef-d'œuvres, que d'être exposées pour une aventure de conséquence.

Tableaux de *Raphaël*, disois-je encore en moi-même ! si vous êtiez à la place de ces mêmes enseignes, j'aurois grande peur que vos curieux ne vous prissent pour ce que vous paroîtriez : je veux mourir, si, en vous voyant, ils s'avisoient de vous deviner là. Hélas ! combien est-il de mauvais tableaux parmi vous, qu'un coup du hazard, qu'une estime visionnaire qui a fait du progrès, vous a donnés pour freres ! & à combien de vos freres a-t-on fait l'injure de ne les pas reconnoître, pour avoir paru trop tard, ou dans une occasion peu favorable !

En vérité, à cela près que nous vivons & que nous pensons, nous sommes tous des tableaux les uns pour les autres, notre fortune va du moins comme la leur.

Tel est un Raphaël, un tableau du plus grand prix, je veux dire un homme né plein d'esprit & de talents : si le hazard ou sa naissance l'a mal exposé, c'en est fait, il a beau nous voir, nous parler tous les jours, voilà notre discernement en défaut sur son compte ; rien ne nous avertit de ce qu'il vaut ; la médiocrité de son état l'enveloppe, pour ainsi dire, d'un nuage qui nous le dérobe ;

c'eſt un perſonnage inutile, confondu dans la foule, que nous mépriſons: il n'a ni bien, ni rang, ni crédit; voilà le fantôme qui nous frappe, à la place de l'homme que nous n'appercevons pas; voilà le maſque qui nous cache ſon viſage; enfin, voilà le tableau, tout beau qu'il eſt, enſeigne de cabaret pour toujours.

Tel, au contraire, eſt un tableau de barbouilleur; & je le vois entouré de curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Eſt-il peſant, parle-t-il peu: ils me diſent que c'eſt un homme froid, mais plein de jugement & de réflexion. Parle-t-il mal & beaucoup: qu'il eſt agréable & vif. Ces curieux ſont donc des bêtes? Non, ce ſont gens d'eſprit, de la meilleure foi du monde, qui le penſent comme ils le diſent: ils ont peut-être eu quelque peine à ſe perſuader eux-mêmes, mais l'homme dont il s'agit, eſt dans une opulence ou dans un crédit qui le rend néceſſaire, & qui a levé leurs doutes. Ils vous diroient volontiers: je n'ai pas d'abord pris cet homme-là pour ce qu'il eſt; & vous vous écrieriéz, voilà des flatteurs! Point du tout; je vous l'ai déja dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait. Ce ſont en cela de vraies dupes, de vrais innocents, dont l'eſprit eſt, pour ainſi dire, aux gages de l'intérêt; c'eſt ce miſérable intérêt qui a joué ce tour de ſoupleſſe à leur jugement,

& qui leur a fait accroire qu'un grand équipage, un grand nombre de valets, une bonne table, font de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité & de bons mots.

(*MARIVAUX.*)

4. Une femme qui s'enfle des louanges des hommes sur les avantages personnels qu'elles paroissent lui supposer, répond à leurs vues, & semble reconnoître qu'elle doit sa principale gloire à leur admiration; & c'est se rabaisser autant qu'elle les releve. Les femmes n'ont-elles pas reçu du ciel une ame capable des plus hautes perfections? Pourquoi seroient-elles plus ardentes à cultiver celles du corps? La fleur de la jeunesse dure peu d'années; pourquoi n'aspirerions-nous pas à des biens dont la possession donneroit de la dignité à notre vieillesse?

(*GRANDISSON.*)

Voyez ESPRIT.

ADULTERE.

1. Vous vous emportez contre l'adultere, & contre ces autres débauches honteuses, qui produisent des effets encore plus honteux.

2. Pour commettre un adultere proprement dit, il n'est pas besoin que les deux parties soient mariées; il suffit que l'une ou l'autre le soit.

3. L'adultere est simple ou double. Il est simple, lorsque l'une des deux parties qui

ſe commettent, n'eſt point engagée dans les liens du mariage. Il eſt double, lorſqu'elles le ſont toutes deux; car alors, chacun des deux coupables, outre le crime qu'il fait de ſon chef, ſe ſouille encore d'un ſecond, en partageant celui de ſon complice.

4. Un Lacédémonien ayant ſurpris un homme en adultere avec une femme extrêmement laide, lui dit : Hé! mon ami, qui vous forçoit?

5. L'adultere ſemble n'être plus qu'un jeu, il eſt même preſqu'impuni par-tout; car de toutes les peines, il n'y a que celles qui ſont établies contre les infracteurs de la loi divine, qui ſoient abolies ou négligées. En récompenſe, on châtie ſévérement le moindre larcin; mais c'eſt que celui-ci s'attache aux hommes & bleſſe l'intérêt, au lieu que l'adultere ne bleſſe que l'honneur & la vertu.

6. Lequel eſt le plus énorme, ou l'adultere de l'homme, ou celui de la femme? Si l'on a égard à la perſonne, il eſt certain que la faute eſt plus grande dans un homme que dans une femme, dont l'eſprit eſt plus flexible & plus facile, & l'entendement plus foible, & qui n'a rien pour balancer l'inégalité des forces de l'homme, que la défenſe d'une nature paſſive, & le bouclier de la modeſtie, l'ornement naturel de ſon ſexe. Il n'y a rien de plus injuſte que d'exiger d'une femme d'être chaſte, & ne pas pratiquer ſoi-même cette vertu. C'eſt comme ſi un homme

vouloit persuader à sa femme de combattre un ennemi dont il seroit lui-même devenu le prisonnier.

Pour ce qui est des suites de l'adultere, elles sont beaucoup plus funestes par rapport à la femme que par rapport à l'homme. L'adultere d'une femme déshonore toute une famille, lui suppose des enfants, cause des injustices manifestes aux héritiers légitimes, trouble la paix domestique, & produit le meurtre, le divorce & tout ce que la rage & la fureur sont capables d'inspirer. A l'égard du crime en lui-même, & par rapport à Dieu, il est également détestable & dans l'homme & dans la femme.

7. Un habitant de Lewis en Sussex s'entretenant à table avec sa femme devant ses domestiques, lui dit, après quelques discours badins sur le malheur des maris, qu'il n'en connoissoit qu'un dans toute la ville qui ne fût pas cocu; il parloit de lui-même. Mais la dame paroissant rêver sur cette question, il ajoûta sérieusement: vous le connoissez sans doute aussi. Elle, qui n'entra pas apparemment dans sa pensée, lui répondit naturellement qu'elle avoit beau chercher, & qu'elle ne le connoissoit pas. Les domestiques s'étant mis à rire, le mari en fut si piqué, qu'il les prit sur le champ à témoin de l'aveu de sa femme, &, malgré ses excuses, & le conseil de tous ses amis, il plaide actuellement pour sa séparation.

(*Journal encyclopédique.*)

8. Etes-vous libre des liens du mariage: évitez l'adultere surtout; c'est un crime énorme qui fait tort à un tiers.

(*Nouvel Aretin.*)

9. En France, l'adultere n'est point compris entre les crimes publics: le mari seul en peut former l'accusation & en exercer la vengeance; la diversité des arrêts fait voir que la peine en a toujours été arbitraire; on se regle sur la qualité des personnes & sur l'exigence des cas.

10. Je laisse à décider à quelque nouveau pere Sanchez, si une femme mariée qui auroit répondu à la passion de Sapho, auroit commis adultere, & enrôlé son époux dans la grande confrérie. Je ne sais si cette question a pu échaper à l'inépuisable curiosité des casuistes sur les causes matrimoniales.

11. La loi romaine qui vouloit que l'accusation de l'adultere fût publique, étoit admirable pour maintenir la pureté des mœurs; elle intimidoit les femmes; elle intimidoit aussi ceux qui devoient veiller sur elles.

(*Esprit des Loix.*)

12. Sixte-quint sembla vouloir renouveller l'accusation publique: il ordonna qu'un mari qui n'iroit point se plaindre à lui des débauches de sa femme, seroit puni de mort. Mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour voir que cette loi, dans une monarchie telle que la sienne, étoit encore plus déplacée que dans toute autre.

13. Et, que fera-t-on, Monsieur, lui dis-je, à cette femme adultere ? Et, que voulez-vous qu'on lui fasse, me répondit-il ? Elle va porter plainte contre son mari, qui, n'ayant aucun témoin de l'affront qu'on vient de faire à son honneur, sera obligé de lui donner une pension chez ses parents, où elle va se retirer. Vous n'y pensez pas, repliquai-je ; vous voulez obliger un mari à payer argent comptant les infidélités de sa femme ? Ce sont nos loix, me répondit-il.
(*Lettres Juives.*)

14. Les Vénitiens sont magnifiques, artificieux & fort discrets : leurs femmes sont fieres, insolentes, & si elles ont des vertus, rarement la chasteté est-elle du nombre. Les dames pensent à Venise d'une maniere assez tendre ; leur sagesse ne résiste guere à l'occasion. Les bourgeoises imitent leur exemple. Quant aux femmes des artisans & du bas peuple, la galanterie chez elles est un commerce public qui a ses regles & ses maximes. De dix filles qui s'abandonnent, il y en a plusieurs dont les meres & les tantes font elles-mêmes le marché. (*Ib.*)

15. Un Sicilien qui n'est jamais sorti de Messine, ou un Mahométan, de Constantinople, se figurent l'adultere comme une chose horrible, à laquelle l'esprit humain ne sauroit se prêter..... Fideles observateurs de la loi de Moyse, il n'est que l'adultere dans les plaisirs amoureux qui nous soit dé-

fendu ; cependant nous sommes forcés de nous contraindre , & nous avons presque adopté l'usage des Nazaréens. (*Ib.*)

16. Chez les Romains, le tribunal domestique regardoit la conduite générale des femmes ; mais il y avoit un crime, qui, outre l'animadversion de ce tribunal, étoit encore soumis à une accusation publique ; c'étoit l'adultere ; soit que dans une république une si grande violation de mœurs intéressât le gouvernement, soit que le déreglement de la femme pût faire soupçonner celui du mari ; soit enfin que l'on craignît que les honnêtes gens mêmes n'aimassent mieux cacher ce crime, que le punir ; l'ignorer, que le venger. (*Esprit des Loix.*)

17. *Solon* croyoit que la plus grande peine qu'on pût ordonner contre les femmes adulteres, étoit la honte publique. L'empereur Auguste a été le premier qui ait fait une loi contre ce crime ; & il a eu le premier le malheur de la voir exécuter dans la personne de ses propres enfants. C'est la loi *Julia*.

18. Chez les anciens Saxons, la femme adultere étoit condamnée à être fouettée par les bourgs & villages ; & dans chaque endroit les femmes exécutoient elles-mêmes la sentence, pour venger l'injure faite à leur sexe.

Voyez CONCEPTION, LOI NATURELLE, MÉDECINE, SÉPARATION.

AFFAIRES.

1. Il n'y a point de petits pas dans les grandes affaires.

2. Les affaires brouillent les especes ; elles honorent même ce qu'elles ne justifient pas ; & les vices d'un archevêque peuvent être dans une infinité de rencontres les vertus d'un chef de parti.

(*Cardinal* DE RETZ.)

3. Rien n'est plus fatiguant que les petites affaires.

Qu'il est désagréable de négocier pour des absents ! on ne sait jamais leurs vrais sentiments. (*Me* DE MAINTENON.)

4. Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers, qui flattent leur amour-propre & les rendent contents d'eux.

(MONTESQUIEU.)

5. Dans une négociation le succès est, ce me semble, ce qui fait valoir le négociateur. (*Me* DE MAINTENON.)

6. L'esprit, dans les grandes affaires, n'est rien sans le cœur.

7. J'observai aussi dans cette rencontre, qu'il y a des points inexplicables dans les affaires, & inexplicables même dans leur instant.

8. N'avez-vous jamais agi sur des suppositions

tions qu'on vous faisoit, & qui ne vous plaisoient pas ? Et n'est-il pas vrai pourtant que, quand ces suppositions ne se sont point trouvées bien fondées, vous avez senti en vous-même un combat qui s'y est formé entre la joie de vous être trompé à votre avantage, & le regret d'avoir perdu les pas que vous y aviez faits ?

9. Passer ou pour des factieux qui veulent éterniser la guerre civile, ou pour des traîtres qui vendent leur parti, ou pour des idiots qui traitent dans le cabinet les affaires d'état, comme ils traiteroient en Sorbonne des cas de conscience.

10. Il y a des conjonctures où l'on ne peut rien dire qui ne soit mal, par la raison qu'on n'y peut rien faire qui soit bien.

11. Les grandes ames disent quelquefois pour leurs fins de certaines choses, sans les faire; les basses ont plus de peine à les dire qu'à les faire. (*C. DE RETZ.*)

12. On ne trouve gueres de gens qui n'aient cette petitesse d'ame qu'on appelle à tort *prudence*, & qui enseigne qu'il n'y a pas de sûreté à se mêler des affaires des autres : principe intéressé qui prévient bien de bons offices, bien des services que l'on pourroit rendre par une entremise salutaire; en sorte qu'il semble que chacun ne vit que pour soi-même. (*Hist. d'Henriette.*)

13. Les affaires ont un point de maturité qu'il faut attendre, & qu'il est dangereux

de prévenir. (*M. le Duc de* NIVERNOIS.)

14. Ne vous y trompez pas, les dames qui ſemblent avoir peu de part dans les affaires, en ſont l'ame. Si elles ne diſpoſent pas par elles-mêmes des charges & des emplois les plus brillants, elles diſpoſent du cœur de ceux qui les donnent. L'univers eſt un théâtre dont les hommes ſont les marionnettes. Ils vont, ils viennent, ils tiennent conſeil, ils font la paix & la guerre, & ne font rien : c'eſt une femme qui, cachée derriere la toile, dirige leurs pas avec un fil, dicte leurs réponſes, & les fait battre ou s'embraſſer. Le ſpectateur blâme, admire & décide ſur ce qu'il voit ; mais les hommes n'obtiennent rien des hommes ; il n'eſt donné qu'aux belles de régner ſur les cœurs.

15. Tu ſais comme le monde eſt fait ; & tu n'ignores pas qu'on commence d'ordinaire par diſcourir des affaires, après quoi l'on prend des réſolutions. Les François doivent être exceptés de cette regle générale ; car ils exécutent leurs deſſeins, & après ils en parlent, tant leur imagination eſt vive, & tant ils ſont prompts à ſe réſoudre. Ils font pour les affaires d'état ce que nous faiſons en matiere de religion ; ils les décident à la pointe de leur épée. Ils ſoutiennent que les princes qui ont de la valeur n'ont pas de plus juſte tribunal que celui de la guerre, & que leurs ſoldats ſont leurs avocats. Quelles meſures donc y a-t-il à prendre, ſage

Kaïmakam, contre des gens qui ſont continuellement en action? Les François ne ſauroient demeurer en repos; & lorſqu'ils ne troublent pas leurs voiſins, ils ſe font la guerre entr'eux. (*Eſpion Turc.*)

16. Les médecins diſent que la fiévre étique eſt facile à guérir & difficile à connoître; au lieu que dans la ſuite du temps elle devient facile à connoître & difficile à guérir, quand elle n'a pas été connue ni traitée dans ſon commencement. Il en eſt de même des affaires d'état. Si l'on connoît de loin les maux qui ſe forment, ce qui n'appartient qu'à l'homme prudent, on les guérit bientôt. Mais, ſi, faute de les avoir connus, ils viennent à croître à un point que chacun les connoiſſe, il n'y a plus de remede.

(*Anti-Machiavel.*)

17. Ne vous mettez point en tête de faire des affaires, elles ſont très-difficiles & la plupart injuſtes. (*Me de MAINTENON.*)

18. Il y a peu de grandes affaires qui ne réuſſiſſent pour le moins autant par les fautes d'un parti, que par la prudence de l'autre.

Voyez LITTÉRATURE.

AFFECTATION.

1. Je ne crois pas avoir jamais trouvé rien de ſi déplaiſant que l'affectation qu'on attribue à Céſar, d'avoir voulu dicter à trois différentes perſonnes à la fois. Il me ſem-

ble que c'étoit une vanité au-deſſous de la nobleſſe de ſon génie & de ſa candeur naturelle. J'avoue que, ſi jamais homme a du prétendre à une ſupériorité d'eſprit ſur les autres, c'étoit lui ; mais cette maniere d'agir eſt puérile, & ne s'accorde point avec le bon ſens....

C'eſt à l'affectation que le monde eſt redevable de toute la race des fats qu'on y voit. On n'a gueres plus de ſuccès à contrecarrer la nature ſur cet article, que dans la production des végétaux : avec le ſecours de l'art & une bonne couche, l'on peut en extorquer une plante ou une ſalade précoce ; mais quelle fadeur & quelle inſipidité n'y trouve-t-on pas ? (*Spectateur Anglois.*)

2. Il eſt bon par fois d'affecter de n'être pas affecté ; la négligence a ſes beautés auſſi-bien que la régularité.

Les graces, qui ſont libres d'elles-mêmes, languiſſent ſous le joug d'une trop rigoureuſe contrainte.

3. De toutes les affectations, la plus difficile eſt celle de la libéralité.

4. Nouvelle bergere d'Arcadie, elle y apportoit toujours une affectation ridicule & outrée. Elle faiſoit ſemblant de vouloir paſſer le temps aux petites occupations de la campagne, & elle y jouoit la ſervante aux vaches. Il eſt vrai pourtant qu'elle s'y délaſſoit des fatigues de la cour, & qu'elle ſembloit y oublier pour un temps ſa grandeur, comme

comme elle avoit oublié à la cour sa premiere petitesse.

5. *Célie* est environnée de charmes & d'un naturel fort doux; mais elle n'a point d'esprit, & sa voix est désagréable. *Rusticane* est laide & incivile; mais elle a de l'esprit. Si *Célie* vouloit garder le silence, ses spectateurs l'adoreroient; si *Rusticane* vouloit parler, ses auditeurs l'admireroient. Mais *Célie* est une causeuse infatigable, & *Rusticane* se donne des airs mornes & languissants; de sorte qu'on a de la peine à croire que l'une soit belle, & que l'autre ait de l'esprit. Chacune d'elles néglige ses bonnes qualités, & affecte celles de l'autre. *Célie* voudroit qu'on la crût spirituelle, & *Rusticane* voudroit passer pour une beauté.

Le pis est que, par cette affectation, les hommes perdent non-seulement une bonne qualité, mais qu'ils en contractent une mauvaise: non-seulement ils deviennent incapables de ce à quoi ils étoient propres, mais ils se destinent à ce pourquoi ils n'ont aucun talent; de sorte qu'au lieu de se distinguer par un endroit, ils se rendent ridicules par un autre. Il en est de même à l'égard des femmes.

6. Chaque pensée est accompagnée d'un sentiment intérieur qui nous fait approuver ou désapprouver d'abord ce qu'elle offre à l'esprit. Si l'on agit là-dessus, on observe les regles de la droiture & de la bienséance;

mais lorſqu'on ſe plaît à cette impreſſion ; qu'on s'y arrête & qu'on l'admire, c'eſt ce qui produit l'affectation. (*Doct. BURNET.*)

7. L'affectation n'eſt propre qu'à mettre les défauts dans tout leur jour ; puiſque pour juger ſainement d'un homme affecté, il n'y a qu'à prendre le contrepied de tout ce qu'il dit & de tout ce qu'il fait. Les faux amis, les faux braves & les Tartuffes me paroiſſent être de ce corps, mais les derniers ſont les plus dangereux. (*Le Comte OXENSTIRN.*)

8. On tombe dans l'affectation, en courant après l'eſprit, & dans l'afféterie, en recherchant des graces. L'affectation & l'afféterie ſont deux défauts que certains caracteres bien tournés ne peuvent jamais prendre, & que ceux qui les ont pris ne peuvent preſque jamais perdre. La ſingularité & l'affectation ſe font également remarquer ; mais il y a cette différence entr'elles, que l'on contracte celle-ci, & qu'on naît avec l'autre. Il n'y a gueres de petits-maîtres ſans affectation, ni de petites-maîtreſſes ſans afféterie.

(*M. DIDEROT.*)

AFFIRMATION.

1. Propoſer avec égale affirmation deux choſes, dont il y en a une abſolument fauſſe, ce n'eſt pas établir la fauſſe, c'eſt mettre en doute la véritable. (*BAYLE.*)

2. Car voici leur jargon : Cela eſt faux, impoſſible, abſurde. Et combien y a-t-il de

choses, lesquelles pour un temps nous avons rejettées avec risée, comme impossibles, que nous avons été contraints d'avouer après, & encore passer outre à d'autres plus étranges! & au rebours combien d'autres nous ont été comme articles de foi, & puis vains mensonges!... Voire l'on va jusques-là, que souvent l'on soutient plus les choses que l'on sçait & que l'on entend moins: l'on parle de toutes choses par résolution. (*Sagesse de CHARRON.*)

AFFLICTION.

1. Auguste répondit à un de ses amis qui l'exhortoit à ne pas s'affliger de la mort d'une personne qu'il chérissoit, puisque sa douleur ne la feroit pas revivre: « C'est pour » cela même que je m'afflige.»

2. J'ai toujours remarqué que les grands chagrins étoient le fruit de notre cupidité effrénée. (*M. DE VOLTAIRE.*)

3. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitements du défunt, & le temps fut plus fort que l'affliction.

4. Deux choses donnent de l'affliction; un ami triste, & un ennemi joyeux.

5. Si la perte que vous avez faite, ne vous étoit commune avec cette noble multitude, & si les souverains & les peuples n'étoient intéressés à votre douleur, vous auriez peut-être trop de peine à la supporter toute entiere. Mais comme il n'y a per-

ſonne qui ne vous en ſoulage d'une partie; vous ne voudriez pas nier qu'il n'y ait de la douceur dans une affliction qui vous fait avoir tout le monde de votre côté; & ſi vous vous eſtimez malheureux, vous devez l'être alors avec quelque ſorte de contentement. Il y a je ne ſais quoi qui chatouille dans les bleſſures de cette eſpece; & quand les princes ſont mêlés parmi les particuliers, & que Paris ſe joint aux provinces dans une même ſociété de triſteſſe, que ſert-il de vouloir faire pitié? C'eſt un deuil qui n'eſt gueres moins beau qu'un triomphe. Les louanges & les acclamations du dehors ôtent toute l'amertume & toute l'aigreur aux plaintes domeſtiques; & il me ſemble que la poſſeſſion de la gloire qui n'eſt aſſurée que par la mort, vaut bien trois ou quatre mauvaiſes années qui pouvoient être ajoûtées à la vieilleſſe.

6. L'abſence qui ſépare ceux qui vivent de ceux qui ne vivent plus, eſt une choſe trop courte pour mériter une longue plainte. La cauſe des douleurs opiniâtres ne peut être ſoutenable qu'en ſuppoſant une éternité en cette vie, où un déſeſpoir de la vie future. Mais l'exemple même des perſonnes que nous regrettons, détruit la premiere ſuppoſition, & la derniere ne compatit pas avec les promeſſes du fils de Dieu.

7. Pour le mot d'*affliction*, qui marque d'ordinaire l'impreſſion que fait ſur nous une choſe déſagréable; belle nymphe, ſa-

chez qu'en amour il n'y en a aucune : qu'un amant qui dit à sa maîtresse, qu'il a été dans une mortelle affliction pendant son absence, dit autant que lorsqu'il lui vante ses attraits, ses appas, sa beauté ; c'est-à-dire, que tous ces mots sont dans la langue galante d'un usage d'autant plus commode, qu'on s'en sert indifféremment avec la belle & avec la laide. En vérité, dit Thémire, je n'entends rien à tout ce que vous me dites-là. Puisqu'ils vantent également la beauté & la laideur, il ne faut donc jamais les croire. Ce seroit bien mieux, reprit l'Amour ; mais il est marqué par les destins, que les filles en croiront toujours là-dessus deux fois plus qu'on ne leur en dira. Comment auroient-elles la cruauté d'accuser de parjure un homme qui leur jure mille fois qu'il n'y a rien de si aimable qu'elles ? Elles le croiroient, quand d'autres leur jureroient le contraire.

8. Vous voyez quel besoin j'ai que vous me consoliez. Il ne s'agit pas de me représenter que Cornélius étoit vieux, qu'il étoit infirme : il me faut d'autres consolations; il me faut de ces raisons que je n'aie point encore trouvées, ni dans le commerce du monde, ni dans les livres. Tout ce que j'ai entendu dire, tout ce que j'ai lu, me revient assez dans l'esprit. Mais mon affliction n'est pas d'une nature à se rendre aux réflexions communes. (*Lettres de Pline le jeune.*)

AFFRONT.

1. On ne doit jamais prendre pour affront ce qui vient de la part des religieux & des femmes; & la raison de cela est, que celui qui ne peut être offensé, ne peut aussi faire d'offense. Les femmes, les enfants, & les gens d'église sont considérés comme des personnes qui ne se peuvent défendre, & qui par conséquent ne peuvent ni faire d'affront ni en recevoir. Il faut pourtant faire différence entre l'offense & l'affront.

L'affront se fait par celui qui le peut faire, & le soutient après l'avoir fait; & l'offense peut venir de toutes sortes de gens, sans qu'il y ait toujours affront. Par exemple, un homme se promene dans la rue sans songer à rien; dix hommes armés l'attaquent, & lui donnent des coups de bâton; il tire l'épée & se met en devoir de se venger; mais le grand nombre de ses ennemis l'en empêche; on peut dire que cet homme-là est offensé, mais non pas qu'il ait reçu un affront.

Un homme en surprend un autre, & lui donne par derriere des coups de bâton, & aussi-tôt il s'enfuit; celui-ci le poursuit & ne peut l'attraper; le frappé a reçu une offense & non pas un affront; car l'affront n'a pas été soutenu. Si celui qui a frappé, quoique par derriere, avoit mis l'épée à la main, & avoit fait tête à son ennemi, le frappé au-

roit en même temps reçu une offenſe & un affront; une offenſe, parce qu'on l'a pris en trahiſon, & un affront, parce que l'aggreſſeur a ſoutenu ce qu'il a fait.

2. L'inſulte eſt ordinairement dans le diſcours; l'affront dans le refus; l'outrage & l'avanie, dans l'action; mais l'inſulte marque de l'étourderie; l'outrage, de la violence, & l'avanie du mépris. Celui qui vit avec des étourdis eſt expoſé à des inſultes; celui qui demande à un indifférent ce qu'on ne doit attendre que d'un ami, mérite preſqu'un affront. Il faut éviter les hommes violents, ſi l'on craint d'eſſuyer des outrages; & ne s'attaquer jamais à la populace, ſi l'on eſt ſenſible aux avanies. (*M. DIDEROT.*)

A G E.

1. L'âge eſt comme la neige qui fond au ſoleil.

2. L'âge des adultes eſt l'âge de raiſon, où l'on ſait rejetter le mal & choiſir le bien.

3. Ceux qui cachent leur âge, ſont honteux de leur vie paſſée.

4. Ils n'avoient point atteint l'âge où l'on ceſſe d'être ſenſible aux plaiſirs; mais ils étoient dans celui où l'on aime à les goûter avec décence, & où la raiſon fait rejetter ceux où elle n'eſt pas auſſi ſatisfaite que les ſens.

5. Il y a un certain milieu de la vie, où un peu plus & un peu moins d'âge font une

grande différence ; & ce milieu de la vie n'eſt pas le même pour les femmes que pour les hommes.

6. Il eſt dans l'âge où les ſentiments deviennent plus délicats, parce qu'on échappe à l'empire des ſens ; dans cet âge où l'on vit encore pour ce qui plaît, & où l'on ſe retire pour ce qui incommode : il jouit des plaiſirs purs.

7. Vous ne ſongiez peut-être pas à quoi vous vous expoſiez, en me rendant maître du ſecret de votre âge : c'eſt pourtant un ſecret que le beau ſexe garde bien inviolablement ; & je crois que c'eſt le ſeul.

Pluſieurs femmes m'ont confié les affaires de leur maiſon, leurs amours même ; aucune ne m'a confié ſon âge. J'en ai vu d'aſſez raiſonnables pour prendre leur parti dans les occaſions avec beaucoup de fermeté & de conſtance. Je n'en ai point vu qui puſſent faire un aſſez grand effort de courage & de raiſon, pour dire leur âge. La vérité eſt que plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il ſeroit de n'en avoir pas tant.

8. Votre jeuneſſe va ſe paſſer, & je ſuis dans la mienne ; mais toutes les ames ſont du même âge.

9. Les femmes ne voudroient jamais ſortir de l'âge de vingt ans ; quand elles y arrivent, elles s'y tiennent, & s'y fixent comme dans le trébuchet des années.

10. Une femme mariée, une veuve, paſ-

ſeront plutôt pour belles à l'âge de quarante ans, qu'une fille qui a le même âge. Elles ſont plus à couvert du titre odieux de *vieille femme*, que l'autre ne l'eſt de celui de *vieille fille;* & par le mauvais effet des préjugés, elles paſſeront plus aiſément qu'elle pour une bonne fortune.

11. Quiconque à vingt ans ne ſait rien, ne travaille pas à trente, n'a rien acquis à quarante, ne ſaura, ne fera & n'aura jamais rien.

12. Chacun perd en avançant dans l'âge, & les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite conſiſte en agréments extérieurs, & que le temps les détruit, elles ſe trouvent abſolument dénuées; car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

13. Il n'y a nul âge qui n'ait en ſa diſpoſition une certaine portion de biens. Le premier âge, les plaiſirs vifs des ſens & de l'imagination; le ſecond âge, les plaiſirs de l'ambition & de l'opinion; le dernier, les plaiſirs de la raiſon & de la tranquillité.

14. Quel âge Madame donneroit-elle à cette beauté, dit-il, en montrant la Doyenne du bal? Soixante ans, répliqua la princeſſe. Madame ſe trompe, répartit-il; obligée derniérement, pour une affaire d'intérêt, à accuſer ſon âge, ſa réponſe fut, qu'elle avoit quarante ans. J'ai deux ans plus que ma mere, repartit le fils qui étoit préſent.

(*Nérair & Melhoé.*)

15. Vous croyez avoir vingt-deux ans ; & voici un écrit en forme, qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt ; car je compte que je vous donne les années que je vous ôte ; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point ; les voilà que je vous présente encore toutes entieres. Où est le blanc & le rouge, & où sont les parures & les soins qui vaillent deux années ? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne fassiez d'usage de celles-ci que pour moi, puisque c'est à moi que vous les devez. (*FONTENELLE.*)

16. Je ne dis pas qu'il faille regretter le premier état du genre humain ; le nôtre est bien meilleur. Parmi nous les méchants sont en plus grand nombre, & plus méchants ; mais il y a contr'eux plus de ressources. Nous vivons au milieu de bêtes féroces ; mais elles sont enchaînées ; & pour le dire, en passant, l'arrangement ordinaire des âges du monde est tout-à-fait mal imaginé ; la bonne philosophie le trouve absurde, & l'histoire le dément. L'âge de fer a dû être, & a été en effet le premier ; l'âge d'airain lui a succédé, & il a été suivi de l'âge d'argent, c'est le nôtre. On dira peut-être, que c'est plutôt l'âge d'airain ; mais il est certain que la différence de notre état à celui de nos premiers ancêtres, est de plus d'un degré. Nous pouvons encore aller plus loin; &, sans

ſe livrer à des chimeres, on conçoit aiſément la poſſibilité d'un état plus heureux que celui où nous ſommes ; ce ſera l'âge d'or.

Voyez ENLEVEMENT, ENNUI, JOUISSANCE.

AGRÉMENTS.

1. Enfin c'étoient des graces de tout caractere; c'étoit du noble, de l'intéreſſant; mais de ce noble aiſé & naturel qui eſt attaché à la perſonne, qui n'a pas beſoin d'attention pour ſe ſoutenir, qui eſt indépendant de toute contenance, que ni l'air folâtre, ni l'air négligé n'alterent, & qui eſt comme un attribut de la figure ; c'étoit de cet intéreſſant qui fait qu'une perſonne n'a pas un geſte qui ne ſoit au gré de votre cœur : c'étoit de ces traits délicats, mignons, & qui font une phyſionomie vive, ruſée, & non pas maligne. (*MARIVAUX*.)

2. Je jugeai qu'il falloit attendre l'eſprit, & ſe donner l'agrément, qui eſt toujours aux ordres de ceux qui le cherchent ; qu'on amuſe un moment avec quelques traits ; mais qu'on plaît toujours lorſqu'on eſt aimable : les bons mots ſont des hazards, & les agréments ſont des titres. (*MISAPOUF*.)

3. La langueur a ſes uſages ; mais quand elle eſt perpétuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un amant doit être ſérieuſe & appliquée ; mais ſa converſation en vaut

mieux d'être quelquefois badine. On persuade par l'une, & on plaît par l'autre ; & le plus souvent il vaut mieux plaire que persuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne sais même si avec le temps la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un défaut. Il est toujours certain qu'elle ne suffit pas, & qu'elle a besoin d'être assaisonnée. Il vous en coûtera peu de chose pour cet assaisonnement ; soyez tel à-peu-près que vous étiez avant d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laisser pas de vivre. (*FONTENELLE.*)

4. Elle vouloit bien m'apprendre, disoit-elle, que l'agrément, n'ayant pas tant à perdre que la beauté, étoit ordinairement plus durable. (*Lettres de Clarice.*)

5. J'ai regret à ces sortes de petits agréments que nous négligeons ; pourquoi les perdre ? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, & que ce n'est pas trop de tout. (*Madame DE SÉVIGNÉ.*)

6. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agréments.

(*M. CRÉBILLON.*)

7. L'agrément est quelque chose de fort relatif au caractere des nations.

8. Il y a des beautés parfaites qui ſont effacées par d'autres beautés, qui ont plus d'agréments & moins de perfection.

Voyez UTILITÉ.

AGRICULTURE.

1. C'eſt autant par inclination que par néceſſité que nous ſommes ſi terreſtres; formé de terre, l'homme fut d'abord deſtiné pour l'agriculture. Dieu ne l'avoit mis dans le jardin de délices, qu'afin que ſes mains pures & innocentes s'occupaſſent à le cultiver; & cette culture devoit être pleine de charmes & de réflexions profondes & lumineuſes ſur la grandeur, la ſageſſe & la bonté de ſon créateur. Quoique le péché de notre premier pere & les nôtres nous aient rendu indignes d'une vie ſi heureuſe, nous tenons pourtant toujours beaucoup de notre deſtination.

Le goût de l'agriculture eſt de tous les temps, de tous les âges, de tous les pays, & de tous les états, depuis la houlette juſqu'au ſceptre. On achète des terres, on ſe donne des maiſons de campagne; on ſe fait des jardins juſques dans les cours des maiſons des villes, ſur des terraſſes, & même ſur des balcons & ſur des fenêtres; moins ils ſont dignes d'attention, plus ils ſont de vifs & forts arguments de l'inclination ſecrette qui eſt reſtée dans le fond de nos cœurs pour notre premiere vocation. Auſſi les biens de

campagne sont-ils les seuls biens solides & féconds en ressources. La vie que l'agriculture nous offre est peut-être moins brillante que le faste & le tracas des villes ; mais elle est infiniment plus touchante, plus heureuse & plus utile ; riche de son propre fond, on y est cent fois plus à l'aise que dans les villes. Sans gêne, sans ambition, sans faste, sans supérieur, sans envie & sans envieux, variant ses exercices & ses plaisirs à son gré, les jours de l'homme y coulent dans l'indépendance, dans la tranquillité & dans l'innocence. Les façons, les semences, les dépouilles des vignes, des terres, des prés, des étangs, des bois, la consommation, la vente & le retour de ces produits ; une chasse, une pêche, les soins de famille, quelques visites d'amis, moins fréquentes, mais plus libres & plus agréables que dans les villes ; une république de mouches-à-miel, dont le philosophe Aristomaque ne put pas pendant soixante ans se lasser d'admirer le travail, la police & l'amour mutuel ; une cabane de vers-à-soie, qui, en deux mois de temps, fait voir tant de métamorphoses & des travaux surprenants ; le plaisir de planter une fleur, de greffer un arbre, & d'y voir croître & fructifier l'ouvrage de ses mains ; des familles d'animaux, qui, pour nous & sous nos yeux, naissent, meurent & se perpétuent sur la terre, dans l'air, & dans l'eau ; un peu de réflection sur ce pe-

tit gland qui produit le plus grand & le plus vivace des arbres, ſur le grain de bled qui pourrit & renaît, & au bout de quelques années donnera des moiſſons entieres; la ſucceſſion continuelle des ſaiſons qui varie les objets, les mets, les plaiſirs & les occupations; enfin le charme inexprimable de vivre ſur ſon fonds, & de le voir fertiliſer par ſes ſoins: tout cela nous occupe tous les jours à la campagne, & nous y attache ſi fort, qu'il ne nous reſte plus que de l'inſenſibilité pour le luxe, la gêne & les bagatelles dont on ſe fait des idoles à la cour & à la ville.

Il faudroit régler mon éloge ſur le goût de chaque lecteur, pour préſenter à chacun ce qui le touchera le plus dans la vie champêtre. L'homme vif y voudra une vie active, telle que la demande la ſucceſſion perpétuelle des ſaiſons & la continuité des ſoins néceſſaires au détail de l'agriculture. Le contemplatif, au contraire; le philoſophe, & ſur-tout le phyſicien, n'y ſeront touchés que de la tranquillité & de l'innocence des plaiſirs que la pure nature leur y donnera. Charmés d'y voir le ſilence de tant de paſſions farouches que le commerce des villes réveille, ils riront des mouvements furieux qui rempliſſent la ſociété des hommes de troubles & de noirceurs, & ils n'auront de curioſité & d'admiration que pour la fécondité & la variété de la nature également

pompeuse & inépuisable dans ses productions, dont les phénomenes surprennent & étourdissent si souvent notre orgueilleuse raison.

Le chrétien ira plus loin; il s'élevera jusqu'à l'Auteur de cette foule de merveilles qui sont voilées sous le cours ordinaire de la nature. Né pour la commander, mais déchu de ce pouvoir par son péché, il fait par pénitence ce qu'il auroit fait par délices; & adorant son créateur, que chaque regard, chaque pas qu'il fait lui présente, il tempere, par l'esprit de mortification, le plaisir doux & flatteur qu'il y a à cultiver soi-même les plantes & les arbres qui couronnent si volontiers nos soins de fleurs & de fruits, dont les beautés fuyantes & passageres nous avertissent sans cesse de n'aspirer qu'aux éternelles. J'ai vu des dévots solitaires enchérir sur ces pieuses réflexions, & dire, à la louange de l'agriculture, qu'étant nées avec la terre, les plantes en ont été les prémices; que nos prémiers peres ne vivoient des huit & neuf cents ans, que parce qu'ils menoient une vie champêtre & sobre, ne se nourrissant que de fruits & de légumes; *homines frugi;* que les cantiques sont pleins des beautés de la campagne; que tout est champêtre dans le style, dans les comparaisons, & dans les paraboles de l'écriture-sainte & de l'église; que l'arbre de la croix, *dont le fruit nous a rendu la vie, que le fruit d'un*

d'un autre arbre nous avoit ôtée, étoit de quatre fortes de bois; le pied, de cedre; le corps, de cyprès; le travers, de palmier; & la table de l'infcription, d'olivier, &c.

* Un guerrier traitera ces penfées monacales de pieufes bagatelles; & quoique rendu à lui-même & revenu de fa fureur martiale, il fe plaira toujours à voir, à la campagne, la terre, l'air & l'eau lui obéir encore. Les garennes, les campagnes, les baffes-cours, les étangs fe peuplent & fe dépeuplent à fon gré; la terre s'ouvre pour lui fous le foc; les bois tombent devant lui; les plaines & les vallées n'ont de dépouilles que pour lui; les fleurs & les fruits, qu'il voit croître aux arbres, lui font deftinés en hommage; les plus vives couleurs des jardins les mieux cultivés ne font que pour paroître à fes yeux; les oifeaux s'arment contre les oifeaux, les poiffons contre les poiffons; les hommes, les chevaux, les chiens, les bêtes les plus féroces, les cors, les bois, le falpêtre, l'air, tout femble s'animer pour fon plaifir; & les charmes fecrets d'une domination fi pure & fi tranquille, changent fouvent les conquérants les plus redoutables en chaffeurs & en jardiniers les plus contents de leur folitude.

D'autres, avides d'exemples, chercheront d'illuftres fectateurs & de grands panégyriftes de cette vie champêtre que nous vantons; ils trouveront que l'âge d'or s'eft paffé dans les campagnes; ou, pour parler plus

sûrement, ils trouveront que Dieu ayant attaché l'homme à l'agriculture, en le formant, tous les patriarches, les rois, les prophetes de son peuple en ont fait leurs délices & leur occupation; que les rois d'Orient, ceux de Perse, ceux de Grece, en ont fait gloire; &, après eux, les Cincinnatus, les Attilius, les Scipions, les Lélius, & tous ces fameux héros qui formerent la plus puissante des monarchies qui fut jamais; jusques-là que les plus illustres familles, les Pisons, les Fabius, les Lentulus, les Ciceron, les Hortensius, les Porcius & tant d'autres, ont pris les noms de quelques légumes qu'ils cultivoient, ou de quelqu'espece de bestiaux qu'ils gardoient; & ces fiers maîtres du monde qui bornoient leur gloire à leurs couronnes de laurier, de chêne & de persil, ne quitterent le goût de l'agriculture, qu'en quittant la vertu.

2. L'agriculture étoit chez les Grecs une profession servile; & ordinairement c'étoit quelque peuple vaincu qui l'exerçoit: les Ilotes chez les Lacédémoniens; les Périéciens chez les Crétois; les Pénestes chez les Thessaliens; d'autres peuples esclaves dans d'autres républiques. Platon & Aristote veulent que les esclaves cultivent les terres. Il est vrai que l'agriculture n'étoit pas par-tout exercée par des esclaves: au contraire, comme dit Aristote, les meilleures républiques étoient celles où les citoyens s'y atta-

choient : mais cela n'arriva que par la corruption des anciens gouvernements devenus démocratiques ; car dans les premiers temps, les villes de Grece vivoient dans l'ariſtocratie. (*Eſprit des Loix.*)

Voyez CAMPAGNE, CULTURE, HISTOIRE NATURELLE, TERRE.

A I R.

1. La ſtructure de l'air produit des effets merveilleux. Il nous apporte de fort loin & de toutes parts des avis auſſi juſtes que prompts. Il eſt le véhicule des odeurs ; & comme il nous annonce par des ſenſations délicates & flateuſes, ce qui eſt d'une nature bienfaiſante & convenable à nos uſages, il n'eſt pas moins fidele à nous affliger à propos, quand il faut fuir un poiſon, un marécage, un ſéjour mal-ſain. Si l'air eſt pour nous un moniteur ſi fidele par la diverſité des odeurs qu'il diſperſe, il s'acquitte tout autrement de cette fonction, par les différents ſons dont il nous frappe. On peut regarder ces ſons comme autant de poſtillons qu'il nous envoie à chaque inſtant, pour nous dire ce qui ſe paſſe ſouvent à des diſtances conſidérables. Ceux qui entendent le bruit dont mes levres ont frappé l'air, ſont informés de tout ce que j'ai dans l'eſprit. Ils ſont occupés des mêmes penſées, & leur cœur eſt touché des mêmes ſentiments. C'eſt donc l'air qui eſt l'interprete du genre humain : il eſt le lien des eſprits. E ij

2. L'air a du reſſort ; il eſt huit cent fois plus léger que l'eau.

3. Rohault, Deſcartes, prétendent que nous ne devons imaginer l'air que comme un amas d'une infinité de petites parties fort irrégulieres, que comme une pouſſiere provenue des carnes d'une multitude de triangles ou de cubes uſés l'un contre l'autre. Deſcartes, premier auteur de ce ſyſtême, étoit un très-grand géometre ; mais on peut rêver géométriquement.

4. Ne point renouveller tous les jours l'air de ſon appartement, c'eſt vivre des ordures de la veille.

(*Avis aux gens de lettres ſur la ſanté.*)

5. Avant l'invention des microſcopes, on ignoroit que le vinaigre contenoit une quantité de vers. On nioit hardiment qu'il y eût de petits poiſſons dans l'eau que nous buvons ; & depuis pluſieurs années, on eſt convaincu de la réalité de l'exiſtence de tous ces animaux. Or, s'il eſt un nombre de créatures animées dans l'eau, que nos yeux ne peuvent appercevoir, pourquoi ne pourroit-il pas s'en trouver dans l'air & dans les autres éléments ?

Mais, dira-t-on, ces inſectes ne nous ſont cachés que par rapport à leur petiteſſe ; au lieu que l'on veut que les gnomes, les ſylphes, les ondins, &c. ſoient de la taille des hommes.

Je réponds à cela que la grandeur des

gnomes & des sylphes n'est point une raison pour qu'ils doivent être visibles, pourvu qu'ils soient composés de parties extrêmement déliées. Une étendue d'air de six pieds de long ne frappe pas davantage la vue qu'une d'un pied ou d'un pouce. Ainsi, en supposant que les gnomes sont formés d'une matiere légere & aérienne, leur étendue ne nous est point sensible. Supposons qu'il y eût une colonne de ces vers qui sont dans le vinaigre, qui s'élevât depuis la terre jusqu'au ciel, nos yeux, sans le secours du microscope, ne pourroient voir cette colonne, quoi qu'elle eût une étendue immense, parce que les parties dont elle seroit composée, ne tomberoient point sous nos sens. Ainsi, quoiqu'il y ait un nombre infini d'atômes qui remplissent l'espace qui se trouve entre la terre & la lune, & que tout cet espace soit plein, cependant il nous paroît vuide; parce que la matiere dont il est rempli ne tombe point sous nos sens. On ne peut donc s'opposer à l'existence des peuples élémentaires, par la raison qu'on ne sauroit les appercevoir. Il suffit, pour qu'elle soit possible, de prouver qu'il existe nombre de créatures animées, dont nos sens ne peuvent avoir connoissance par eux-mêmes. Dès que l'on conviendra que l'air peut être peuplé de créatures invisibles, il s'ensuivra naturellement que la terre, l'eau & le feu ont aussi la puissance de produire un nom-

bre de corps que Dieu anime & vivifie, & composés de parties déliées qui se dérobent à nos sens. (*Lettres juives.*)

ALGEBRE.

1. L'algebre est appellée arithmétique spécieuse ; c'est une méthode particuliere d'opérer & de calculer, par le moyen de symboles qui sont ordinairement des lettres, au lieu des figures dont on se sert dans l'arithmétique commune. Le principal art de cette invention consiste à prendre des quantités inconnues, comme si elles étoient réellement connues, & ensuite d'opérer sur elles suivant les regles, jusqu'à ce qu'on arrive à une équation ou égalité avec d'autres quantités données ou connues : on exprime les quantités connues par les premieres lettres de l'alphabet, *a b c d*, &c. & les inconnues par *x y z*, ou par *i o u*. De plus, pour éviter l'usage inutile & la répétition des mots, les algébristes ont des caracteres consacrés qui expriment la maniere dont les différentes quantités sont employées dans l'opération.

2. On croit que les premiers algébristes ont été les Indiens. Il y en a qui veulent que ce soient les Grecs qui aient enseigné cette invention aux Arabes. L'utilité de l'algebre, dans la géométrie, dans la mécanique, dans l'astronomie, & en général dans les mathématiques, est très-considérable; mais l'usage

le plus ingénieux qu'on a fait de cette arithmétique universelle, eſt d'avoir calculé, par ſon moyen, les *probabilités* & les haſards.

3. Ce fut, dit-on Gerbert d'Aurillac, depuis précepteur de l'empereur Othon III, & du jeune roi Robert, enſuite archevêque de Rheims, ſous Hugues Capet, & élu pape, ſous le nom de Sylveſtre II, ſavant mathématicien poür ce temps, qui introduiſit en France le chiffre arabe ou indien, dont on ſe ſert en arithmétique, en algebre, en trigonométrie & en aſtronomie. Les Arabes avoient reçu ces caracteres des Indiens. Il y en a qui prétendent que Planudes, qui vivoit ſur la fin du treizieme ſiécle, eſt le premier des Chrétiens qui ſe ſoit ſervi de ce chiffre juſqu'alors inconnu dans nos climats.

4. Tout ce qui nous éleve à des réflexions, qui, quoique purement ſpéculatives, ſont grandes & nobles, eſt d'une utilité qu'on peut appeller ſpirituelle & philoſophique. L'eſprit a ſes beſoins, & ils peuvent être auſſi étendus que ceux du corps; il veut ſavoir; tout ce qui peut être connu lui eſt néceſſaire; & rien ne marque mieux ſon excellence, rien n'eſt plus glorieux pour lui, que le charme que l'on éprouve, & quelquefois malgré ſoi, dans les plus ſeches & les plus épineuſes recherches de l'algebre....

Il n'y a point d'habiles mathématiciens qui ne ſachent beaucoup d'algebre, ou du moins

assez pour l'usage indispensable. Mais cette science, poussée au-delà de l'usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, &, pour ainsi dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque, pour s'aller jetter dans ces abymes profonds & ténébreux. On est plus flatté de certaines théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la durée du travail. De plus, il ne s'agit, dans l'algebre, que de l'art de démêler une grandeur inconnue au travers de mille nuages qui la couvrent, supposé qu'on ait dessein de la connoître; mais ce dessein, ce sont d'autres parties de mathématiques, des intérêts particuliers, pour ainsi dire, qui le font naître en certaines occasions; & on les attend, pour se donner la peine d'employer l'algebre, ou ce qui est encore plus court, quand l'affaire en est venue là, on se contente de la renvoyer à l'algebre, qui est obligée de s'en charger.

Quand on veut exprimer algébriquement des forces physiques, agissantes dans l'univers, & qui ont nécessairement, par leur nature, de certains rapports, il ne suffit pas d'avoir bien fait un calcul, sur lequel on sera sûr de pouvoir compter; il faut encore, pour contenter sa raison, entendre ce résultat, & savoir pourquoi il est venu tel qu'il est. (*M. DE FONTENELLE.*)

ALLIANCE.

1. L'honnête Emballeur, facrifiant fon ambition à l'inclination de fa fille, avoit mieux aimé la laiffer fuivre fon goût, & n'être que comteffe, que de devenir le beau-pere d'un duc, en la gênant: humilité admirable, il faut l'avouer, & qui ne peut être comparée qu'à celle des feigneurs, qui, avec un généreux mépris pour les honneurs héréditaires, follicitoient fon alliance; mais heureufement, à la gloire des mœurs de ce fiécle, de tels exemples ne font pas fort rares.

C'eft ainfi que ces perfonnes de qualité s'accommodoient aux manieres de gens qu'ils méprifoient en fecret, & que, pour l'amour de quelques milliers de livres, ils montroient le plus grand empreffement à affocier la baffeffe plébéienne aux honneurs d'une famille illuftre, & à donner un titre, un rang & des prétentions à une perfonne qui déshonoreroit tout cela. (*Hift. d'Henriette.*)

2. Xénophon, en parlant des Perfans, dit qu'ils étoient la plupart gros & gras; Marcellin dit au contraire que de fon temps ils étoient maigres & fecs. Oléarius, qui fait cette remarque, ajoûte qu'ils font aujourd'hui, comme du temps de ce dernier auteur, maigres & fecs; mais qu'ils ne laiffent pas d'être forts & robuftes. Selon lui, ils ont le teint olivâtre, les cheveux noirs & le nez aquilain.

Le ſang de Perſe, dit Chardin, eſt naturellement groſſier; cela ſe voit aux Guebres, qui ſont le reſte des anciens Perſans; ils ſont laids, mal faits, peſans, ayant la peau rude & le teint coloré; cela ſe voit auſſi dans les provinces les plus proches de l'Inde, où les habitants ne ſont gueres moins mal faits que les Guebres, parce qu'ils ne s'allient qu'entre eux. Mais dans le reſte du royaume, le ſang perſan eſt préſentement devenu fort beau, par le mêlange du ſang géorgien & circaſſien; ce ſont les deux nations du monde, où la nature forme de plus belles perſonnes. Auſſi il n'y a preſqu'aucun homme de qualité en Perſe, qui ne ſoit né d'une mere géorgienne ou circaſſienne: le roi lui-même eſt ordinairement géorgien ou circaſſien d'origine du côté maternel; &, comme il y a un grand nombre d'années que ce mêlange a commencé de ſe faire, le ſexe féminin eſt embelli, comme l'autre; & les Perſannes ſont devenues fort belles & fort bien faites, quoique ce ne ſoit pas au point des Géorgiennes. Pour les hommes, ils ſont communément hauts, droits, vermeils, vigoureux, de bon air & de belle apparence. La bonne température de leur climat, & la ſobriété dans laquelle on les éleve, ne contribuent pas peu à leur beauté corporelle: ils ne la tiennent pas de leurs peres; car, ſans le mêlange dont je viens de parler, les gens de qualité de Perſe ſeroient les plus laids

hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitants sont, comme nous l'avons dit, laids, mal faits & grossiers; ils sont au contraire fort polis, & ont beaucoup d'esprit; leur imagination est vive, prompte & fertile, leur mémoire aisée & féconde; ils ont beaucoup de disposition pour les sciences & les arts libéraux & mécaniques; ils en ont aussi beaucoup pour les armes; ils aiment la gloire, ou la vanité qui en est la fausse image; leur naturel est pliant & souple, leur esprit facile & intriguant; ils sont galants, même voluptueux; ils aiment le luxe, la dépense, & ils s'y livrent jusqu'à la prodigalité; aussi n'entendent-ils ni l'économie, ni le commerce.

(*M. DE BUFFON.*)

3. Les grands princes, non contents d'acheter les troupes des plus petits, cherchent de tous côtés à payer des alliances, c'est-à-dire, presque toujours à perdre leur argent. (*Esprit des Loix.*)

4. La premiere alliance de nos rois, contractée avec l'empire ottoman, est celle que François I fit avec Soliman II, & elle a été trouvée si avantageuse, qu'elle a toujours subsisté depuis. Cette premiere alliance avec la *Porte* donna lieu, dans le temps, à de fausses & odieuses anecdotes, ouvrage des partisans de l'empereur Charles-Quint & des ennemis de la France; & l'on sait le bruit

que fit cet empereur en Europe au ſujet de cette alliance ; c'eſt ce qui fit dire à François I: *Quand les loups entrent dans la bergerie, doit-on trouver mauvais que le berger ſe ſerve de chiens?*

Voyez ESCLAVES, LAQUAIS.

AMANS.

1. Platon ſouhaitoit avoir une armée toute compoſée de gens amoureux, qui ſeroient invincibles, & feroient mille beaux exploits d'armes, pour plaire à leurs maîtreſſes. Auſſi les poëtes bons naturaliſtes, & grands maîtres en la ſcience des mœurs, ont toujours fait le Dieu Mars ami de Vénus.

2. On eſt quelquefois moins blâmée d'un magiſtrat que d'un colonel; & pour une prude, par exemple, l'un eſt plus convenable que l'autre; car à cinquante ans prendre un jeune homme, c'eſt ajoûter au ridicule de la paſſion celui de l'objet.

3. Il faut donc des amants; il faut même ſe les conſerver. Ah! c'en eſt trop, me répondrez-vous : ceci devient ſérieux : j'en conviens, Madame, & très-ſérieux ; ſurtout avec des amants de cour, qui veulent bien eſſuyer des délais de bienſéance ; qui s'attendent bien à combattre des imitations de vertu, mais non pas la vertu même; & qui ſavent, à un jour près, aſſigner la durée raiſonnable de ces imitations ; qui ſoupirent enfin, non pour tâcher de vaincre;

car tâcher ſuppoſe des efforts pour un ſuccès douteux ; mais parce que les ſoupirs ſont un cérémonial qui doit précéder la récompenſe ; & qu'il eſt de l'ordre qu'une femme paroiſſe récompenſer , & non donner d'avance. (*MARIVAUX.*)

4. Perſonne n'étoit plus honnête , plus galant , plus reſpectueux ; & de vingt femmes dont il avoit eu à ſe louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive ; rien ne lui échappoit. Vingt femmes ! diſoit-elle en elle-même ; cela eſt bien fort ; mais faut-il en être ſurpris ? Il en cherche une qui ſoit digne de le fixer , & capable de ſe fixer elle-même.

5. Les amans, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions ſuperflues ; ils les négligent par degrés ; ils oublient les néceſſaires & ſont pris. (*M. DUCLOS.*)

6. Vénus avoit obtenu de Mars une ſauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faiſoient point la guerre ; jamais de loups , jamais d'autres piéges que ceux que l'amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de diſcernement , on ſe faiſoit enrégiſtrer dans la confrérie d'amour ; les filles à douze ans , les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit avant la raiſon. S'il ſe rencontroit une indifférente , on en purgeoit le pays ; ſa famille étoit ſéqueſtrée pour un certain temps. Le pays abondoit en oiſeaux de joli plumage : quel-

ques tourterelles s'y rencontroient; on en comptoit jusqu'à trois especes; tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes & tourterelles bergeres: la seconde espece étoit rare.

(*La Fontaine.*)

7. L'amour n'étoit pas décrié chez les anciens, comme il l'est à présent. Pourquoi l'avilissons-nous? Que ne lui laissons-nous toute sa dignité! Platon a un grand respect pour ce sentiment. Quand il en parle, son imagination s'échauffe, son esprit s'illumine, & son style s'embellit. Quand il parle d'un homme touché; cet amant, dit-il, dont la personne est sacrée.... Il appelle les amans des amis divins & inspirés par les dieux.

8. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on punissoit, mais la personne qui l'aimoit: on la croyoit coupable des fautes de la personne aimée. Ils savoient que le véritable amour est l'appui de la vertu.

9. Si l'amour se menoit bien, on n'auroit qu'une maîtresse en dix ans; & il est de l'intérêt de la nature qu'on en ait vingt & davantage. Et voilà, sans doute, pourquoi la nature n'a eu garde de rendre les amans susceptibles de prudence; ils s'aimeroient trop long-temps, & cela ne feroit pas son compte.

10. Pour savoir de quelle maniere il faudroit gouverner l'amour, voyez combien un amant est aimé, quand il est ingrat, ou combien lui est chere une ingrate dont il se plaint.

Je ne voudrois pourtant paroître absolument ni ingrat ni ingrate ; & je consentirois à n'être point aimé , plutôt qu'à ne devoir la tendresse d'un cœur qu'à la douleur où je le plongerois. Je veux qu'on soit adroit, & point cruel ; & ma maxime est, que , pour entretenir l'amour qu'on a pour nous, il est bon quelquefois d'allarmer la certitude qu'on a du nôtre.

11. Pourquoi les gens qui paient pour être aimés, (& il y en a tant de ces gens-là!) aiment-ils plus long-temps que ceux qu'on aime *gratis* ? C'est qu'ils ne sont jamais bien sûrs qu'on les aime ; c'est qu'ils se méfient toujours un peu d'un cœur qu'ils achetent ; ils ne savent pas s'il s'est livré ; ils se flattent pourtant qu'ils l'ont ; mais ils se doutent en même temps qu'ils pourroient bien se tromper ; & ce doute, qui ne les quitte pas , fait durer le goût qu'ils ont pour la personne qu'ils aiment : ils souhaitent toujours d'être aimés ; & on ne sauroit souhaiter cela, qu'on n'aime toujours à bon compte soi-même ; au lieu que la certitude d'être aimé nous distrait du desir de l'être. On dit : Je suis aimé, & tout est fait : on en reste là. Comment peut-on se flatter d'être aimé d'une femme dont on achete les faveurs ? Dès que son avarice vous a vendu ce que son cœur pouvoit vous donner , de quoi ce cœur se mêleroit-il encore ? il n'a plus de présents à vous faire.

Voyez DÉLICATESSE, RESPECT.

AMATEURS.

1. Pour un connoiſſeur véritable, on ne rencontre que trop aujourd'hui de ces faux amateurs en peinture, en muſique, en philoſophie prétendue naturelle; toujours planant dans les eſpaces imaginaires, qui ne connoiſſent rien de la nature que ſes monſtres & ſes imperfections.

2. Vous trouverez à Paris de faux connoiſſeurs plus que de bons juges. N'allez pas conſulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumieres d'un homme qui jamais ne s'eſt trompé ſur rien. Célicour, qui n'imaginoit pas que l'on pût ſe louer ſoi-même avec tant de franchiſe, eut la ſimplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'eſt moi, Monſieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi, qui ai paſſé ma vie avec tout ce que les arts & les lettres ont de plus conſidérable; moi, qui, depuis quarante ans, m'exerce à diſtinguer, dans les choſes d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis, parce qu'on le ſait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu....

Mon oncle eſt un bon homme, qui n'eût jamais été que cela, ſi on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de ſe connoître à tout, de juger les arts & les lettres; d'être le guide, l'appréciateur & l'arbitre

bître des talents. Cela ne fait de mal à personne : mais cela nous attire une foule de sots que mon oncle protege, & avec lesquels il partage le ridicule du bel-esprit. Il seroit bien à souhaiter pour son repos qu'il abandonnât cette chimere ; car le public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis, & c'est tous les jours quelque scene nouvelle....

Le cabinet où il fut introduit, annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoissances. On voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entassés, de rouleaux d'estampes, de cartes déployées, & de manuscrits semés au hasard : sur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe sépulchrale entourée de médailles antiques ; plus loin, un télescope sur son affut, l'esquisse d'un tableau sur le chevalet, un modele de bas-relief en cire, des morceaux d'histoire naturelle ; &, du parquet au plafond, des rayons de livres pittoresquement renversés. Le jeune homme ne savoit où mettre le pied, & son embarras fit au connoisseur un plaisir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez ; c'est ici mon cabinet d'étude ; j'ai besoin d'avoir tout cela sous ma main ; mais ne croyez pas que le même désordre regne dans ma tête... Il semble qu'il y ait des tiroirs dans l'esprit pour chaque espece de connoissance... Qui m'expliquera, par exemple, comment

vint se retracer dans mon souvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois sur le retour de la comete ? Car vous saurez que c'est moi qui donnai l'éveille à nos astronomes, & sans moi la comete passoit *incognitò* sur notre horison. Je ne finirois pas si je réclamois tout ce qu'on me vole. Sachez, mon enfant, qu'une solution, une découverte, un morceau de poësie, de peinture ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui se l'attribue. Quel est l'objet d'un connoisseur ? D'encourager les talents en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'ordonnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'ensemble de cette piece de théâtre, soient de l'artiste ou de moi, cela est égal pour le progrès de l'art ; or c'est-là tout ce qui m'intéresse....

Au sortir de table, on alla se promener dans un jardin, où le connoisseur avoit pris soin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit, entr'autres merveilles, un chou panaché qui faisoit l'admiration des naturalistes. Ses replis, son feston, le mélange de ses couleurs, étoient la chose du monde la plus étonnante. Qu'on me fasse voir, disoit Fintac, une plante étrangere que la nature ait pris soin de former avec plus d'industrie & de délicatesse. C'est pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient

des Indes & du nouveau monde, que j'ai conſervé ce beau chou.

(*M. MARMONTEL.*)

AMAZONES.

1. Les Amazones éleverent à Épheſe, avec une dépenſe prodigieuſe, le fameux temple de Diane, déeſſe de la chaſſe & de l'arc, deux exercices auxquels elles étoient fort adonnées.

Hercule & Mélan les ayant attaquées, la victoire qu'ils remporterent ſur elles, après une courageuſe réſiſtance, ne fut pas nette de toute fraude & de tout artifice.

Hippolite fut priſe par Théſée, & lui donna le fameux Hippolite.

Les Amazones avoient pour reine Penteſilée au temps du ſiége de Troye, où elles firent de grands exploits. On dit que c'étoit la même race qui ſe ſoutint juſqu'à Alexandre le Grand. Elles étoient femmes des Goths.

2. L'an 688 de Rome, Pompée ſoumet les Iberiens qui ſe trouvoient ſur ſa route, après avoir traverſé l'Albanie. La révolte d'Orésès, roi d'Albanie, le rappelle dans cette contrée : il défait les Albanois une ſeconde fois, & tue, de ſa propre main, Coſis, frere de leur roi. On a dit fauſſement qu'il s'étoit trouvé des Amazones dans cette bataille. (*Abrégé chron. de l'hiſt. rom.*)

3. On parle de deux pays dont les limites

ſe touchoient. L'un étoit une république d'Amazones, ou de femmes qui vivoient ſans hommes; & l'autre une république d'hommes ſans aucune femme avec eux. Les uns & les autres, à ce qu'il paroît, avoient coutume de ſe rendre ſur leurs frontieres, dans une certaine ſaiſon de l'année. Alors ceux d'entre les hommes qui n'avoient pas fait encore leur choix, ſe joignoient à de certaines femmes, qu'ils étoient obligés, dans la ſuite de ces rendez-vous annuels, de regarder comme leurs épouſes. Si les enfants qui naiſſoient de cette alliance, étoient des garçons, on les envoyoit à leurs peres; & ſi c'étoient des filles, elles reſtoient avec leurs meres: de ſorte qu'à la faveur de ce carnaval qui ſe renouvelloit tous les ans, & qui duroit environ une ſemaine, ces deux états ſe repeuploient & acquéroient de nouveaux ſujets.

Si l'un de ces deux états engagés dans une ligue perpétuelle offenſive & défenſive, venoit à être attaqué par une puiſſance étrangere, les deux ſexes ne manquoient jamais de lui tomber ſur le dos, & de la mettre bientôt à la raiſon. Ce qui pourroit cauſer quelqu'étonnement, eſt qu'un ſi merveilleux accord entre les femmes & les maris fut inviolable durant pluſieurs ſiécles; mais la ſurpriſe diminuera, ſi l'on conſidere qu'ils ne vivoient enſemble qu'environ huit jours de l'année.

AMBASSADEURS.

1. On a dit qu'un miniſtre public eſt un eſpion privilégié. Ce dicton, vrai en un ſens, a ſéduit maints petits génies, qui en ont abuſé. Il eſt conſtant que le devoir d'un miniſtre eſt de pénétrer les ſecrets de la cour où il réſide ; mais il ne doit pas faire un uſage ſiniſtre de tous ceux qu'il découvre, les communiquer tout cruement à ſon maître, les préſenter ſous un jour odieux, les empoiſonner par des réflexions, & ſemer ainſi la diſcorde entre les deux cours. Les plus grands maîtres en l'art de négocier, donnent pour maxime, qu'un miniſtre doit employer toute ſa ſagacité & ſon application, 1° à approfondir le caractere du Prince & des miniſtres avec leſquels il a à traiter; 2° à s'en faire eſtimer & aimer. Il doit ſe faire un parti dans le pays où il réſide, ſur-tout s'il eſt républicain.

(*M. le Baron* DE BIELFELD.)

2. A l'entrée d'un ambaſſadeur de Veniſe à Paris, les Suédois prirent le pas ſur les Anglois. Les épées furent tirées. Les Suédois ſoutinrent qu'ils devoient avoir le pas ſur les Anglois, parce que le royaume de Suede étoit plus ancien que celui d'Angleterre. Le maréchal de la Force prétendit que cette queſtion avoit été décidée ſous le regne de Henri III, en faveur des Anglois. Les Suédois accepterent la propoſition que

fit le maréchal, qui étoit, que le carrosse de l'ambassadeur ordinaire d'Angleterre & celui de Grotius se retireroient, sans préjudice des droits de la Suede....

Le Comte Leycestre, pour lors Ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, insista sur ce que l'Angleterre avoit été chrétienne avant la Suede. Grotius répondit que cette raison pour la préséance étoit très-mauvaise, & qu'on ne pouvoit s'en servir, sans faire un grand préjudice à la religion chrétienne, puisqu'elle étoit capable d'empêcher le retour des Payens & des Mahométans au christianisme....

Grotius ajoûta que beaucoup de gens avoient été surpris que, lorsqu'on traitoit de la treve en Hollande, les Anglois eussent toujours été précédés par les François, en se contentant seulement d'un écrit qui portoit que cela ne nuiroit point à leurs droits. Leycestre répliqua qu'il ne voyoit point comment on pouvoit assembler un congrès de ministres de princes qui voudroient tous avoir la premiere place. Grotius prétendit que l'on pouvoit trouver plusieurs expédients, moyennant lesquels chacun conserveroit ses prétentions. (*M. Burigni.*)

3. Les ambassadeurs sont quelquefois exposés à de grandes disgraces. Le mot d'ambassade tire son étymologie de celui d'*ambascia*, italien, qui signifie *chagrin, peine, affliction.*

4. 1645. La maréchale de Guébriant en

Pologne, avec le titre d'ambaſſadrice. On ne doit pas omettre, à l'honneur de cette dame, que Ladiſlas, pour témoigner la haute eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne, voulut qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'avoit eu l'archi-ducheſſe d'Inſpruck, premiere femme de Ladiſlas. La maréchale de Guébriant mourut en 1659. On dit qu'elle devoit être dame d'honneur de Marie-Théreſe. Le titre de maréchale de France, dit le Laboureur, lui appartenoit autant qu'à ſon mari. (*M. le Préſid.* HÉNAULT.)

5. Le droit des gens a voulu que les Princes s'envoyaſſent des ambaſſadeurs ; & la raiſon tirée de la nature de la choſe, n'a pas permis que ces ambaſſadeurs dépendiſſent du ſouverain chez qui ils ſont envoyés, ni de ſes tribunaux. Ils ſont la parole du prince qui les envoie, & cette parole doit être libre ; aucun obſtacle ne doit les empêcher d'agir : ils peuvent ſouvent déplaire, parce qu'ils parlent pour un homme indépendant : on pourroit leur imputer des crimes, s'ils pouvoient être punis pour des crimes ; on pourroit leur ſuppoſer des dettes, s'ils pouvoient être arrêtés pour des dettes ; un prince, qui a une fierté naturelle, parleroit par la bouche d'un homme qui auroit tout à craindre : il faut donc ſuivre, à l'égard des ambaſſadeurs, les raiſons tirées du droit des gens, & non pas celles qui dérivent du droit politique : que s'ils abuſent

de leur être repréſentatif, on le fait ceſſer, en les renvoyant chez eux : on peut même les accuſer devant leur maître, qui devient par-là leur juge ou leur complice.

(*Eſprit des Loix.*)

6. La coutume des Romains étant de parler toujours en maîtres, les ambaſſadeurs qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore ſenti leur puiſſance, étoient sûrement maltraités; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

(*Grandeur & décadence des Romains.*)

7. N'eſt-il pas bien glorieux de donner audience à une infinité d'ambaſſadeurs ; c'eſt-à-dire, de ſe repaître des menſonges flateurs que d'honnêtes eſpions viennent de loin débiter à la cour d'un potentat ?

8. Plutarque nous apprend que *Policratidas* ayant été envoyé en ambaſſade auprès du roi des Perſes, ce monarque lui demanda ſi c'étoit de la part de ſa république qu'il venoit, ou de ſon propre mouvement ? *Si j'obtiens ce que je demande*, répondit-il, *c'eſt de la part de mes compatriotes que je viens ; & ſi je ne l'obtiens pas, c'eſt de la mienne.*

9. L'origine du titre d'excellence, qu'on donne aux ambaſſadeurs, vient de ce que le roi Henri IV ayant envoyé à Rome, en 1593, le duc de Nevers, en qualité de ſon ambaſſadeur, on lui donna, à cauſe de ſa naiſſance, le titre d'excellence. Depuis tous les ambaſſadeurs l'ont pris. La cour de Rome

ne traite point d'excellence les ambaſſadeurs eccléſiaſtiques ; elle ne leur donne que le titre de Seigneurie illuſtriſſime.

Voyez ACTEURS, ÉTIQUETTE.

AMBITION.

1. Cromwel diſoit un jour à M. de Bellievre, que l'on ne montoit jamais ſi haut, que quand on ne ſait où l'on va.

2. J'ai vu l'Europe continuellement agitée par l'ambition des princes & des républiques ; j'ai vu même que l'ambition & les intérêts des particuliers, dans pluſieurs occaſions, ont été la véritable cauſe & le principe de celle des princes & des républiques, & que les puiſſances n'ont pas toujours agi par le véritable intérêt de leur état. Ainſi, je puis encore dire que ce caractere du prince ambitieux, agiſſant par les ſeules vues d'une ambition bien réglée, n'a été, de mon temps, ſuivi avec exactitude, que par l'empereur Léopold I & par le duc de Savoye, Victor-Amedée. (*FEUQUIERES.*)

3. Il y a deux ſortes d'ambition ; celle d'amaſſer du bien, celle d'amaſſer des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la premiere, d'autres que la ſeconde ; d'autres qui les ont toutes deux. Les premiers ſont des avares que je mépriſe, ils n'ont point d'ame ; les ſeconds ſont des ſuperbes qui en ont trop ; les troiſiemes ſont des ames ordinaires ; le monde en eſt plein ; gens qui vou-

droient de tout, mais rien avec assez d'ardeur. Les premiers sont toujours en danger d'être fripons, & le sont souvent; les seconds, quoique généreux, toujours en danger d'être méchans, & le sont quand il faut; les troisiemes communément n'ont ni assez de force pour être méchants, ni assez d'avarice pour être fripons.

Je serois tenté d'estimer les seconds, s'ils n'étoient pas dangereux; les troisiemes ne méritent pas qu'on les remarque; il n'y a que les premiers de méprisables.

4. Catherine de Médicis, femme de Henri II, & mere de Henri III, mourut à Blois, accablée de dettes. C'étoit sans doute une princesse d'un esprit fort vaste, que Médicis; mais corrompue par l'éducation italienne d'alors, & croyant que les crimes devoient entrer tout naturellement dans les moyens que l'on employoit aux affaires. Trop peu retenue par les préjugés, elle trouvoit plus court d'abréger, par des voies violentes, les difficultés que son génie auroit pu vaincre par des voies honnêtes & permises. La mort de cette princesse, qui avoit fait tant parler d'elle, ne fit pas le moindre bruit. Ainsi mourut Isabelle de Baviere; ainsi mourut la duchesse d'Angoulême, mere de François I; comme si de temps en temps le ciel se plaisoit à étouffer la mémoire des ambitieux. (*M. le Président* HÉNAULT.)

5. Puisque ce n'est point par conscience,

au moins, par ambition, refusons l'ambition; dédaignons cette faim de renommée & d'honneur, basse & bélitresse, qui nous le fait coquiner de toute sorte de gens, par moyens abjects & à quelque vil prix que ce soit : c'est déshonneur d'être ainsi honoré. Apprenons à n'être non plus avides que nous ne sommes capables de gloire : s'enfler d'une action utile & innocente, c'est le fait de gens à qui elle est extraordinaire & rare.

A mesure qu'un bon effet est plus éclatant, je rabats de sa bonté; le soupçon en quoi j'entre, qu'il soit produit plus pour être éclatant, que pour être bon. Étalé, il est à demi vendu. Ces actions-là ont bien plus de grace, qui échappent de la main de l'ouvrier nonchalamment & sans bruit, & que quelque honnête homme choisit après, & releve de l'ombre, pour les pousser en lumiere à cause d'elles-mêmes.

(*MONTAIGNE.*)

6. L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

7. L'ambition est un vice si subtil & si rafiné, que, quand la passion qui le nourrit est satisfaite, il devient souvent une vertu : d'un libertin, il fait un honnête homme; & d'un séditieux, un héros.

8. Il est des cœurs insatiables d'autres biens que les richesses; ce sont les ambitieux. L'objet de leur passion est beaucoup plus

phantaſtique ; mais, en revanche ; ils le croient plus noble.

9. Paradoxe étonnant, mais vrai : on n'a gueres une ambition démeſurée, ſans y joindre une extrême baſſeſſe. Curieux de grandeur, ſans ſavoir ce qui eſt véritablement grand, l'ambitieux rampe pour s'élever, à la maniere des ſerpents, qui ne s'élancent qu'en preſſant la terre de leur ventre.

10. Si l'on examine la nature & les effets de l'ambition, on la reconnoîtra ſans peine. Elle eſt inquiette, diſtraite, pleine de projets difficiles & chimériques : elle va toujours au-delà des ſouhaits, lorſqu'ils ſont accomplis. Elle a un terme, mais elle n'y arrive jamais : le véritable n'eſt preſque jamais celui auquel elle eſt parvenue ; au contraire, c'eſt celui auquel elle ne ſauroit atteindre.

11. Un auteur dit que François I fit courir le bruit, par les dépêches que ſon courier lui apporta de Rome, que le pape Paul y étoit mort. Il manda le cardinal Marcellus qu'il connoiſſoit être ambitieux aſpirant au papat, & lui raconte ce faux bruit. Voici ſon fruit : il montre au roi le grand intérêt qu'il y avoit pour le roi & ſon état, qu'un tel y feroit élu, qui lui fût bon ami. Oui, dit le roi, & ſi on t'y pourroit pourvoir ? Le cardinal y tranſporte ſes deſirs. Il faut de l'argent pour cela, dit le roi, & pour le préſent je n'en ai point. L'autre préſente

deux tonneaux d'or. C'eſt aſſez, dit le roi, j'y ajoûterai auſſi du mien. Les autres lettres puis après diſent que le pape vivoit encore, ſans qu'il avoit été malade. Le cardinal le dit au roi, & redemande ſon argent. C'étoit fait. La réponſe fut : Je tancerai mon ambaſſadeur ; pour l'argent, ſi le pape n'eſt pas mort, il mourra.

12. De tous ceux qui ont déſolé la terre, il n'en eſt aucun qui, à l'en croire, ne prétendît en aſſurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; la chimere des uſurpateurs eſt le prétexte des tyrans. Il faut couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des conquérants ambitieux.

(*M. DE MARMONTEL.*)

13. Quel homme, dit-on ſans ceſſe, que ce G***, qui réuniſſoit contre la France toutes les puiſſances de l'Europe ! On peut s'écrier avec plus de vérité : quel ſpectacle dans l'hiſtoire, que ce Louis XIV, qu'on n'attaque qu'en ſe mettant vingt contre un ! Quelques hiſtoriens ont accablé de louanges l'heureux uſurpateur. Mais il eſt ſi aiſé d'être un grand homme quand on foule aux pieds toutes les loix ! Le meurtre de Witt, le combat de S. Denis, plus digne d'un ſanguinaire gladiateur, que d'un général citoyen ; ce lâche manifeſte, où il jetta des ſoupçons ſur la légitimité du prince de Galles ; ce vice abominable que Burnet ſon pa-

négyriste exprime, en disant qu'il n'aimoit que les portes de..... le déshonoreront toujours aux yeux du sage : tant de batailles perdues, tant de places manquées, tant d'entreprises mal conduites, le dégraderont aux yeux du militaire : il ne sera plus grand qu'aux yeux du machiaveliste..

14. L'ambition est pernicieuse dans une république : elle a de bons effets dans la monarchie ; elle donne la vie à ce gouvernement ; & on y a cet avantage, qu'elle n'y est pas dangereuse, parce qu'elle y peut être sans cesse réprimée. (*Esprit des Loix.*)

Voyez DISSIMULATION, PATRIE.

AME.

1. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violents. (*Me DE GRAFFIGNI.*)

2. La preuve la plus sensible, dit S. Evremont, que j'aie trouvée de l'immortalité de mon ame, est le desir que j'ai de toujours être.

3. L'entendement, la volonté, la liberté, dont j'ai une conscience claire, sont des attributs d'un sujet qui ne m'est pas mieux connu que la matiere, ou des effets dont j'ignore la cause. Faudra-t-il douter de ces effets, parce que leur cause m'est inconnue ? ce seroit douter de ma propre existence. Je puis donc raisonner très-juste sur les facultés de mon ame, & ignorer son essence. Les deux substances distinctes, dont l'homme est

composé, n'ont rien de commun ; néanmoins elles sont unies, & l'homme résulte de leur union, qui est pour nous un mystere impénétrable. De part & d'autre nous n'appercevons que des effets, des résultats, & les principes, le comment, restent enveloppés dans une nuit profonde. Mais parce que le Créateur nous a caché ce secret, faut-il renoncer absolument à toute recherche sur l'économie de notre être ? L'étude de la végétation des plantes sera-t-elle interdite au physicien, parce qu'il ne connoît pas les premiers éléments dont les plantes sont composées ?

Cet être, qui a le sentiment de son existence ; ce *moi*, qui apperçoit, qui compare, qui raisonne, qui est toujours un, simple, indivisible, sent aussi qu'il a la volonté de mouvoir certaines parties de son corps, & que cette volonté s'exécute. L'ame est donc douée d'une activité qui se modifie diversement, ou d'une capacité de produire en elle & hors d'elle certains effets. L'influence réciproque des deux substances est donc un phénomene dont on ignore la nature ; mais dont on peut étudier les loix.

(*M. Bonnet.*)

4. Je me contente de leur opposer les sages Payens & toute l'école chrétienne, qui maintiennent avec tant de justice, que la vigueur de l'ame dépend de l'affoiblissement du corps, & qu'elle n'approche jamais tant

de la nature divine, que quand elle est prête d'en sortir, parce que c'est le temps où elle est le moins engagée dans la matiere.

(*CHAPELAIN.*)

5. Tertullien croyoit que l'ame, quoiqu'immortelle, étoit néanmoins corporelle, composée de forme & de figure. Il croyoit que les ames des méchants étoient, après leur mort, converties en diables.

6. Si l'ame humaine n'est plus chargée d'autant de principes qu'elle exerce d'opérations, si elle n'est pas plusieurs forces à la fois, comme d'appercevoir, de juger, de raisonner, de vouloir, d'agir; elle devient pourtant finalement une force de sentir ou de représenter; on lui donne, sinon des facultés, au moins des perceptions occultes; elle a des sentiments, qui, s'il m'est permis de le dire, approchent de bien près des instincts. Un sceptique en concluroit qu'au fond nous ne savons gueres ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle a. Une conclusion plus modérée & plus sage, c'est d'appliquer à toutes les sciences humaines, ce qui a été dit d'une science plus respectable : *que nous ne connoissons qu'en partie.*

(*M. MÉRIAN, de Berlin.*)

7. Les Manichéens prétendoient qu'il n'y avoit dans le monde qu'une seule ame, qui se communiquoit à tous les êtres animés, non toute à tous, comme la voix, mais en se partageant, comme une eau qu'on divise

vise en divers canaux, & qui vient ensuite se réunir. Ils ajoûtoient que les êtres inanimés en avoient une petite partie ; ceux qui sont animés, une plus grande ; & ceux qui sont dans le ciel, une beaucoup plus étendue.

8. Après la mort de l'homme, son ame, selon Pythagore, va retrouver l'ame de l'univers, qui est de même genre qu'elle.

9. Combien de philosophes & de théologiens même ont donné une ame aux animaux; de sorte que l'ame de l'homme, selon un ministre d'Amsterdam, fort éclairé, n'est à l'ame des bêtes, que ce que celle des anges est à celle de l'homme, & Dieu aux anges.

10. La fable de Psyché représente l'ame humaine : elle est dans le corps comme Psyché dans le palais de l'Amour. Elle y est servie par un être qu'elle ne connoît pas, qui exécute ses ordres avec une fidélité & une promptitude admirable. L'ame est mise dans le corps pour jouir & non pas pour connoître. Ses sens sont les portes & les canaux par lesquels elle se répand, se communique & se mêle avec tous les objets sensibles ; ce sont les ministres de ses plaisirs. Tout ce qui l'environne ressemble aux nymphes destinées à servir l'épouse de l'Amour, & qui lui préparent des amusements. La volupté la sert ; les spectacles, la symphonie, les saisons même ont l'intendance de ses plaisirs,

& toute la nature en a soin. Tout est pour elle, dès qu'elle ne voudra que jouir; tout se refuse à elle, dès qu'elle voudra connoître. L'Etre des êtres, qui a pris pour attribut l'*inconnu*, veut être ignoré; les plaisirs, l'amour même, ne veulent pas être examinés: mais l'ame s'ennuie de son propre bonheur; elle veut avoir des spectateurs; elle appelle ses deux sœurs, qui la précipitent dans toutes sortes de maux; & nous appellons nos deux plus grands ennemis, la curiosité & la vanité. Un galant homme a dit que la vanité nous fait faire bien plus de choses contre notre goût, que la raison. Ainsi, *nous sommes vains*, comme dit Montaigne, *aux dépens de notre aise*.

11. Prétendre, avec Descartes, que les animaux sont de pures machines privées de sentiment dont ils ont les organes, c'est démentir l'expérience, & insulter la nature. Avancer qu'un esprit pur les anime, c'est dire ce qu'on ne peut prouver. Reconnoître que les animaux sont doués de sensations & de mémoire sans savoir comment cela s'opere, ce seroit parler en sage qui sait que l'ignorance vaut mieux que l'erreur; car quel est l'ouvrage de la nature dont on connoisse les premiers principes?

Voyez IMMORTALITÉ DE L'AME, RESSEMBLANCE.

AMITIÉ.

1. Je m'intéresse tant à ce qui vous regarde, que je sens croître ma gloire, de tout ce que vous faites pour la vôtre.

2. C'est dans les petites choses que l'on témoigne son amitié ; il est vrai qu'on ne sauroit trop les estimer : dans les grandes occasions, l'amour-propre y a trop de part ; l'intérêt de la tendresse est noyé dans celui de l'orgueil. (*Me DE SÉVIGNÉ.*)

3. Je l'aimois comme on s'aime soi-même, & plus encore, à ce qu'il me sembloit ; j'allois jusqu'à prendre des gens en aversion, parce qu'ils paroissoient avoir plus d'estime & d'amitié pour moi que pour elle.
(*Me STHAL.*)

4. Je vous aime toujours, & je vous le dis avec la sécheresse d'une personne qui ne mesure point l'amitié sur les démonstrations....

Vous entretenir de mon amitié pour vous, ce seroit me faire tort à moi-même.
(*Me DE MAINTENON,*)

5. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en mériterez-vous ?

6. Je l'appelle un autre moi-même ; car c'est-là la distance qu'il y a entre nous & nos amis.

7. L'amitié qui fait le moins de bruit, est souvent la plus utile ; & c'est pour cela

même que je préfererois un ami prudent à un ami zélé.

8. Achille a ſon Patrocle, & Énée ſon Achate. Dans le premier de ces deux exemples, nous pouvons remarquer que la Grece fut preſque ruinée par l'amour d'Achille, mais qu'elle fut ſauvée par ſon amitié.

9. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entr'elles ſur l'amitié; les défauts dont elles ſont remplies, y forment un obſtacle preſqu'inſurmontable; elles s'uniſſent par néceſſité, & jamais par goût. Que faire des ſentiments qui ſont en elles? Pour celles qui ſe défendent de l'amour, cela les renvoie à l'amitie, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point uſé le cœur par les paſſions, leur amitié eſt tendre & touchante; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui ſavent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'eſprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens inviſibles entre les perſonnes de ſexe différent, on trouve tout préparé à l'amitié.

10. L'amitié, aux yeux de Ciceron, paroiſſoit avoir ſon principe dans la nature plutôt que dans le beſoin.

11. Les ſervices d'un ami nous ſont moins chers que ſon amitié même.

12. Ariſtote dit que les bons légiſlateurs

avoient eu plus de ſoin de l'amitié que de la juſtice.

13. On ſait qu'Hobbes avoit pour principe que l'état naturel des hommes eſt un état de guerre.

Richard Cumberland combat avec force cet odieux ſyſtême, & ſoutient que la nature les porte à s'aimer & à ſe rendre des ſervices mutuels; morale bien plus fondée, & qui, quand elle ne le ſeroit pas, devroit encore être préſentée aux humains.

14. Si on me preſſe de dire pourquoi nous étions amis, je ſens que cela ne ſe peut exprimer, qu'en répondant : parce que c'étoit lui, parce que c'étoit moi. Nous nous embraſſions par nos noms ; & à notre premiere rencontre, nous nous trouvâmes ſi pris, ſi connus, ſi obligés entre nous, que rien alors ne nous fut ſi proche que l'un à l'autre.

15. Ariſtote diſoit ordinairement : ô mes amis! il n'y a nul ami.

16. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puiſſions nous paſſer les uns des autres ; mais les ſervices doivent être à la ſuite de l'amitié, & non pas l'amitié à la ſuite des ſervices.

17. L'amitié ordinaire ne veut jamais ſe charger d'aucun tort ; l'amitié délicate les met ſur ſon compte : contents de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laiſſons le plaiſir de nous pardonner, & lui épargnons la honte & le beſoin du pardon.

Mais, pour cela, il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de soutenir la vue de ses fautes, & d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites.

18. Si vous avez prêté de l'argent à votre ami, ne le redemandez pas, mais attendez qu'il vous le rende.

19. La négligence d'un ami est en quelque maniere moins excusable que celle d'un parent; puisque nos devoirs à l'égard du premier, résultent de notre choix; au lieu que les devoirs entre parents viennent de la nature & du hasard, & ne dépendent pas de nous.

20. On s'imagine d'ordinaire que ce qui produit une bienveillance mutuelle entre deux personnes, est une conformité d'inclinations à tous égards; mais cette conformité est si peu nécessaire, qu'on voit bien des personnes de différente humeur s'aimer avec tendresse. On se plaît souvent à trouver dans un ami les bonnes qualités qui nous manquent; & comme elles se rencontrent dans un autre nous-mêmes, nous croyons avoir droit de nous les attribuer.

21. Il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer.

22. Eh bien! vous êtes un bon garçon; je vous aime, parce que vous serez toujours bon pour moi; mais vous me lassez, parce que vous ne serez jamais mauvais pour personne. Nous ne vous avons point rendu ser-

vice, dites-vous. Eh! par où nous excitez-vous à vous servir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus? Non: je vous l'ai dit, vous serez toujours bon, toujours généreux; ainsi, ce n'est pas la peine de se donner du mouvement pour un homme, dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune. Pour ces amis dangereux que vous venez de me nommer, je passe le temps, ou à me tenir sur mes gardes avec eux, ou à me divertir de leur malice, & même à les obliger; mais vous, vous n'êtes qu'aimable; & quoi encore? aimable: en vérité cela n'anime point; car on vous aime, & puis c'est tout.

23. Je desire que vous soyez entiérement attaché à moi, & il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont; on ne peut s'assurer de leur secret; ils sont trop distraits & trop partagés; leur maîtresse leur fait une premiere occupation qui ne s'accorde point avec la maniere dont je veux que vous me soyez attaché.

Voyez ÉPREUVES, SOLITUDE.

AMOUR.

1. L'Amour est à son tour bien plus puissant que ne le sont les Fées & le Destin; c'est une gradation établie. Il prend, comme les Fées, toutes les formes qu'il lui plaît, & il a le droit de se parer de tous les caprices du Des-

tin: il jouit essentiellement de l'avantage de produire à sa volonté les événements les plus extraordinaires ; est injuste sans rougir, ingrat sans politique, & ridicule sans conséquence ; a tous les caracteres, & n'en a point de décidé; allie les humeurs les plus opposées; ne connoît point d'obstacles, ou les surmonte; émousse les répugnances, les amortit, les étouffe, & les métamorphose en inclinations ; triomphe des plus fortes haines ; est tour-à-tour fou, gai, triste, prévoyant, imprudent, prodigue, avare, & jamais sage. (*Grigri.*)

2. Armenides se tua entre les bras de sa maîtresse, croyant ne pas ressentir les rigueurs de la mort auprès d'elle.

3. Si l'amour cesse d'être une folie, il n'est plus un plaisir. (*Nérair & Melhoé.*)

4. On dit que l'on est injuste quand on aime ; on l'est bien davantage quand on n'aime pas.

5. Sans les desirs, l'amour n'est que de l'amitié, dit-elle ; sans l'amitié, l'amour n'est qu'une passion brutale ; c'est un mélange de sentiment & d'ardeur qui fait le véritable amour.

6. Je reconnus trop tard que l'amour est le plus grand des maux, quand il n'est pas le plus grand des biens.

(*M. de Voltaire.*)

7. Sa Passion pour Henriette étoit assez violente pour lui faire tout entreprendre pour

l'obtenir, excepté de l'épouſer. Rien n'eſt plus aiſé pour l'amour que de ſubjuguer la raiſon; ſon grand triomphe, c'eſt lorſqu'il l'emporte ſur l'intérêt.

Quel amour malhonnête! Peut-on appeller amour une paſſion qui cherche la ruine de ſon objet? (*Hiſtoire d'Henriette.*)

8. Louis XII diſoit: L'Amour eſt le roi des jeunes gens, & le tyran des vieillards.

9. Mademoiſelle Scuderi dit que la meſure du mérite ſe tire de l'étendue du cœur & de la capacité qu'on a d'aimer. Avec une pareille regle, le mérite des femmes d'à préſent ſera léger.

10. Horace donne à l'amour, pour continuelle occupation, d'aiguiſer des fleches brûlantes ſur une pierre enſanglantée.

11. De même qu'un homme qui eſt amoureux d'une fille ſpirituelle & vertueuſe, en devient plus poli & plus ſage; ainſi une fille qui ſe rend aimable à un homme d'eſprit & d'une probité diſtinguée, s'acquiert un nouveau degré de mérite & de perfection. Enfin le moyen de rendre les femmes plus agréables, eſt de rendre les hommes plus vertueux.

12. Je ſuppoſe qu'un fils aime ſon pere ſelon toute l'étendue des obligations qu'il lui peut avoir; & que le pere n'aime ſon fils que parce qu'il lui appartient; la tendreſſe paternelle l'emportera encore; car l'amour de propriété eſt toujours plus fort que l'amour de reconnoiſſance. (NICOLE.)

13. Les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaisir; & jamais on n'est heureux de s'aimer, qu'on ne vienne à ne se pouvoir passer l'un de l'autre. (*Le Chevalier* DE MÉRÉ.)

14. La définition de l'amour est, sentir & desirer. Sentir seulement, c'est être tendre; sentir & desirer, c'est être tendre & voluptueux; & s'il est vrai que l'un soit inséparable de l'autre, on ne peut mettre entre le goût de la tendresse & celui de la volupté, que des différences extérieures, qui viennent moins de la nature que de la raison ou de l'habitude.

15. Comme l'amour involontaire peut seul être excusé, dit Elvire, je me croirois moins coupable d'aimer beaucoup, que d'aimer médiocrement.... Je voudrois aussi que mon amant eût assez de candeur pour n'essayer de me convaincre de ses sentiments, qu'après s'en être convaincu lui-même. Je ne sçais, ajoûta-t-elle, en baissant les yeux, si je ne voudrois pas qu'il fût malheureux. On ne rend point assez heureux celui qui l'est déja.

16. La tristesse n'est que l'amour d'un bien passé; la joie n'est que l'amour d'un bien présent; l'espérance n'est que l'amour d'un bien futur.

17. Le goût d'un sexe pour l'autre, sert à les perfectionner tous les deux.

18. Dans les climats du nord, à peine le

physique de l'amour a-t-il la force de se rendre bien sensible ; dans les climats tempérés, l'amour, accompagné de mille accessoires, se rend agréable par des choses qui d'abord semblent être lui-même, & ne sont pas encore lui ; dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même ; il est la cause unique du bonheur ; il est la vie.

(*Esprit des Loix.*)

Voyez BRUTALITÉ, DÉLICATESSE, HABITUDE, INDIFFÉRENCE, JEUNESSE, PASSIONS, PROMESSE, REPENTIR, RÉSISTANCE, RESPECT, SERMENT, TRISTESSE.

AMOUR CONJUGAL.

1. Quelle félicité ! s'écrie l'épouse avec transport. Quoi ! la source de tous nos biens réside en nous-mêmes ! Nos besoins mêmes sont nos plaisirs ; ils sont attachés à nos sens, & chaque partie de nous a les siens !... Ah ! chere moitié de moi-même, interrompt le pere des hommes, le sentiment que je viens d'éprouver, renferme lui seul tous les autres. J'ai admiré l'éclat du soleil, la sérénité du jour enchantoit ma vue ; mais tes yeux sont plus beaux encore ; un de tes regards m'enivre de mille douceurs. Les fleurs de ces champs, leurs vives couleurs faisoient le charme de mes yeux ; celles de ton teint les efface toutes, sur-tout celles que j'ai fait éclore. J'ai respiré agréablement l'odeur de la rose & du myrthe ; ton ha-

leine eſt encore plus douce. J'ai entendu l'harmonieux roſſignol, la tendre fauvette ; ils ne charmoient que mon oreille : le ſon de ta voix retentit juſques dans mon cœur ; je la ſens couler dans mes veines. J'ai goûté la douceur du miel ; & celui que j'ai ſucé ſur tes levres, eſt mille fois plus délicieux.... Mais quelle langueur m'enchaîne encore ! Toute ma force eſt-elle ſortie de moi ? Avons-nous fait un échange de nos ames ? Eſt-ce ta foibleſſe que je ſens, & ne m'aurois-tu donné qu'à ce prix les plaiſirs que j'ai goûtés dans ton ſein ? Ah ! je le vois trop, tu reprends les droits que tu ſemblois céder à mon ſexe ; & tes yeux t'aſſurent mieux l'empire ſur moi, que les vaines prérogatives qui paroiſſent fonder le mien.

(*M. DUPRÉ DE SAINT-MAUR Trad. du Paradis perdu.*)

2. Je dis à Monſieur que j'étois ſi éloigné de le blâmer, qu'au contraire je l'en honorois davantage, & que la tendreſſe pour Madame ſa femme, qu'il venoit d'appeller une foibleſſe, étoit une de ces ſortes de choſes que la politique condamne, mais que la morale juſtifie. (*C. DE RETZ.*)

3. Ses craintes pour l'avenir avoient fait place à la contemplation de ſon bonheur préſent ; tant il eſt vrai que l'amour conjugal ſupplée au défaut de tous les autres biens de la vie ; & que, comme il ne peut y avoir aucune ſituation véritablement heu-

reuſe ſans lui, il ne peut y en avoir aucune complettement malheureuſe avec lui.

(*Hiſt. d'Henriette.*)

4. Il eſt plus glorieux de ne ceſſer jamais d'aimer un époux cruel & perfide, que de mourir pour un époux fidele.

5. Si l'amour produit d'ordinaire le mariage, il arrive ſouvent que le mariage produit l'amour.

6. La paſſion qu'on a pour une maîtreſſe, lors même que la plus grande ſincérité ſe met de la partie, reſſemble trop à l'ardeur de la fiévre : mais celle qu'on a pour une femme, reſſemble à la chaleur naturelle.

7. Eve lui répliqua : O toi, pour qui & de qui j'ai été formée, chair de ta chair, ſans qui je ſerois inutile au monde, guide aſſuré, glorieux chef de ta fidelle compagne, ce que tu viens de dire eſt juſte & raiſonnable. Nous lui devons une reconnoiſſance éternelle ; tout doit retentir de nos actions de graces : puis-je en ſuſpendre le cours, moi dont le bonheur eſt ſi complet ? Je te poſſede, cher Adam ; quelle douceur pour moi ! La terre ne voit point ton égal ; elle ne le verra jamais. Je gagne plus que toi dans cette aimable ſociété. Il me ſouvient du jour, où la douce lumiere vint pour la premiere fois ouvrir mes yeux étonnés. Je me trouvai mollement couchée ſur un tapis de verdure émaillé de fleurs, à l'ombre d'un bocage. J'ignorois où j'étois, qui j'étois,

d'où je venois. J'entendis le murmure d'un ruiſſeau qui ſortoit d'une grotte voiſine : ſon onde répandue formoit une plaine liquide, & ſa tranquille ſurface repréſentoit la clarté des cieux. J'y portai mes premiers pas ; l'expérience ne m'avoit rien appris. Je m'inclinai ſur le bord verdoyant, & je regardai dans ce baſſin clair & uni qui me ſembloit un autre ciel. En me penchant, j'apperçus une figure qui ſe penchoit auſſi vers moi. Je la regardai ; elle regarda : je reculai en treſſaillant ; elle recula en treſſaillant : un charme ſecret me rapprocha ; le même charme l'attira. Des mouvements réciproques de ſympathie & d'amour nous prévenoient l'une pour l'autre. Ce charmant objet me retiendroit peut-être encore, ſi une voix diſtincte ne m'eût tirée de ce raviſſement. Ce que tu contemples, belle créature, c'eſt toi-même. Avec toi, l'image paroît & diſparoît ; mais viens, je te conduirai dans un lieu où tu ne trouveras point une ombre, mais un objet réel digne de tes regards. Celui dont tu es l'image, t'appelle par ſes deſirs les plus empreſſés ; tu jouiras de ſon aimable ſociété ; il te ſera inſéparablement uni. Tu lui donneras une multitude d'enfants ſemblables à toi ; & de-là tu ſeras appellée la mere des vivants. Pouvois-je délibérer ? Je ſuivis ſur le champ, conduite inviſiblement ; je t'apperçus à l'ombre d'un plane ; tu me ſemblas beau & majeſtueux ; cependant je trouvai

ta beauté moins douce & moins attrayante que celle de l'image fugitive que j'avois vue dans les ondes. Un léger saisissement me fit reculer à ta vue. Tu m'appellas, tu me suivis: Arrête, belle Eve, que crains-tu de joindre un autre toi-même? Tu es sa chair, ses os. Pour te donner l'être & la vie, je t'ai prêté la côte la plus voisine de mon cœur; c'est à mes côtés que tu dois trouver ta place naturelle. Ta douce compagnie, dont je serai toujours inséparable, sera désormais le bonheur de mes jours. Attends-moi, chere partie de moi-même, & laisse-moi réclamer mon autre moitié. Ta main saisit tendrement la mienne; je me rendis, & depuis ce temps je vois combien la force de la sagesse, qui seule est véritablement belle, l'emporte sur la beauté.

A ces mots notre mere commune tourna vers Adam un regard animé du pur feu de l'amour conjugal, & se penchant affectueusement sur lui, elle le tenoit à demi embrassé. Son sein relevé, sans autre voile que l'or ondoyant de ses tresses négligées, s'approchoit de celui de son époux, qui, transporté tout-à-la-fois de ses graces & de sa soumission, sourit avec une supériorité pleine de tendresse, comme Jupiter sourit à Junon, quand il rend féconds les nuages qui répandent les fleurs sur la terre. Il pressa ses levres pures par un chaste baiser.

(*M. DUPRÉ DE SAINT - MAUR, Trad. du Parad. perdu.*)

8. Les Grecs faisoient la guerre au duc de Benevent, & le pressoient beaucoup. Thedbald, marquis de Spolette, son allié, vint à son secours; & ayant fait quelques prisonniers, ordonna qu'on les fît eunuques, & les renvoya en cet état au général grec. Une jeune femme, dont les soldats de Thedbald avoient pris le mari, entra un jour toute éplorée dans sa tente. Je m'étonne, lui dit-elle en l'abordant, qu'un héros comme vous s'amuse à faire la guerre aux femmes, lorsque les hommes ne peuvent lui résister. Thedbald ne la comprenoit pas, & vouloit se justifier. Hé! Seigneur, interrompit la jeune Grecque, peut-on nous faire une guerre plus cruelle, que de priver nos maris de ce qui nous donne de la santé, du plaisir & des enfants? L'ingénuité de cette femme plut si fort au général, qu'on lui rendit son mari avant l'opération.

AMOUR-PROPRE.

1. L'amour-propre naît; il nous apprend à distinguer ceux qui s'attachent à nous plaire; & trop souvent il nous conduit à payer d'une tendresse véritable le premier hommage rendu à nos charmes.

(*Me Riccobini.*)

2. Nous desirons d'être aimés pour nous aimer encore davantage.

L'amour des autres envers nous, fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, & que

que notre idée se présente à nous d'une maniere plus aimable.

Nous sommes bien aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes; parce que notre jugement, qui est toujours foible & timide quand il est tout seul, se rassure quand il se voit appuyé de celui d'autrui; & ainsi il s'attache à soi-même avec d'autant plus de plaisir, qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

(*NICOLE.*)

3. L'homme est toujours absent de lui-même; il se regarde continuellement, & il ne se voit jamais véritablement, parce qu'il ne voit au lieu de lui-même que le vain phantôme qu'il s'en est formé.

Un capitaine, en se regardant soi-même, voit un phantôme à cheval, qui commande à des soldats. Un prince voit un homme richement vêtu, qu'on regarde avec respect, & qui se fait obéir par quantité de gens. Un magistrat voit un homme revêtu des ornements de sa dignité, qui est révéré des autres hommes, parce qu'il est en état de les servir ou de leur nuire. Une femme vaine se représente une idole qui charme par sa beauté ceux qui la voient. Un avare se voit au milieu de ses trésors. Un ambitieux se représente entouré de gens qui s'abbaissent sous sa grandeur; & ainsi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour-propre est le principe, que d'attacher tou-

jours à l'idée qu'il a de lui-même, de nouveaux ornements & de nouveaux titres.

Le principe général de l'amour-propre, c'est qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité & de justice. Ainsi, dès-lors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prévention, de jalousie, ou quelqu'autre encore moins favorable: & comme personne n'aime à se faire regarder ainsi, il se forme parmi les hommes une espece de conspiration à se dissimuler les sentiments qu'ils ont les uns des autres; & il n'y a point d'accord qui soit mieux gardé que celui-là. (*Le même.*)

4. Les hommes ne croient jamais les autres capables de ce qu'ils ne sont pas capables de faire eux-mêmes. (*C. DE RETZ.*)

5. Mon amour-propre a toujours été sociable; je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable, que lorsque j'ai eu lieu de m'estimer & d'être vain: chacun a là-dessus son caractere. (*MARIVAUX.*)

6. Les caracteres de l'amour conjugal ne sont pas si équivoques, que l'amour entre des amants. Un amant, dupe de lui-même, peut croire aimer, sans aimer en effet: un mari sait au juste s'il aime. Il a joui: or la jouissance est la pierre de touche de l'amour; le véritable y puise de nouveaux feux.

7. Ce qui vous blesse donc dans les cœurs

resserrés, ne vous blesse qu'à cause que le vôtre est encore trop resserré au-dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre, & attend en paix que Dieu le détruise. (*FÉNÉLON*)

8. L'amour-propre est le fléau de l'amour.

9. L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes, quand on lui fait une piquûre. (*M. DE VOLTAIRE.*)

10. Les hommes ont une pente merveilleuse à s'imaginer qu'ils amuseront les autres par les mêmes moyens avec lesquels ils sentent eux-mêmes qu'ils peuvent être amusés. (*C. DE RETZ.*)

11. La seule différence qu'il y ait entre les fous ordinaires & les fous d'amour-propre, c'est que les premiers parlent comme ils pensent, au lieu que ceux-ci ont quelquefois l'art & la prudence de cacher une partie de leur folie. Ce n'est pas qu'ils la connoissent, & qu'ils aient le moindre soupçon de se tromper dans l'opinion avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes; c'est qu'il est établi qu'il est ridicule & odieux de manifester aux autres ces sortes de pensées, quelque vraies qu'elles puissent être. L'orgueilleux qui parle modestement de lui-même, croit ne supprimer que des vérités, choquantes dans sa propre bouche.

12. Les hommes veulent bien estimer dans

les autres ce qui eſt digne d'eſtime ; mais ils ne peuvent ſouffrir que celui qui poſſede ce qu'ils eſtiment, s'eſtime lui-même.

13. Il y a peu de comparaiſons auſſi heureuſes que celles de l'amour-propre avec la chaleur naturelle. Deux principes d'action ne peuvent avoir plus de reſſemblance. Ils ſont également néceſſaires, chacun dans leur ordre. L'un eſt comme le premier reſſort de tous nos mouvements phyſiques; l'autre eſt le mobile perpétuel de toutes les actions morales ; ils agiſſent tous deux avec une uniformité conſtante, ſans nous abandonner un moment, ſans ſe démentir jamais ; & cependant nous ne les ſentons pas.

14. L'amour-propre, quand il a ſon compte, eſt ſi tendre, ſi reconnoiſſant, ſi modeſte ! il rend tout ce qu'on lui donne.

Voyez NATIONS, SUICIDE.

AMOUR DE SOI-MEME.

1. Qu'eſt-ce que s'aimer ſoi-même ? c'eſt deſirer ſon bien, c'eſt craindre ſon mal, c'eſt rechercher ſon bonheur.

L'amour de nous-mêmes eſt innocent en ſoi; il eſt corrompu quand il ſe tourne vers les créatures, & ſaint quand il ſe tourne vers Dieu. Suivant cette vue, on peut diſtinguer trois cœurs dans l'homme ; le cœur de l'homme, le cœur du pécheur, & le cœur du fidele. Le cœur de l'homme, c'eſt l'ame en tant qu'elle s'aime naturellement ;

le cœur du pécheur, c'eſt l'ame en tant qu'elle aime le monde ; & le cœur du fidele, c'eſt l'ame en tant qu'elle aime Dieu.

Comme donc il ne ſauroit y avoir du trop dans le deſir qu'un homme a d'être heureux, & qu'on a toujours fait un crime à l'homme de ſe chercher une fauſſe félicité, & non pas d'aimer avec trop d'ardeur le bonheur véritable ; il s'enſuit que nous manquons pour nous aimer mal, & non pas pour nous aimer avec excès.

On peut dire que l'amour-propre entre ſi eſſentiellement dans la définition des vices & des vertus, que ſans lui on ne ſauroit bien concevoir ni les uns ni les autres. En général le vice eſt une préférence de ſoi-même aux autres ; & la vertu ſemble être une préférence des autres à ſoi-même : je dis qu'elle ſemble l'être, parce qu'en effet il eſt certain que la vertu n'eſt qu'une maniere de s'aimer ſoi-même, beaucoup plus noble, plus ſenſée que toutes les autres.

(*ABADIE.*)

2. Pourquoi penſez-vous que je hais cet homme à la premiere vue, quoiqu'il me ſoit inconnu ? C'eſt qu'il a quelques traits d'un homme qui m'a offenſé ; que ces traits frappent mon ame, & réveillent une idée de haîne, ſans que j'y faſſe réflexion. Pourquoi au contraire aimé-je une perſonne inconnue dès que je la vois, ſans m'informer ſi elle a du mérite, ou ſi elle n'en a pas ? C'eſt

qu'elle a de la conformité ou avec moi, ou avec mes enfants & mes amis, & en un mot avec quelque personne que j'aurai aimée; & que, sans que j'y réfléchisse, cette conformité réveille dans mon cœur une affection qui y étoit cachée. Vous voyez donc quelle part a l'amour de nous-mêmes à ces inclinations cachées.

3. *Sortis des mains de la nature*, dit M. Saverien, *nous ne trouvons en nous que l'amour de nous-mêmes; d'où naissent la soif des plaisirs & la vanité.* Il ajoûte: *La morale & la législation temperent convenablement ces affections; &, de vices qu'elles sont naturellement, les transforme en vertus.* Nous ne croyons pas que *la soif des plaisirs, & la vanité*, qui n'est originairement que l'amour-propre, soient *naturellement* des vices. Ce sont des appanages de la nature; ils sont par eux-mêmes les principes de toutes nos vertus; ce n'est que par abus que ces dons bienfaisants deviennent les principes des vices.

(*Journ. encyclopédique.*)

4. Chacun fait pour soi le bien & le mal qu'il fait.

5. Apprenez que la plus grande science est de savoir être à soi. *J'ai appris*, disoit un ancien, *à être mon ami; ainsi je ne serai jamais seul.* Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, & des équivalents aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asyle

en vous-même; vous pourrez toujours revenir à vous, & vous retrouver. Le monde vous étant moins néceſſaire, aura moins de priſe ſur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts ſolides, vous tenez à tout.

ANATOMIE.

1. Lorſqu'on n'examine que le corps de l'homme, on ne peut avoir idée que des organes qui y ſont ſenſibles; mais lorſque l'on compare le corps de l'homme au corps des animaux, on juge des organes qui ſont cachés dans l'homme, par ceux du même genre qui ſont apparents dans les animaux. Cette voie de comparaiſon & d'induction nous conduit à des termes que nous n'aurions jamais pu appercevoir par l'examen d'un ſeul objet.

L'anatomiſte diſſeque ſon ſujet; le naturaliſte l'obſerve, & tous les deux le décrivent. Je conſidere ici l'anatomie ſéparément de la phyſiologie, & ſeulement comme l'art de diſſéquer : c'eſt dans ce ſens que l'anatomiſte ne voit que l'individu qu'il a ſous les yeux, tandis que le naturaliſte s'occupe autant des caracteres ſpécifiques, que des qualités individuelles; il cherche dans les productions de la nature des différences & des reſſemblances. Ainſi, en obſervant l'une, il ne perd jamais de vue les autres; toutes doivent faire partie de ſes connoiſſances, &

fournir des faits à l'hiſtoire naturelle. Cette ſcience parcourt d'un pas égal les eſpeces, les genres, les claſſes & les regnes; ſes limites ſont auſſi étendues que celles de la nature. L'anatomiſte au contraire s'attache à l'individu qu'il a préſent; il l'examine dans toutes ſes parties; il le contemple ſi attentivement, qu'il le voit s'aggrandir ſous ſes yeux; à force de le détailler & de le diviſer, il croit développer un monde entier. Cet objet, immenſe dans les détails, devient immenſe dans les deſcriptions, & occupe ſeul l'anatomiſte; il y applique tout ſon art, art dont les opérations ſont ſi fines & ſi délicates, qu'elles ſuppoſent la plus grande ſagacité & la dextérité la plus parfaite. Tout ſe développe aux yeux d'un habile anatomiſte; il ſépare les membranes les plus minces; il voit la direction des fibres les plus déliées; il ſuit les vaiſſeaux & les nerfs juſques dans leurs plus petites ramifications; il pénetre dans les cavités les plus ſecrettes; il obſerve l'intérieur des filtres les plus ſerrés; il déploie les organes des parties les plus ſolides; il fait raffermir, par des préparations, celles qui ſont les plus molles; il coupe, il écarte, il enleve tout ce qui lui fait obſtacle; il porte la lumiere ſur ſon ſujet, en y injectant des liqueurs colorées qui rendent ſenſibles à la vue les parties les moins apparentes; il les groſſit à l'aide du microſcope; enfin l'anatomiſte particulariſe ſon

ſujet dans tous ſes points, & deſcend juſqu'aux plus grandes profondeurs de l'analyſe, pour le conſidérer dans ſes premiers éléments; tandis que le naturaliſte généraliſe toutes ſes obſervations, & s'éleve aſſez pour reconnoître d'un coup d'œil les réſultats généraux de la nature.

2. Tertullien, parlant de la cruauté de ceux qui travaillent au corps humain, a dit que, pour connoître les hommes, ils les haïſſoient.

3. La diſſection du corps humain a paſſé pour un ſacrilége juſqu'au temps de François I. Charles-Quint fit conſulter les Théologiens de Salamanque, pour ſavoir ſi en conſcience on pouvoit diſſéquer un corps, pour en connoître la ſtructure: en France, dans le même temps, la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilége; ce qui prouve que l'anatomie étoit une ſcience preſqu'inconnue, & que les médecins de ce temps-là & des ſiécles précédents ne devoient pas être, à beaucoup près, auſſi habiles que ceux d'aujourd'hui. *Veſal*, médecin flamand, mort en 1564, eſt le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle anatomie. *Harvey*, médecin anglois, découvrit en 1628 la circulation du ſang. *Pecquet*, qui étoit françois, découvrit en 1661 le réſervoir du chyle; & un autre, deux années après, les vaiſſeaux nommés *lymphatiques*.

Voyez INJECTION.

ANNÉE.

1. L'année de ſoi-même n'a ni commencement ni fin ; c'eſt pourquoi les Grecs la nommoient *eniautos*, qui ſignifie réitération & retour en ſoi-même ; & ſon hiéroglyphe eſt un ſerpent qui rengloutit ſa queue. Les uns l'ont commencée par le printemps, les autres par l'automne ; les Chrétiens par la Circonciſion, qui arrive le premier jour de Janvier ; les Aſtronomes par le mois de mars, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du Bélier, & que le mois d'avril eſt ſur le point d'ouvrir le ſein fécond de la nature.

Le partage de l'année en quatre ſaiſons, chacune contenant trois mois, le printemps, l'été, l'automne & l'hyver, n'eſt ignoré de perſonne. Mais on peut obſerver que la quatrieme partie de chaque jour compoſée de ſix heures, repréſente ces quatre ſaiſons de l'année ; le printemps au matin, l'été ſur le midi, l'automne vers le ſoir, l'hyver trois heures avant, & trois heures après minuit : d'où l'on peut rapporter les différents mouvements que nous reſſentons à l'eſprit & au corps dans le cours de la journée & de l'année.

2. Au commencement du chriſtianiſme, on comptoit les temps par olympiades : chaque olympiade étoit compoſée de cinq années ; mais ſous le regne de l'empereur Julien, en l'année 532 de Jéſus-Chriſt, on

commença à compter de l'année de la naiſſance du Sauveur. Le pape Grégoire XIII, en 1582, ayant obſervé qu'à compter bien exactement, l'année avoit 365 jours 5 heures 49 minutes 16 ſecondes, au lieu que ſous Jules-Céſar, & depuis, on avoit compté l'année de 365 jours 6 heures entieres; & que cette différence de preſque onze minutes fait un jour entier en cent trente-quatre ans; ce qui faiſoit quelquefois qu'entre le jour de pâques & l'équinoxe il y avoit deux mois contre la premiere inſtitution de cette fête, qui devoit toujours être célébrée le dimanche après la pleine lune, qui faiſoit l'équinoxe du printemps: ce pape, dis-je, retrancha dix jours pour l'erreur qui pouvoit s'être commiſe, par ces onze minutes, depuis la naiſſance de Jéſus-Chriſt juſqu'en l'année 1582; ainſi, le jour que, par l'ancien uſage que nous appellons l'ere julienne, on comptoit le onze du mois, ce pontife ne compta que le premier; &, ſon calcul ayant été trouvé le plus juſte, il fut preſque reçu de toute l'europe, & nommé l'ere grégorienne, pour la diſtinguer de l'autre.

Le reine Eliſabeth ne voulant rien approuver de tout ce qui venoit de Rome, ne voulut pas que ſes peuples ſe ſoumiſſent à cette maniere de compter; &, à ſon exemple, la province d'Utrecht, la ville de Genève & quelques principautés d'Allema-

gne, qui s'étoient séparées de l'église romaine, garderent l'ere julienne, qu'ils appellent vieux ſtyle.

3. L'année romaine, ſuivant la premiere inſtitution de Numa, étoit lunaire : elle avoit été priſe des Grecs, qui la compoſoient de trois cent cinquante-quatre jours. Numa y en ajoûta un, pour rendre le nombre impair, parce que ce nombre paſſoit pour le plus fortuné ; & voulant ſuppléer à ce qui manquoit à ſon année pour être égale à celle du ſoleil, il y inſéra tous les deux ans, à la maniere des Grecs, un mois extraordinaire de vingt-deux jours, & tous les quatre ans un autre de vingt-trois jours, entre le 23 & le 24 de février. Le ſoin de cette intercalation fut abandonné au collége des prêtres, qui, ſoit par négligence, ou par ſuperſtition, ou par un uſage trop arbitraire de leur pouvoir, allongerent l'année ou l'accourcirent, ſans aucune regle d'uniformité : ſouvent même ils ne conſultoient pour cela que leur commodité ou celle de leurs amis. C'étoit ainſi que Ciceron, las d'une multitude de plaidoyers qui avoient épuiſé ſes forces, avoit demandé qu'il n'y eût point cette année-là d'intercalation, pour abréger ſes fatigues : & tandis qu'il étoit pro-conſul de Cilicie, il avoit preſſé Atticus d'obtenir pour lui la même grace, afin que ſon retour à Rome ne fût pas retardé trop long-temps. Au contraire Curion,

n'ayant pu persuader aux Pontifes de prolonger l'année de son tribunat par une intercalation, se fit un prétexte de ce refus pour abandonner le sénat, & pour se joindre au parti de César. Le désordre que cette licence avoit jetté dans le calendrier, étoit allé si loin, que les mois avoient changé de saison, ceux de l'hyver ayant été reculés à l'automne, & ceux de l'automne à l'été. César n'y trouva point d'autre remede que d'abolir les intercalations, & d'établir l'année solaire, suivant l'exacte mesure de la révolution du soleil dans le zodiaque. Comme les astronomes de ce siécle la supposoient de trois cent soixante-cinq jours & six heures, César divisa l'année en douze mois; & pour suppléer aux six heures, qui n'entroient pas dans cette division, il ordonna que tous les quatre ans on feroit l'intercalation d'un jour entre le 23 & le 24 de février. Ce jour fut appellé *bissextus*, parce que c'étoit une réduplication du 6 des kalendes de mars ; & delà nous est venu le mot de *bissextile*. Mais pour donner toute la régularité possible au commencement & au cours de cette nouvelle année, on fut obligé d'insérer dans l'année courante deux mois extraordinaires entre ceux de novembre & de décembre, l'un de trente trois jours, l'autre de trente-quatre, outre le mois intercalaire en usage, qui tomboit dans cette année-là. Ce supplément se trouva nécessaire pour remplir le

nombre des jours que les omissions passées avoient fait perdre, & pour rétablir les mois dans leur saison.

César chargea de tous ces soins Soligenes, célebre astronome d'Alexandrie, qu'il avoit amené à Rome dans cette vue : & sur les mêmes principes, Flavius eut ordre de composer un nouveau calendrier, dans lequel il fit entrer toutes les fêtes romaines, en suivant toujours l'ancienne maniere de compter par les kalendes, les nones & les ides. L'année de ce changement fut donc la plus longue que Rome eut jamais connue, ayant été composée de quinze mois ou de quatre cent quarante-cinq jours. On l'appella la derniere année de la confusion, parce qu'elle fut suivie immédiatement de l'année julienne ou solaire, qui commença au mois de janvier, & qui a toujours été en usage jusqu'aujourd'hui dans les pays chrétiens, sans autre variation que celle de l'ancien & du nouveau style. Le nouveau style a commencé l'an 1582.

4. La naissance de notre Seigneur est arrivée environ l'an quatre mille du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après; & d'autres précisément en cette année; diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde que de celle de la naissance de notre Seigneur. Ce fut environ ce temps, mille ans après la dédicace du temple, & l'an sept cent

cinquante-quatre de Rome que Jésus-Christ vint au monde. Cette époque est la plus considérable de toutes, non-seulement par l'importance d'un si grand événement, mais encore parce que c'est elle d'où il y a plusieurs siécles que les chrétiens commencent à compter leurs années.

5. Le jour de Noël, qui fut celui du sacre de Guillaume le Conquérant, devint, pour les historiens anglois, le premier jour de l'année, quoique dans toutes les affaires civiles on retînt l'ancienne façon de compter, qui commençoit l'année au 25 de mars. Ainsi, dit Larrey, les annales angloises firent, en l'honneur de Guillaume, plus que les romaines n'avoient fait en l'honneur de Jules & d'Auguste. Ces dernieres ne firent que donner les noms de ces deux Césars à deux mois de l'année: les Anglois, changeant le cours de l'année toute entiere, la firent rouler désormais avec le jour du sacre de leur monarque. (*Anecdotes angloises.*)

ANONYME.

1. On représenta une comédie que toute la cour trouva charmante. L'auteur étoit anonyme; ainsi on la donna à tous ceux qui se mêloient d'écrire.

2. Quelque approbation qu'ait eu cette histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'auteur n'a pu se résoudre à se déclarer; il a craint que son nom ne diminuât le succès

de son livre. Il sait, par expérience que l'on condamne quelquefois les ouvrages sur la médiocre opinion qu'on a de l'auteur; & il sait aussi que la réputation de l'auteur donne souvent du prix aux ouvrages. Il demeure donc dans l'obscurité où il est, pour laisser les jugements plus libres & plus équitables.

(*Mᵉ DE LA FAYETTE.*)

3. Les Tartares sont obligés de mettre leur nom sur leurs fleches, afin que l'on connoisse la main dont elles partent. Philippe de Macédoine ayant été blessé au siége d'une ville, on trouva sur le javelot, *Aster a porté ce coup mortel à Philippe.* Si ceux qui accusent un homme, le faisoient en vue du bien public, ils ne l'accuseroient pas devant le prince, qui peut être aisément prévenu, mais devant les magistrats, qui ont des regles qui ne sont formidables qu'aux calomniateurs. Que s'ils ne veulent pas laisser les loix entr'eux & l'accusé, c'est une preuve qu'ils ont sujet de les craindre; & la moindre peine qu'on puisse leur infliger, c'est de ne les point croire. On ne peut y faire d'attention que dans les cas qui ne sauroient souffrir les lenteurs de la justice ordinaire, & où il s'agit du salut du prince. Pour lors on peut croire que celui qui accuse, a fait un effort qui a délié sa langue & l'a fait parler. Mais dans les autres cas, il faut dire avec l'empereur Constance: « Nous ne saurions soup-» çonner celui à qui il a manqué un accusa-

teur,

» teur, lorſqu'il ne lui manquoit pas un en-
» nemi. (*Eſprit des Loix.*)

4. Que s'il n'eſt pas permis de nommer les auteurs qui ſe nomment dans leurs ouvrages, ſoit qu'on les reprenne ou qu'on les approuve; à plus forte raiſon n'eſt-il pas permis de les nommer quand ils ne s'y nomment pas, quelque connus qu'ils puiſſent être d'ailleurs. Un grand peintre de l'antiquité ſe tenoit derriere ſes tableaux, quand il les expoſoit en public, pour entendre les jugements divers qu'on en faiſoit. Un auteur anonyme fait, ce me ſemble, quelque choſe de ſemblable. Il renonce, en ne ſe nommant pas, au privilége que l'honnêteté publique donne aux auteurs, de ne pouvoir être critiqués tant qu'ils ſe nomment. Il laiſſe une liberté entiere à la critique, pour en profiter, ſans commettre ſa réputation. J'en ſais qui ſe ſont abſtenus, dans cette ſeule vue, de mettre leur nom à leurs ouvrages. On peut donc les critiquer avec liberté, ſur-tout, quand ils ne ſont point connus d'ailleurs; car alors on eſt en droit de les regarder comme morts: mais ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on puiſſe découvrir qui ils ſont, & les nommer. (*Abbé* DE S. RÉAL.)

ANTÉ-CHRIST.

1. Grotius travailla ſur l'Anté-chriſt, & c'étoit les jours de dimanche qu'il employoit à cet ouvrage. Il y explique le ſecond cha-

pitre de la seconde lettre de saint Paul aux Thessaloniciens; il y prétend prouver que l'homme de péché qui y est désigné, est l'empereur Caïus-Caligula, qui avoit voulu placer sa statue dans le temple de Jérusalem, comme on peut le voir dans Philon, & qui auroit voulu qu'on le crût Dieu, ainsi que le rapportent Philon & Joseph. Il explique ensuite le dix-huitieme verset de la premiere Epître de saint Jean, chapitre II: *Vous savez que l'Anté-christ est venu, & qu'il y a plusieurs Anté-christs.* Il croit que l'Anté-christ, qui étoit déja venu, étoit Barchochebas, & que les autres Anté-christs sont Simon le Magicien & Dosithée.

2. Un auteur prétend avoir démontré que le regne de l'Anté-christ commença à paroître dans l'église immédiatement après la mort des apôtres, & par conséquent que tous les conciles qui se sont assemblés, & tous les livres des peres qui ont été écrits depuis ce temps-là, sont infectés de plusieurs erreurs anti-chrétiennes, & même le fameux concile de Nicée qui se tint l'an 308.

3. Il est arrivé un homme en cette ville, si tant est qu'on puisse dire que ce soit un homme, qui prétend avoir vécu plus de seize cents ans: on l'appelle *le Juif errant.* Il y a des gens qui le regardent comme un imposteur. Il dit qu'il étoit huissier du divan de Jérusalem, que les Juifs appellent la cour de justice, où tous les criminels étoient ju-

gès, du temps que Jésus, fils de Marie & le Messie des chrétiens, fut condamné par Ponce-Pilate, juge romain : que son nom étoit Michobadar ; & qu'ayant voulu faire sortir Jésus de la salle, & lui ayant dit : *Va, pourquoi tardes-tu ?* le Messie lui avoit répondu : *Je m'en vais ; mais toi, demeure jusqu'à ce que je vienne ;* le condamnant par ce moyen à vivre jusqu'au jour du jugement.
(*Espion turc.*)

ANTIPATHIE.

1. Les bons cœurs se guérissent de l'antipathie.

2. A la sortie du logis, nous allâmes au jeu de paume ; quatre hommes jouoient ; je sentis de l'inclination pour un de ceux-là, & de l'aversion pour un autre, avec une forte envie que l'un gagnât & l'autre perdît. Je les regardois tous deux avec le microscope ; l'agitation dans laquelle ils étoient, les faisoit beaucoup transpirer, & la vapeur en venoit jusqu'à moi. J'en examinai toutes les parties & toutes les figures, & je m'apperçus que les parties de la vapeur de celui pour qui je sentois de l'inclination, étoient telles qu'elles s'accrochoient aisément à ce que je transpirois moi-même ; & qu'au contraire les parties de la vapeur de celui pour qui j'avois de l'aversion, étant figurées en pointes, les unes aiguës & les autres émoussées, j'en étois blessé ou cho-

qué. Ainsi je connus que la véritable cause de nos inclinations consiste dans la figure des parties que nous transpirons, & de celles que les autres transpirent, & dans l'union ou dans l'opposition & la contrariété de ces choses..... Quelles immenses découvertes ne feroit-on pas, avec un tel microscope, dans le corps humain, dans cette organisation qui nous est cachée; dans le cerveau, par exemple; dans l'émanation des corpuscules qui nous procurent des maladies! L'auteur du livre intitulé: *de curiositatibus physicis*, attribue la communication de plusieurs maladies à l'écoulement des corpuscules qui sortent des corps voisins; sur quoi il fait mention d'un médecin de Paris, qui ne manquoit jamais de gagner la dyssenterie, toutes les fois qu'il voyoit un malade qui en étoit atteint. (*Anecdotes de médecine.*)

3. L'antipathie est une répugnance naturelle pour certains objets. Les antipathies peuvent être différentes; il y en a dont les personnes qui les ressentent, sont cause elles-mêmes. Leur peu de complaisance attire la contradiction; & la contradiction produit en elles un certain soulevement qu'elles appellent *antipathie*. Il y en a auxquelles on ne contribue en rien directement par sa conduite; mais la maniere impatiente dont on les souffre, les entretient; & comme l'on fait quelques répliques seches aux contradictions que l'on trouve déraisonnables, on

entretient, d'une part, une disposition aigre dans les personnes avec qui l'on vit, & l'on entre, de l'autre, dans un certain chagrin, & contre les autres, & contre soi-même. Enfin, il y en a où la personne qui les éprouve n'a point de tort, ni dans sa conduite ni dans ses paroles, & où elle n'est blâmable, que parce qu'elle est trop sensible aux défauts des autres.

(*Encyclopédie de pensées.*)

4. S'il est de singulieres sympathies, on peut aussi leur opposer d'étranges antipathies. Il y a quelque temps que parmi le grand nombre de jeunes gens qui étudient en médecine à Leyde, il s'en trouva un qui avoit la plus forte antipathie pour l'absynthe. Il n'en auroit pas avalé gros comme la tête d'une épingle, sans souffrir des vomissements violents. On avoit beau la déguiser sous quelqu'apprêt que ce fût, la mêlanger, l'altérer, toujours son estomac savoit la démêler, & aussi-tôt les vomissements recommençoient. Un chymiste, que la doctrine de ses confreres sur l'identité des *alkalis fixes végétaux*, ne satisfaisoit pas, trouva, dans l'étrange affection de ce jeune homme, un moyen de s'assurer de ce qu'il y avoit de vrai dans ce sentiment. Il prend un jour de l'absynthe; il la fait sécher, y met le feu, la réduit en cendres, & en tire le sel fixe, que la plupart des plantes ainsi traitées fournissent en plus ou moins grande quantité.

Il dépure ce ſel, & le fait calciner, afin de lui enlever, à l'aide de l'eau & du feu, tout ce qu'il pourroit contenir d'étranger; après quoi, de ce ſel ainſi traité, il en fait prendre une certaine quantité au jeune médecin, ſans qu'il en ſache rien. Quelque temps après qu'il l'eut pris, il ſentit des angoiſſes & des envies de vomir, qui lui firent dire qu'on lui avoit fait prendre de l'abſynthe. Ce ſel lavé, dépuré, calciné, retenoit donc encore quelque choſe de l'abſynthe qui l'avoit produit; il avoit donc des propriétés refuſées à d'autres ſels fournis par d'autres plantes: les ſels fixes des plantes ne ſont donc pas tous ſi eſſentiellement les mêmes, qu'ils ne ſoient diſtingués par quelques parcelles d'une matiere étrangere qui les différencient?

5. Le ſavant commentateur de l'illuſtre Boerhaave dit qu'une fille ayant été malgré elle mariée à un jeune homme qu'elle n'aimoit pas, tomboit en ſyncope toutes les fois qu'elle regardoit ſon mari, & qu'à l'égliſe, elle ne pouvoit entendre, ſans ſe trouver mal, rien de relatif à l'amour que les Chrétiens doivent avoir pour le Sauveur, parce qu'elle ſe rappelloit alors celui qu'elle devoit à ſon époux.

6. *Scholzius* dit qu'un jeune Allemand, avec lequel il étudioit, mangeoit des œufs & des pommes ſans le moindre dégoût; qu'il les touchoit & les voyoit ſervir de même; mais qu'il ne pouvoit les voir manier

par d'autres ſans tomber en défaillance. Il ajoûte qu'un de ſes amis ne pouvoit voir rôtir un cochon de lait avec la tête & les pieds, & n'en pouvoit manger qu'il ne s'évanouît; mais que, dès qu'on en retiroit ces parties, il en mangeoit ſans aucune répugnance.

7. Un pere, au rapport de *Libavius*, dès la naiſſance du ſeul fils qu'il eut, ne pouvoit en aucune façon, ſoutenir ſa préſence: il tomboit en ſyncope, dès qu'il entroit dans l'endroit où ſe trouvoit ſon fils. Il fit ſouvent tous ſes efforts pour vaincre cette répugnance ſi peu naturelle, & ne vint jamais à bout de la ſurmonter. On fut donc obligé d'éloigner ce malheureux enfant. Un jour on le fit venir à l'inſu du pere, qui même ne le connoiſſoit plus. Son dégoût cependant le démêla parmi plus de dix jeunes gens avec qui on l'avoit mis; il ſe trouva mal à l'inſtant, & s'écria que ſon fils étoit préſent.

Voyez HAINE.

ANTIQUAIRES.

1. Son cerveau eſt meublé dans un moment d'arcs de triomphe délabrés, de ruines d'amphithéâtres, de ſtatues mutilées, de vaſes briſés, de vieux habits tout en guenilles, & de médailles mangées de la rouille. Il ouvre enfin la bouche, il parle; mais tout ſon diſcours n'eſt qu'un détail ſec de tout ce qu'il ſait ſur cette matiere, ſans

être accompagné d'aucune réflexion utile. Il vous instruit des différentes opinions où sont les antiquaires sur la figure d'une médaille, sur laquelle les uns trouvent un consul romain, les autres un gladiateur, les autres un esclave, sans vous dire un mot de l'utilité qu'on pourroit tirer d'aucun de ces sentiments, s'il étoit démontré d'une maniere évidente. Enfin il se connoît en médailles; il sait distinguer les vraies d'avec les fausses. On en jettera une vingtaine sur la table: celle-ci, dira-t-il d'abord, est du siécle d'Auguste, cette autre du siécle de Néron, & ainsi du reste. Mais il n'a jamais songé à éclaircir, par ce moyen, une difficulté de l'histoire, ni à rectifier un point de chronologie. Heureux seulement s'il peut un jour completter sa suite d'empereurs, en trouvant, par un hazard favorable, une seule médaille qui y manque.

2. Un antiquaire déchiffre les médailles les plus frustes, comme un Manceau lit un exploit.

3. Laurent de Médicis avoit un goût décidé pour tous les monuments antiques. On ne pouvoit pas lui faire de plus grand plaisir que de lui envoyer des médailles, des statues, des vases ornés de gravures. Il sauta de joie, lorsqu'on lui apporta le portrait de Platon, nouvellement déterré dans les ruines même de l'académie.

Voyez AMATEURS, MÉDAILLES.

ANTIQUITÉ.

1. On doit également craindre & l'ignorance & le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'antiquité, risquent d'être bien neufs toute leur vie; & ceux qui ne veulent connoître que l'antiquité, ne sont jamais ni de leur temps, ni de leur nation.

2. Qui peut douter qu'on ne doive de justes louanges à ceux qui se consacrent à l'étude de l'antiquité, & qui, par leur travail, trouvent le moyen de nous rapprocher des premiers temps du monde?

3. Ceux qui parmi nous ont les premiers levé l'étendard contre les anciens, ne vouloient qu'abolir une superstition qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au génie. Leur hardiesse a été aussi fatale aux lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuse: leurs sectateurs ont abusé de leurs principes; quelques-uns ont osé substituer à une estime peut-être outrée pour les grands hommes de l'antiquité, un mépris sûrement beaucoup plus injuste & plus pernicieux. Les uns avoient eu tort de vouloir que les ouvrages des anciens fussent l'unique regle des modernes; les autres en ont eu un plus grand, de ne pas convenir que, s'ils ont des défauts que nous devons éviter; à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour modeles.

4. Telles étoient les mœurs des temps anciens, qu'on ſavoit joindre beaucoup de ſimplicité à beaucoup de grandeur.

5. Invention qui s'étoit perdue, comme beaucoup d'autres découvertes de l'antiquité, parce qu'on a préféré la facilité de les nier à la difficulté de les rechercher.

6. On n'a pas ſongé qu'en mépriſant les coutumes des anciens dans Homere, on faiſoit le même outrage aux livres de l'ancien teſtament, qui y ont un ſi grand rapport.

7. On diſoit à un Evêque de la Rochelle, qu'il n'avoit plus de parents pour ſoutenir ſa famille. Il répondit: « Elle eſt aſſez an- » cienne pour finir. (*Ménagiana.*)

Voyez CITATIONS.

ANTROPOMORPHISME.

1. Les hommes attachent volontiers une opinion de force & de grandeur à ce qui n'en a que relativement à leur foibleſſe. Tranſporter de telles notions des hommes à Dieu, c'eſt antropomorphiſme tout pur.

2. Il me ſemble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Négres peignent le diable d'une blancheur éblouiſſante, & leurs dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent juſqu'aux cuiſſes; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréſenté leurs

dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modeles de la providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse. (*Lettres persannes.*)

APPARENCES.

1. Toutes les femmes se ressemblent; elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser, mais l'affectation me paroît leur caractere dominant. (*Me DE GRAFFIGNI.*)

2. Certaines femmes ne font consister le mal que dans le mal même, & ne s'embarrassent pas beaucoup des apparences.

3. Il ne suffit pas toujours d'être honnête homme; il faut encore que la fortune nous serve, & ne nous mette pas dans des situations, où le véritable honneur exige que nous en négligions les apparences. (*Me DE TENCIN.*)

4. Les simples n'ont de jugement que dans les yeux; il faut les désabuser de l'apparence.

5. Si les apparences n'étoient sujettes à

des viciſſitudes infinies, il n'y auroit ni art ni difficulté d'aller à pas aſſurés au-devant de l'avenir, & de remédier aux événements prochains.

6. Nous prenons infiniment plus de peine pour paroître heureux, que pour le devenir.

7. Un homme porte dans ſa phyſionomie l'image de ſon eſprit; & ſes yeux ſervent de miroir à celui qui le regarde, pour découvrir ce qui ſe paſſe dans ſon cœur.

8. Il ne faut pas ſe fier aux apparences; le tambour, avec tout le bruit qu'il fait, n'eſt rempli de rien.

9. Héraclite & Protagoras, de ce que le vin ſemble amer au malade, & gracieux à l'homme en ſanté; l'aviron tortu dans l'eau, & droit à ceux qui le voient hors de-là; & de pareilles apparences contraires qui ſe trouvent aux ſujets, argumenterent que tous ſujets avoient en eux les cauſes de ces apparences, & qu'il y avoit au vin quelque amertume qui ſe rapportoit au goût du malade; l'aviron, certaine qualité courbe qui ſe rapporte à celui qui le regarde dans l'eau; & ainſi de tout le reſte; qui eſt, que tout eſt en toutes choſes, & par conſéquent rien en aucune; car rien n'eſt où tout eſt.

(*MONTAIGNE.*)

10. L'apparence fait ſouvent que le ſoldat devient général, le chanoine évêque, & le diable moine. (*Le comte* OXENSTIERN.)

11. J'aime mieux qu'elle ne nous ait pas vus ensemble ; parce que devant des femmes telles que M^e de..., ce que vous faites, avec quelqu'indifférence que nous paroissions le regarder, nous fait presque le même tort, que ce qui pourroit nous échapper à nous-mêmes. (*Lettre de la duchesse de...au duc de...*)

Voyez CONTRASTES.

APPROBATION.

1. Je serois fâché cependant de réussir au gré de tout le monde ; car je ne hais rien tant que l'approbation des sots ; celle même de tous les gens d'esprit ne me plairoit pas ; je les veux délicats & choisis.

(*MARIVAUX.*)

2. Il n'y a point de différence, disoit Ciceron, entre conseiller un crime, & l'approuver quand il est fait.

3. Nous souhaitons qu'entre les nouveaux acteurs qui vont briguer l'honneur de vos suffrages, il s'en trouve qui les enlèvent, ou qui promettent du moins assez pour vous intéresser à leurs progrès. Ceux d'entre-nous, que vous honorez de plus d'approbation, seroient ravis d'être effacés par de meilleurs ; & quelque précieux que doive leur être l'avantage de vous plaire, ils se consoleroient de devenir moins utiles à vos plaisirs, pourvu que ce fût par l'augmentation de vos plaisirs mêmes. (*LAMOTTE.*)

4. Pendant que l'auteur, derriere les cou-

liſſes, remarquoit, avec une eſpece de chagrin, que les applaudiſſements partoient plus de la main que de la tête.

5. Nous ne prendrons jamais votre approbation la plus déclarée que pour un engagement à mieux faire.

ARC-EN-CIEL.

1. L'arc-en-ciel eſt le plus beau des météores. Sa figure ſi élégante par ſa rondeur parfaite; la gaieté, la vivacité, la diſtribution ſi réguliere de ſes couleurs, le fond où il paroît, qui eſt toujours un nuage ſombre pour lui donner plus d'éclat par le contraſte; ſa formation ſubite, ſon oppoſition directe au ſoleil, comme pour figurer avec lui les divers changements qui arrivent dans ſa grandeur, ſelon que cet aſtre ſe trouve placé ou dans l'horiſon, ou au-deſſus, ou au-deſſous; mille autres jeux admirables d'optique & de perſpective, que nous y appercevons, nous offrent un ſpectacle que nous ne voyons jamais diſparoître qu'à regret.... Tous les peuples du monde ont admiré ce beau phénomene: il y en a même qui l'ont adoré ſous le nom d'Iris, à laquelle ils donnoient l'emploi de meſſagere des dieux, par un reſte de l'ancienne tradition...

L'arc-en-ciel eſt parfaitement circulaire dans toute ſa bande colorée, qui eſt ce qu'on appelle proprement Iris. Ce phénomene paroît toujours dans la partie du ciel qui eſt

directement opposée au soleil; c'est-à-dire, que pour le voir, il faut que le centre du soleil, celui de l'œil du spectateur & celui de l'arc-en-ciel, se rencontrent tous trois dans la même ligne droite inséparablement. Cette ligne droite, que nous appellons *ligne centrale*, est toujours perpendiculaire, & au plan de l'arc-en-ciel, & au disque du soleil, considéré comme un plan; d'où il s'en suit que ces deux plans sont toujours paralleles.

L'arc-en-ciel est un demi-cercle, quand le centre du soleil est dans l'horison, soit dans son lever, soit à son coucher. Il est plus petit qu'un demi-cercle, quand le soleil est élevé au-dessus de l'horison; il est plus grand qu'un demi-cercle, quand le centre du soleil est au-dessous de l'horison, ou que le spectateur est élevé au-dessus, par exemple, sur le haut d'une montagne... Si le soleil est élevé au-dessus de l'horison, à la hauteur de 42 degrés, on ne pourra plus voir d'arc-en-ciel....

Quelle est la matiere de l'arc-en-ciel? Rappellons-nous la circonstance où il paroît avec le plus de majesté. Quand le soleil se trouve à l'horison dégagé de nuages, & qu'il pleut actuellement dans la partie du ciel directement opposée, je vois tout-à-coup briller de ce côté-là un grand demi-cercle, appuyé à plomb sur le niveau de la campagne, peint à sa circonférence de

mille couleurs, dont chacune forme son demi-cercle à part, & qui toutes ensemble remplissent une certaine largeur qui est toujours déterminée. Voilà une belle peinture, un magnifique tableau; mais où est la toile qui reçoit les couleurs que j'y apperçois? Les anciens philosophes s'accordent là-dessus avec les modernes: c'est une nue qui se résoud en pluie; c'est-à-dire un assemblage de petites gouttes d'eau sphériques ou arrondies de toutes parts, qui tombent de la région des météores, & qui, en tombant, présentent leurs surfaces aux rayons du soleil, pour en recevoir la lumiere, & pour nous la rendre, comme ces goutes de rosée que nous voyons le matin répandues sur l'herbe, ou pendantes aux feuilles des arbres. Cette rondeur sphérique est la figure que les gouttes de pluie doivent prendre en l'air par les regles de la nature, & qu'elles y doivent conserver en tombant, par la pression du milieu fluide qui les environne de tout côté.... Pendant qu'elles sont encore assez petites pour être soutenues dans l'air, elles voltigent au gré des vents, sous la forme de vapeurs. Mais en voltigeant ainsi, elles se rencontrent nécessairement; donc, par la nature des liqueurs homogénes, elles se joignent bien-tôt plusieurs ensemble pour former de plus grandes masses, qui deviennent enfin plus pesan-

tes

tes que l'air, & assez pesantes pour tomber en forme de pluie. Voici où recommence mon admiration. Elles tombent séparées les unes des autres, & on les voit jointes, comme si elles composoient un tout continu. Elles tombent à diverses distances de nos yeux, les unes plus près, les autres plus loin ; & on les voit, comme dans une surface plane, également éloignées de nous. Elles tombent au-dessus & au-dessous de l'arc-en-ciel, & on ne les voit peintes que dans le court espace qu'il occupe. Elles n'ont aucune couleur par elles-mêmes ; & selon qu'elles tombent dans un certain endroit de cet espace, ou dans un autre, on voit les mêmes gouttes d'eau diversement colorées, rouges, vertes, bleues, &c. successivement...... La question est de savoir commment la lumiere se colore dans ces gouttes de pluie, en tant de manieres différentes...

Une même goutte d'eau, qui, en tombant d'un nuage sombre, se colore diversement aux rayons du soleil, change de couleur à chaque moment de sa chûte, passe du rouge au jaune, du jaune au vert, du vert au bleu, du bleu au violet, pour disparoître enfin dans les ombres inférieures de la nue; tout cela, suivant les divers angles sous lesquels nous la regardons. Je laisse aux physiciens à expliquer ces métamorphoses de couleurs, chacun selon le systême qui lui paroîtra le plus vraisemblable.... Descar-

tes a démontré deux choſes : 1° Que, pour produire les couleurs apperçues dans l'hémiſphere inférieur de la boule d'eau, les rayons ſolaires doivent tomber au-deſſus de ſon grand cercle horiſontal, pour venir à l'œil par-deſſous, après deux réfractions & une réflexion. C'eſt ce qui arrive dans l'arc-en-ciel intérieur. 2° Que, pour produire les couleurs apperçues dans l'hémiſphere ſupérieur de la boule d'eau, les rayons ſolaires doivent tomber au-deſſous du grand cercle horiſontal, pour venir à l'œil par-deſſus, après deux réfractions & deux réflexions. C'eſt ce qui arrive dans l'arc-en-ciel extérieur. . . .

Voilà un arc-en-ciel qui ſe préſente à vos yeux ; il vous paroît fixe : voulez-vous le mettre en mouvement? Mettez-vous-y vous-même, en avançant vers lui en ligne directe, vous le verrez fuir devant vous ; reculez en arriere, vous le verrez ſuivre : faites quelques pas vers la droite, ou vers la gauche, mais en tenant toujours le dos de la tête directement tourné au ſoleil ; vous verrez encore une Iris ; mais ce ne ſera plus la même que vous veniez de voir. Subſtantiellement changée avec la ligne centrale, vous n'en voyez que la couleur & la figure. Nous ſommes cent ſpectateurs de front à conſidérer la nue où elle paroît : il y aura cent Iris ; mais chacun de nous n'en verra qu'une ſeule ; & il y en aura quatre-vingt-

dix-neuf, qui nous seront invisibles. Elles sont pourtant vues très-distinctement. Voulez-vous savoir si elles se ressemblent ? Demandez à chacun des spectateurs le portrait de la sienne. Il n'y aura pas un trait dans l'une, qui ne se trouve dans l'autre; même hauteur, même largeur, mêmes couleurs, même ordre dans la distribution des divers compartiments de la bande colorée. Enfin, pour comble de merveille, il ne faut qu'un instant pour produire tous ces miracles, & il ne faut qu'un instant pour les détruire.

C'est peut-être ce que nous pourrions appeller les jeux de l'Iris, mais des jeux dignes de la sagesse du créateur, où il n'est pas moins adorable, que dans les plus grands ouvrages de sa toute-puissance.

(*P. André.*)

ARCHITECTURE.

1. Les Grecs, à qui l'on attribue l'invention de la belle architecture, ne l'ont pas mise tout d'un coup dans l'état de perfection. D'un ordre grossier, ils ont passé à un ordre plus poli. Ils ont trouvé l'ordre dorique; ensuite ils ont inventé l'ionique pour des ouvrages plus délicats; & pour ceux où ils ont voulu encore plus de beauté, ils ont formé le corinthien. Les Romains mêmes, ne se contentant pas d'imiter les Grecs, de tous leurs ordres, en ont composé un, pour ajoûter encore plus de richesse & de magnificence à leurs édifices.

2. Je ne ſais ſi ces vaſtes bâtiments de l'Aſie & de l'Egypte, ſi vantés par les anciens, avoient autant de régularité que de grandeur & d'étendue. J'entends parler de cinq ordres d'architecture, le toſcan, le dorique, l'ionique, le corinthien, le composite: mais je ne vois point d'ordre aſiatique ou égyptien; ce qui donneroit aſſez lieu de douter ſi la ſymmétrie, les meſures, les proportions des colonnes, des pilaſtres & des autres ornements, régnoient parfaitement dans ces anciens édifices.

3. L'architecture eſt la ſcience où nous ſommes le plus bornés: on voit ſi peu de grands édifices bien exécutés, que cela feroit preſque croire qu'elle n'auroit été inventée que pour faire voir, avec plus d'éclat, combien l'homme, qui eſt ſi hardi & ſi magnifique dans ſes deſſeins, eſt au-deſſous de ſes idées dans l'exécution. Cette ſcience eſt l'écueil de la plus grande juſteſſe de notre jugement & de notre imagination. Comment n'avons-nous pas encore trouvé un ſixieme ordre qui ait ſes beautés comme les autres? Pourquoi, dans preſque tous les morceaux d'architecture trouve-t-on encore des défauts? Il eſt ſurprenant qu'un ſeul auteur nous y ſerve de regle, au lieu que dans les autres ſciences, il y en a des centaines. Sans Vitruve que ferions-nous?

4. Il y a, dans l'art de l'architecture comme dans la peinture, ce qu'on appelle goût,

& chaque artiste a le sien. C'est une disposition de l'esprit, qui, selon la force & la netteté de ses pensées, regarde les choses de telle maniere, qu'il en voit toujours le plus beau, & donne un tour agréable à tout ce qu'il entreprend. Ainsi il arrivera que de deux hommes qui tailleront deux colonnes sur une même mesure & sur une même matiere, l'ouvrage de l'un aura beaucoup plus de grace que celui de l'autre.

Ce qu'un excellent architecte est indispensablement obligé de savoir, c'est l'effet que chaque chose doit faire, selon le lieu où elle est posée, par les regles de l'optique, & par les raisons naturelles; comme de connoître que les colonnes isolées & qui sont à l'air, doivent être un peu plus grosses & plus renflées que celles qui sont contre une muraille, parce que l'air qui les environne, diminue toujours de leur grosseur; qu'il faut avoir égard au poids qu'elles portent, à leur élévation, à la distance d'où elles sont vues, & faire toujours que celles des extrémités soient un peu éloignées du point de l'œil, & diminuées par l'air qui les termine.

Ces différences ont été la cause de tant de mesures diverses que les architectes modernes ont trouvées dans les ordres; & c'est ce qui embarrasse si souvent ceux qui ne travaillent que de pratique. Laurent de Médicis avoit une réputation si décidée sur l'architecture, que les Princes d'Italie l'en-

voyoient consulter, quand ils vouloient orner leurs villes de quelque église ou de quelque palais important. Un de ses parents, ayant fait jetter les fondements d'un palais, qu'il fit ensuite élever, y changeoit tous les jours quelque chose, parce que le tout ne répondoit point à ses vues. Un jour qu'il s'en entretenoit avec Laurent, il lui dit que ce bâtiment lui avoit beaucoup plus coûté qu'il n'avoit compté. *Qu'y a-t-il d'étonnant*, répliqua le prince ? *les autres bâtissent suivant le modele qu'ils ont pris auparavant; pour vous, c'est sur le bâtiment même que vous prenez votre modele.*

5. Les proportions de toutes les parties qui composent un édifice, en font la beauté corporelle ; & la sage dispensation qui se fait de toutes ses parties, par le mouvement que leur donne l'esprit de l'architecte, est ce qui constitue toute la grace de l'édifice.

6. Les peintures excellentes charment nos regards ; la belle architecture éleve le génie, & porte notre ame jusques dans les cieux.

7. Hérodote dit que dès le regne d'Amasis, un des premiers rois d'Égypte, il y avoit vingt mille villes bien peuplées, dont les habitants cultivoient les sciences. Ce fut cet Amasis qui fit orner de statues colossales le temple de Vulcain, & celui de Minerve, à l'entrée duquel il fit placer une maison faite d'une seule pierre, que deux mille

hommes, gens de mer, ne purent amener qu'en trois ans. Cette maiſon a, de face, vingt coudées, quatorze de largeur, & huit de hauteur. Hérodote parle, comme ayant vu cette maiſon. (*Lettres juives.*)

8. Nous ſommes les maîtres de l'Europe dans l'art de la conſtruction des vaiſſeaux, & c'eſt de l'aveu même des Anglois; en effet, lorſqu'ils eurent pris, au commencement de la derniere guerre, l'*Invincible*, de 74 canons, ils le trouverent d'un ſi beau modele & ſi excellent voilier, qu'ils en ordonnerent ſucceſſivement trente-ſix ſemblables dans leurs chantiers, & abſolument dans les mêmes dimenſions. Ils en firent encore exécuter ſept pareils au *Magnanime*, qu'ils prirent enſuite. Rien ne fait mieux l'éloge de la perfection que cet art a acquis en France, que l'adoption que les Anglois ont faite de notre conſtruction.

(*M. PATTE.*)

9. Jamais le vrai goût de l'architecture antique n'a été auſſi général. Il ne faut que jetter les yeux ſur cette quantité de bâtiments en tout genre, dont Paris s'eſt embelli ſous ce regne. Combien d'édifices publics de la plus grande ſomptuoſité, que l'on a vu s'élever! Ils annoncent le triomphe de l'architecture françoiſe.

Voyez LÉGERETÉ D'OUTIL, SYMMÉTRIE, UTILITÉ, VARIÉTÉ.

ARGENT.

1. Fouquet disoit : J'ai tout l'argent du royaume & le tarif de toutes les vertus.

2. Dans une nation où l'or commande, c'est l'argent qui juge.

3. Elle me dit même, deux jours après, qu'il avoit débuté par lui offrir une bourse pleine d'or; & c'est la forme la plus dangereuse que puisse prendre le diable, pour tenter une jeune fille un peu coquette, & de plus intéressée.

4. Mais l'argent, c'est la terre glaise des réputations. Il n'y a sorte de trou qu'il ne puisse remplir, sorte de tache qu'il ne puisse ôter. Un coquin, devenu riche, entre dès lors dans la bonne compagnie ; & le monde ne méprise pas la friponnerie autant que vous l'imaginez.

5. On souhaite l'argent pour avoir de quoi vivre agréablement ; & pour acquérir cet argent, on expose tous les jours sa vie : & quand on l'a acquis, on vit avec inquiétude, pour le conserver, ou pour l'accroître.

6. Quoique M. R... paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considérable, il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines ; il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant. Un refus fait avec ostentation de la pension du roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recher-

chée à l'égard d'autres princes, auroit pu être seul un motif suffisant pour déterminer sa conduite. (*M. Hume.*)

7. L'argent est un bon serviteur, & un mauvais maître ; Bacon le compare au fumier, qui n'est utile que lorsqu'il est répandu.

8. Lorsqu'Auguste eut conquis l'Égypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées. Cela y fit à-peu-près la même révolution que la découverte des Indes a faite depuis en Europe, & que de certains systêmes ont faite de nos jours. Les fonds doublerent de prix à Rome ; & comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe ; ce qui mit le peuple en état de payer des impôts très-considérables en especes.

Mais lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses allerent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes ; qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules ; que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient gueres plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches : l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le

ſien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe ; mais les Empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs; ce qui perdit tout.

(*Grandeur & décadence des Romains.*)

9. L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impoſe d'abord à l'imagination ; cet état eſt, pour quelques inſtants, un état puiſſant : mais cet avantage (ſuppoſé qu'il puiſſe exiſter quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'eſt, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage paſſager... Lorſque, par la beauté de ſes manufactures & la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voiſins, il eſt évident que le prix des denrées & de la main d'œuvre doit néceſſairement baiſſer chez ces peuples appauvris ; & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à ſon tour, en l'approviſionnant, à meilleur compte, des marchandiſes dont cette nation les fourniſſoit. Or, ſi-tôt que la diſette d'argent ſe fait ſentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris. Pour s'y ſouſtraire, il faudroit ſe rapprocher d'une vie ſimple ; & les mœurs., ainſi que les loix, s'y oppoſent. Auſſi l'époque du plus grand luxe d'une nation eſt-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de ſa chûte & de ſon aviliſſement. (*De l'eſprit.*)

Voyez OR.

ARITHMÉTIQUE.

La plus légere attention suffit pour nous persuader que l'arithmétique, ou la science des nombres, est la plus nécessaire de toutes les sciences humaines. On ne peut s'en passer dans le commerce de la vie. Nous sommes continuellement obligés de compter avec nous-mêmes & avec les autres...

Voulez-vous comprendre, sans peine, que les idées des nombres ne peuvent, en aucune sorte, nous être venues des sens ? Il n'y a qu'à vous rappeller ce principe de raison qui est incontestable, que chacun des nombres n'est autre chose que l'unité répétée un certain nombre de fois : car il est manifeste à quiconque pense, que la véritable unité, ou ce qui est parfaitement un, ne peut être apperçu par les sens. La raison en est évidente. C'est que nos sens extérieurs étant corporels, ils ne peuvent appercevoir que des corps, des substances étendues, & par conséquent des substances qui ne sont pas unes & simples, mais multiples & composées d'une infinité de parties, les unes à droite, les autres à gauche, les unes supérieures, les autres inférieures, les unes ultérieures, les autres citérieures, les unes au milieu, les autres aux extrémités. Il est donc évident qu'il n'y a point d'unité dans les corps. Nous n'y appercevons de toutes parts que multitude & multiplicité; c'est-à-

dire, des parties toujours divisibles en d'autres qui le sont encore, mais que nous ne pouvons ni distinguer, ni nombrer, qu'en y appliquant l'idée primitive de l'unité intelligible, pour en faire la distinction & le dénombrement.

Or, si l'unité véritable & primitive ne peut être apperçue par les sens, aucun nombre ne le doit être, par le principe général, que chacun des nombres, considéré précisément comme nombre, n'est autre chose que l'unité intelligible répétée un certain nombre de fois. . . .

Il faut donc distinguer deux sortes de nombres : des nombres nombrants, & des nombres nombrés. Nombres nombrants, c'est-à-dire, les idées par lesquelles nous comptons les choses qui se présentent à nos esprits. Nombres nombrés ; c'est-à-dire, les choses mêmes que nous comptons, ou que nous mesurons, en y appliquant les idées des nombres intelligibles : nombres si différents les uns des autres, que les nombres nombrants ne sont pas les images représentatives des nombres nombrés ; ni les nombres nombrés, les choses représentées par les nombres nombrants.

J'appelle nombres les idées qui répondent à ces mots, un, deux, trois, quatre, &c. ou aux caracteres qui les expriment par écrit, & qu'il est ici à propos de se représenter dans leur ordre naturel, pour soute-

nir l'attention de l'esprit à ces idées, par la vue sensible de leurs expressions, 1, 2, 3, 4, 5, &c.

La vue de cet ordre primitif des nombres, qu'on appelle aussi leur suite & leur progression naturelle, nous découvre d'abord leurs propriétés les plus générales, qui, par leur évidence, nous donnent autant d'axiomes.

1° Que l'unité est le principe des nombres. 2° Que tous les nombres ne sont autre chose que l'unité répétée ou ajoûtée à elle-même: 2, deux unités; 3, trois unités; 4, quatre unités, &c. 3° Que l'unité entre dans tous les nombres; mais que nul autre nombre n'entre dans l'unité: car il y a contradiction que deux, par exemple, ne fassent qu'un. 4° Que l'unité ajoûtée à elle-même forme un nombre pair; c'est-à-dire, un nombre divisible en deux parties égales, qui sont deux nombres. 5° Que l'unité ajoûtée au nombre pair forme un nombre impair; c'est-à-dire, un nombre qui n'est pas divisible en deux parties égales, mais en deux nombres, l'un plus grand, l'autre plus petit. 6° Que tous les nombres sont alternativement pairs & impairs; qu'un nombre qui multiplie un nombre pair, donne un produit pair; qu'un nombre impair, qui multiplie un nombre impair, donne un produit impair, &c.

L'arithmétique seroit bien facile, si elle n'avoit à opérer que sur des nombres qui ne renfermeroient que cette premiere unité;

c'eſt-à-dire, des grandeurs purement numériques. Mais la néceſſité nous oblige à tout moment de ſoumettre au calcul pluſieurs autres grandeurs, les dimenſions des corps, les poids, les temps, &c. Ainſi, outre l'unité primitive, qui eſt eſſentielle, générale & unique, dont nous venons de parler, il a fallu établir pluſieurs autres eſpeces d'unités, pour ſervir de meſure à ces grandeurs que nous pouvons appeller géométriques, parce que les géometres en font l'objet de leurs ſpéculations & de leurs raiſonnements.

C'eſt par-là que nous avons trouvé le moyen de réduire toutes les grandeurs homogènes, ou de même eſpece, à une meſure connue, en prenant pour unité, la toiſe, par exemple, dans l'arpentage, la livre dans la ſtatique, le jour & l'année dans la chronologie, &c.

J'appelle meſurante ou géométrique, cette ſeconde eſpece d'unité, parce qu'elle nous ſert pour meſurer toutes les grandeurs qui ſe peuvent déterminer géométriquement. Elle convient avec l'unité arithmétique, en ce que tous les nombres qui en réſultent, ne ſont qu'elle-même répétée; c'eſt-à-dire, par exemple, que ſix toiſes ne ſont autre choſe que la toiſe répétée ſix fois. Mais elle en differe infiniment par la nature de ſon idée, qui eſt complexe; car, pour m'en tenir au même exemple, l'idée d'une toiſe renferme, outre l'idée de l'unité arith-

métique, l'idée d'une certaine étendue. Elle en differe même par une oppoſition de propriétés, qui eſt manifeſte, comme nous l'allons voir.

Propriétés de l'unité géométrique ou meſurante.

1° L'unité géométrique eſt eſſentiellement diviſible : la toiſe, par exemple, en pieds ; le pied, en pouce ; le pouce, en lignes ; & la ligne encore en pluſieurs parties égales, dont chacune peut tenir lieu d'unité, pour meſurer la ligne, comme la ligne en tient lieu pour meſurer le pouce ; le pouce, pour meſurer le pied ; le pied, pour meſurer la toiſe ; la toiſe, pour meſurer la perche ou la lieue, &c.

2° L'unité géométrique eſt variable & différente ſelon les temps & ſelon les lieux. Ainſi le pied romain d'autrefois n'eſt pas le même que celui des Romains d'à préſent, ni le pied de Paris le même que celui de Londres.

3° L'unité géométrique eſt arbitraire, & dépendante de l'inſtitution des hommes. Delà dans tout l'univers cette innombrable diverſité de meſures, qui, ſous le même nom, ſignifient des grandeurs ſi différentes. . . .

L'unité arithmétique eſt quelque choſe d'abſolu, puiſqu'on la conçoit toute ſeule, & ſans rapport à aucun autre objet ; &, au contraire, que l'unité géométrique eſt quelque choſe de relatif ; c'eſt-à-dire, que ſon idée renferme un rapport eſſentiel à quelque

eſpece particuliere de grandeur, ſans laquelle on ne la peut concevoir, comme nous l'avons ci-deſſus remarqué de la toiſe... Les nombres qui réſultent de ces deux eſpeces d'unités, doivent avoir, comme elles, des propriétés différentes. On peut, par exemple, diviſer trois toiſes en deux parties égales; mais on ne peut diviſer de la même ſorte le nombre de trois, ni aucun nombre impair; ce qui met, comme on le voit, une différence eſſentielle entre les nombres géométriques ou meſurants.

Voyez NOMBRE.

ARMÉES.

1. Xercès renvoya Artabane ſon oncle à Suſe, pour veiller, en ſon abſence, à la garde de l'empire, en le rendant dépoſitaire de toute ſon autorité. Il avoit fait conſtruire, à grands frais, un pont de bateaux ſur la mer, pour faire paſſer les troupes d'Aſie en Europe. L'eſpace qui ſépare les deux continents, appellé autrefois l'Helleſpont, & maintenant le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, depuis Abyde juſqu'à l'autre côté, eſt de ſept ſtades, c'eſt-à-dire de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête ſurvint tout-à-coup, & rompit le pont.

On conſtruiſit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. On mit en travers trois cent ſoixante vaiſſeaux, dont les flancs

flancs regardoient la mer appellée Pont-Euxin ; &, du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cent quatorze. Ils laisserent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pussent aller au Pont-Euxin, & en revenir facilement. Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès. Il vouloit faire la conquête entiere de l'Europe, & la soumettre à son empire. L'armée employa sept jours & sept nuits à passer le détroit.

Xerxès, prenant sa marche au travers de la Chersonese de Thrace, arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hebre dans la Thrace ; où ayant fait camper son armée, & ordonné à la flotte de le suivre le long du rivage, il fit la revue de l'une & de l'autre.

Il trouva son armée de terre, qu'il avoit amenée d'Asie, forte de dix-sept cent mille hommes de pied, & de quatre-vingt mille chevaux, qui, joints à vingt mille hommes qu'il falloit au moins pour la garde & la conduite des chariots & des chameaux, faisoient, en tout, dix-huit cent mille hommes. Quand il eut passé l'Hellespont, les nations qui se soumirent à lui, fortifierent son armée de trois cent mille hommes ; ce qui fait, en tout, pour l'armée de terre, deux millions cent mille hommes.

Sa flotte, telle qu'elle étoit partie d'Asie, consistoit en douze cent sept vaisseaux de

combat, appellés *triremes*, c'est-à-dire à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portoit deux cent hommes originaires du pays qui l'avoit fourni, outre cela trente Perses, ou Medes, ou Saces : ce qui faisoit, en tout, deux cent soixante-dix-sept mille six cent dix hommes. Les peuples d'Europe augmenterent la flotte de six-vingts vaisseaux, dont chacun portoit deux cents hommes ; ce qui en fait vingt-quatre mille : & le tout ensemble trois cent un mille six cent dix hommes.

Outre la flotte composée de grands vaisseaux, les petites galeres de trente & de cinquante rames, les vaisseaux de transport, ceux qui portoient les vivres & autres sortes de bâtiments, montoient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre vingts hommes, cela en faisoit, en tout, deux cent quarante mille.

Ainsi, quand Xerxès arriva aux Thermopiles, ses forces de terre & de mer faisoient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers & les autres sortes de gens qui suivent l'armée, & qui montoient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition, étoit de cinq millions deux cent quatre-vingt trois mille deux cent vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote : Plutarque & Isocrate

s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Elien, & d'autres, rabatent beaucoup de ce nombre; en quoi ils paroiſſent moins croyables qu'Hérodote, qui a vécu dans le ſiecle même où ſe fit cette expédition, & qui rapporte une inſcription miſe, par l'ordre des Amphictions, ſur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

2. La phalange macédonienne marchoit au combat ſi ſerrée, qu'elle pouvoit ſoutenir le choc de l'ennemi, ſans en être ébranlée; uſage pratiqué par les premiers Grecs. Elle étoit compoſée à-peu-près de ſeize mille hommes. Le nom de *phalange* étoit commun à toutes les compagnies, & ſe donnoit fréquemment au corps entier de l'infanterie; mais celle que Philippe inventa, formoit, ſelon la deſcription que Polybe nous en a laiſſée, un quarré oblong de quatre cents hommes de front, ſur ſeize cents de profondeur. Leurs javelots n'excédoient que de trois pieds la ligne ſur laquelle ils étoient rangés. Ceux dont la diſtance du front rendoit les armes inutiles, s'appuyoient ſur les épaules de ceux qui les précédoient, & ſervoient, par leur maſſe & par leur effort, à donner de la vîteſſe au corps entier, & le choc en devenoit plus violent & plus invincible.

3. C'eſt par la dignité royale, que nos premiers rois furent à la tête des tribunaux

& des aſſemblées, & donnerent des loix, du consentement de ces aſſemblées : c'eſt par la dignité de duc ou de chef, qu'ils firent leurs expéditions, & commanderent leurs armées. Pour connoître le génie des premiers Francs à cet égard, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la conduite que tint *Arbogaſte*, françois de nation, à qui *Valentinien* avoit donné le commandement de l'armée. Il enferma l'empereur dans le palais; il ne permit à qui que ce fût de lui parler d'aucune affaire civile ou militaire. *Arbogaſte* fit pour lors ce que les *Pepins* firent depuis.

Pendant que les rois commanderent les armées, la nation ne penſa point à ſe choiſir un chef. *Clovis* & ſes quatre fils furent à la tête des François, & les menerent de victoire en victoire. *Thibault*, fils de *Théodebert*, prince jeune, foible & malade, fut le premier des rois qui reſta dans ſon palais. Il refuſa de faire une expédition en Italie contre *Narsès*; & il eut le chagrin de voir les francs ſe choiſir deux chefs qui les y menerent. Des quatre enfants de *Clotaire* I, *Gontran* fut celui qui négligea le plus de commander les armées : d'autres rois ſuivirent cet exemple; & pour remettre, ſans péril, le commandement en d'autres mains, ils le donnerent à pluſieurs chefs ou ducs.

On en vit naître des inconvénients ſans nombre : il n'y eut plus de diſcipline; on ne

ſut plus obéir ; les armées ne furent plus funeſtes qu'à leur propre pays ; elles étoient chargées de dépouilles, avant d'arriver chez les ennemis. On trouve dans *Grégoire de Tours* une vive peinture de tous ces maux. « Comment pourrons-nous obtenir la vic- » toire, diſoit *Gontran*, nous qui ne conſer- » vons pas ce que nos peres ont acquis ? » Notre nation n'eſt plus la même.... » Choſe ſinguliere! elle étoit dans la décadence, dès le temps des petits-fils de *Clovis*.

Il étoit donc naturel qu'on en vînt à faire un duc unique, un duc qui eût de l'autorité ſur cette multitude infinie de ſeigneurs & de leudes, qui ne connoiſſoient plus leurs engagements ; un duc qui rétablît la diſcipline militaire, & qui menât contre l'ennemi une nation qui ne ſavoit plus faire la guerre qu'à elle-même. On donna la puiſſance aux maires du palais.

La premiere fonction des maires du palais fut le gouvernement économique des maiſons royales. Ils eurent, concurremment avec d'autres officiers, le gouvernement politique des fiefs; &, à la fin, ils en diſpoſerent ſeuls. Ils eurent auſſi l'adminiſtration des affaires de la guerre & le commandement des armées ; & ces deux fonctions ſe trouverent néceſſairement liées avec les deux autres. Dans ces temps-là il étoit plus difficile d'aſſembler les armées, que de les commander ; & quel autre que celui qui

difpofoit des graces, pouvoit avoir cette autorité ? Dans cette nation indépendante & guerriere, il falloit plutôt inviter que contraindre ; il falloit donner, ou faire efpérer les fiefs qui vaquoient par la mort du poffeffeur, récompenfer fans ceffe, faire craindre les préférences : celui qui avoit la furintendance du palais, devoit donc être le général de l'armée. (*Efprit des Loix.*)

4. Sous les rois de la premiere race, les armées n'étoient compofées que d'infanterie : tous les François devoient fervir en perfonne. Chaque province avoit fa milice particuliere, & les chefs appellés *duces*, d'où eft venu le nom de *duc*, conduifoient eux-mêmes le nombre de foldats gaulois qu'ils étoient obligés de fournir, fuivant les ordres qu'on leur donnoit. Les évêques fe rachetoient, par une fomme d'argent, de l'obligation d'aller à la guerre. On entretenoit, fur les frontieres, des magafins pour la fubfiftance des troupes. Les foldats n'avoient point d'autre folde que le butin qu'ils partageoient avec leurs chefs, & le roi même y avoit fa part. Les prifonniers devenoient efclaves de leur vainqueur.

(*Anecdotes françoifes.*)

5. Les derniers rois de la feconde race ne l'étoient plus que dans la feule ville de Laon, & dans quelques maifons royales, qui compofoient tout leur domaine.... Les rois ne pouvoient avoir d'armées, que par le moyen

des ſeigneurs, parce qu'elles n'étoient plus compoſées que des milices levées dans les comtés, les villes & les territoires qui dépendoient uniquement des ducs & des comtes.... Souvent même ces derniers quittoient l'armée à la veille d'une expédition importante, parce que le temps de leur ſervice étoit expiré, ou parce qu'ils étoient mécontents du roi.

6. La Suede, la Hollande, l'Angleterre, la Pologne, ſont toujours armées; la France a toujours ſous ſa main de vieux ſoldats, qui ſont une armée immortelle, parce que, comme les dix mille Perſes, on ne licencie jamais ces vieilles troupes, & qu'on les renouvelle ſans ceſſe. On eſt par conſéquent maître de maintenir la paix, ou de faire ſur le champ la guerre.

Voyez SERVICES.

ARMOIRIES.

1. Les armoiries, qui, dans l'origine, n'étoient que de ſimples marques ou reconnoiſſances que les anciens guerriers françois portoient ſur leur armure, dans les batailles & autres rencontres où ils ſe trouvoient pour le ſervice de leur prince, afin d'être mieux diſtingués dans la foule des combattants, ayant enſuite été adoptées héréditairement par leurs enfants & deſcendants, tant pour conſerver la mémoire des hauts faits de leurs ancêtres, que pour s'exciter

à les imiter ; & étant successivement devenues, par ce moyen, le signe distinctif des différentes maisons & familles nobles, il fut établi sous le regne de Philippe-Auguste, pour maintenir l'ordre & la police dans le port desdites armoiries, prévenir les usurpations, & la confusion qui s'en seroit suivie ; il fut, dis-je, établi un roi d'armes, dont les fonctions étoient, entr'autres, de tenir sous l'inspection & sur-intendance du connétable & des maréchaux de France, des régistres de toutes les familles nobles, & de leurs armoiries blasonnées, & des noms, sur-noms & qualités de tous ceux qui avoient droit d'en porter, pour être en état de rendre compte au roi de la noblesse de son royaume.

2. En fait d'ornements, nous ne voulons plus rien de symmétrique. Si l'on orne le frontispice d'un Hôtel des armes de celui qui le fait bâtir, on pose l'écu en ligne diagonale, & la couronne sur l'un des côtés, de façon qu'elle paroisse prête à tomber. On s'éloigne le plus qu'on peut de la ligne perpendiculaire & de l'horisontale ; on ne met plus rien à plomb ni de niveau. (*M. l'abbé* LE BLANC.)

3. Sigebert, ce roi le plus parfait qui jusqu'alors eût régné sur les François, fut assassiné en 575, à Vitry, entre Douai & Arras, & enterré dans l'église de saint Médard à Soissons, où l'on voit encore sa statue. Il porte un habit long, selon l'usage de ces

temps-là pour les rois & les personnes de distinction, qui ne portoient l'habit court qu'à la campagne & à l'armée. L'habillement des femmes étoit très-modeste & de la plus grande simplicité. Leurs robes étoient armoriées, à droite, de l'écu de leur mari, & à gauche, de celui de leur famille ; c'est-à-dire, de la marque distinctive que l'on adoptoit alors ; car on fixe assez communément l'époque des armoiries au quatorzieme siécle, dans le temps des croisades...

Ce fut à l'occasion des croisades, que l'usage des armoiries s'introduisit en France, & se communiqua au reste de l'Europe. Avant ce temps-là, chaque nation & chaque famille un peu distinguée, avoit un symbole qui lui servoit de marque distinctive. La difficulté, que les chefs des croisés trouverent à se faire suivre de leurs vassaux, & à les rallier sous leurs bannieres, a fait imaginer ces armoiries que l'on conserva dans la suite, & qui cependant ne passerent du pere aux enfants, & ne devinrent fixes dans les familles, que vers l'an 1250, sous le regne de S. Louis. (*Anecdotes françoises.*)

4. La vraie noblesse avoit seule le droit des *armoiries* ; mais aujourd'hui des gens inconnus osent non-seulement s'en arroger, mais encore les arborer par-tout. Un historien moderne dit qu'on pourroit leur appliquer ce mot de *Ménage*, que *les armoiries des maisons nouvelles sont, pour la plus*

grande partie, les enseignes de leurs anciennes boutiques.

(*Dictionn. hist. des mœurs des François.*)

5. Le premier roi de France dont on ait un sceau, & où l'on trouve des fleurs de lys, est Louis VII.

A R T S.

1. Il en est des arts comme de la vertu; la connoissance en peut inspirer le goût.

2. La peinture, la sculpture, la musique, la poësie, la comédie, l'architecture, prouvent les richesses présentes d'une nation; elles ne prouvent pas l'augmentation & la durée de son bonheur; elles prouvent le nombre des fainéants, & leur goût pour la fainéantise. Ce n'est pas que ces ouvriers illustres ne travaillent; ce n'est pas qu'ils ne fassent des ouvrages difficiles, & où ils emploient beaucoup d'esprit & d'adresse; mais c'est dommage de tant dépenser d'esprit dans des ouvrages si peu utiles pour le bonheur solide de la société. Qu'est-ce présentement que la nation italienne, où ces arts sont portés à une haute perfection? Ils sont gueux, fainéants, vains, poltrons, occupés de niaiseries. Tels sont devenus peu-à-peu, par l'affoiblissement du gouvernement, les misérables successeurs de ces Romains si estimables, qui étoient dignes de gouverner les autres nations. (*L'abbé* DE S. PIERRE.)

3. Les terrasses, les piéces d'eau, les al-

lées de verdure, tout se trouvoit dans cette petite étendue de terrein, sans que rien s'embarrassât. En un mot, on n'y avoit oublié aucune des beautés que l'art vole quelquefois à la nature, sans qu'elle s'en apperçoive.

4. Sur-tout M. des Billettes possédoit le détail des arts, de ce prodigieux nombre d'industries singulieres, inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement observées par ceux qui les exercent, négligées par les savants les plus universels, qui ne savent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuses & ravissantes, dès qu'elles sont vues avec des yeux éclairés. La plûpart des especes d'animaux, comme les abeilles, les araignées, les castors, ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier inventeur; les hommes ont une infinité d'arts différents, qui ne sont point nés avec eux, & dont la gloire leur appartient. (*FONTENELLE.*)

5. Nous montrons, par la qualité même de l'esprit humain, que l'imitation de la nature doit être l'objet commun des arts, & qu'ils ne different entr'eux, que par le moyen qu'ils emploient pour exécuter cette imitation. Les moyens de la peinture, de la musique, de la danse, sont les couleurs, les sons, les gestes; celui de la poësie est le discours. De sorte qu'on verra, d'un côté,

la liaison intime & l'espece de fraternité qui unit tous les arts, tous enfants de la nature, se proposant le même but, se réglant par les mêmes principes : de l'autre côté, leurs différences particulieres ; ce qui les sépare & les distingue entr'eux. (*M. LE BATTEUX*.)

6. L'effort du génie & la perfection de l'art, sont de parvenir à l'heureuse simplicité. (*M. l'abbé LE BLANC*.)

7. Il faisoit descendre Artemie, déesse des arts, du ciel même, quoique d'autres la fassent fille du Temps & sœur de l'Expérience: Il y en a encore qui soutiennent que la Nécessité est sa mere, & le *Ventre* son bisayeul. Pour moi, je la crois fille légitime de l'Entendement. Elle n'est point enfant, puisqu'elle étoit connue & révérée à la cour des premiers & des plus grands monarques du monde. Chez les Assyriens, chez les Égyptiens, & chez les Chaldéens, elle fut en grande vénération, aussi-bien que chez les Athéniens, à Corinthe & à Lacédémone : ensuite elle passa à Rome avec l'empire de toute la terre ; & les Goths, peuple barbare, la mépriserent & la bannirent de leur domination. Elle fut quelque temps aux abois ; elle auroit enfin péri sous la tyrannie des Sarrazins, si Charlemagne ne l'eût sauvée & ne l'eût rétablie dans sa premiere gloire. (*AMELOT DE LA HOUSSAYE*, *trad. de Gratian*.)

8. Nous nous sommes fait plusieurs be-

soins ; & ces besoins nous sont des biens réels. Que le sauvage place son bonheur dans l'oisiveté ; l'homme civil ne le trouve que dans l'occupation. Rien de plus insipide qu'un repos continuel ; il n'est doux que lorsqu'il succede au travail. Les sciences approfondies, les arts inventés, en occupant les hommes, augmentent leur félicité. Tout ce qu'on appelle luxe, fait circuler l'argent & fleurir la société ; tant qu'il n'excede pas ses richesses, ce n'est pas luxe, c'est magnificence. Le luxe consiste à dépenser plus qu'on ne peut, & à employer, comme fit Périclès, au superflu, les fonds destinés au soutien de la république. Tout ce qui facilite la communication des nations ; tout ce qui étend le commerce ; tout ce qui répand les connoissances, civilise les hommes, diminue leur férocité, réveille l'amour fraternel que nous nous devons, & conduit au bonheur de l'individu & de l'espece. Ce dernier ne peut consister que dans la généralité du premier ; & l'individu ne peut être heureux, si son corps n'est pas exempt de douleur, & si son ame n'est pas délivrée de l'ignorance & de la barbarie. Peut-on acquérir ces avantages, sans le commerce, qui nous donne le nécessaire ; sans arts, qui nous mettent en état de commercer, & sans sciences, qui dirigent le commerce & les arts ? Il y a des abus, je l'avoue ; mais parce que la branche d'un arbre défigure le

jardin, & nuit à la fertilité, le jardinier deracinera-t-il l'arbre? Nous sentirions les avantages de ce que nous blâmons, si nous étions tout d'un coup privés des arts & des sciences. Elles demandent un commerce & une industrie, qui ne sauroient compatir avec tant de petits états; & la justice aime tout gouvernement qui, étant fondé, ou ratifié par une convention libre entre le souverain & les sujets, tend au bonheur général.

9. Les arts qui promettent de tenir le corps & l'ame en santé, nous promettent beaucoup, il est vrai; mais aussi n'en est-il point qui tiennent moins ce qu'ils promettent.

10. Il y a dans les arts productifs quatre objets à considérer: l'artiste, l'instrument, les matériaux & l'ouvrage. Trois sont les moyens de l'art; le quatrieme en est la fin; & le meilleur usage possible des uns relativement à l'autre, est le résultat de toutes les regles.

11. Les habitants de Thespie, ville de Béotie, faisoient gloire d'ignorer tous les arts, sans excepter même l'agriculture. Les Thébains, victorieux sous Epaminondas, saccagerent Thespie, & n'en épargnerent que les temples: la voluptueuse Athenes recueillit les Thespiens.

12. Le besoin éleva les trônes; les sciences & les arts les ont affermis. Puissances:

de la terre, aimez les talents, & protégez ceux qui les cultivent : peuples policés, cultivez-les. Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs, qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

13. Le péché étant arrivé, Adam & Eve rougirent l'un de l'autre, & chacun de lui-même. Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau, & de leur apprendre à en faire. De sorte que je suis surpris que les savants érudits ne remarquent pas que de tous les arts, le premier & le plus ancien, est celui-là ; & que les tailleurs ne se vantent pas d'être les premiers artistes de l'univers. (*Le pere* CASTEL.)

Voyez ACTIONS, CHOIX, COEFFURES, GÉNIE, LUXE, PAIX, NATURE, NAVIGATION, NOBLESSE, SCIENCES, SCULPTURE, UNIFORMITÉ, UTILITÉ, VARIÉTÉ.

ASSASSINS.

1. Les Assassins, nation dépendante de la Phénicie, sont estimés entre les Mahométans, d'une souveraine dévotion & pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gagner le paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire ; par quoi on les a vu souvent entreprendre contre

des ennemis puiſſants, au prix d'une mort certaine. Notre terme d'aſſaſſin eſt emprunté de leur nom. (*MONTAIGNE.*)

2. Il eſt à remarquer que, de tous les meurtriers de Céſar, qui étoient au nombre de ſoixante, il n'y en eut pas un ſeul qui ne mourût de mort violente, ni qui lui ſurvécût plus de trois ans.

3. Un Anglois nommé *Jean Bruleman*, ennuyé de vivre, entra dans un billard un fuſil à la main; il paroiſſoit fort content. Il vit faire un beau coup, & dit à celui qui venoit de jouer: Monſieur, vous êtes un bon joueur, je veux vous montrer un coup de ma façon, & lui met à brûle-pourpoint ſon coup de fuſil dans le ventre. Il s'approche du mourant, en lui diſant: Monſieur, je ne vous en veux nullement, vous ne m'avez rien fait; voilà la premiere fois que j'ai l'honneur de vous voir; mais il me falloit bien tuer un homme pour me faire pendre. Je ſuis fâché de cet accident, car, en vérité, vous êtes un garçon bien aimable.

4. Conſpiration du nommé Pierre Ouin, pour tuer le roi. 1597.

5. Popilius Lænas, aſſaſſin de Ciceron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour ſa récompenſe.

6. Machiavel, en parlant de l'aſſaſſinat, appelloit cela faire ſortir quelqu'un de ce monde. C'eſt ainſi que le docteur du crime croit rendre innocentes les actions les plus noires

noires & les plus coupables, en adoucissant les termes.

Les Grecs avoient coutume de se servir de périphrases, lorsqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas soutenir, sans une secrette horreur, tout ce que le trépas a d'épouvantable; & Machiavel périphrase les crimes, parce que son cœur, révolté contre son esprit, ne sauroit digérer toute crue l'exécrable morale qu'il enseigne. (*Anti-Machiavel.*)

7. L'entreprise d'assassiner César étoit fort contraire aux intérêts de la patrie. Séneque a dit qu'en l'état où étoient les choses alors, il ne falloit pas espérer le retour du gouvernement républicain. Les mœurs des Romains étoient changées; le prix de l'ambition étoit trop grand; le poste d'où on vouloit faire tomber le vainqueur du grand Pompée, étoit tellement envié, qu'il étoit facile de pressentir qu'à mesure qu'on l'ôteroit à une personne, plusieurs autres se présenteroient pour le remplir.

8. C'est dans l'île de Cébu, une des Philippines, que Magellan, l'un des plus illustres navigateurs du seizieme siécle, à qui est due la découverte de ces îles, fut massacré, avec toute sa suite, dans un festin que lui donnoit un roi du pays, qu'il avoit aidé à remporter différentes victoires sur les princes voisins.

9. Lucrece Greinwil, fille d'un gentil-

homme de même nom, avoit été tendrement aimée de François, duc de Buckingham, l'homme le mieux fait de toute l'Angleterre, que Cromwel tua de sa propre main à la bataille de Saint-Néeds. Lorsqu'elle apprit la mort de son amant, elle ne songea qu'au moyen de le venger. Depuis trois ans elle s'exerçoit, plusieurs fois le jour, à tirer un pistolet chargé à balle, contre le portrait de Cromwel, pour s'apprendre à tirer juste, & à ne point s'effrayer de l'original, quand elle le verroit. Un jour que Cromwel vint à passer devant le balcon où elle étoit, elle tira son pistolet contre le protecteur, qui n'étoit éloigné d'elle, que de quatre à cinq pas. Mais une dame, qui étoit à côté d'elle, l'ayant heurtée d'un mouvement de frayeur, la balle n'atteignit point Cromwel, & alla frapper le cheval de Henri son fils. Cromwel s'arrêta, & toute sa marche avec lui. Étonné d'un coup si hardi, il tourna les yeux vers le lieu d'où il étoit parti, & vit plusieurs dames à genoux, qui crioient miséricorde, hormis une seule, qui, se tenant debout, le pistolet à la main, lui dit, d'une voix haute & menaçante : « C'est moi, ty-
» ran, qui ai tiré le coup ; & je serois in-
» consolable d'avoir blessé un cheval, au
» lieu d'un tigre comme toi, si je n'étois
» persuadée qu'une autre main sera bien-tôt
» plus heureuse que la mienne. »

Voyez FRANCHISE, SONGES.

ASSEMBLÉES.

1. Un article essentiel à la connoissance des mœurs des Anciens, est celui des jeux différents en usage parmi eux. Les plus solemnels étoient les jeux olympiques, les jeux pythiens, les jeux Néméens, & les jeux isthmiques, établis dans la Grece. Sans parler ici des cérémonies observées dans ces diverses sortes de jeux, sans faire l'énumération des différents combats auxquels on s'exerçoit ; ceux qui les instituerent, n'avoient pas envisagé uniquement le plaisir & l'amusement de la multitude. Ils furent guidés par une politique très-sage & très-raisonnée. La Grece est en général un pays assez chaud. On sait que la température de ces sortes de climats rend ordinairement les corps mous & efféminés. En attachant l'idée de la plus grande gloire à réussir dans des exercices qui demandent beaucoup de force & d'adresse, on s'étoit proposé de rendre les corps plus souples, plus forts & plus vigoureux qu'ils ne le sont ordinairement dans les pays chauds. On vouloit ainsi préparer de bonne heure la jeunesse aux travaux pénibles de la guerre, & la rendre plus propre à porter les armes. Hérodote observe que les Grecs qui se signalerent le plus dans les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, avoient presque tous remporté des prix dans ces différents jeux. Un autre

motif, & celui qu'on doit le plus admirer dans ces établissements, étoit l'occasion que ces spectacles fournissoient à tous les habitants des autres villes de la Grece, de se trouver rassemblés pendant quelque temps dans les mêmes lieux. Il étoit en effet de la prudence & de la bonne politique, de procurer à ces peuples tous les moyens possibles de se réunir. C'est ce qui arrivoit dans ces jeux, où il accouroit un nombre incroyable de spectateurs. Par ce concours, sans qu'il y parût d'affectation, il se formoit une sorte de liaison & de correspondance entre tous les citoyens des villes grecques. Il arrivoit que cette familiarité & ce commerce habituel engageoient plusieurs citoyens de différentes républiques à se lier par les nœuds de l'hospitalité. C'est ainsi qu'on pouvoit, sans apparat, traiter avec amitié des intérêts réciproques de chaque nation. Les Grecs paroissoient dans ces moments n'être, en quelque maniere, que les habitants d'une seule & même ville. Ils offroient en commun les mêmes sacrifices aux mêmes dieux, & participoient aux mêmes plaisirs: par ce moyen, on parvenoit à calmer les aigreurs & à terminer les querelles, en assoupissant les animosités. On étoit à portée, dans ces grandes assemblées, de se défaire de ces préjugés populaires, qu'on ne nourrit souvent, que faute de bien connoître la nation contre laquelle on est pré-

venu. D'ailleurs, afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité & de satisfaction, il y avoit, pendant tout le temps qu'ils duroient, une suspension d'armes générale dans toute la Grece : toutes les hostilités cessoient alors, & tout mouvement de guerre étoit interrompu. Il est aisé de sentir combien un pareil usage devoit contribuer à réunir les cœurs & faire cesser les troubles & les divisions. La célébration des jeux, en ramenant pour un temps, la paix & la tranquillité, disposoit assez volontiers les esprits à s'en assurer irrévocablement les avantages. On peut regarder, à tous égards, l'institution des jeux de la Grece, comme un chef-d'œuvre de politique & de prudence.

2. Une assemblée sans permanence est sans force. Des hommes réunis pour un temps limité, & dont la plûpart sont choisis sans épreuve, ne peuvent éclaircir tous les intérêts, discuter tous les droits, & lever tous les doutes.

3. [756.] L'assemblée générale, composée des évêques & des seigneurs de la nation, s'appelloit le Champ de Mars, *Campus Martius*, parce qu'elle se tenoit le premier jour de ce mois, & en rase campagne. Pepin la fixa au premier Mai ; & on l'appella le Champ de Mai, *Campo Maius*. La cavalerie commençant à s'introduire dans les armées fran-

çoises, il étoit nécessaire de choisir une saison commode pour les fourrages.

(*Anecdotes françoises.*)

4. Louis le Gros diminua l'autorité des seigneurs, par l'établissement des *Communes*... On forma, de tous les serfs, un corps qui devint par la suite, le *tiers-état*. En 1304 leurs députés parurent, pour la premiere fois, aux assemblées générales de la nation... Il est vrai que l'établissement des *Communes* mettoit les armes à la main à des bourgeois & à des artisans, & leur donnoit la facilité de se porter aux plus grandes violences, sous prétexte d'empêcher les désordres ; mais on remédia par-là, à un mal plus pressant, qui résultoit des entreprises continuelles de la plupart des hauts seigneurs sur l'autorité royale. Dans la suite des temps, on réprima l'indépendance des villes, en reprenant les priviléges qui leur avoient été accordés pour des raisons qui ne subsistoient plus.

5. Le comte de Leicester, en 1264, de concert avec les barons, convoque, au nom de Henri III, roi d'Angleterre, un parlement, pour y faire confirmer le nouveau plan de gouvernement qu'ils avoient dressé. Pour rendre cette assemblée plus solemnelle, il fit signer au roi des commissions pour établir, dans les provinces, des officiers ou magistrats, que l'on nomma *Conservateurs*, parce que leur destination étoit de conserver les priviléges du peuple. Il obligea ensuite

le roi de ſigner un ordre qui enjoignoit à ces conſervateurs de nommer, dans chaque comté, quatre chevaliers, pour aſſiſter au prochain parlement, & y repréſenter leurs provinces. Telle eſt l'origine du droit qu'ont eu depuis les communes de s'aſſembler en parlement. En 1303 le tiers-état de France imita celui d'Angleterre; mais il s'eſt déſiſté de ce droit dans le dix-ſeptieme ſiécle.

Voyez JEUX DES ANCIENS.

ASSIDUITÉ.

1. Vous faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable maîtreſſe à toute heure, & des journées entieres: ce que vous gagnez par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrez ſur la durée de votre commerce. (*FONTENELLE.*)

2. Son aſſiduité au travail ne trouvera point de foi chez nos neveux, parce qu'elle n'a point d'exemple chez nos ancêtres.

(*Hiſtoire Ottomane.*)

3. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mene à la fortune; mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt cher pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

ASTROLOGIE.

1. C'eſt une effronterie puniſſable par le magiſtrat, que de publier qu'un tel & un tel mourront une telle année; car combien

y a-t-il de gens qu'une ſemblable menace eſt capable de faire mourir? De tels prophetes s'engagent preſque néceſſairement à une démarche anti-chrétienne ; c'eſt-à-dire, à s'informer curieuſement ſi ceux qu'ils ont menacés, ſont bien malades, & à s'affliger de leur bon état ; car où ſont les gens qui n'aiment mieux voir dans le tombeau celui dont ils ont prédit la mort, que de ſe voir dans l'ignominie d'avoir été faux prophete?

(*GASSENDI.*)

2. Sylvius, profeſſeur en éloquence & principal du collége de Beauvais à Paris, après avoir dit un jour à Turnebe ſon ami tout le mal poſſible des aſtrologues, l'aſſura qu'il avoit ſouvent pris la peine au commencement de l'année de parcourit tout l'almanach, & de marquer *temps ſerein* par-tout où ils mettoient temps pluvieux ; vent, par-tout où ils mettoient *calme ; temps couvert*, partout où ils mettoient *ſérénité ;* & qu'ayant pris garde à l'événement, il avoit trouvé qu'il étoit de beaucoup meilleur aſtrologue qu'eux.

3. Un aſtrologue ayant averti un prince de mettre ordre à ſes affaires, parce qu'il devoit mourir dans trois jours ; ce prince lui demanda s'il avoit prévu de quelle mort lui-même devoit mourir ; & ſur ce qu'il l'aſſura qu'il mourroit d'une fievre chaude, le prince lui dit : Hé bien ! pour faire connoître la vanité de ta ſcience, tu ſeras pendu

tout-à-l'heure. Comme on s'étoit déja saisi de ce malheureux, pour le conduire au supplice : Voyez, Monseigneur, dit-il au prince, si ma prédiction n'est pas véritable ; tâtez-moi le pouls, vous sentirez si je n'ai pas la fiévre. Cette subtilité lui sauva la vie.

4. Gassendi disoit que l'astrologie judiciaire étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé. Il avoit appris l'astronomie en vue de l'astrologie ; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna, pour se donner entiérement à l'astronomie ; qu'il la combattit par ses écrits, & qu'il en détourna ses disciples. Néanmoins il se repentit sur la fin de sa vie de l'avoir fait ; non qu'il eût changé de sentiment ; mais, disoit-il, parce que la plûpart étudiant auparavant l'astronomie, pour devenir astrologues, il s'appercevoit que plusieurs ne vouloient plus l'apprendre, depuis qu'il avoit décrié l'astrologie.

5. Un grand & un esclave naissent au même instant ; c'est un fait qui ne peut être que fort ordinaire. Cependant l'un s'avance dans une carriere brillante, l'autre ne marche que sur des épines : néanmoins l'astrologue, en suivant les regles de son art, n'a pu dire que les mêmes choses sur les mêmes apparences du ciel, & non-obstant cela, ces deux hommes ont une fortune bien différente : donc l'astrologie est fausse.

6. Quelques-uns soutiennent que l'astro-

logie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile ; parce que les choſes ne ſe peuvent éviter, quand elles ſe pourroient prévoir.

7. Pour prédire l'avenir, il faut le connoître ; c'eſt-à-dire, recevoir une idée de l'objet que l'on prévoit. Il eſt donc impoſſible de prédire, puiſque l'objet que l'on ſuppoſe prévu, n'étant encore qu'un pur néant, il ne peut former aucune idée, ni faire impreſſion ſur notre eſprit. *Nihili nulla actio, nulla paſſio.* Ainſi, puiſque, ſans ce moyen, il n'eſt pas naturel de prédire l'avenir, il faudroit, pour le faire, que celui qui s'en mêle eût une parfaite connoiſſance de l'enchaînement de toutes les cauſes & de tous les effets qu'elles produiſent dans l'harmonie du monde ; de maniere que, par le moyen de cette connoiſſance univerſelle, il eût préſent à ſon imagination généralement tout ce qui ſe doit faire depuis le moment qu'il prédit, juſqu'au jour où la choſe qu'il prédit doit arriver, afin qu'il pût dire : cette choſe arrivera néceſſairement en un tel temps, parce que c'eſt une ſuite néceſſaire de tant d'autres que je connois auſſi devoir arriver auparavant, & avec leſquelles elle eſt enchaînée d'une maniere que toutes dépendent l'une de l'autre. Il faudroit, dis-je, que celui qui prédit, connût tous les reſſorts de la machine ronde ; tout ce qui s'y fait & s'y doit faire, par une ſuite néceſſaire de cauſes & d'effets : mais, comme cette connoiſſance n'eſt pas

même du ressort des anges & des démons, encore moins des hommes; & qu'elle doit être nécessairement d'un Dieu, qui voit tout, qui sait tout, & à qui tout est présent, parce que c'est une connoissance de tout l'univers, qui ne peut être que dans celui qui l'a fait; il est donc certain que, pour dire ce qui doit arriver demain, dans une semaine, dans un mois, dans un an, il faut que la chose qui doit arriver, imprime en nous son espece, parce qu'il faut que nous la connoissions, ou bien que nous ayons cette connoissance parfaite de tout l'univers, dont je viens de parler; il est certain qu'on ne sauroit prédire l'avenir, & par conséquent que toutes les règles de l'astrologie, de la chiromancie, de la géomancie, de la magie, & des autres sciences vaines, sont autant de faussetés inventées par les fourbes, pour attraper les simples, sur-tout les femmes qui ont tant de curiosité de savoir l'avenir. Si les saints prophetes & les patriarches ont prédit, c'est parce que Dieu a suppléé au défaut des causes secondes & des loix de la nature en leur personne: il a rendu présent à leur esprit ce qui n'étoit que futur, en leur imprimant des especes de ces choses, comme si elles eussent existé réellement devant leurs yeux. Ces saints hommes n'ayant donc prédit l'avenir que par le secours de Dieu; ce n'est point une autorité pour ceux qui veulent soutenir ces scien-

ces ridicules. Que ceux qui en font profession, fassent connoître quel rapport les choses futures ont avec la situation des astres, les linéaments de la main, les points dont les Géomanciens se servent, les noms des particuliers, & tant d'autres fourberies de même nature.

8. Ciceron réfuta la folle pensée de ces astrologues, appellés souvent Chaldéens, du pays où cette science avoit pris son origine; qui, en conséquence des observations faites, disoient-ils, par leurs prédécesseurs, sur tous les événements passés pendant l'espace seulement de quatre cent soixante-dix mille ans, prétendoient connoître sûrement par l'aspect & la combinaison des astres & des planettes, dans le moment de la naissance d'un enfant, quels seroient son génie, son caractere, ses mœurs, la constitution de son corps, ses actions, en un mot tous les événements & la durée de sa vie. Il releve mille absurdités d'un sentiment dont le ridicule seul doit inspirer du mépris ; & demande pourquoi d'une infinité d'enfants qui naissent dans le même moment, & sans doute sous l'aspect précisément des mêmes astres, il n'y en a pas deux dont le sort & la vie se ressemblent. Il demande encore si, de ce grand nombre d'hommes qui périrent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, tous étoient nés sous les mêmes constellations.

On ne croiroit pas qu'un art si absurde, uniquement fondé sur l'imposture & l'artifice, dit Pline, eût pu acquérir tant de crédit dans tout l'univers & dans tous les siécles. Ce qui lui a donné un si grand cours, continue cet auteur, est la curiosité naturelle à l'homme de percer dans l'avenir, & de connoître par avance ce qui doit lui arriver; jointe à une superstitieuse crédulité, qui se trouve agréablement flattée par les magnifiques promesses dont ces diseurs de bonne aventure ne sont pas avares.

Nos écrivains modernes, &, entr'autres, Gassendi & Rohault se sont déclarés avec la même force contre la folie de cette prétendue science; & ont démontré qu'elle étoit également destituée & de principes & d'expériences.

De principes. Le ciel, selon les astrologues, est divisé en douze parts égales: elles sont prises, non selon les poles du monde, mais selon ceux du zodiaque. Les douze portions du ciel ont chacune un attribut, comme les richesses, la science, les parents, & ainsi du reste: la portion la plus importante & la plus décisive, est celle qui est prochainement sous l'horison, & qui est appellée l'ascendant, parce qu'elle est prête à monter & à paroître sur l'horison, lorsqu'un homme vient au monde. Les planettes qui ne sont qu'à certaines distances entre elles, sont aussi ou heureuses ou funestes. Je passe

plusieurs autres hypothèses, toutes également arbitraires ; & je demande si un homme de bon sens peut les admettre. . . . Le moment précis, & d'où dépend tout le reste des prédictions, est celui de la naissance. Et pourquoi pas celui de la conception ? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant neuf mois de grossesse ? Peut-on même jamais, dans la rapidité incroyable du mouvement des cieux, être sûr d'avoir saisi le moment précis & décisif, sans qu'il y ait eu du plus ou du moins, ce qui suffit pour tout renverser ? Il y a mille questions pareilles à faire.

D'expériences. Ils peuvent encore moins se flatter d'en avoir. Elles ne pourroient consister que dans les observations qu'on auroit faites d'événements arrivés toujours de la même sorte, lorsque les planettes se seroient trouvées dans une certaine situation. Or, du consentement de tous les astronomes, il faut plusieurs milliers d'années pour rencontrer seulement deux fois telle constitution des astres que l'on voudra s'imaginer ; & il est très-certain que celle que le ciel doit avoir demain, ne s'est point encore vue depuis la création du monde. C'est sur de pareils fondements qu'est posé tout l'édifice de l'astrologie judiciaire.

Voyez ASTRONOMIE, PLANETTES, ROBINS.

ASTRONOMIE.

1. Suivant M. de la Lande, dans l'explication qu'il donne de quelques phénomenes qui résultent de la gravitation universelle & réciproque des astres, les orbites de Vénus & de Mercure ne sont pas des courbes fermées, mais des especes de spirales; de maniere que ces deux planettes finiront par se précipiter dans le soleil. Il en sera de même un jour de la terre. Heureusement toutes ces prédictions ont un terme fort éloigné, & ne doivent point nous causer d'inquiétude.

2. L'astronomie est une des sciences les plus sublimes, les plus intéressantes & les plus utiles, sur-tout en ce qu'elle nous présente des preuves si fortes de l'existence, de la sagesse, du pouvoir, de la bonté & de la suprême distinction du souverain Être, qu'on peut dire, sans hyperbole, qu'un astronome impie est un fou.

Notre terre, quoique sa circonférence soit de 25,020 milles, ne paroîtroit qu'un point, étant vue du soleil; & cette distance est cependant si petite, comparée à celle des étoiles fixes, que, si l'orbite de notre terre autour du soleil, étoit un corps solide, elle ne paroîtroit elle-même qu'un point, vue des étoiles, quoique le diametre de cette orbite soit au moins de 162 millions de milles. Ces étoiles sont elles-mêmes

placées à différentes diſtances de nous ; les téleſcopes en découvrent des milliers, que nos yeux ne pourroient appercevoir ſans ce ſecours, & vraiſemblablement ils ne découvrent pas toutes celles qui exiſtent ; en ſorte qu'on ne peut aſſigner aucunes bornes à leur éloignement & à leur nombre, & qu'il n'y a rien d'abſurde dans la penſée de M. Huygens, qui ne regarde pas comme impoſſible qu'il y ait des étoiles ſi éloignées de nous, que leur lumiere ne ſoit pas encore parvenue à la terre, depuis la création du monde, quoique la vîteſſe de la lumiere ſoit un million de fois plus grande que celle d'un boulet de canon.

3. Atlas, fils de Japet & roi de Mauritanie, fut un ſavant aſtronome ; & comme il alloit ſouvent obſerver les aſtres ſur les montagnes, les poëtes ont feint qu'il ſoutenoit le ciel ſur ſes épaules, & qu'il fut changé en montagne.

4. L'aſtronomie tire beaucoup de ſecours de la géométrie, pour meſurer les diſtances & les mouvements tant vrais qu'apparents des corps céleſtes ; de l'algebre, pour réſoudre ces mêmes problêmes, lorſqu'ils ſont trop compliqués ; de la méchanique & de l'algebre, pour déterminer les cauſes des mouvements des corps céleſtes ; enfin des arts méchaniques, pour la conſtruction des inſtruments avec leſquels on obſerve.

5. Nous avons dit de feu M. Caſſini, que les

les cieux lui racontoient ſans ceſſe la gloire de leur Créateur; les animaux la racontoient auſſi à M. Méry. L'aſtronomie, l'anatomie ſont en effet les deux ſciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caracteres du ſouverain Etre: l'une annonce ſon immenſité par celle des eſpaces céleſtes; l'autre ſon intelligence infinie, par la méchanique des animaux. On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage; l'intelligence prouve encore plus que l'immenſité.

(*FONTENELLE.*)

Voyez COMETES, FÊTES, TERRES.

ATHÉISME.

1. L'hypocriſie & l'athéiſme ſont préſentement montés à leur comble : on n'a jamais moins cru, & on n'a jamais fait ſemblant de tant croire.

2. On peut oppoſer aux athées, comme un principe inconteſtable, que le haſard ne peut jamais agir d'une maniere uniforme & conſtante, comme on voit remuer l'univers. Si l'on jettoit toujours le même nombre avec dix mille dés, ou ſi chaque coup ſurpaſſoit toujours cinq fois le nombre du coup précédent, ou qu'il fût toujours cent fois au-deſſous, qui ne s'imagineroit qu'il y a quelque puiſſance inviſible qui dirige le coup ? Il eſt beaucoup plus probable que cent millions de dés jettés au haſard ameneroient cent millions de fois le même nom-

bre, qu'il ne l'eſt de s'imaginer que le corps d'aucun animal puiſſe être organiſé par le concours fortuit des atômes de la matiere. Mais de vouloir que le même haſard ſe trouve dans un nombre infini d'exemples, il faut être d'une crédulité qui paſſe toutes les bornes du ſens commun.

3. L'incrédulité n'eſt pas d'une nature ſi maligne que le vice. On convient en général qu'un incrédule vertueux peut être ſauvé, ſur-tout dans le cas d'une ignorance invincible, & qu'il n'y a point de ſalut pour un croyant vicieux.

4. François I aima, dans ſa jeuneſſe, une fille nommée Cureau ; & quelques écrivains aſſurent qu'il eut d'elle le fameux Etienne Dolet, brûlé à Paris en 1546, pour crime d'athéiſme.

5. Platon prétend qu'on n'a jamais vu vieillir perſonne dans l'opinion qu'il n'y a point de Dieu.

6. On parle d'une eſpece d'incrédules qu'on appelle athées ; & s'il y en a, ce que je ne crois pas, ce n'eſt point à force de raiſonner, qu'ils le deviennent. Quand ils auroient tout l'eſprit poſſible ; quand ils en feroient l'abus le plus fin & le plus ſubtil, ce n'eſt point de-là que leur incrédulité tire ſa force. Avec beaucoup de ſubtilité d'eſprit, on peut s'égarer juſqu'à eſſayer de ne rien croire, mais je crois qu'on n'y parviendra jamais; il faut encore autre choſe pour cela; il faut

être fait d'une certaine façon. On ne devient fermement incrédule, que quand on est né avec le malheureux courage de l'être. De ce courage, les uns en ont plus, les autres moins; il se développe plus tard chez les uns, plutôt chez les autres; chez quelques-uns tout d'un coup. Ce courage, le raisonnement ne le donne point; c'est en soi qu'on le trouve; & il vient, ou d'une incapacité naturelle de se mettre en peine de la question, d'une indifférence profonde & presque insurmontable pour tout ce qui en peut arriver; ou d'une impossibilité comme absolue de se gêner, supposé qu'il fallût prendre un autre parti que celui qu'on a pris. Otez dans l'incrédule les choses que je dis-là; ne lui laissez que son esprit & ses raisonnements, je lui défie qu'il s'y fie; mais, avec ces mêmes choses, il n'a que faire de ses raisonnements; il les a de trop pour devenir ce qu'il lui plaira.

7. Presque tous les Payens étoient réellement athées: ils reconnoissoient des dieux, mais c'étoient des dieux qui déshonoroient la Divinité.

8. Sans faire tort aux Epicuriens, Pyrrhoniens & Académiciens, on peut les regarder comme de vrais athées, puisqu'ils faisoient profession de douter de tout.

9. C'est à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu est contradictoire, & qu'il est impossible qu'un tel être existe. Quand même

nous ne pourrions pas démontrer la possibilité de l'Être souverainement parfait, nous serions en droit de demander à l'athée les preuves du contraire; car étant persuadés, avec raison, que cette idée ne renferme point de contradiction, c'est à lui à nous montrer qu'elle en renferme: c'est le devoir de celui qui nie d'alléguer ses raisons.

(*M. Formei.*)

10. Il y avoit, dans le dernier siecle, beaucoup d'athées en Angleterre, comme en France & en Italie. Ce que le Chancelier *Bacon* avoit dit, qu'un peu de philosophie rend un homme athée, & que beaucoup de philosophie mene à la connoissance d'un Dieu, est vrai.

11. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, & que l'univers prouve un Dieu. (*M. de Voltaire.*)

12. Un chrétien, qui travaille à la conversion de l'athée le plus endurci, mérite d'être excusé, parce qu'il a en vue les intérêts de l'athée & les siens propres. L'athée qui cherche à gagner un chrétien, est inexcusable, parce qu'il ne se propose aucun avantage ni pour lui-même, ni pour son disciple. (*M. Addisson.*)

13. L'homme pieux & l'athée parlent toujours de religion; l'un parle de ce qu'il aime, & l'autre de ce qu'il craint.

M. Bayle a prétendu prouver qu'il valoit

mieux être athée qu'idolâtre ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point du tout de religion, que d'en avoir une mauvaise. « J'aimerois mieux, » dit-il, que l'on dit de moi, que je n'existe » pas, que si l'on disoit que je suis un mé» chant homme. » Ce n'est qu'un sophisme, par la raison qu'il n'est d'aucune utilité au genre humain, que l'on croye qu'un certain homme existe, au lieu qu'il est très-utile que l'on croye que Dieu est. De l'idée qu'il n'est pas, suit l'idée de notre indépendance ; ou si nous ne pouvons pas avoir cette idée, celle de notre révolte. (*Esprit des Loix.*)

14. Les loix civiles ont condamné quelques athées à la mort ; les loix qui les auroient fait punir comme des foux, m'auroient paru plus sensées. Il est des crimes, dans la punition desquels le mépris est encore plus nécessaire que la rigueur ; & c'est, selon moi, trop honorer les athées, que de les faire mourir comme des gens dangereux par leurs opinions. Leurs sentiments sont si insensés, qu'ils ne méritent que le châtiment réservé à la folie. (*Critique du siecle.*)

Voyez DÉISTES.

ATTACHEMENT.

1. On croyoit Milord fort attaché à ma personne : ceux qui le pensoient, ne savoient pas combien celui dont la complaisance

amuse un grand, peut séduire son esprit; sans intéresser son cœur.

(*Me RICCOBONI.*)

2. On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

3. Je ne suis pas de ceux qui s'attachent plutôt par foiblesse que par goût; qui offrent leur hommage & non pas leur cœur.

4. Nous sommes extrêmement portés à l'idolâtrie, & cependant nous ne sommes pas fort attachés aux religions idolâtres; nous ne sommes gueres portés aux idées spirituelles, & cependant nous sommes très-attachés aux religions qui nous font adorer un être spirituel. C'est un sentiment heureux, qui vient en partie de la satisfaction que nous trouvons en nous-mêmes, d'avoir été assez intelligents, pour avoir choisi une religion qui tire la Divinité de l'humiliation où les autres l'avoient mise. Nous regardons l'idolâtrie comme la religion des peuples grossiers; & la religion qui a pour objet un être spirituel, comme celle des peuples éclairés. Quand avec l'idée d'un être spirituel suprême, qui forme le dogme, nous pouvons joindre encore des idées sensibles qui entrent dans le culte, cela nous donne un grand attachement pour la religion; parce que les motifs dont nous venons de parler, se trouvent joints à notre penchant

naturel pour les choses sensibles. Aussi les Catholiques, qui ont plus de cette sorte de culte, que les Protestants, sont-ils plus invinciblement attachés à leur religion, que les Protestants ne le sont à la leur, & plus zélés pour sa propagation.

(*Esprit des Loix.*)

5. L'histoire des nations ne nous fournit point de peuple qui ait eu, & qui ait plus d'attachement, d'amour & de zele pour leurs princes, que les François n'en ont fait paroître dans tous les temps pour leurs légitimes souverains: ils n'ont jamais voulu souffrir sur le trône que de légitimes successeurs.

Voyez DÉLICATESSE.

AUGURES.

1. Ciceron observe que, malgré les principes des Romains dans la science des augures, l'opposition de ce qu'ils présageoient arrivoit jusques à la contrariété.

Cette remarque est trop forte contre la doctrine des présages; car, puisqu'il n'y a que Dieu qui connoisse l'avenir, c'est Dieu seul qui envoie les présages. Or Dieu ne se contredit point lui-même; il ne fait donc pas servir les mêmes choses à présager le bien & le mal.

Voici une considération de plus grand poids. Que pouvoit-on dire de plus frivole, que de soutenir qu'on ne se repentoit pas

d'avoir ſuivi les auſpices que le ciel avoit préſentés, pendant qu'on alloit joindre Pompée; qu'on ne s'en repentoit point, dis-je, puiſqu'on avoit toujours préféré la gloire à la poſſeſſion d'un royaume? Que fait cela pour les auſpices? Ne ſaviez-vous pas, avant qu'ils vous fuſſent préſentés, ce que vous deviez à l'amitié du peuple romain; ce que la fidélité, ce que la juſtice exigeoient de vous? N'étiez-vous pas très-perſuadé que la gloire, que l'honneur, que la vertu ſont préférables à une couronne! Ce n'eſt donc pas pour vous apprendre ces vérités, qu'une corneille a chanté heureuſement ſur votre chemin *; vous les ſaviez déja, tout comme préſentement. Les augures n'apprennent point les doctrines de morale, mais les bons ou les mauvais évenements. S'ils vous ont promis un bon ſuccès, ils vous ont trompé; vous avez fui avec Pompée, & vous avez été dépouillé de vos états par le vainqueur. (*BAYLE.*)

2. On prenoit chez les Romains l'augure du vol & du chant des oiſeaux. Les oiſeaux dont on prenoit l'augure par le vol, étoient nommés *alites* ou *præpetes*, les autres *oſcines*; quelques uns étoient *oſcines* & *præpetes*. Les cygnes & les colombes n'étoient point des oiſeaux appellés augurals; mais, dans certaines occaſions, on prenoit augure de tout.

Tout cet art des augures & des aruſpices

* A Déjotarus.

fut introduit dans Rome par les Tofcans, fort adonnés à cette forte de divination. Arufpice, qui prédit l'avenir par l'infpection des entrailles des victimes.

Les Anciens ne célébroient aucun mariage, fans confulter les augures, fuivant la difcipline des Tofcans qui furent les inventeurs de cette fcience.

Les Étruriens, grands maîtres dans l'art des augures, avoient décidé que les chevaux étoient d'un heureux préfage.

Le fceptre augural étoit un bâton recourbé en forme de croffe, dont fe fervoient les augures pour défigner les diverfes régions du ciel, lorfqu'ils confultoient la volonté des dieux par le vol des oifeaux.

C'étoit la coutume des augures & de tous ceux qui adreffoient leurs prieres aux dieux, de tourner le vifage vers l'orient.

A la defcente dans un pays étranger, on prenoit l'augure à la vue de tout ce qui fe préfentoit d'abord.

Les Romains ne croyoient pas qu'un augure favorable fût fuffifant, s'il n'étoit confirmé par un fecond. De-là eft venu le terme *fecundare*, favorifer, faire profpérer.

Ils jugeoient que les phénomenes apparus à la gauche étoient d'un augure favorable. La raifon de cette croyance eft, que celui qui obfervoit le ciel, étant tourné vers l'orient, avoit le pôle arctique à fa gauche. Or, ce pôle, toujours élevé fur l'horifon,

eſt cenſé voiſin de la demeure des dieux céleſtes, & par conſéquent les phénomenes qui paroiſſent de ce côté, ſemblent être préſentés par les dieux de l'olympe. A la droite de l'obſervateur, tournée vers l'autre pôle qui eſt ſous l'horiſon, les phénomenes paroiſſent envoyés par les dieux infernaux.

C'étoit la coutume des Romains, lorſqu'il leur étoit arrivé quelque mauvais ſuccès à la guerre, de retourner à Rome prendre de nouveaux augures; & ſi on en étoit fort éloigné, on déſignoit un endroit ſur le territoire conquis, qu'on appelloit romain; c'étoit-là où le général alloit renouveller les auſpices.

Des auteurs prétendent que la ſcience des augures avoit été connue des Chaldéens, de pluſieurs autres Aſiatiques & Grecs, quoique les Toſcans s'en prétendiſſent les inventeurs, parce qu'ils l'avoient, diſent ces mêmes hiſtoriens, beaucoup perfectionnée, s'il peut y avoir de la perfection à extravaguer.

Voyez MIRACLES, PRÉDICTIONS, PRÉSAGES.

AUMÔNE.

1. La libéralité & l'aumône ſont, ce me ſemble, un ſecret que Dieu a inventé, pour que l'or & l'argent fuſſent quelque choſe de précieux pour un vrai chrétien. Il faut être bien fou, pour ſe priver, par ſa dureté, du

plus doux fruit des richesses, qui, sans le plaisir d'en assister les malheureux, devroient être tout-à-fait viles & méprisables. Le spectacle le plus doux, est de regarder les heureux qu'on a faits.

2. Un jour que Me de Maintenon venoit de faire un acte de charité très-considérable, on lui dit : Mais, Madame, il faudra vous nommer la mere des pauvres. Pour bien faire l'aumône, répondit-elle, il faut souffrir du soulagement qu'on donne aux autres. Ma place empêche que je ne manque de rien. Mes charités sont pour moi un si grand plaisir, qu'elles ne sauroient être un mérite. Que je me trouverois heureuse, s'écria-t-elle d'un ton pénétré, si je pouvois devenir pauvre à force de secourir des pauvres! Je n'aime point les voyages de Marly, je n'y puis faire aucun bien. A Fontainebleau, j'ai mes pauvres d'Avon : je n'aime que les lieux où je puis répandre de l'argent. Hier il ne tint qu'à moi d'avoir cent mille écus de rente. J'étois avec le roi dans son carrosse. Il me dit : Mais, Madame, vous n'avez rien : il me pressa plus qu'il n'a jamais fait. Je le priai de ne point s'inquiéter là-dessus, & que j'avois assez, & que plus de bien ne me rendroit pas réellement plus riche. Les revenus du roi appartiennent au royaume : c'est de-là qu'il les tire, c'est là qu'il doit les renvoyer. Ils doivent être employés aux besoins des peuples & non

au luxe d'une femme : je dis luxe, parce que, dans l'état où je suis, ne pouvant jamais parvenir à prendre sur mon nécessaire, toutes mes aumônes ne sont qu'une espece de luxe, bon, & permis à la vérité, mais sans mérite ; & voilà, ma chere fille, les inconvénients de ma place ; il y a des vertus qui y deviennent impossibles. Méfiez-vous donc de toutes les fortunes que l'on fait au chevet des rois.

3. Choisissez-vous le secret pour cacher l'aumône dans le sein des misérables ? défiez-vous du pharisien qui prie Dieu & donne des aumônes en public, pour exciter les hommes à le louer.

4. Je crois qu'il faut faire ses aumônes avec discernement, & même avec avarice. L'expérience m'a appris qu'on donne souvent à des personnes qui prennent de toutes mains : c'est un vol qu'elles font à ceux qui sont plus honteux & moins secourus.

5. Un roi fait l'aumône, en dépensant beaucoup & à propos. Je lui réponds : Cela est vrai ; mais tant de gens que vos guerres, vos bâtiments & vos maitresses ont réduits à la mendicité par la nécessité des impôts, il faut bien les soulager aujourd'hui. Nommez cela pension ou aumône ; mais il est bien juste que ces malheureux vivent par vous, puisqu'ils ont été ruinés par vous-même : si ce n'est pas une aumône, c'est une restitution.

(*Lettres de* MAINTENON.)

6. En 1760 un Oriental, qui se disoit prince du *Mont-Liban*, sollicita à Rome la congrégation *de propagandâ fide*, de lui accorder des lettres-patentes pour aller quêter dans les états des princes catholiques; on les lui refusa, parce que ces secours sont réservés aux seuls princes qui ont perdu leurs états pour cause de religion.

7. J'ai connu une dame qui s'est ruinée à acheter tout ce qu'elle trouvoit à bon marché. Je suis de même pour les aumônes, & je ne puis résister aux petites.

8. Vivre d'aumône, c'est porter les livrées de la providence.

9. Un pauvre demandant l'aumône à un soldat: Donnez-moi quelque chose pour l'amour de Dieu, & je le prierai pour vous. Le soldat lui donna quelque piéce de monnoie, & lui dit: Prends, & prie Dieu pour toi-même; je ne prête point mon argent à usure.

AUTEURS.

1. Paris fourmille de beaux esprits; il n'y en eut jamais tant; mais il en est d'eux à-peu-près comme d'une armée; il y a peu d'officiers généraux, beaucoup d'officiers subalternes, un nombre infini de soldats.

J'appelle officiers généraux, les auteurs qu'en fait d'ouvrages de goût le public avoue pour excellents.

Après eux viennent les grands médiocres

dans le même genre de travail. Paſſez-moi ce nom plaiſant que je leur donne, ou bien mettons-les à la tête des officiers ſubalternes; appellons-les les premiers de ceux-là.

Imaginez-vous, Madame, un eſpace entre l'excellent & le médiocre ; c'eſt celui qu'ils occupent. Leurs idées ſont intermédiaires. Ce n'eſt pas que ce milieu qu'ils tiennent ſoit ſenti de tout le monde; il n'appartient qu'au lecteur excellent lui-même de les y voir; & leur caractere d'eſprit, généralement parlant, leur fait tour-à-tour trop de tort & trop d'honneur. Trop de tort, parceque bien des gens, machinalement connoiſſeurs du beau, ne ſe ſentant pas aſſez frappés du ton de leurs idées, les confondent avec les médiocres: trop d'honneur, parce que bien des gens auſſi n'ayant qu'un goût peu sûr, peu déciſif, les jugent excellents ſur la foi du peu de plaiſir qu'ils prennent à la lecture de leurs ouvrages.

Après eux ſont les médiocres, comme les officiers ſubalternes; gens dont le talent eſt de fixer avec ordre, ſur du papier, un certain genre d'idées raiſonnables, mais communes, qui ſuffiſent pour le commerce & la conduite des honnêtes gens entr'eux, & par-là ſi familieres, qu'elles ne méritent pas d'être expreſſément offertes à la curioſité du lecteur un peu délicat.

(*MARIVAUX.*)

2. Les Anglois, qui se piquent tant de justesse & de profondeur, font plus de cas de lui que d'aucun autre auteur françois: est-ce pour exalter Montaigne, ou pour déprimer notre nation? (*MAUPERTUIS.*)

3. Selon la justice, tout travail honnête doit être récompensé de louange ou de satisfaction. Quand les bons esprits font un ouvrage excellent, ils sont justement récompensés par les suffrages du public. Quand un pauvre esprit travaille beaucoup pour faire un mauvais ouvrage, il n'est pas juste ni raisonnable qu'il attende des louanges publiques; car elles ne lui sont pas dûes: mais afin que ses travaux ne demeurent pas sans récompense, Dieu lui donne une satisfaction personnelle, que personne ne lui peut envier, sans une injustice barbare; tout ainsi que Dieu, qui est juste, donne de la satisfaction aux grenouilles de leur chant: autrement le blâme public, joint à leur mécontentement, seroit suffisant pour les réduire au désespoir. (*le pere GARASSE.*)

4. L'homme qui écrit, ne peut avoir que deux objets, l'utile & l'amusant. Peu d'auteurs sont parvenus à les réunir. Celui qui instruit, ou dédaigne d'amuser, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuse, n'a pas assez de force pour instruire; ce qui fait nécessairement que l'un est toujours sec, & que l'autre est toujours frivole.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

5. Il n'y a pas de marque plus sûre de folie, que de persister à vouloir mourir de faim, pour avoir le plaisir de désoler le public par de mauvais écrits.

(*Remarques sur la Dunciade de Pope.*)

6. Xénophon & Quintilien donnent de l'éducation à la jeunesse ; Platon remplit l'esprit de hautes idées ; Aristote apprend à raisonner ; Ciceron montre à bien parler & à bien écrire ; Séneque enseigne à bien philosopher ; le vieux Pline ouvre l'esprit à une grande étendue de connoissance & d'érudition ; Esope & Phedre forment les mœurs ; Socrate & Epictete les perfectionnent & les policent ; Plutarque fournit des sujets de conversation, & donne de grands exemples ; Homere représente avec naïveté les différentes conditions de la vie humaine, & fait voir l'homme dans toutes les situations où il se peut trouver ; Salluste fait connoître entiérement les caracteres des Grands ; Plaute & Térence marquent ceux des particuliers & du peuple ; Ovide montre comment il faut s'attendrir & se plaindre ; Horace & le jeune Pline font voir le tour délicat qu'il faut donner à la flatterie permise, pour qu'elle paroisse juste & raisonnable ; Tacite inspire la plus fine politique ; Thucydide forme les orateurs d'état ; César & Quinte-Curce font les héros.

7. Il n'importe pas extrêmement au public de savoir qui est l'auteur d'une nouvelle

velle invention, pourvu qu'elle ſoit utile ; mais, comme il lui importe qu'il y ait des inventions nouvelles, il en faut conſerver la gloire à leurs auteurs, qui ſont excités au travail par cette récompenſe.

(*M. DE FONTENELLE.*)

Voyez LUNE, MÉDIOCRITÉ, NÉGLIGENCES, SPECTACLES.

AUTORITÉS.

1. Un Prince ſi bien intruit des juſtes bornes qu'on doit mettre à l'autorité, qui ne ſe permettoit rien, parce que tout lui étoit permis. (*Me DE MAINTENON.*)

2. Il ne manquoit rien à la gloire & à l'autorité de Céſar ; c'étoit, ſuivant l'expreſſion de Florus, une victime toute parée pour le ſacrifice.

3. Charles I caſſe un troiſieme parlement qui ne vouloit pas ſe ſoumettre à ſes volontés ; ce qui fit voir la force des parlements, dit Clarendon, puiſque l'autorité ſouveraine ſemble alors être réduite à la dure néceſſité d'en affoiblir l'uſage, ne pouvant en borner la juriſdiction. (*M. le Préſident HÉNAULT.*)

4. M. le... a fait deux perſonnes d'un ſeul & même auteur, en diviſant les deux noms qu'il porte. M. le... a penſé ſans doute, dit à ce ſujet M. Bouvard, qu'il en étoit de même des auteurs, que de ces inſectes aquatiques, que les phyſiciens ont trouvé le moyen de multiplier, en les met-

tant en piéces. Nous eussions infailliblement succombé sous le nombre des autorités, s'il lui fût venu dans l'esprit d'appliquer sa méthode à des noms capables de donner, par la division, un produit plus considérable.

5. Le nombre des partisans est souvent une marque d'erreur ; &, comme les mauvaises causes ont leurs avocats, les opinions les plus ridicules ont leurs approbateurs.

6. Il n'est point permis de n'écouter & de ne croire qu'un certain nombre de gens : ils sont certainement hommes ; & quand même ils seroient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles.

7. Le roi d'Angleterre dispose de toutes les charges de justice, police & militaires ; il peut présider à tous les tribunaux, convoquer, ajourner, proroger & casser le Parlement ; son consentement est absolument nécessaire pour la validité d'un acte du parlement, & il peut le refuser, sans en donner la raison. Il a droit de déclarer la guerre & la paix, envoyer, ou recevoir des ambassadeurs, armer par mer & par terre, pourvu qu'il le fasse à ses frais & dépens. Il regle le poids, titre & valeur des monnoies, & fait généralement tout ce qu'un souverain a droit de faire, à la réserve de changer les loix du royaume, & d'imposer des droits ou subsides sur le peuple, sans l'avis & le consentement du peuple représenté par le parlement.



8. En Turquie, un gouverneur, sur-tout quand il est éloigné de la Porte, est aussi maître que le roi le plus absolu: c'est ce qui fait la misere des peuples, & diminue considérablement le nombre des habitants presque dans toute la Turquie... Quelques petits rois tartares vinrent me visiter, selon le cérémonial turc: je les reçus à-peu-près comme un général reçoit un colonel.

(*Mémoires de Bonneval.*)

9. Chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris. Elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis.

10. S'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel, celui de la beauté, à qui rien ne résiste.

11. Parmi les Anglois, rien ne donne du crédit à un homme que ses richesses; c'est la sorte de mérite qui éclipse tous les autres. Quelqu'un comptoit un jour un fait qui ne paroissoit pas vraisemblable; un homme de la compagnie prit la liberté de lui laisser voir qu'il osoit en douter. Monsieur, répondit cet Anglois, je tiens la chose d'un gentilhomme de la province de Kent, qui a quatre mille livres sterling de rente. Il fallut se rendre à cette raison.

12. Dans un pays comme l'Angleterre, où la licence ne passe que pour liberté, l'autorité fait plus que la discipline.

13. Les premiers rois de la seconde race avoient donné toute leur attention à détruire l'autorité des maires du palais, qui leur avoit frayé le chemin du trône; ceux de la troisieme race travaillerent constamment à soumettre les grands vassaux, & à les faire rentrer sous l'autorité royale, dont ils ne s'étoient rendus que trop indépendants.

14. Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succede à la république; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple, qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les rois de Dannemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe. (*Grandeur & décadence des Romains.*)

15. Avant le retour de Charles II, roi d'Angleterre, on avoit agité dans le parlement à quelles conditions on recevroit le nouveau monarque. Le général Monk éluda la proposition, & fit entendre qu'il seroit temps de régler cet article avec le roi, lorsqu'il seroit arrivé; mais lorsqu'on vit ce prince, on n'y pensa plus. Ainsi, après des troubles qui n'avoient eu pour prétexte que la trop grande autorité que s'arrogeoit Charles I, Charles II, par l'adresse de son ministre, monta sur le trône

avec une autorité plus étendue qu'aucun de ses prédécesseurs.

Voyez ABUS, ARMÉES, CHARGES, DROIT D'AINESSE, ETATS, GOUVERNEMENT, OBÉISSANCE, SUPÉRIORITÉ.

AVARICE.

1. Avares, qui, semblables aux pourceaux, ne font plaisir à personne que par leur mort.

2. On n'aime point les richesses pour les richesses. Ceux qui les amassent avec le plus d'avidité, sans en user, pour qui les richesses entassées sont un spectacle si charmant, & que, par cette raison, on accuse de les aimer pour elles-mêmes, ne les aiment au fond que pour les besoins & les commodités de la vie. La crainte de ne pouvoir fournir un jour à ces besoins & à ces commodités, est la cause de leur excessive économie.

L'illusion des avares, dit Mᵉ de la Sabliere, dont nous avons les réflexions parmi celles de M. de la Rochefoucault, *l'illusion des avares est de prendre l'or & l'argent pour des biens*, au lieu que ce ne sont que des moyens pour en avoir. Cette pensée est ingénieuse, mais je ne sais si elle est bien vraie. Certainement l'or & l'argent ne sont par leur nature que des moyens; mais les plus avares ne l'ignorent pas. Leur illusion & leur ridicule n'est pas d'aimer l'or & l'argent pour eux-mêmes, & de les prendre pour des biens, mais de craindre, au milieu des monceaux

d'or & d'argent, de manquer du néceſſaire ; & de s'en priver par cette crainte. Ainſi, quand on dit que les avares ſont leur fin de ce qui n'eſt qu'un moyen, cela veut dire ſeulement que les avares ſont conſiſter leur bonheur, non pas à jouir des plaiſirs & des commodités de la vie, mais à pouvoir en jouir, & à s'aſſurer la poſſibilité de cette jouiſſance pour l'avenir le plus éloigné. Il ne s'agit donc pas, pour corriger un avare, de le déſabuſer ſur la nature des richeſſes ; il faudroit, s'il étoit poſſible, le raſſurer contre toutes les frayeurs de l'avenir & l'incertitude des événements. *Cogitatus præſcientiæ avertit ſenſum. Eccl.* Mais on dit communément qu'il n'y a point de remede contre la peur, & c'eſt pour cela qu'il n'y en a point contre l'avarice. Elle eſt moins une erreur de l'eſprit, qu'une foibleſſe du cœur. La plûpart des avares ont de l'eſprit ; mais ils ſont preſque tous timides & poltrons. Ils réfléchiſſent & ils raiſonnent beaucoup ; & c'eſt ce qui les égare. Guidés dans leurs réflexions & leurs raiſonnements par la crainte qui les agite, ils voient, comme prêts à fondre ſur leur tête, tous les malheurs poſſibles. Les apparences les plus fortes d'une proſpérité durable ne leur ſuffiſent pas pour l'eſpérer ; mais ils ſe croient bien ſages de craindre tout, & en conſéquence de ſe munir contre tout.

3. Les Turcs ſont naturellement fiers, in-

ſupportables dans la proſpérité , doux & traitables dans la diſgrace. Ils ſe confient dans leur multitude, plus faciles à ſe laiſſer vaincre par l'or que par les armes.

4. On comparoit, devant le Taſſe, l'état où étoit alors l'Italie, avec celui où elle s'étoit vue ſous les anciens Romains. Le prince de Conca & ſes freres en ayant dit leur ſentiment, le Manſo fut d'avis à ſon tour, qu'il n'y avoit pas de comparaiſon à faire dans une ſi grande différence d'états. Au contraire, dit le Taſſe, c'eſt cette différence même qui peut donner lieu à une comparaiſon eſſentielle ; & l'on peut dire que la cauſe du changement qu'on voit aujourd'hui, vient de ce que, parmi les Romains, le public étoit riche & les particuliers pauvres ; au lieu que les Italiens, pour enrichir leurs maiſons, ont ruiné le public.

5. L'avare n'uſe point de ſon argent, il ne fait que le ſentir : tout le goût de l'avarice conſiſte à flairer le métal, & à ne l'employer jamais ; cette odeur eſt ſon parfum. Enfin l'avare eſt un chien de chaſſe conduit & attiré par l'odeur de la bête ; il court à droite, il rebrouſſe à gauche, ſans jamais perdre le train ; & lorſqu'il a attrapé ſa proie, il la garde ſoigneuſement, & il a la diſcrétion de n'y pas toucher.

6. Ce que l'on nomme les tons d'harmonie ſociale, je veux dire les rangs, les dignités, les honneurs, devoient être meſu-

rés ſur les degrés de zele, de capacité, ſur l'utilité des ſervices de chaque citoyen. On pouvoit alors, ſans danger, pour encourager tout effort généreux tendant au bien commun, y attacher les idées flatteuſes dont on décore de vains fantômes, objets frivoles de l'envie : ce vice, tout honteux qu'il eſt, n'en veut qu'à ce qui ne peut nous être utile. Il n'exiſte même, & ne peut exiſter qu'où la vanité s'eſt approprié & le nom & les avantages du mérite. En un mot, ſi l'on eût établi que les hommes ne ſeroient grands & reſpectables qu'à proportion qu'ils ſeroient bons, & plus eſtimés qu'à proportion qu'ils auroient été meilleurs, il n'y eût jamais eu entr'eux que l'émulation de ſe rendre réciproquement heureux ; alors l'oiſiveté, l'inaction, auroient été les ſeuls vices, les ſeuls crimes & les ſeuls opprobres ; alors l'ambition auroit été, non le deſir de ſubjuguer ou d'opprimer les hommes, mais celui de les ſurpaſſer en induſtrie, en travail, en diligence : les égards, les louanges, les honneurs, la gloire, auroient été de continuels ſentiments de gratitude ou de conjouiſſance, & non pas de honteux tributs de la baſſeſſe ou de la crainte pour ceux qui les paient, ou de vains & d'orgueilleux appuis de ce qu'on nomme fortune, élévation, pour ceux qui les exigent & les reçoivent.

Le ſeul vice que je connoiſſe dans l'uni-

vers, eſt l'avarice : tous les autres, quelque nom qu'on leur donne, ne ſont que des tons, des degrés de celui-ci ; c'eſt le Prothée, le Mercure, la baſe, le véhicule de tous les vices. Analyſez la vanité, la fatuité, l'orgueil, l'ambition, la fourberie, l'hypocriſie, le ſcélératiſme ; décompoſez de même la plûpart de nos vertus ſophiſtiques, tout cela ſe réſoud en ce ſubtil & pernicieux élément, le *deſir d'avoir ;* vous le retrouverez au ſein même du déſintéreſſement.

Or cette peſte univerſelle, *l'intérêt particulier*, cette fiévre lente, cette étiſie de toute ſociété auroit-elle pu prendre où elle n'eût jamais trouvé, non-ſeulement d'aliment, mais le moindre ferment dangereux ?

Je crois qu'on ne conteſtera pas l'évidence de cette propoſition : que *là où il n'exiſteroit aucune propriété, il ne peut exiſter aucune de ſes pernicieuſes conſéquences.*

(*Syſtême de tous biens en commun.*)

7. La nature des choſes & l'expérience même me convainquirent, après de juſtes réflexions, qu'en ce monde-ci les choſes ne ſont bonnes par rapport à nous, que relativement à l'uſage que nous en faiſons, & que nous n'en jouiſſons ni plus ni moins qu'autant que nous nous en ſervons ; à la réſerve néanmoins de ce qu'on peut amaſſer en temps & lieu, pour exercer la libéralité envers les autres. Qu'on mette dans mon île déſerte, par exemple, l'Harpagon

du monde le plus complet, je soutiens qu'il sera bien-tôt guéri de l'avarice qui le possede: en effet, j'avois du bien par-dessus les yeux, & je ne savois qu'en faire.

8. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire. On a dit qu'il y avoit d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

9. L'avarice profite peu & déshonore beaucoup.

10. Qui ignore l'histoire que l'on dit être arrivée dans cette ville ? (Londres.) Un fameux ladre, se sentant près de sa derniere heure, fit chercher quelques magistrats à qui il remit un billet de cent livres sterling, payables après sa mort, & qui, selon son intention, devoient être employées en usages charitables; mais à peine l'avoient-ils quitté, qu'il les rappella, pour leur proposer de recevoir, au lieu du billet, de l'argent comptant, en rabattant cinq livres sur la somme. (*M. Hume.*)

Voyez AMBITION, IMPÔTS, PAUVRETÉ.

AVENIR.

1. O! mortels aimés des dieux, l'ignorance de l'avenir est le plus grand bienfait que vous ayez reçu de leur bonté: sans elle, sûrs des maux qui vous attendent, vous seriez insensibles aux biens présents.

2. L'homme n'est jamais chez lui, il est toujours au-delà. La crainte, le desir & l'es-

pérance, en l'élançant dans l'avenir, lui dérobent le ſentiment & la connoiſſance de ce qui eſt, pour l'amuſer à ce qui ſera lorſque lui-même il ne ſera plus.

3. La ſource la plus ordinaire du manquement des hommes, c'eſt qu'ils s'effraient trop du préſent & trop peu de l'avenir.

Voyez APPARENCES, ASTROLOGIE, TEMPS.

AVEUGLES.

1. Les Quinze-vingts de Paris, lieu où les hommes gagnent leur vie à ne voir goute.

2. On remarque, dans le Samſon agoniſte de Milton, une maniere de s'exprimer ſur le malheur d'être aveugle, qui eſt d'une force extraordinaire, & qui ne feroit peut-être jamais venue à l'eſprit d'un poëte qui auroit eu les yeux meilleurs que Samſon.

« Quoi! fait-il dire à ce héros iſraëlite, » je ſuis condamné à vivre perpétuellement » dans les ténebres? Je ſuis privé du plaiſir » de voir, du plus doux de tous les plaiſirs, » & du plus grand de tous les biens! Toi, » Ciel, qui as tout ordonné avec tant de ſa- » geſſe, pourquoi attacher un tréſor auſſi » précieux que la vue à des organes auſſi » foibles que les prunelles? Pourquoi ta » toute-puiſſance n'a-t-elle pas fait que nous » puiſſions voir par tous les pores, comme

» elle a voulu que nous puiſſions ſentir par
» toutes les fibres?

Cette penſée eſt véritablement d'un aveugle, mais d'un aveugle qui a vu la lumiere.

3. Martin Châtelain, homme miraculeux, étoit de Warwick, petite ville de Flandres; il étoit aveugle né. On lui demandoit un jour ce qu'il deſiroit le plus de voir: les couleurs, répondit-il, parce que je connois preſque tout le reſte au toucher: mais, lui répliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel? Non, dit-il, j'aime mieux le toucher.

M. Rohault vouloit lui faire comprendre ce que c'étoit que la lumiere. Cet illuſtre philoſophe s'épuiſoit, & ceux qui étoient avec lui, en beaux diſcours, pour lui en donner une idée; ils n'en pouvoient venir à bout, quand il les interrompit dans le milieu de leurs raiſonnements: Attendez, dit-il, Meſſieurs, j'y ſuis; la lumiere n'eſt-elle pas faite comme du ſucre?

4. Dans une nuit obſcure, un aveugle marchoit dans les rues avec une lumiere à la main & une cruche d'eau ſur le dos. Un coureur de pavé le rencontra, & lui dit: Simple que vous êtes, à quoi vous ſert cette lumiere? la nuit & le jour ne ſont-ils pas la même choſe pour vous? Ce n'eſt pas pour moi que je porte la lumiere, dit l'aveugle, c'eſt pour des têtes folles qui te reſſemblent, afin qu'ils ne viennent pas heurter

contre moi, & me faire rompre ma cruche.

5. Un quinze-vingt, se trouvant un peu incommodé, rentra chez lui plutôt que de coutume. Sa fille étoit pour lors avec un jeune homme qu'elle aimoit, & qu'elle eut soin de faire sortir très-doucement; mais l'ouïe de notre aveugle étoit probablement aussi fine que l'odorat & le toucher: il prit sa fille par la main, la flaira au visage & à la gorge, & prétendit qu'il étoit certain de son impudicité toute récente. Il commençoit à la maltraiter, lorsque le jeune homme rentra, & lui dit qu'il ne demandoit qu'à épouser sa fille, à qui il avoit promis la foi de mariage. (*Essais histor. sur Paris.*)

6. Lorsqu'on fait tant que de rendre raison d'une loi, il faut que cette raison soit digne d'elle. Une loi romaine décide qu'un aveugle ne peut pas plaider, parce qu'il ne voit pas les ornements de la magistrature. Il faut l'avoir fait exprès, pour donner une si mauvaise raison, quand il s'en présentoit tant de bonnes.

7. Dans la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, l'auteur fait mention d'un aveuglé né, qu'il a connu, & qui vraisemblablement vit encore. Cet aveugle, qui demeure au Puisaux en Gatinois, est chymiste & musicien. Sa définition du miroir est singuliere. « C'est, dit-il, une machine » par laquelle les choses sont mises en relief » hors d'elles-mêmes. » Cette définition peut

être abſurde pour un ſot qui a des yeux; mais un philoſophe même clairvoyant doit la trouver ſubtile & bien ſurprenante. Deſcartes, aveugle né, dit notre auteur, auroit dû, ce me ſemble, s'en applaudir. En effet, quelle fineſſe d'idées n'a-t-il pas fallu pour y parvenir? Notre aveugle n'a de connoiſſance que par le toucher; il ſait, ſur le rapport des autres hommes, que par le moyen de la vue, on connoît les objets, comme ils lui ſont connus par le toucher; du moins c'eſt la ſeule notion qu'il puiſſe s'en former; il ſait de plus qu'on ne peut voir ſon propre viſage, quoiqu'on puiſſe le toucher. La vue, doit-il conclure, eſt donc une eſpece de toucher qui ne s'étend que ſur les objets différents de notre viſage, & éloignés de nous; d'ailleurs le toucher ne lui donne l'idée que du relief. Donc, ajoute-t-il, un miroir eſt une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes. Remarquez bien que ces mots, *en relief*, ne ſont pas de trop. Si l'aveugle avoit dit ſimplement, *nous met hors de nous-mêmes*, il auroit dit une abſurdité; car comment concevoir une machine qui puiſſe doubler un objet? Le mot de *relief* ne s'applique qu'à la ſurface; ainſi, nous mettre en relief hors de nous-mêmes, c'eſt mettre ſeulement la repréſentation de la ſurface de notre corps hors de nous. L'aveugle a dû ſentir par le raiſonnement, que le toucher ne lui repréſente que la ſurface

des corps, & qu'ainsi cette espece de toucher qu'on appelle *vue*, ne donne l'idée que du relief ou de la surface des corps, sans donner celle de leur solidité, le mot de *relief* ne désignant ici que la surface. J'avoue que la désignation de l'aveugle, même avec cette restriction, est encore une énigme pour lui ; mais du moins on voit qu'il a cherché à diminuer l'énigme le plus qu'il étoit possible.... Son aversion pour le vol est prodigieuse, sans doute à cause de la difficulté qu'il a de s'appercevoir quand on le vole : il a peu d'idée de la pudeur, ne regarde les habits que comme propres à garantir des injures de l'air, & ne comprend pas pourquoi on couvre plutôt certaines parties du corps que d'autres. Diogene, dit l'auteur que nous abrégeons, n'auroit point été pour notre aveugle un philosophe. Enfin les apparences extérieures du faste, qui frappent si fort les autres hommes, ne lui en imposent en aucune maniere. Cet avantage n'est pas à mépriser.

Venons à un autre aveugle très-célebre ; c'est le fameux Saunderson, professeur de mathématiques à Cambridge en Angleterre, mort il y a quelques années. La petite vérole lui fit perdre la vue dès sa plus tendre enfance, au point qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais vu, & n'avoit pas plus d'idée de la lumiere qu'un aveugle né. Ses leçons étoient d'une clarté extrême : il parloit à ses

éleves, comme s'ils eussent été privés de la vue: or un aveugle qui s'explique clairement pour des aveugles, doit gagner beaucoup avec des gens qui voient. Saunderson, en parcourant avec les mains une suite de médailles, discernoit les fausses, même lorsqu'elles étoient assez bien contrefaites pour tromper les bons yeux d'un connoisseur.

Il arrive quelquefois qu'on restitue la vue à des aveugles nés; témoin ce jeune homme de treize ans, à qui M. Cheselden, célebre chirurgien de Londres, abbattit la cataracte qui le rendoit aveugle depuis sa naissance. Il pouvoit, quoiqu'aveugle, distinguer le jour de la nuit, comme tous ceux qui sont aveugles par une cataracte. On lui fit d'abord l'opération sur un seul œil. Au moment où il commença de voir, tous les objets lui parurent appliqués contre ses yeux; il ne discernoit aucun objet d'un autre, quelque différentes qu'en fussent les formes. Il étoit fort surpris de ne pas trouver plus belles que les autres les personnes qu'il avoit aimées le mieux. Il fut long-temps sans reconnoître que les tableaux représentoient des corps solides; mais lorsqu'il fut détrompé, &, qu'en y portant la main, il ne trouva que des surfaces, il demanda si c'étoit la vue ou le toucher qui trompoit. Il étoit surpris qu'on pût faire tenir, dans un petit espace, la peinture d'un objet plus grand que

cet

cet eſpace, par exemple, un viſage dans une miniature. Un an après la premiere opération, on lui fit l'opération ſur l'autre œil, & elle réuſſit également. Il vit d'abord de ce ſecond œil les objets beaucoup plus gros que de l'autre, mais cependant moins gros qu'il ne les avoit vus du premier œil.

Il réſulte de ces expériences, que le ſens de la vue ſe perfectionne en nous petit-à-petit; que ce ſens eſt d'abord très-confus, & que nous apprenons à voir à-peu-près comme à parler. C'eſt le toucher & l'habitude qui rectifient les jugements de la vue. Si un homme, qui n'auroit vu que pendant un jour ou deux, ſe trouvoit confondu chez un peuple aveugle, il faudroit qu'il prît le parti de ſe taire, ou celui de paſſer pour un fou. Il leur annonceroit tous les jours quelque nouveau myſtere, qui n'en ſeroit un que pour eux, & que les eſprits-forts ſe ſauroient bon gré de ne pas croire. Les défenſeurs de la religion ne pourroient-ils pas tirer un grand parti de l'incrédulité ſi opiniâtre & cependant ſi peu fondée?

8. J'ajouterai qu'il y a une grande diſtinction à faire entre les différents aveugles connus à Paris ſous le nom de *Quinze-vingts*. Ceux du premier ordre, du nombre deſquels je ſuis, ſont agrégés à la maiſon, en payant une dot, & ils ſont reçus en qualité de *freres*. Le ſecond ordre qui, chez nous comme ailleurs, a le plus de peine & le

moins de profit, eſt compoſé de pauvres aveugles qu'on loge & qu'on nourrit par charité ; ce ſont, pour ainſi dire, des aveugles à portion congrue, & nous ſommes les gros décimateurs.

Nous pouvons demeurer hors de la maiſon avec la permiſſion des ſupérieurs, (qui ne la refuſent jamais). Nous ne portons ni la robe, ni la fleur de lys, & nous avons pour revenus la quête des Egliſes de Paris, & les loyers des appartements de l'enclos des *Quinze-vingts.*

Les pauvres aveugles au contraire, portent la robe, diſent des Oraiſons, & quêtent pour nous dans les égliſes. Par exemple, celle du S. Eſprit près la Greve, m'eſt échue, & l'aveugle qui la deſſert pour moi, me rend 200 liv. par an. Je conçois bien qu'on ne ſeroit pas curieux d'être aveugle à ſi bon marché ; mais c'eſt toujours une conſolation, quand on a le malheur de l'être. (*Mém. de M. Jabineau de la Voute, avocat.*)

9. Un homme paſſoit les trois quarts de ſa vie à la paume ; il manqua de parer un coup qui venoit à lui, & ſa maladreſſe lui coûta l'œil droit. Il prit ſon parti, & ne laiſſa pas d'aller voir jouer encore avec l'œil gauche qui lui reſtoit. Un jour qu'il aſſiſtoit à une partie intéreſſante, le filet n'étant point tiré ſur la porte, une balle paſſe, le frappe à l'autre œil, & voilà mon borgne aveugle. Tout le monde jette un cri, les

joueurs accourent ; on se presse de le secourir , on l'environne ; il appelle son laquais , ôte son chapeau , & dit aux spectateurs qui s'attendrissoient autour de lui : Messieurs, je vous donne le bon soir.

AVEUX.

1. La loi des Athéniens déclaroit infâme & déteſtable , & banniſſoit tout homme qui , lorſqu'il s'agiſſoit de la cauſe publique , n'oſoit avouer ſes principes. C'étoit le moyen de ſavoir ce que chacun penſoit ; & jamais la république ne manquoit de miniſtres ni d'appuis.

2. Le prince oublioit qu'elle n'étoit plus jeune (*Mc de M...*) : qui n'a plus les emportements de la jeuneſſe , n'en deſire pas les attraits à ce qu'il aime. Il n'étoit donc point étonnant qu'il prît un violent amour pour une femme dont la beauté ne vieilliſſoit point, & qui réparoit ce qu'elle avoit perdu d'agréments par tout ce que l'art de la parure avoit de plus ingénieux , par les graces , qui ſont de tous les âges , par la modeſtie, qui eſt la premiere de toutes , & par mille choſes aimables qui ne ſont point ſous la loi du temps. . . Il lui avoit plus difficilement arraché le premier aveu , qu'à toutes les autres la premiere faveur.

(*Mémoire. de Mc de Maintenon.*)

3. La hardieſſe de faillir eſt bien compenſée & bridée par la hardieſſe de le confeſſer ;

qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contraint de cacher.

4. Je vous demande presque pardon, non de vous estimer tant, mais de vous le dire.

5. Quand on s'aime, le cœur, dans certains moments, vient nécessairement se placer sur les levres, & ce n'est point un mal ; mais que d'amans, fatigués de leur commerce réciproque, ne tiennent encore l'un à l'autre que par les confidences qu'ils se sont faites !

6. On ne sauroit dire que l'absence de quelqu'un puisse prouver son crime, & lui serve de confession ; car la confession seule d'un criminel, s'il étoit présent, ne le condamneroit pas.

Voyez TORT.

AVOCATS.

1. Grotius alloit quelquefois au palais pour y entendre les Avocats, & juger de leur habileté & de leur éloquence. Pour être souverainement éloquent dans ce temps-là, dit M. l'abbé d'Olivet, il falloit qu'un avocat ne dît presque rien de sa cause, qu'il fît des allusions continuelles aux traits de l'antiquité les moins connus, & qu'il eût l'art d'y répandre une nouvelle obscurité, en ne faisant de son discours qu'un tissu de métaphores.

2. Un paysan alla trouver un avocat pour

consulter une affaire. L'avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'il trouvoit sa cause bonne. Ce paysan paya l'avocat de sa consultation, & lui dit : Monsieur, à présent que vous êtes payé, dites-moi à la franquette, trouvez-vous encore mon affaire bonne ?

3. Calpurnie, femme de César, fut cause qu'on a interdit le barreau aux femmes, parce qu'ayant plaidé une affaire qu'elle perdit, elle fut si irritée contre les juges, qu'elle se découvrit impudemment le derriere, & le leur montra par mépris. On ordonna en même temps que jamais femme ne plaideroit.

4. Un avocat des plus fameux, à qui ses confreres demandoient pourquoi il se chargeoit de méchantes causes, leur répondit en riant, que c'étoit qu'il en avoit perdu quantité de bonnes. C'étoit une mauvaise excuse ; un avocat qui, après avoir examiné une cause, la trouve insoutenable, est obligé de l'abandonner.

5. On a quelquefois le plaisir, dans une même semaine, d'entendre plaider un même avocat pour un mari contre sa femme, & pour une femme contre son mari.

6. Un avocat qui auroit donné au public un plaidoyé sur les priviléges des femmes, rempli de tout le feu de son imagination, seroit aisé à réfuter, s'il plaidoit pour

les priviléges des maris : on n'auroit qu'à le renvoyer à son livre.

7. Ciceron, qui se voyoit accusé de contradiction, vû qu'on avoit récité un morceau de l'une de ses harangues, qui étoit fort contraire à la cause qu'il avoit alors en main, répondit que la harangue dont on avoit recité quelque partie, ne contenoit point les expressions de ses véritables sentiments, & qu'il ne faut pas considérer ce que dit un homme en qualité d'avocat, comme s'il l'avançoit en qualité de témoin ; que c'est le langage de la cause, & non pas le langage de l'orateur.

Cela est assez intelligible ; il faut donc parler selon l'intérêt de la cause & selon les conjonctures, & non pas selon les opinions particulieres.

On est instruit de voir que les grands orateurs aient de tels principes, & qu'ils aient si bien connu le foible de leur métier.

8. Dans la république romaine l'on regardoit l'accusation comme une porte par laquelle les jeunes avocats de qualité entroient au monde, & comme une belle carriere qui pouvoit perfectionner les orateurs & imprimer de la crainte aux méchants. On n'a pas laissé de mépriser & de haïr ceux qui faisoient métier d'accuser.

9. M. Rollin, dans son traité des études, s'est borné à dire que la qualité fondamentale de l'avocat étant la probité, il ne doit

pas soutenir des causes injustes ; & que s'il apperçoit, dans le cours de la discussion même, que la cause dont il s'est chargé, la croyant juste, ne l'est pas, il doit en avertir son client, & abandonner sa défense, s'il persiste. Si la partie se rend à ses avis, dit-il, il lui aura rendu un grand service ; si elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat employe pour elle son ministere.

Ces deux regles exigent plus de détail. Il est sans doute contre la probité d'essayer de faire triompher l'injustice, même lorsque la rigueur du droit paroît l'autoriser. Qu'il y ait de pareilles causes, c'est l'effet de l'imperfection de tous les établissements humains ; mais il seroit à souhaiter qu'elles ne trouvassent point de défenseurs. Il n'en est pas de même des causes qui dépendent d'un point de droit controversé.

L'orateur doit alors avertir son client du jugement qu'il a porté dans l'examen de la cause ; mais si le client persiste, si les circonstances ne permettent pas un arrangement desirable, il est comptable au public de l'emploi de ses talents ; & quelle que soit la liberté de sa profession, non-seulement il peut, mais il doit faire usage de toutes les ressources de son esprit, pour répondre à la confiance de sa partie.

(*M. Gin. Eloquence du barreau.*)

10. Quelles sont en effet les qualités dis-

tinctives du véritable avocat ? On exige de lui l'attention la plus exacte, l'intégrité la plus pure, la fermeté la plus vive. Ce sont ces caracteres essentiels qui seuls le rendent nécessaire à ses concitoyens, qui lui font défendre avec succès leur honneur, leurs biens, leur état, leur vie même ; qui élevent ces infatigables ministres de la justice au rang des héros dans la société ; égaux, pour ainsi dire, à ceux qui lui sacrifient leur sang. Car ces hommes redoutables, que leur valeur rend, à si juste titre, célebres, & pour qui nos besoins présents nous intéressent si vivement, ces fameux capitaines n'ont que quelques instants à faire usage de leurs talents, pour notre utilité & pour leur gloire. Ils ne combattent pas sans cesse ; ils n'ont pas toujours des provinces à conquérir, des ennemis à vaincre, leur patrie à défendre. Les travaux de l'avocat, au contraire, ne sont jamais interrompus ; il ne connoît point de repos ; il agit sans cesse ; il ne sort d'un combat, que pour se livrer à un autre. (*M. MANNORY.*)

11. Un avocat du siécle dernier, chargé de défendre la cause d'un homme sur le compte duquel on vouloit mettre un enfant, se jettoit dans des digressions étrangeres à son sujet : le juge ne cessoit de lui dire, au fait, venez au fait, un mot du fait. L'avocat impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer, en disant : « Le fait est un en-

» fant fait ; celui qu'on dit l'avoir fait, nie le » fait ; voila le fait. »

Voyez ACCUSATION, CHICANE, CONSEILS, CONTRAIRES, GORGE, INGENUITÉ, INJURES, POLITESSE, SOMMEIL.

BABILLARDS.

1. ON a loué certains hommes de ce qu'ils pouvoient parler des heures entieres fur quelque chofe ; il faut convenir, à l'honneur des dames, que la plûpart d'entre elles peuvent parler des heures entieres fur rien.

2. Un Irlandois, après avoir écouté longtemps une grande parleufe, lui dit : Madame, votre langue doit être bien aife lorfque vos yeux font endormis, car elle n'a pas un moment de relâche pendant qu'ils veillent.

3. Ovide nous apprend que la langue d'une belle femme, après avoir été coupée & jettée par terre, murmuroit encore quelques mots.

4. O ! s'écria mademoifelle *Wooby*, il y a un charme inexprimable dans le frivole caquet d'un joli jeune homme, quand nous favons qu'il ne s'y prête que pour nous plaire. En vérité, lui dit mademoifelle *Courtenay*, ce compliment n'eft pas obligeant pour notre fexe ; faut-il qu'un homme dife des extravagances pour nous plaire ?

(*Hiftoire d'Henriette.*)

5. Quoique celui qui parle beaucoup ſoit ſage d'ailleurs, néanmoins il paſſe dans le monde pour un indiſcret & pour un brouillon.

6. Une jeune dame babillarde étoit dans une compagnie où ſe trouvoit auſſi ſon mari. La converſation tomba ſur les bons contes, & chacun dit ceux qu'il ſavoit. La dame voulut dire le ſien à ſon tour, & raconta toutes les adreſſes dont un galant s'étoit ſervi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimoit, & dont le mari étoit abſent ; mais par malheur, ajoûta-t-elle, comme ils étoient enſemble fort contents l'un de l'autre, voici le mari qui vint frapper à la porte. Imaginez-vous, pourſuivit-elle, l'embarras où *je fus*. Ce dernier mot divertit toute l'aſſemblée, & mit le mari de fort mauvaiſe humeur.

7. Il ne faut pas s'étonner que quelquefois l'ignorant, par ſon babil, l'emporte ſur le ſavant ; l'émeril uſe les pierres précieuſes.

8. Parler beaucoup & bien, c'eſt le talent du bel-eſprit ; parler peu & bien, c'eſt le caractere du ſage ; parler beaucoup & mal, c'eſt le vice du fat ; parler peu & mal, c'eſt le défaut du ſot. (*Abbé* TERRASSON.)

9. Les jeunes gens apprendront toujours bien plus de choſes, en écoutant les habiles qui parlent de leur propre mouvement, qu'en les gênant par des interrogations mal faites.

10. Voilà l'homme ; c'eſt un bavard d'une

espece assez curieuse, & qui, par je ne sais quel heureux don de la nature, ne voit & ne dit jamais les choses comme un autre. (*Lettre de la duchesse de... au duc de..*)

11. Après une assez longue promenade, où nous avons cent fois épuisé & repris tous ces riens qu'on se dit quand on n'a rien à se dire, & qu'on a la sottise de vouloir se parler.

12. Un babillard, tête-à-tête avec quelqu'un qui ne lui répond pas, en parle davantage; croyant que ce qu'il a dit n'a pas assez plu à son indifférent auditeur, il veut réparer sa faute, & ne déparle point, tant qu'on paroît l'écouter. Le mieux qu'on puisse faire avec ces gens-là, c'est de parler autant & plus qu'eux, & vous les verrez fuir; car tout le monde ensemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui parle autant que lui.

13. La raison pourquoi certaines gens parlent tant, c'est qu'ils ne parlent que de mémoire. (*Philosophe bienfaisant.*)

14. Deux officiers, l'un né à Bayonne, & l'autre à Limoges, qui faisoient à Louis XII le récit des suites & de l'événement d'un combat, ennuyerent beaucoup ce prince par des réflexions déplacées sur l'art militaire qu'ils n'entendoient pas. Louis XII, pour les faire taire, en s'adressant au Bayonnois, lui dit fort tranquillement: *Apprenez-moi, je vous prie, comment on s'y prend à*

Bayonne, pour avoir des jambons si délicats? Et vous, dit-il au Limousin, sans attendre la réponse de l'autre, *dites-moi, dans quel terrein viennent les meilleures châtaignes?*

15. Il y avoit un mari si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une femme muette s'en ennuya, & voulut qu'elle parlât; pour ce eut recours à l'art des médecins; bref elle recouvra santé de langue, & icelle langue voulant récupérer l'oisiveté passée, elle parla tant, tant, que c'étoit bénédiction. Si ne laissa pourtant le mari de se lasser de tant de parlerie, & recourut au médecin, le priant & conjurant, qu'autant qu'il avoit mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme, autant il en employât pour la rendre muette. J'ai bien pouvoir, dit le médecin, de faire parler femme; mais faudroit art bien plus puissant pour la faire taire, & n'y vois qu'un remede unique, c'est surdité de mari. (*RABELAIS.*)

16. Un homme d'esprit faisant à une dame de ses amies le portrait d'un abbé grand parleur, lui dit: Le maudit abbé ne déparloit pas; il y avoit une heure que j'étois arrivé, & madame votre cousine, ayant saisi le moment où il toussoit, pour me demander des nouvelles de ma santé, je fus obligé d'attendre qu'il éternuât, pour lui rendre réponse.

BAISERS.

1. Jamais mortel n'a baiſé que ma joue ; toute femme qui ſe reſpecte accorde à peine davantage à ſon mari.

(*M. DE LA PLACE, trad. de Tom-Jones.*)

2. C'eſt donc à votre réveil que vous recevez mes lettres ! A votre réveil, mon cher Alfrede ! Mon Dieu ! que j'aimerois à vous réveiller ! J'approcherois ſans bruit ; j'ouvrirois doucement le rideau ; je paſſerois mon bras ſous votre tête ; un baiſer... Ah ! quel baiſer !... il éveilleroit tout le monde... Vous diſtinguez donc la forme, le cachet, le papier. Cette lettre eſt vue d'abord ; elle eſt baiſée. Heureuſe lettre ! Et moi, je n'ai rien. O ! comme vous vous endettez ! Combien vous m'en devez de baiſers ! Réglons un peu nos comptes. En mettant, année commune, qu'il ne m'en revînt que cent par jour, quel fonds cela feroit déjà ! Je vous avertis que vous trouverez en moi un créancier un peu dur : j'exige intérêt & principal ; pas la moindre remiſe. Dès que je vous vois, je vous arrête dans mes bras ; vous y ſerez détenu ; vous n'en ſortirez point que vous n'ayez tout payé ; mais quoiqu'un peu arabe, comme je ne ſuis point ſans générosité, pour vous faciliter tous ceux que je prendrai, je les compterai pour deux, ſi vous le voulez... Le voudrez-vous, mon cher Alfrede ? J'eſpere que Milord eſt trop

juste, trop noble... Oh! non, tu ne le voudras pas?

Là est un baiser... Il n'y est plus, il n'y est plus ce baiser; mon cher Alfrede, il y en a mille à présent... Non, vous ne m'avez jamais écrit avec ce feu... J'ai mis tout mon visage sur ce papier qui a été dans tes mains. (*Me* RICCOBONI.)

3. Un amant que nos romanciers auroient fait, seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion, sans l'oser toucher, ni seulement interrompre son sommeil. L'amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psyché, & lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne; puis usant de l'autorité d'un Dieu & de celle d'un mari, il y imprima deux baisers. Psyché étoit si abattue, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. . . .

Ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les serments, les entretiens pleins de passion, se renouvelloient, & de fois à autres aussi les baisers; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide; mais de maîtresse à amant, &, pour ainsi dire de gens qui n'en seroient encore qu'à l'espérance.

(*LA FONTAINE.*)

4. Voyez voler cette abeille chargée du butin des fleurs: remarquez-vous sur ces fleurs les moindres traces de son larcin? n'ont-elles pas toujours le même éclat, la

même odeur? Charmante Bélinde, le baiser que j'ai cueilli sur vos levres ne doit pas vous fâcher : mon bonheur ne vous a rien coûté.

5. Tu penses, insensé, disoit Socrate à Xénophon, que les baisers amoureux ne soient pas envénimés, à cause que tu n'en vois pas le poison? Sache qu'une belle personne est un animal plus dangereux que les scorpions, parce que ceux-là ne nous peuvent blesser, s'ils ne nous touchent; mais la beauté nous frappe, sans nous approcher : elle lance sur nous son venin, & nous renverse le jugement. C'est peut-être pour cela que les amours sont représentés avec des arcs & des fleches, parce qu'un beau visage nous blesse de loin.

6. En anglois, saluer une dame, signifie la baiser en cérémonie. Lorsqu'un homme est présenté pour la premiere fois à une maîtresse de maison, *il la salue*; c'est-à-dire, il la baise d'un air respectueux, & ce baiser est toujours donné sur la bouche, que la dame lui présente sans scrupule & sans façon.

7. Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

8. Je me rappelle ce temps heureux où tu venois dans mes bras; un songe flateur, qui me séduit, me montre ce cher objet de

mon amour ; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois, que dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges qui n'appartiennent ni à la veille, ni au ſommeil : je te cherche à mes côtés, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantements, & rappelle mes eſprits : je me trouve pour lors ſi animée.... Tu ne le croirois pas, Usbeck, il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines : que ne puis-je t'exprimer ce que je ſens ſi bien ; & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces moments, Usbeck, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. (*Lettres perſannes.*)

9. Un auteur anglois diſtingue les baiſers en baiſers d'amitié, baiſers d'amour & baiſers de débauche ; & il demande charitablement qu'en attendant que les critiques aient décidé à laquelle de ces trois claſſes on doit rapporter le baiſer donné par la dauphine Marguerite Stuart au maître des ſentences, Alain Chartier, on veuille bien ne pas ſoupçonner ſa modeſtie.

10. C'étoit la coutume autrefois de ſe donner mutuellement à l'égliſe le *baiſer de paix*, quand le prêtre qui diſoit la meſſe, avoit prononcé ces paroles : *Que la paix du Seigneur ſoit avec vous*. La reine Blanche, épouſe de

de Louis VIII, ayant reçu ce *baiser de paix*, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée & d'une condition honnête. La reine, offensée de la méprise, obtint une ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes, dont le nombre étoit alors considérable, de porter « robes à queue, à collets renversés, » & avec ceinture dorée». Le réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolerent par ce proverbe : « Bonne renom-» mée vaut mieux que ceinture dorée».

11. Il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent. La nature, qui me trahissoit, me porta bientôt ce baiser au fond du cœur; il se mêla tout d'un coup à ma colere des mouvements qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent; un feu inconnu se glissa dans mes veines; je ne sais quel plaisir, qui, en le détestant, m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame; mes cris se convertirent en soupirs; & emportée par des mouvements auxquels, malgré ma colere &, ma douleur, je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

(*Le Sopha.*)

Voyez SOUMISSION.

B A L.

1. M. de Nemours trouve, répliqua le prince de Condé, que le bal eſt ce qu'il y a de plus inſupportable pour les amants, ſoit qu'ils ſoient aimés, ou qu'ils ne le ſoient point. Il dit que, s'ils ſont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant pluſieurs jours; qu'il n'y a point de femme que le ſoin de ſa parure n'empêche de ſonger à ſon amant; qu'elles en ſont entiérement occupées; que ce ſoin de ſe parer eſt pour tout le monde, auſſi-bien que pour celui qu'elles aiment; que lorſqu'elles ſont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent; que quand elles ſont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit auſſi que, quand on n'eſt point aimé, on ſouffre encore davantage de voir ſa maîtreſſe dans une aſſemblée; que plus elle eſt admirée du public, plus on ſe trouve malheureux de n'en être point aimé; que l'on craint toujours que ſa beauté ne faſſe naître quelqu'amour plus heureux que le ſien: enfin il trouve qu'il n'y a point de ſouffrance pareille à celle de voir ſa maîtreſſe au bal, ſi ce n'eſt de ſavoir qu'elle y eſt, & de n'y être pas. (*Me DE LA FAYETTE.*)

2. J'étois un jour au bal, où j'avois un plaiſir extrême, on n'y danſoit point. La ſalle étoit ſi pleine, que l'on étoit preſſé à

ne pouvoir respirer. L'ordonnateur de la fête avoit donné des ordres pour que personne n'entrât sans billet, mais il avoit donné des billets à tout le monde.

(*Princesse hétéroclite.*)

3. Si les hommes changent du soir au matin, jugez ce qu'ils doivent être dans le bal, ce centre du mensonge.

4. En vérité, ceux qui imaginerent de terminer un mariage, cette cérémonie sainte, par une fête prophane, étoient de bien mauvais politiques. Comment des législateurs ont-ils permis à de jeunes & de modestes filles d'y assister? Ne devoient-ils pas prévoir qu'il s'éleveroit dans leur ame d'étonnantes réflexions sur le sujet de cette joie folle où l'on s'abandonne devant elles? Que d'extravagances, que de jeux de mots! quelle indécence dans les idées, dans les discours, dans les regards! que d'impertinentes insinuations!

5. Les filles à marier assistoient à ces bals; les meres se trouvoient alors à leur véritable place; on les aimoit, on les estimoit, on les respectoit, mais on ne les voyoit point.

6. *Julie* si modeste a voulu courir le bal, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité; elle s'est instruite & peut parler savamment. C'est un étrange état que celui d'une jeune personne vive au milieu de mille objets agréables, dans des lieux qui n'inspi-

rent que le plaisir : que *Julie*, dans cet état, borne sa curiosité à voir le bal, c'est un grand bonheur pour elle, mais ce n'est peut-être pas sa faute. Dorimene la prude ne court le bal qu'avec des hommes sages, à la bonne heure ; mais les hommes sages sont beaucoup plus dangereux pour les honnêtes femmes, que les autres.

7. Ce fut à l'hôtel de la reine *Blanche*, fauxbourg Saint-Marceau, que se rendit Charles VI déguisé en sauvage avec quatre jeunes seigneurs. Il les tenoit enchaînés. Leur habit étoit d'une toile enduite de poix-résine, sur laquelle on avoit collé de la laine. Le duc d'Orléans approcha un flambeau d'un de ces sauvages ; le feu prit à l'habit & se communiqua aux autres masques, qui ne pouvoient se séparer à cause de leurs chaînes. La duchesse *de Berri* eut la présence d'esprit d'envelopper le roi avec la queue de sa robe, & d'étouffer le feu. Ce prince fut le seul qui échappa. Le jeune comte *de Joigni*, étouffé par la flamme, expira sur le champ ; le bâtard *de Foix*, Aimard *de Poitiers*, & Hugues de *Guissay*, ne survécurent que trois jours. Cet accident augmenta les rechûtes du roi : il avoit toujours présent à l'esprit le danger qu'il avoit couru dans cette occasion, & son mal en devint plus long & plus fâcheux.

8. La jarretiere de la comtesse de Salisbury étant tombée dans un bal où elle dan-

soit, Edouard III, roi d'Angleterre, se baissa pour la ramasser. L'action du roi allarma la pudeur de la comtesse, qui soupçonna qu'Edouard avoit un autre dessein. Ce prince la rassura par ces paroles: *Honni soit qui mal y pense.* C'est la devise de cet ordre créé en 1350. Les chevaliers portent une jarretiere bleue à la jambe gauche : le nombre, en y comptant le roi, est fixé à vingt-six chevaliers; saint George est patron de l'ordre.

BALANCE DE L'EUROPE.

1. L'équilibre entre toutes les puissances est si grand, si compassé & si calculé, que l'ébranlement dont l'Europe se ressentiroit dans une partie, feroit mouvoir toutes les autres avec plus de douceur ou plus de force, & en plus ou moins de temps.

2. Le temps a fait voir que, guidés par les fauteurs de la guerre en Allemagne, les Anglois s'étoient laissé entraîner insensiblement & aveuglément par *ce feu follet, la balance du pouvoir*; balance, dont l'équilibre a fait prodiguer à la Grande-Bretagne des millions de livres sterling & de vies, & qui cependant est encore dans un état aussi douteux & aussi précaire qu'il l'eût jamais été: affaire, qu'aucun homme de bon sens ne prouvera jamais avoir la moindre réalité; absurdité si clairement développée par l'auteur des *Considérations sur la présente guerre*

germanique (1763), qu'aucun honnête Anglois ne tentera sûrement jamais à l'avenir de jetter la patrie dans une connexion avec les démêlés des princes en Allemagne; mesures que le moindre discernement reconnoîtra d'abord être destructives aux intérêts de la *Grande-Bretagne*.

Il est évident que la France ne menace de conquérir *Hanover*, que parce qu'elle sait que l'Angleterre le défendra à tout événement, quelque peu que cela convienne à ses intérêts réels. Et pendant que cette défense incertaine nous fait prodiguer des millions, nous nourrissons la politique de la France, qui, de son côté, en nous obligeant à ces frais, a pour elle tout l'avantage du jeu. Il n'y a point d'homme tant-soit-peu versé dans les affaires, qui ne sache que la France, si elle le vouloit absolument, ne puisse conquérir *Hanover*, quelqu'effort que pût faire l'Angleterre pour le conserver: mais, en le faisant, elle engageroit la Grande-Bretagne à employer ses millions ailleurs, & c'est ce que la France craint le plus. Si la France, dans ce temps-ci, avoit dessein de faire des conquêtes dans l'empire, pourquoi n'attaque-t-elle pas d'autres états moins capables de se défendre, que l'électorat de *Hanover*? Son amitié pour l'impératrice reine n'est pas un obstacle suffisant; le seul & vrai motif est que cela n'entre pas dans ses vues actuelles. Elle n'a aujourd'hui pour but que

de mettre l'Angleterre à l'étroit; & elle ne peut le faire, qu'en attirant les troupes angloises & leur argent en Allemagne, & en prolongeant la guerre jusqu'à ce que l'on ait tiré de nos coffres la derniere guinée, dans la poursuite des mesures *continentales.* (*Papiers anglois.*)

3. On a publié un écrit en langue allemande, qui donne l'idée d'un projet pour exterminer le protestantisme. Suivant les lumieres de cet auteur, c'est par les maisons de Brandebourg, de Hanover & de Hesse-Cassel, que l'on se propose de commencer; ensuite on se jettera sur la Suede & sur le Danemarck: on tâchera d'amuser les Provinces unies & la Suisse, jusqu'à ce qu'on soit au point de ne les plus ménager; & quant à la Grande-Bretagne, il faudra par force la ramener à l'unisson. On ne dit point ce qu'on voudra faire de la Russie; apparemment l'auteur a oublié qu'il y a de la différence entre les dogmes que l'on y professe, & ceux de la cour de Rome. Cette idée, que l'on appuie sur des conjectures assez indigestes, s'accorde cependant en quelque façon avec celle de ces politiques qui transportent la balance de l'Europe de la maison d'Autriche à celle de Brandebourg. Nous sommes, disent ceux-ci, à la veille de voir naître un nouveau systême. La maison d'Autriche, succombant sous le poids de celle de Brandebourg, se verra obligée

de chercher de l'appui dans celle de Bourbon. La religion les unira ; & l'équilibre de politique se fondra dans l'équilibre de religion. Mais, en ce cas-là, l'Europe se verra exposée à des guerres bien plus fréquentes & infiniment plus cruelles que celles du temps passé.

C'est ainsi que l'on raisonne, sans faire attention à ce que l'expérience nous démontre tous les jours, que les seules fautes d'une puissance sont les ressorts les plus ordinaires qui font agir les autres selon leurs intérêts apparents ou réels ; & qu'il n'est pas de la politique de nos jours de réunir des sentiments de la diversité desquels on fait, au besoin, tirer parti : la conduite des Anglois en Amérique & par rapport à l'île de Minorque, & les alliances dans les dernieres guerres le prouvent suffisamment.

4. La politique, science, dont l'obscurité fait la profondeur, & dont les contradictions n'osent se montrer au grand jour, a inventé, dans notre continent, le systême de la *Balance* de l'Europe, terme énigmatique, dont le vrai sens me paroît impossible à définir. Mais, sans vouloir approfondir ce mystere, nous pouvons dire que les effets de ce systême en démontrent évidemment les inconséquences. Certainement il est peu propre à prévenir les guerres parmi les puissances de l'Europe ; il semble plutôt leur servir d'occasion ou de prétexte ; car tous les jours

elles se font la guerre pour maintenir la balance. Les peuples ainsi s'entr'égorgent, armés les uns contre les autres par un systême imaginé pour les empêcher de s'entr'égorger... Cependant le systême de la balance de l'Europe, quelque mal combiné qu'on puisse le supposer, nous fournit de grands arguments pour prouver que toutes les nations de cette partie de la terre, se regardent comme une seule & même société formée par un intérêt commun, par un intérêt qui doit nécessairement réunir toutes leurs forces particulieres, pour leur donner une seule & même direction, afin que leur sûreté commune en soit le résultat. La base de ce systême est la persuasion où l'on est que chaque nation veut naturellement sa sûreté personnelle; que toutes celles dont la sûreté personnelle est directement ou indirectement menacée, sont naturellement décidées, par ce danger commun, à s'unir pour lui opposer une résistance commune; qu'ainsi leur confédération, sans être même ni prévue, ni convenue par aucuns traités antérieurs, doit nécessairement embrasser toutes les nations qui ont à craindre d'être tôt ou tard enveloppées dans le même danger... Supposons, par exemple, la masse générale des forces égale à 12 : pour trouver l'équilibre, en les divisant seulement en deux parties, il faut les composer chacune de six; mais cette égalité de forces devient

néceſſairement égalité de danger pour chaçune de ces deux diviſions; & par ce moyen leur sûreté reſpective eſt fort équivoque. Cette égalité parfaite eſt donc une poſition inquiétante & périlleuſe, que chaque puiſſance a grand intérêt d'éviter, & qui naturellement doit la décider à ſe confédérer de maniere qu'elle ait pour elle la ſupériorité des forces. Rien de plus ſimple que l'argument qu'on propoſe ici contre la diviſion des puiſſances. En ſuppoſant leurs forces dans l'équilibre le plus parfait, chacune d'elles ſe trouve réellement en danger; car ſi deux forces égales s'attaquent, rien de plus incertain que l'évenement. Comment donc peut-on ſe flatter d'établir ou de conſerver ce même équilibre parmi des puiſſances dont il n'en eſt pas une qui ne doive le redouter?... Il eſt encore une autre raiſon à rendre de l'impoſſibilité de pouvoir compter ſur un équilibre parfait entre les puiſſances de l'Europe, en les diviſant, pour les oppoſer les unes aux autres. Il eſt certain que, pour établir cet équilibre, il faudroit pouvoir calculer & garantir de toute variation, un genre de puiſſance qui eſt tout-à-la-fois incalculable & ſujet à des révolutions qui le changent du tout au tout. Les forces phyſiques d'une nation n'ont, pour ainſi dire, d'autre valeur, que celles qu'elles acquierent par la maniere de les employer. De-là s'enſuit que le génie, les

talents, l'art, en un mot, de faire valoir les forces physiques d'une nation, font une grande partie de sa puissance ; or, ces avantages ont une si grande influence dans les opérations pour lesquelles on cherche à balancer les forces, *qu'un homme de plus* fait pencher cette balance ; ajoûtez que ces mêmes avantages sont reconnus pour être si inconstants, si passagers, qu'on ne peut jamais savoir de quel côté se trouvera *cet homme de plus.*

(*L'ordre naturel des sociétés politiques.*)

5. Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe ; elle a saisi nos princes, & leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes. Elle a ses redoublements, & elle devient nécessairement contagieuse ; car si-tôt qu'un état augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs ; de façon qu'on ne gagne rien par-là que la ruine commune. Chaque monarque tient sur pied toutes les armées qu'il pourroit avoir, si ses peuples étoient en danger d'être exterminés ; & on nomme paix cet état d'effort de tous contre tous. Il est vrai que c'est cet état d'effort qui maintient principalement l'équilibre, parce qu'il éreinte les grandes puissances. Aussi l'Europe est-elle si ruinée, que les particuliers qui seroient dans la situation où sont les trois puissances de cette partie du monde les plus opulentes, n'auroient pas de quoi vivre. Nous sommes pau-

vres avec les richesses & le commerce de tout l'univers ; & bientôt, à force d'avoir des soldats, nous n'aurons plus que des soldats, & nous serons comme des Tartares. Il ne faut, pour cela, que faire valoir la nouvelle invention des milices établies dans presque toute l'Europe, & les porter au même excès que l'on a fait les troupes réglées.

BARBARISME.

Les Muses sont de grandes prometteuses;
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manqueriez pas sans doute par le bec.

Le sens de Moliere est que sa Muse ressembleroit à ses sœurs, qui ont beaucoup de babil ; mais, selon la grammaire, cela signifie clairement & uniquement qu'elle ne manqueroit pas de caquet, comme les autres muses en manquent. On n'entend point, par le mot *barbarisme*, des expressions ou des paroles tirées d'une autre langue, & inconnues à la langue françoise : on entend un arrangement qui choque les regles, & produit l'impropriété, ou l'obscurité, ou tous les deux ensemble.

BATAILLES.

1. M. le maréchal de Saxe n'étoit point pour les batailles ; il vouloit qu'on donnât de fréquents combats, & qu'on fondît,

pour ainsi dire, l'ennemi petit-à-petit. Cette méthode est sans doute plus sûre & plus prudente ; mais, outre qu'elle demande beaucoup de science & de génie dans le général, il faut observer que, si, en agissant de cette maniere, on se commet moins, on réduit aussi l'ennemi moins promptement ; la guerre est alors plus longue & moins décisive. On se ruine en détail, sans rien faire de grand ; c'est pourquoi cette conduite excellente dans la guerre défensive ne l'est peut-être pas autant dans l'offensive. Avec un tel principe, les Romains n'eussent jamais été les maîtres du monde.

M. de Puységur pensoit sur les batailles à-peu-près comme M. le maréchal de Saxe. Selon cet auteur, elles sont la ressource des généraux médiocres qui donnent tout au hasard ; au lieu que ceux qui sont savants dans la guerre, cherchent, par préférence, les actions, où ils peuvent soutenir les troupes par leur savoir & leur habileté.

Il est des circonstances où il faut nécessairement hazarder des batailles. Telles sont celles, par exemple, où l'ennemi que vous avez en tête, attend des secours considérables qui lui donneront la supériorité sur vous ; où les affaires du prince exigent qu'il tire de forts détachements de votre armée, pour aller en fortifier une autre ; où il n'est pas possible de se procurer des subsistances, sans chasser l'ennemi des lieux qu'il occupe.

Turenne, qui savoit les éviter quand il le falloit, en a donné plusieurs dans des cas de cette espece ; c'est par cette conduite, qu'avec des armées inférieures, il a toujours su se conserver la supériorité sur l'ennemi.

(*M. le Blond.*)

2. En 1712, pendant le congrès d'Utrecht, le prince Eugene s'empara du Quénoi : les hostilités continuerent. Les Impériaux se flatterent qu'une heureuse campagne les porteroit dans le cœur de la France, & que là ils dicteroient les conditions de la paix avec l'Angleterre, ou sans elle. Tout Paris étoit consterné : le roi manda le maréchal de Villars, & lui dit : Vous voyez où nous en sommes, vaincre ou périr : il faut finir par un coup d'éclat : cherchez l'ennemi, & livrez-lui bataille. Villars lui dit : Mais, Sire, c'est votre derniere armée. N'importe, reprend le roi ; je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais je veux que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez, & à moi seul. Villars écoute, & ne sait où tend ce discours. Je monterai à cheval, ajoûte le roi ; je passerai par Paris, votre lettre à la main ; je connois les François ; je vous menerai quatre cent mille hommes, & je m'ensevélirai avec eux sous les débris de la monarchie. Ces paroles, où se peignoit toute l'ame de Louis, pénétrerent d'admiration le maréchal de Villars, qui se plaisoit à les répéter, & qui les rap-

pela dans son discours de réception à l'Académie. (*Mémoires de Maintenon.*)

3. Il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étoient les Athéniens à la bataille de Marathon, non-seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entiérement dissipée & mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, & l'on est presque tenté de refuser sa croyance à un évenement qui paroît si peu vraisemblable. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité des soldats qui ne craignent point la mort, le zele pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine & la détestation de l'esclavage & de la tyrannie, sentiments naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité étoit sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hyppias.

Platon, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, & il veut qu'on la regarde comme la source & la premiere cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance persanne cette terreur qui la rendoit si formidable, & qui faisoit tout plier devant elle ; qui apprit aux Grecs à connoître leurs forces, & à ne pas trembler devant un ennemi qui

n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes.

On érigea sur le champ de bataille trois illustres monuments: l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, & un troisieme pour les esclaves qu'on avoit armés dans cette occasion.

Miltiade fut représenté dans un tableau à la tête de dix chefs, dont Thémistocle faisoit nombre. Les trois cents statues de Démétrius de Phalere furent toutes renversées de son vivant même, & le tableau où le courage de Miltiade étoit représenté, subsista plusieurs siecles après lui. Ce n'est donc pas la richesse ni la magnificence des monuments publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la sincere reconnoissance de ceux qui les érigent.

(*Histoire de Grece.*)

4. Tournai pris, Eugene & Marleborough passerent l'Escaut, & menacerent Mons. Villars balança s'il livreroit bataille: son armée étoit supérieure à celle de l'ennemi qui avoit encore une partie de ses troupes sous Tournai; mais cette armée étoit la derniere ressource de la France. Marleborough fut, ou parut être plus hardi. Il attaqua les François retranchés à Malplaquet. Nulle bataille ne fut plus meurtriere. Le François fut vainqueur depuis huit heures jusqu'à midi; mais l'ennemi, repoussé dans les trois premieres attaques,

attaques, entra dans les retranchements à la quatrieme. Le maréchal de Villars accourt, le chasse, est blessé au genou, & quitte le combat. Les alliés pénétrent dans le centre; ils sont chargés six fois par la maison du roi, & six fois se rallient, à la faveur de leur infanterie. Etablis enfin dans le retranchement, Bouflers ordonne la retraite, qui se fait avec autant d'ordre, que l'action s'étoit passée avec gloire. Si Villars n'eût été blessé, la bataille étoit gagnée: mais si le maréchal de Bouflers n'eût consenti à être son aide-de-camp, la France étoit perdue. Le courage soutient la patrie, mais c'est la vertu qui la sauve.

Les Alliés accuserent Villars de s'être blessé lui-même; & les François dirent qu'il ne l'étoit que légérement, & qu'il s'étoit trop tôt retiré. Cependant il fut si mal, qu'on jugea qu'il falloit lui administrer les sacrements.

L'ennemi en vouloit à Mons, & le prit. Malgré ce désavantage, la journée de Malplaquet fut glorieuse & utile: elle rétablit la réputation des armes françoises, déja tombée dans le mépris: elle ôta la crainte à nos troupes, & l'inspira à l'ennemi: elle fit valoir les petites victoires que le comte du Bourg, le marquis de Bay, le duc de Noailles, remporterent à Ramersheim, à la Gudina, à Figuieres. On étoit dans ces tristes

extrémités où l'espérance vit de parcelles de gloire & de bonheur.

5. Quelques-uns diront qu'il étoit aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens efféminés & ignorants au combat. S'ils avoient été aussi bons soldats que les Macédoniens, comme ils étoient vingt contre un, je pense bien que la chose se seroit tournée autrement ; mais, outre qu'il y avoit de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens & de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même ; il a fallu donner trois grandes batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, & de quantité de combats, à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues & de périls.

(*LA FONTAINE*)

Voyez DANGER, GÉNÉALOGIE, GUERRE, HISTOIRE, TYRANNIE.

BATARDS.

1. Sachez donc que le bâtard de quelqu'un, je ne sais trop de qui, nous a bien tracassés... & qu'aujourd'hui un autre bâtard, sans doute, (car c'est un lord) prétend avoir ma fille. (*Tom-Jones.*)

2. Mais cette créature, qui est votre sang aussi-bien que le mien, ne mérite-t-elle rien de vous ? la laisserez-vous naître dans l'opprobre ? (*Malheurs de l'amour.*)

3. Après la mort du prince de... une sœur de Madame du Roure disoit d'une fille qu'elle avoit eue de lui : en ferons-nous une femme-de-chambre, ou la laisserons-nous princesse ? (*Me DE MAINTENON.*)

4. Je hais l'enfant qui, par une réclamation intéressée, déshonore la mere dont il veut être avoué. (*Me RICCOBONI.*)

5. Songez un peu à ce que c'est que des enfants qui vous appellent leur pere, & qui en ont menti.(*MARIVAUX.*)

6. Ce qu'il y a de glorieux dans la conduite d'un bâtard & d'honnête dans ses sentiments, devroit faire honneur à sa naissance, qui en est ordinairement la principale cause; car n'arrive-t-il pas presque toujours que la seule envie d'imposer silence à l'injustice, porte celui qui s'y trouve exposé à se distinguer par des efforts extraordinaires, & que le sujet du reproche devient ainsi un puissant aiguillon qui l'excite sans cesse à la vertu ? C'est peut-être dans cette pensée que nos législateurs ont ôté aux enfants naturels tout autre droit & tout autre rang dans la société civile, que celui qu'ils peuvent se procurer par leur mérite personnel. (*Des préjugés nationaux.*)

7. Que si l'on veut montrer les biens que Dieu a donnés au monde par la voie de la bâtardise; sans recourir aux Poëtes, qui ont proposé Hercule comme l'exemple d'une vertu consommée ; sans nous arrêter aux

hiſtoires grecque & latine, où nous verrions les deux villes qu'on pourroit appeller les deux yeux de la terre, Athenes, mere des ſciences & de la ſageſſe humaine, Rome, le chef & l'ornement de l'univers, qui ont été bâties par des bâtards ; ſans chercher en Caſtille les Henri, en Angleterre les Guillaume le Conquérant, la France ſeroit-elle entiérement hors de la ſervitude des Anglois, ſi elle eût perdu un comte de Dunois ; ou plutôt ne ſeroit-elle pas, avec toute l'Europe, depuis huit ou neuf ſiecles, ſous l'impie & barbare domination des Sarraſins mahométans, ſi Alpaïde, pour couvrir ſon honneur, eût étouffé dans ſes entrailles l'illuſtre Charles-Martel ?

8. Vanini, dans ſon livre intitulé *de admirandis, &c.* ſe plaint amérement de n'être pas né bâtard. Il s'étend ſur les prérogatives d'une naiſſance libre, & ſur ce qu'il auroit fait d'héroïque, s'il avoit eu cet avantage.

9. Rendue à elle-même, elle s'affligea d'une deſtinée que l'injuſtice des hommes a rendu cruelle, dont l'innocence eſt punie, & que toutes les vertus enſemble ne peuvent effacer.

10. Ce ſeroit mal prouver qu'un grand prince n'auroit pas eu un bâtard d'une fille de petite condition, que de le prouver, en diſant que ce bâtard tient par trop du noble, & d'un côté & de l'autre ; car ſi l'on veut

dire qu'il eſt de grande maiſon, tant du côté paternel, que du maternel, on ſuppoſe ce qui eſt en queſtion, on n'allegue point de preuves; on dit ſimplement, il eſt fils d'une grande dame, parce qu'il eſt fils d'une grande dame; raiſonnement ridicule. Si l'on veut dire que, de tous côtés, on remarque en lui des inclinations trop nobles, trop grandes, pour croire que ſa naiſſance ne ſoit point noble, tant du côté maternel, que du côté paternel, c'eſt encore un méchant raiſonnement; puiſque l'expérience montre que les plus grands Seigneurs qui ſe méſallient, n'ont pas des enfants moins fiers & moins entêtés de grandeur, que ceux qui ne ſe méſallient pas. Je ſuppoſe d'ailleurs l'éducation égale: trouve-t-on de la baſſeſſe dans les Sultans, qui ſont quelquefois fils d'une miſérable payſane?

11. Qui ne ſait que l'homme ſage ne compte point parmi les vrais biens les haſards de la fortune? qui ne ſait qu'il y a eu d'illuſtres bâtards, Guillaume le Conquérant, par exemple, ou le brave Dunois? Voudroit-on renverſer le préjugé même, & l'anéantir tout-à-fait? Ce ſeroit toucher aux loix fondamentales de la ſociété, à ces loix auſſi anciennes que le monde, qui favoriſent les mariages, & qui ne ſont pas ſeulement en vigueur chez les peuples civiliſés, mais chez les ſauvages. Cette flétriſſure, généralement attachée aux naiſſances

illégitimes, eſt au moins un de ces préjugés que la philoſophie doit reſpecter, parce qu'il tient à l'ordre politique. Peut-être même ne feroit-il pas difficile de le tirer de la claſſe des préjugés, & d'en faire remonter l'origine juſqu'au droit naturel. *Le bâtard n'héritera point avec mon fils Iſaac*, Geneſ. ch. 21. Le Deuteronome jette encore ſur ces malheureux enfants une ignominie plus rigoureuſe. *Le bâtard, ni ſa poſtérité, n'entreront point dans l'égliſe du Seigneur, juſqu'à la dixieme génération*, ch. 23. Mais, pour n'attaquer la philoſophie nouvelle que par les armes de la philoſophie même, *Périclès*, cet éleve d'*Anaxagore*, ce capitaine philoſophe, qui mérita de donner ſon nom au ſiecle le plus poli de la Grece, fit porter lui-même aux Athéniens un décret contre les bâtards : près de cinq mille furent condamnés & vendus comme eſclaves, dans une calamité publique.

Si des Grecs nous paſſons aux Romains, dans ce concours prodigieux de citoyens réunis ſous le ſeul empire des loix, un bâtard, être iſolé, rebut de la nature, n'avoit pour lui qu'une immenſe & morne ſolitude. Sans relations, ſans rapports, ſans liaiſons, parce qu'il étoit ſans famille, il ne pouvoit lever les yeux ſur une mere déshonorée, qu'il ne la fit rougir lui-même du crime de ſa naiſſance.

Les loix des douze tables n'admettoient

point les bâtards au droit de ſucceſſion.

Celles de *Juſtinien* leur refuſoient juſqu'aux aliments. Le chriſtianiſme, en adouciſſant cette rigueur, a laiſſé ſubſiſter l'infamie. Nos loix l'ont confirmée.

Ce n'eſt donc pas là un de ces préjugés livrés à la philoſophie par la tolérance du gouvernement. C'eſt une loi reſpectable, univerſelle, de tous les climats, de toutes les religions.

12. Deux freres bâtards ne peuvent hériter l'un de l'autre.

13. On diſoit d'un certain bâtard, il ſera comme M. ſon pere, il ne ſe mariera point.

14. Par les loix de *Solon*, les peres étoient privés de l'autorité paternelle ſur les bâtards. Le plaiſir, diſoit cet ancien légiſlateur, devoit être leur unique récompenſe.

15. L'empereur Anaſtaſe permit aux peres de légitimer leurs bâtards par la ſeule adoption. *Juſtin* & *Juſtinien* abolirent cette légitimation, pour ne pas autoriſer le concubinage par cette indulgence & cette facilité.

Anciennement en *Italie*, en *Eſpagne*, & ſur-tout en *France*, l'état de bâtard n'avoit rien de honteux ni de déshonorant; ils ſuccédoient aux biens de leur pere, pourvu qu'il les eût reconnus; ils portoient ſon nom, héritoient de ſes armes, ſans autre différence qu'une *bande*, qui coupoit diagonalement leur *écu*. Henri IV leur défendit de

s'arroger la noblesse, sans en avoir auparavant obtenu des lettres du souverain.

Voyez SUCCESSION.

BEAU.

1. *Congreve* dit qu'il est dans le vrai beau un je ne sais quoi qui frappe rarement les ames vulgaires. Ainsi, à l'égard des femmes, les haillons d'une paysane même ne peuvent dérober ce précieux je ne sais quoi aux ames d'une espece sublime.

2. Le terme de *beau* exprime le rapport de certains objets avec nos idées & nos sentiments. On trouve de la beauté dans une chose, quand on s'apperçoit qu'elle excite quelqu'idée agréable, ou quelque sentiment d'appobation.

M. de Crousaz donne à ce terme deux significations qu'il faut distinguer. Il y a un beau relatif à nos sentiments, & qui nous cause quelque plaisir; il y en a un autre qui ne dépend que de la spéculation; en le considérant de sang-froid, nous le trouvons digne de notre estime, nous l'approuvons, sans que le cœur en soit agité: il plaît à notre raison, sans remuer notre cœur. Quelquefois les idées & les sentiments sont d'accord, & un objet mérite le nom de beau dans un double sens: quelquefois les idées & les sentiments se combattent; alors un objet est beau à un égard, & à l'autre il manque de beauté. On peut

donc poser en fait qu'il y a une beauté indépendante du sentiment.

3. Que si on vient à me demander, dit M. Despréaux, ce que c'est que cet agrément & ce sel, je répondrai que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis, néanmoins, il consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies & des expressions justes.

Si la beauté des ouvrages d'esprit consiste à présenter au lecteur des pensées vraies & des expressions justes, ce n'est plus un je ne sais quoi qu'on peut mieux sentir que définir. M. Despréaux ajoûte le mot *principalement*, mais ce n'est pas encore assez dire.

La beauté des ouvrages d'esprit est quelque chose au-delà de la simple vérité des pensées & de la justesse des expressions : le beau est du ressort du goût ; or on ne peut pas toujours rendre raison de son goût. Une chose nous plaît, sans que nous puissions dire, & que nous sachions pourquoi elle nous plaît ; ce qui ne seroit pas, si le beau consistoit principalement dans le vrai ; car on peut toujours rendre raison du vrai.

Le beau, c'est le vrai bien exprimé, c'est-à-dire, exprimé avec élégance, avec délicatesse, avec vivacité, & non pas seulement exprimé avec justesse. Cette vérité des pensées, & cette justesse des expressions, ne fait encore que le bon. Si les pensées d'un

ouvrage sont vraies & nouvelles, si les expressions en sont justes, & en même temps délicates, sublimes, &c. Voilà le beau, & le beau parfait; car il y a du beau à moins.

Une pensée nouvelle en elle-même, n'a pas besoin d'être relevée par le tour & par l'expression; c'est assez qu'elle soit rendue avec justesse. De même un tour ingénieux suffit pour faire valoir une pensée commune en elle-même, & pour la faire paroître très-belle. Ainsi, quant au fond de la pensée, le bon consiste dans la vérité, le beau consiste dans la nouveauté de la pensée. Quant au tour & à l'expression, le bon consiste dans la justesse, le beau consiste dans l'élégance, la finesse, &c. du tour & de l'expression. Le beau suppose donc le bon; & le bon est plus essentiel, plus important que le beau.

Par conséquent on peut dire que le mérite d'un ouvrage étant l'effet de la réunion du bon & du beau, il consiste principalement dans le bon, dans la vérité des pensées, & dans la justesse des expressions. Mais il ne faut pas dire que le beau consiste principalement dans cette vérité des pensées, & dans cette justesse des expressions; car ce seroit dire qu'il consiste principalement dans le bon, & par conséquent brouiller toutes les idées.

Il faut remarquer que dans ce que je viens de citer de M. Despréaux, il s'agit de ces

ouvrages dont l'auteur a voulu s'attirer la réputation d'homme d'eſprit, & même de bel-eſprit. Or, comme l'a dit M. Huet, un bel-eſprit, digne de ce titre, eſt néceſſairement un bon eſprit; mais un bon eſprit n'eſt pas toujours un bel-eſprit.

De même une penſée, pour être belle, doit être vraie; mais une penſée n'eſt pas belle préciſément parce qu'elle eſt vraie. J'avoue qu'une penſée vraie & nouvelle plaira toujours, ſi elle eſt bien exprimée; mais entre pluſieurs manieres également juſtes d'exprimer le même fond de penſée, il peut y en avoir de plus agréables les unes que les autres; & c'eſt de cet agrément qui naît du tour & de la maniere de dire chaque choſe, qu'il eſt quelquefois difficile de rendre raiſon.

Un ouvrage peut faire dire de ſon auteur qu'il eſt un bon eſprit, un grand eſprit même, ſans faire dire qu'il eſt un bel-eſprit. C'eſt proprement à cette derniere ſorte de réputation, que tendent les auteurs des ouvrages d'agrément.

L'académie françoiſe, compoſée en grande partie de cette eſpece d'écrivains, fut nommée, dans les commencements, l'académie des beaux-eſprits. Ce nom eſt fort juſte; il marque ſon principal objet, & il la caractériſe plus préciſément que le nom d'académie françoiſe; mais peut-être n'eſt-il pas aſſez noble. Il y a long-temps que le titre

de bel-esprit est presque devenu une injure. Plusieurs méprisent le bel-esprit & tout ce qu'il peut produire : un ouvrage est assez agréable pour eux, dès qu'il est judicieux & solide ; il est assez beau, s'il est bon.

Il y a pourtant bien de la différence entre un bon ouvrage & un bel ouvrage ; & pour éclaircir ma pensée par quelques exemples pris en différents siecles, je dirois volontiers que les ouvrages de *Quintilien*, de *Charron*, de M. l'*abbé Fleury*, sont très-bons ; & que ceux de *Ciceron*, de *Montaigne*, de M. *Bossuet*, sont très-beaux. Il y a quelque chose de commun à tous ces ouvrages, par où ils méritent d'être appellés bons ; je veux dire la vérité des pensées, &, jusqu'à un certain point, l'exactitude, la justesse & les autres qualités du style : mais, en même temps, il y a quelque chose dans ces ouvrages que j'ai appellés beaux, qui manque aux autres, & par où ils leur sont bien supérieurs. Les auteurs de ceux que j'ai cités les premiers, étoient des hommes très-sensés, de très-bons esprits ; les auteurs des seconds étoient par-dessus tout cela des hommes de génie & d'imagination ; & il n'appartient qu'aux écrivains de ce caractere de faire de beaux ouvrages.

Un bel ouvrage, un ouvrage agréable, c'est proprement celui dans lequel on sent du génie & de l'imagination. Si toutes les pensées n'en sont pas exactement vraies,

ſi toutes les expreſſions n'en ſont pas parfaitement juſtes, l'effet du génie & de l'imagination qui brillent dans tout l'ouvrage, eſt d'empêcher le lecteur de s'en appercevoir, & de lui cauſer un plaiſir vif; de le tenir toujours dans une admiration qui ne lui permette pas de ſonger à reprendre des fautes ſi habilement couvertes, ou ſi heureuſement réparées.

Mais je n'entends pas ſeulement par l'imagination, cette chaleur & cet enthouſiaſme qui fait les orateurs & les poëtes. Une imagination moins vive & moins forte que délicate & gracieuſe, eſt auſſi la ſource d'une infinité d'agréments; témoin les ouvrages, & ſur-tout la converſation des femmes d'eſprit.

4. Telle eſt la nature du beau dans tous les genres : ceux-même qui n'en connoiſſent pas les principes, en ſentent les effets. *Voyez* BEAUTÉ.

BEAUTÉ.

1. Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déeſſes. Là on voyoit la beauté fiére de Pallas; ici la grandeur & la majeſté de Junon; plus loin la ſimplicité de Diane, la délicateſſe de Thémis, le charme des Graces, & quelquefois le ſourire de Vénus.

Comme on remarque une roſe au milieu

des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles : elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales ; elles furent vaincues avant de la craindre.

(*Temple de Gnide.*)

2. Je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible, mais, de son côté, elle ne seconde point mes desseins ; elle ne s'aide point. Je vois une grande figure belle & bien taillée, & où l'art ne peut rien disputer à la nature : mais c'est tant pis. Ses yeux, qui sont grands & noirs, ne savent que regarder fixement ; ils n'ont point ces tours fins & ces mouvements délicats que donne, ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plu. Sa bouche, qui est la plus petite, la plus vermeille, & la mieux façonnée du monde, ne fait que rire, mais elle ne sourit point ; & qu'est-ce que ces ris immodérés & souvent stupides, auprès de la douce retenue, & de l'afféterie spirituelle des souris ? Si elle marche, ce n'est que pour aller où elle veut aller ; ce n'est point pour se donner des airs plus libres, ou des graces plus nobles. Enfin elle n'est belle, qu'à cause qu'on est belle avec les traits qu'elle a ; & si elle n'est pas laide, ce n'est point sa faute. Sur-tout elle dit des choses d'une naïveté qui me fait suer ; & quand je vois qu'elle ouvre la bouche, ou je prends bien vîte la parole, ou je détourne la tête, pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en

état d'être amoureux d'elle. Je fais combien mon amour pour elle est tendre, c'est-à-dire aisé à blesser, & difficile à conserver; aussi je le ménage avec un soin incroyable, je ne l'expose point à de longues conversations, moins encore à des tête-à-tête, qui seroient des périls dont il ne se tireroit jamais; & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à subsister.

(*FONTENELLE.*)

3. La beauté est le premier présent que la nature nous fait, & le premier qu'elle nous ôte. (*Le Chevalier DE MÉRÉ.*)

4. C'est que vous êtes belle, & que, dans le monde, avec la beauté que vous avez, & quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres. (*MARIVAUX.*)

5. Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premieres, & de ne se point plaire avec les secondes: les unes sont plus tendres & plus modestes, les autres sont plus gaies & plus enjouées. (*MONTESQUIEU.*)

6. Elle étoit assez jolie pour se croire belle; mais elle se la croyoit tant (je dis belle), qu'elle en étoit sotte. On ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec réflexion; elle ne songeoit qu'à lui; elle ne pouvoit pas s'y accoutumer; & on eût dit, quand elle vous regardoit, que

c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux, qu'elle rendoit fiers ou doux, suivant qu'il lui prenoit fantaisie de vous en imposer ou de vous plaire. (*MARIVAUX.*)

7. Homere dit que *Nérée* étoit le plus beau des Grecs qui assiégoient Troie, & *Thersite* le plus laid.

8. Remercie le ciel de ne t'avoir pas donné la beauté en partage. Les hommes bien faits n'ont pas d'ordinaire, dans leurs amours, tout le bonheur dont ils se flattent. Les dames qui ont de la tendresse, & qui sont sages, croient que ces sortes de gens s'aiment trop; celles qui ont de la fierté & qui sont dédaigneuses, ne les trouvent ni assez soumis, ni assez respectueux; & celles qui apréhendent les mauvaises langues, n'osent pas les regarder.

Ces Messieurs s'imaginent aussi que les Dames les favorisent, parce qu'elles ne peuvent pas tenir contre eux; & ils s'attendent même souvent qu'on les priera de recevoir des faveurs. Mais ceux pour qui la nature n'a pas été si libérale, font plus qu'aimer simplement leurs maitresses; ils les adorent: & toujours humbles, ils savent gagner, par leurs respects, la beauté la plus réservée.

9. Il semble que les belles femmes n'ont été créées que pour nous tourmenter, puisqu'un homme ne peut être heureux, ni avec elles, ni sans elles.

10. Quant à la beauté du corps, il me faudroit

droit ſavoir ſi nous ſommes d'accord de ſa deſcription. Il eſt vraiſemblable que nous ne ſavons gueres que c'eſt que beauté en nature & en général, puiſqu'à l'humaine notre beauté nous donnons tant de formes diverſes ; de laquelle s'il y avoit quelque preſcription naturelle, nous la reconnoîtrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantaſions les formes à notre appétit. (*MONTAIGNE.*)

11. Ganimede, pour ſa beauté, fut ravi par Jupiter, qui, non-ſeulement tranſporte ce qui eſt beau dans le ciel, mais deſcend lui-même ſur la terre, pour en jouir.

12. La beauté eſt comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions ; & les plus excellents artiſans ne s'en propoſent point d'autre dans leurs ouvrages ; au lieu que toutes les autres perfections ſont bornées dans un certain eſpace, ſans que tout le monde y prétende.

13. La beauté eſt comme l'apprêt dans les marchandiſes ; elle s'évanouit dans l'uſage que l'on en fait.

14. La beauté de l'eſprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'eſtime, & celle du corps de l'amour. L'eſprit, il eſt vrai, peut cauſer des paſſions ; mais le corps recueille le profit des paſſions que l'eſprit a inſpirées.

Voyez ABSTINENCE, AGRÉMENTS, ALLIANCE, BAISERS, ENLÉVEMENT, ESCLA-

VES, GOUTS, ESPRIT, INNOCENCE, JE NE SAIS QUOI, LIBERTÉ, PAUVRETÉ, PLAIRE, SANTÉ, USAGES.

BEL-ESPRIT.

1. La réputation de bel-esprit, dont on est si jaloux, & que l'on obtient à si peu de frais, est l'unique cause des ouvrages frivoles. Comme ce sont les femmes qui la donnent, on n'écrit que pour leur plaire. Il n'est pas étonnant que tant de gens dans le monde fassent un si grand cas de tous ces écrits superficiels; ce sont ceux qui sont le plus à leur portée. Les esprits frivoles, qui ne sont point affectés du bon sens des Anciens, méprisent ce qu'ils n'ont pas.

Parmi ces productions qui passent pour ingénieuses, quelques-unes ressemblent si fort à celles de l'esprit, qu'on est, en quelque façon excusable de s'y tromper pendant quelque temps. Dans ce siecle où la physique a fait plus de progrès que les talens, nous sommes parvenus à contrefaire l'esprit aussi parfaitement que le diamant; nous imitons aussi également bien l'éclat de l'un & de l'autre. La Solidité est la seule qualité qui manque à tous ces essais, où l'on fait passer l'art pour la nature.

Plusieurs livres, après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naissance, tombent dans le mépris, ou du moins dans l'oubli. Comme ils tirent leur principal mérite d'un jargon différent du langage ordinaire, & d'une con-

formité au ton de plaisanterie qui est en vogue, ils sont entraînés avec le tourbillon des ridicules & des extravagances de leur temps, qui est obligé de faire place à d'autres plus puissants par leur nouveauté : ainsi l'esprit de cette année ne sera point de l'esprit l'année prochaine. (*M. l'ab.* LE BLANC.)

2. Ce n'est presque pas une distinction que d'avoir de l'esprit ; mais c'en est une bien flatteuse, que d'être un bel-esprit. Si ce titre est presque devenu une injure, l'envie y a bien contribué.

3. Les beaux-esprits ont un peu de mémoire ; les sots n'en ont point du tout.

4. Le bel-esprit consiste à joindre les idées dont le rapport a quelqu'agrément : or si l'on prend à tâche de chercher de pareils rapports, on perd insensiblement l'habitude de discerner les vraies relations des choses, c'est-à-dire le bon sens.

5. Le bel-esprit étouffera tôt ou tard le bon esprit. Nous commençons à avoir le goût usé : les auteurs du siecle d'Auguste, ou de Louis XIV, semblent insipides à quelques-uns : ce que les autres nomment jargon, afféterie, ils l'appellent style fin & délicat ; c'est du neuf, c'est du grand beau.

6. Je nomme Euripile, & vous dites, c'est un bel-esprit. Vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est un charpentier ; & de celui qui refait un mur, il est maçon. Je vous demande, quel est l'attelier où tra-

vaille cet homme de métier, ce bel-esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont ses outils? est-ce le coin? sont-ce le marteau & l'enclume? où fend-il, où coigne-t-il son ouvrage? où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être bel-esprit! S'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sauroit s'appliquer sérieusement; & s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends; c'est un homme sage, & qui a de l'esprit.

7. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux-esprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel-esprit, sont peut-être également difficiles à remplir: il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois instruire & plaire, quelle connoissance ne faut-il pas avoir, & de sa langue, & de l'esprit de son siecle? Que de goût, pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable! Que d'étude, pour les disposer de maniere qu'elles fassent la plus vive impression sur l'ame & l'esprit du lecteur! que d'observations, pour distinguer les situations qui doivent être traitées avec quelqu'étendue, de celles

qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté ; &, comme dit M. *de Fontenelle*, pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse, & prévenir son inconstance.
(*De l'Esprit.*)

BÉNÉFICES.

1. Anciennement, au lieu d'une seule cure, le même chanoine en avoit quelquefois sept ou huit.

2. Jean de Plédran, doyen de Nantes, qui mourut evêque de Dol en 1583, étoit en même temps curé de Saint-Denis, de Saint-Sébastien, & de Guemené-Pensaon. Il ne laissa pas, quoique devenu évêque, de conserver ces trois cures, qu'il faisoit régir par des prêtres qui en étoient fermiers.

D'abord on se contentoit de prendre de l'évêque des lettres de non-résidence, & l'obligation de résider étant ôtée, il n'y avoit plus de bornes à la pluralité des bénéfices.

3. Il y avoit bien des abus sous la pragmatique-sanction, & avant le concordat. L'archevêque d'Embrun soutient que le concordat a retranché les abus, les simonies & les cabales qui se faisoient autrefois dans les élections. Mais voici un abbé commendataire qui s'étend sur ces désordres. « J'ai ouï conter à une grande dame d'avoir » entendu dire autrefois à ce grand roi Fran-

» çois I, que le sujet qui le porta le plus à
» faire le concordat avec le pape Léon, pour
» abolir du tout les élections des évêques,
» abbés, & aucuns priorés, & s'en prévaloir
» des nominations, fut les grands abus qui
» s'y faisoient en telles élections parmi les
» moines. Ils élisoient le plus souvent celui
» qui étoit le meilleur compagnon, qui ai-
» moit plus les chiens, les oiseaux, qui étoit
» le meilleur biberon, bref qui étoit le plus
» déréglé, afin que l'ayant fait leur abbé
» ou prieur, par après il leur permît faire
» toutes pareilles débauches. De plus ce
» grand roi, considérant les bons services
» que sa noblesse lui faisoit ordinairement,
» & ne la pouvant récompenser des finances
» de son domaine & des deniers de ses tailles,
» car il falloit le tout convertir aux frais de
» ses longues & grandes guerres, il trouva
» meilleur de récompenser ceux qui l'avoient
» bien servi, de quelques abbayes & biens
» d'église, que les laisser à des moines clos-
» traux, gens inutiles, disoit-il, qui ne ser-
» voient de rien qu'à boire & manger, &c.
» ainsi que dit le proverbe italien : *Pretri,*
» *fratri, monachi & pulli, mai non son satulli* ».

4. Le bon roi Louis douzieme disoit que les ânes avoient meilleur temps que les chevaux ; car les chevaux, disoit-il, vont en poste à Rome courir les bénéfices dont les ânes sont pourvus.

5. Les décimes sont les deniers que le

clergé de France leve ordinairement sur les ecclésiastiques du royaume. Il ne faut pas confondre les décimes avec les dixmes. Celles-ci se prennent par les possesseurs des bénéfices, sur les fruits de la terre, & quelquefois même sur le bétail & sur la volaille; cependant il y a eu des temps où l'on a donné le nom de dixme à ce qu'on appelle aujourd'hui décime : telle est la dîme saladine. Philippe-Auguste assembla les états à Paris en 1188 : il y fut ordonné qu'on leveroit sur les ecclésiastiques la dixme d'une année de leurs revenus; & sur les laïques, qui ne feroient pas le voyage de la terre-sainte, la dîme de leurs biens meubles, & de tous leurs revenus. Cette imposition fut appellée dixme saladine, du nom de Saladin, soudan d'Egypte, qui avoit chassé tous les Chrétiens de Jérusalem, & de presque toute la Terre-sainte.

6. Avant l'origine des fiefs, les terres accordées par les rois, s'appelloient bénéfices, on ne les donnoit qu'à vie ; & ceux qui les possédoient n'étoient obligés qu'au service militaire. Dans la suite, ces bénéfices ont été rendus héréditaires ; & après n'avoir passé qu'aux enfants, on les a fait passer aux héritiers collateraux, & ils sont enfin devenus des biens patrimoniaux, sujets au commerce par les ventes, donations, échanges, & autres dispositions que l'on en pouvoit faire. Les grands du royaume augmen-

terent insensiblement leur puissance; &, après avoir partagé celle du souverain, ils l'anéantirent. (*Anecdotes françoises.*)

7. Clovis avoit partagé son empire entre ses quatre fils. Thierri I régna à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert à Paris, & Clotaire I à Soissons. Tous ces princes jouirent paisiblement du droit de régale, par lequel le fruit de tout évêché vacant rentroit dans la main du roi. Ce droit, qui subsiste toujours en France, & qui s'étend même sur tout ce que l'on appelle aujourd'hui *bénéfices consistoriaux*, est aussi ancien que la monarchie.

8. Les annates sont une taxe sur le revenu de la premiere année d'un bénéfice vacant. Les annates étoient encore inconnues vers la fin du quatorzieme siecle. *Boniface VIII* est le premier qui les ait exigées. Il y eut de grandes contestations sur le sujet des *annates;* elles furent improuvées & condamnées aux conciles de Constance & de Bâle; & la France s'affranchit de ce *joug d'insolite* par la *pragmatique-sanction*, qui, conformément aux décisions de ces conciles, fut dressée dans une assemblée tenue à Bourges par le roi, les princes, les grands, les prélats, les magistrats, & les députés des provinces.

La *pragmatique-sanction*, cette loi si vénérable, mit en rumeur la cour de Rome. Jules II, son pontife, ourdit une ligue,

que Léon X continua, entre lui, l'empereur, le roi d'Espagne & l'Angleterre, les Suisses & les Vénitiens, pour ruiner la monarchie françoise. Cette ligue, que la cour de Rome appelloit *sainte*, n'avoit cependant pour objet que l'accroissement de son trésor : elle effraya François I. Rome réussit, & la pragmatique-sanction fut abolie par un *concordat*, contre lequel les parlements, les universités, le clergé & le peuple s'éleverent avec force.

9. Ce fut Charles-Martel, appellé *le fléau des Sarrasins*, maire du palais, & un des plus grands capitaines que la France eût eus jusqu'alors, qui donna le premier des évêchés & des abbayes. Il fut l'auteur d'un désordre qui n'étoit pas encore tout-à-fait aboli sous la minorité de Louis XIV.

10. Henri III, roi d'Angleterre, s'adressant en 1253 aux députés des ecclésiastiques de son royaume, leur dit: Messieurs, je puis avoir eu tort en m'appropriant les droits de nommer aux dignités ecclésiastiques ; mais il ne vous appartient pas de vous plaindre de l'abus que j'ai peut-être fait en cela de l'autorité royale, puisque ce n'est qu'en vertu de cet abus que vous possédez vos dignités. Commencez donc par renoncer à tous vos bénéfices, afin qu'on puisse les conférer à des sujets dignes.

Voyez CHANOINES, ECCLÉSIASTIQUES, IMPÔTS, ÉCONOMIE, REPROCHES.

BESOINS.

1. La nature eſt une bonne mere; quand la fortune abandonne ſes enfants, elle ne les abandonne pas elle. Un homme étoit riche, il devient pauvre; laiſſez-le faire, la nature en lui a pourvu à tout; c'eſt un ſoldat qui a armes & bagages : quand il étoit riche, il étoit délicat; à préſent qu'il n'a plus rien, la friandiſe le quitte, l'amour des commodités le laiſſe là; ſon goût baiſſe, & devient ce qu'il faut qu'il ſoit, pour s'ajuſter à ſon état; il aimera le pain, comme il aimoit la perdrix; l'eau fraîche, comme il aimoit le bon vin, & le vin, comme il aimoit la plus exquiſe des liqueurs : en un mot ſes beſoins s'humaniſent; ils demandent peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup, & le peu qu'ils ont les ſatisfait mieux cent fois, que le beaucoup, quand ils l'avoient.

(*Marivaux.*)

2. Pour les beſoins du corps, bien loin qu'ils me faſſent murmurer, j'y trouve des marques ſenſibles de l'attention paternelle de Dieu ſur nous. Je les regarde comme d'utiles diſtractions par-où il nous empêche de nous livrer trop long-temps à un travail aſſidu, qui nous conſumeroit. Et ce que j'admire encore davantage, c'eſt que ces incommodités apparentes ſont les ſources de tous nos plaiſirs : je ne bois & ne mange avec délices, qu'autant que les beſoins m'y ont

excité par l'importunité de leur aiguillon.

3. Il eſt bien difficile de demander, quand on a le cœur aſſez noble pour ſupporter plus patiemment le beſoin, que le poids des obligations.

Voyez AVARES, FAIM, IRRÉSOLUTION, UTILITÉ.

BÉTAIL.

1. Le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paiſſent l'herbe, non-ſeulement ſont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puiſqu'ils le nourriſſent, mais ſont encore ceux qui conſomment & dépenſent le moins; le bœuf ſurtout eſt à cet égard l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fonds ſur lequel il vit; il engraiſſe ſon pâturage, au lieu que le cheval, & la plûpart des autres animaux, amaigriſſent, en peu d'années, les meilleures prairies. Mais ce ne ſont pas là les ſeuls avantages que le bétail procure à l'homme; ſans le bœuf, les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre; la terre demeureroit inculte, les champs & même les jardins ſeroient ſecs & ſtériles; c'eſt ſur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il eſt le domeſtique le plus utile de la ferme, le ſoutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture; autrefois il faiſoit toute la richeſſe

des hommes, & aujourd'hui il eſt encore la baſe de l'opulence des états, qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puiſque ce ſont les ſeuls biens réels, tous les autres, & même l'or & l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des repréſentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le cheval, quoique peut-être auſſi fort que le bœuf, eſt moins propre à la charrue; il eſt trop élevé ſur ſes jambes; ſes mouvements ſont trop grands, trop bruſques; & d'ailleurs il s'impatiente & ſe rebute trop aiſément; on lui ôte même toute la légereté, toute la ſoupleſſe de ſes mouvements, toute la grace de ſon attitude & de ſa démarche, lorſqu'on le réduit à ce travail peſant, pour lequel il faut plus de conſtance que d'ardeur, plus de maſſe que de vîteſſe, & plus de poids que de reſſorts...

On emploie ſouvent ſix & juſqu'à huit bœufs dans les terreins fermes, & ſur-tout dans les friches qui ſe levent par groſſes mottes & par quartiers, au lieu que deux vaches ſuffiſent pour labourer les terreins meubles & ſablonneux....

La rumination n'eſt qu'un vomiſſement ſans effort, occaſionné par la réaction du premier eſtomac ſur les aliments qu'il contient. Tant que ces animaux tettent ou ſont

nourris de lait & d'autres aliments liquides & coulants, ils ne ruminent pas; ils ruminent beaucoup plus en hyver, & lorsqu'on les nourrit d'aliments secs, qu'en été, pendant lequel ils paissent l'herbe tendre...

Le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus souvent de peur & d'horreur que d'amour; & le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture, & de desir de sa mere....

Le bœuf aime l'eau nette & fraîche, au lieu que le cheval l'aime trouble & tiéde...

La corne du bœuf est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la premiere matiere transparente que l'on ait employée pour faire des vîtres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée, pour faire des boîtes, des peignes, & mille autres ouvrages: mais finissons, car l'histoire naturelle doit finir où commence l'histoire des arts...

Les Anciens faisoient leurs délices de l'étude de l'agriculture, & mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriser le laboureur, à épargner la peine du cultivateur & du bœuf; & parmi nous, ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre, sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver....

2. Par un calcul souvent réitéré en différents pays, on trouve, d'une maniere assez

uniforme, que le profit d'une brebis est d'un écu par an, & peut, de temps en temps, monter plus haut. Le profit est principalement fondé sur la tonte de la laine, qui se fait tous les ans au mois de Mai. Parmi les flocons de la laine abbatus, on sépare ce qui est au cœur; c'est le plus fin, & ce qu'on nomme prime: ce qui en approche le plus, se nomme seconde: on appelle tierce ce qui vient ensuite.

Voyez LAITAGE.

BÊTES.

1. On peut dire des bêtes, sans se tromper, que leurs biens sont de succession, & non des richesses acquises par un grand travail; que la terre est pour elles très-féconde; qu'elles ne manquent point d'habits qui leur sont convenables & faits par la main de la nature; que la force, la santé & le sommeil ne leur manquent point; que leur simplicité est prudente; & qu'encore qu'elles ne paroissent pas capables de réflexion, on les voit très-habiles & très-sages dans la sphere des objets qu'elles doivent connoître pour leur intérêt, c'est-à-dire, pour leur propagation, ou pour leur conservation; que leur vie est douce & tranquille; qu'elles vivent sans chagrin & sans inquiétude; que leurs voluptés ne sont point mêlées de soupçons & de jalousies; que les procès ne les tourmentent guères; &, ce qui

eſt plus conſidérable, qu'elles ſont contentes de leur état, & qu'elles ne deſirent ni ne craignent la mort.

Les bêtes jouiſſent donc à-peu-près du bonheur que l'on nous repréſente comme le plus parfait de tous. Hé quoi donc! eſt-ce pour nous un ſi grand malheur de naître capables de raiſon, que la qualité de raiſonnables nous empêche de prétendre à celle d'heureux; que le degré de notre perfection faſſe le degré de notre miſere; que les bêtes ſoient heureuſes de n'être point hommes, & que les hommes ſoient miſérables de n'être point bêtes? Certainement il n'y a aucune apparence que cela ſoit: la nature eſt trop ſage dans toutes les autres choſes, pour l'être ſi peu dans celle-ci; & à moins que les hommes ne veuillent ſe dégrader eux-mêmes, & n'entreprennent de flétrir l'excellence de leur nature, il faut qu'ils demeurent d'accord qu'il y a un ſouverain bien qui ſe peut trouver, & qui ne trompe point nos deſirs, mais qui ne ſe trouve point dans les objets de cette vie, & qui trompera toujours notre cupidité.

2. Montrez à un enfant un diamant auprès d'un moucheron, & demandez lui lequel il eſtime le plus de l'un ou de l'autre. L'éclat du diamant le fera juger d'abord en ſa faveur. Montrez-lui enſuite que ce diamant n'eſt qu'une maſſe dont tout le brillant n'eſt qu'une réflexion de lumiere, & où l'on ne

trouve rien à cela près de plus admirable que dans les pierres qu'on méprise ; qu'au contraire ce moucheron est un composé de tant de liaisons & de justes ressorts, que celui qui les connoîtroit parfaitement, seroit le plus savant homme qui fut jamais, vous verrez qu'il hésitera. Hé bien ! lui dirois-je, pensez-vous que Dieu estime plus ce moucheron que ce diamant ? Alors il n'hésitera plus ; car il verra bien que le moucheron représente davantage la sagesse divine ; & vous lui laisserez tirer la conséquence, que si nos jugements, pour être justes, doivent être réglés sur ceux que Dieu porte de ses ouvrages, c'est un déréglement d'esprit que d'estimer plus l'or, l'azur & les pierreries, que les insectes. Parmi tout cela l'enfant verra bien que ce seroit être insensé que de quitter une pierre précieuse, pour courir à une fourmi. Dites-lui qu'il ne s'agit que de l'estime, & non pas de l'usage que nous devons faire des choses ; qu'il peut laisser là les insectes qui l'incommodent, & se servir de l'or & des pierreries autant que la bienséance le demande, pourvu qu'il donne à chaque chose le rang qu'elle doit avoir dans son estime & dans son cœur.

3. Quoique les ouvrages du Créateur soient en eux-mêmes tous également parfaits, l'animal est, selon notre façon d'appercevoir, l'ouvrage le plus complet de la nature, & l'homme en est le chef-d'œuvre.

4. Ce

4. Ce que les hommes & les bêtes font également, & ce que les hommes ne font pas machinalement, les bêtes ne le font pas machinalement non plus.

(*M. DE FONTENELLE.*)

Voyez CAUSES, CRUAUTÉ, ESPECE; RESSEMBLANCES.

BIBLIOTHEQUES.

1. N'est-il pas ridicule de voir des personnes plongées dans la dissipation & dans les plaisirs du monde, faire un amas inutile de livres, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils ne regardent que comme des meubles? Ce qui devroit orner leur esprit, ne sert qu'à orner leurs cabinets.

2. Charles V & Charles VI sont les premiers rois de France qui ont entrepris de former une bibliotheque. Celle qu'ils commencerent, fut augmentée par Louis XI, par Charles VIII, par Louis XII, & par François I.

3. Pétrarque, l'honneur de son siecle & le pere des poëtes Italiens, legue à Venise sa bibliotheque, à condition qu'elle sera publique; fonde ainsi celle de Saint-Marc, & donne le premier modele de ces établissements si négligés & si utiles *.

* On ne peut se dispenser de citer à ce sujet la belle bibliotheque de M. *de Floncel*, censeur royal, ancien secrétaire d'état de la principauté de Monaco, secrétaire des affaires étrangeres sous le ministere de MM. Amelot & d'Argenson, & membre de la

4. Les Gaulois possédoient dans toute sa perfection la bonne maniere de traiter la théologie, en la puisant dans l'écriture & la tradition : la poëtique conservoit encore parmi eux au cinquieme siecle toute son élévation & toute son élégance ; la médecine, la géométrie, l'astronomie, étoient cultivées avec succès, & la métaphysique avoit extrêmement germé dans ce siecle.

L'irruption de plusieurs peuples barbares fut très-nuisible au progrès des sciences..... Il y avoit dans chaque monastere une bibliotheque où l'on conservoit les livres de plusieurs siecles, & dont on avoit soin de renouveller les exemplaires, en les faisant copier. C'est de-là que sont sortis les ouvrages des anciens, & presque tous les manuscrits sur lesquels, depuis l'invention de l'imprimerie, on a donné au public tant de précieux monuments littéraires.

(*Anecdotes françoises.*)

5. Charles V aimoit les lettres & les savants.... Il n'avoit trouvé que vingt volumes dans sa bibliotheque ; il en laissa neuf cents.....

---

plupart des académies d'Italie. Cette riche collection, unique peut-être en son espece, est composée de quinze mille volumes italiens, parmi lesquels on trouve les éditions les plus rares, & des manuscrits.

La facilité noble, la politesse avec laquelle M. *de Floncel* se plaît à communiquer ses livres aux gens de lettres, peut se comparer au bienfait de *Pétrarque*, & même le surpasser. *Pétrarque* ne rendoit à l'Italie que des trésors littéraires qu'il tenoit d'elle, M. *de Floncel* oblige deux nations ; il honore l'une, en éclairant l'autre.

Ce n'eſt pas que, depuis Charlemagne, nos rois aient négligé les lettres au point de n'avoir ni livres, ni bibliotheque; mais, à leur mort, ils en faiſoient des legs aux monaſteres; qu'ils protégoient plus particulierement.

6. S'il ſuffiſoit, pour être docte, d'avoir beaucoup de volumes, les libraires ſeroient les plus ſavants de tous les hommes; & leur boutique ſur-tout ſeroit très-ſavante. On n'eſt pas Hercule, pour avoir ſon arc ou ſa maſſue, pour ſe ſervir de ſes fleches, il faut être Philoctete.

BIENFAITEURS.

1. Eſt-il encore au monde de ces perſonnes qui vont au-devant des beſoins des malheureux, & qui leur épargnent la douleur d'un aveu, qui n'a que la mort de moins ſupportable?

2. Des manieres hautes & dures, qui, en faiſant valoir le bienfait, le déprécient, & font haïr le bienfaiteur.

3. Faire un homme heureux, c'eſt mériter de l'être. Puiſſiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi! (*M. ROUSSEAU de Geneve.*)

4. Nous nous ſommes embraſſées: je lui rendrai ſervice, quoique ſûre de ſon ingratitude. Mon plus grand plaiſir eſt de mettre à l'épreuve la reconnoiſſance de mes ennemis. (*Me DE MAINTENON.*)

5. Il ſembloit craindre de bleſſer mon

oreille par le son de ces expressions consacrées à marquer la supériorité de celui qui donne sur l'indigent forcé de recevoir.
(*Me Riccoboni.*)

6. Ce ne sont pas vos bienfaits qui vous font aimer; c'est vous, Sire, qui faites aimer vos bienfaits.

7. Celui-ci au contraire, disoit-on, gouvernoit à la maniere des sages, dont la conduite est douce, simple, sans faste, & désintéressée pour eux-mêmes; qui songent à être utiles, & jamais à être vantés; qui font de grandes actions, dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles; ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires : rien ne les en distingue en apparence; on n'a point eu de nouvelles du travail qu'elles ont coûté; c'est un génie sans ostentation qui les a conduites; il a tout fait pour elles, & rien pour lui; d'où il arrive que ceux qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contents que surpris; il n'y a que les gens qui pensent, qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mene. (*Marivaux.*)

8. Vous refusâtes avec horreur ces six

cents livres, quand je vous les proposai comme la récompense d'un crime ; acceptez les douze cents francs, à présent qu'ils ne sont plus que la récompense de votre sagesse ; il est bien juste d'ailleurs que je vous sois un peu plus secourable dans mon repentir, que je n'offrois de l'être dans mon désordre.

9. Il m'eût donné sans doute la chose, s'il n'eût eu dessein de m'obliger davantage, en ne me la donnant pas : la façon avec laquelle il s'est défendu d'être libéral, a été magnifique.

10. Il y a moins d'ingrats que de mécontents, parce qu'il y a plus d'aspirants que de places. Un emploi considérable venoit de vaquer, & l'anti-chambre du ministre qui y nommoit, étoit déja remplie de compétiteurs ; ils étoient onze : vous allez faire un heureux, lui dit quelqu'un ; point du tout, répondit-il : je vais faire dix mécontents & un ingrat.

BIENFAITS.

1. Je badinois sur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

2. Il n'est permis de marchander sur le prix des bienfaits, que quand on nous accuse d'ingratitude. (*M. Rousseau de Geneve.*)

3. Il faut peu de chose aux pauvres &

aux étrangers pour les tirer de leur misere: on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & la reconnoissance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

4. Je sais que selon vos loix, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne. (*Me. de Graffigni.*)

5. Il vaut mieux faire quelque bien, que de concevoir le dessein d'en faire davantage. Un peu de vertu pratique est de plus d'usage à la société que la plus sublime théorie appliquée à contre-temps.

6. Les bienfaits ne sont pas toujours une preuve de bienveillance.

7. J'y ai beaucoup gagné, en ce qu'au moins je me suis épargné une apologie en explication de bienfaits, qui est toujours une chose insupportable à un homme de bien. (*Cardin. de Retz.*)

8. Vous trouverez des ingrats, me disoit-il; que vous importe? La reconnoissance est l'affaire des autres; la vôtre est de faire le bien que vous pouvez. (*M. de Tencin.*)

9. Je crains d'avoir obligé plus d'un scé-

lerat dans le cours de ma vie ; mais la charité n'adopte point les vices de son objet.

10. Je suis faite de façon à n'être pas à mon aise quand j'ai de grandes obligations ; & la servitude est, selon moi, moins dure que la dépendance. (*Hist. d'Henriette.*)

11. Le principe de vos bienfaits est en vous, Madame, & je ne reconnois rien en moi qui puisse m'attirer ceux que je demande que la reconnoissance de ceux que j'ai reçus.

12. Anaxilas disoit que le plus grand avantage des rois, étoit de ne pouvoir être surpassés en bienfaits.

13. Il est plus difficile de rendre un bienfait que de le donner ; la revanche doit surpasser la faveur qu'on nous a faite.

14. Aimer à faire du bien, est une chose très-louable, quand le motif en est bon ; & toujours très-rare, quel qu'en soit le motif. Mais aimer ceux à qui nous avons fait du bien, est une chose très-naturelle, & nullement louable : c'est un pur effet de l'amour propre le plus grossier.

15. Quoique ce ne soit point un mérite d'aimer ceux à qui on a fait du bien, c'en est un d'en faire, afin de parvenir à aimer. La vertu pour arriver à son but, emploie quelquefois des moyens dont elle n'attend le succès que des passions.

16. Il ne faut jamais oublier un bienfait qu'on a reçu ; mais il ne faut jamais se ressouvenir de celui qu'on a fait.

T iv

17. Pourquoi voit-on si peu de gens qui sachent recevoir les graces ? Ne seroit-ce pas parce qu'il en est encore moins qui sachent les faire ?

18. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, & celle de faire du bien une fois dans l'année.

19. Nous devons tenir pour frere celui qui nous secourt de ses biens, & non pas celui qui nous touche par le sang & qui nous abandonne.

20. Il faut souvent user d'artifice avec celui qu'on soulage, dit Séneque ; & cet artifice consiste à lui faire du bien, sans qu'il sache à qui il en est redevable.

21. Xénophon disoit que les bienfaits étoient des trophées qu'on érigeoit dans le cœur des hommes.

22. Le public en général ne me fera pas plus de grace. Sans autre examen, il est toujours pour les services rendus, parce que chacun est bien aise d'inviter à lui en rendre, en montrant qu'il sait les sentir.

(*M. Rousseau de Géneve.*)

Un soldat plein de bravoure avoit eu les deux bras emportés dans un combat ; son colonel lui offrit un écu : vous croyez, sans doute, mon colonel, lui repartit vivement le soldat, que je n'ai perdu qu'une paire de gants.

Voyez BESOINS, DONS, GRACES, INJURE, RECONNOISSANCE, TESTAMENTS.

BIENS.

1. Sans avoir de l'or, il eſt impoſſible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans poſſéder ce qu'on appelle du bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or. (*Me. de Graffigni.*)

2. Il vaut mieux commettre un petit mal, que de perdre l'occaſion de faire un petit bien. (*Eſpion turc.*)

3. Les biens des particuliers ont une ſi grande liaiſon avec le bien public, qu'ils ne peuvent ſubſiſter lorſque celui-ci vient à manquer; de la même maniere que les branches ſe ſéchent lorſque la racine de l'arbre manque de cette humeur qui ſervoit à les nourrir.

4. Tous les anciens philoſophes s'accordent en ce point, qu'il y a trois ſortes de biens, à ſavoir ceux de l'ame, comme la ſageſſe, la ſcience & la vertu; ceux du corps, comme la force & la ſanté; & ceux de la fortune, comme les richeſſes, les honneurs & les amis.

5. Zénon, chef des Stoïciens, n'a admis que les biens de l'ame: car les autres biens, diſoit-il, ne méritent pas ce nom; puiſque pluſieurs ſe ſont ſervis & ſe ſervent encore de leur nobleſſe, de leur ſanté & de leur puiſſance pour faire du mal aux autres & pour s'en faire à eux-mêmes.

6. S. Bernard, en parlant des biens eccléſiaſtiques dont les chanoines abuſent, dit:

Pietas peperit divitias ; filiæ suffocaverunt matrem. Les richesses, filles de la piété, ont étouffé leur mere.

7. Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune, comme des dettes qu'elles nous payent, & par conséquent nous les recevons avec une espece d'indifférence: les maux au contraire nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous échcoir, les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flatteuses, faites en notre faveur à la regle générale.

8. Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent en notre partage; cependant on en use comme dans une grande abondance, & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra; on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux qu'on posséde. Souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains, mais l'avenir est une espece de charlatan qui, en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? Pourquoi souffrir que des esperances vaines & douteuses nous enlevent des jouissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mê-

mes sont des jouissances, & qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espéce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; il seroit trop cruel de la leur oter : mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout son prix, parce qu'il nous a été accordé.

9. Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits.

10. Pour revenir aux Juifs, la vie des patriarches, dont ce peuple descendoit, peut nous servir ici d'exemple. Il est vrai qu'on n'a jamais vu plus de probité, ni tant de respect & d'amour envers Dieu ; mais, avec tout cela, ils ne laissoient pas de jouir des biens de ce monde, & d'en acquérir. Abraham avoit non-seulement quantité de vases d'or & d'argent, & d'autres richesses ; son domestique étoit assez nombreux, pour avoir pu, avec l'élite de ses gens, défaire quatre rois ligués. Tant d'opulence ne peut être sans plaisir ; car la possession seule des biens est douce.

Examinez les enfants d'Abraham ; voyez

Joseph maître d'une cour puiſſante dont il étoit adoré ; jettez les yeux ſur David & ſur les plus ſaints de ſes ſucceſſeurs ; tous ces rois & tous ces patriarches, après avoir adoré Dieu avec ferveur & avec tendreſſe, venoient enſuite jouir ſans ſcrupule des dons qu'il leur avoit faits.

Je conviens que nous ne devons pas nous faire une occupation des plaiſirs ; il ſuffit que nous nous y amuſions quelquefois ; nous pouvons les poſſéder, & il ne faut pas qu'ils nous poſſedent ; mais, après tout, un plaiſir pris avec modération n'en eſt pas moins un plaiſir.

(*Dialogue de Patru & d'Ablancourt.*)

II. Par le ſouvenir des plaiſirs que nous avons eus, nous nous rendons le paſſé préſent ; &, par les idées des biens que nous eſperons d'avoir dans le monde, nous anticipons ſur l'avenir. Si nous portions ſur toutes ces différences du temps une vue droite, nous trouverions, dans le paſſé, ce que nous trouvons dans le préſent ; c'eſt-à-dire, des biens mêlés de beaucoup d'amertume. *Voyez* ACTIONS, AVENIR, BONNE-CHERE, BÊTES, DÉLICES, MAUX, PÉCHÉ, PLAISIRS, SAINTS.

BIENSÉANCES.

I. Il y a des perſonnes à qui on n'oſe donner d'autres marques de la paſſion qu'on a pour elles, que par les choſes qui ne les

regardent point ; & n'ofant leur faire paroître qu'on les aime, on voudroit du moins qu'elles viffent que l'on ne veut être aimé de perfonne. (*Me* DE LA FAYETTE.)

2. C'eft une bienféance, dont l'ufage a fait une loi, de louer fon prédéceffeur, quelque mince qu'ait été fon mérite.

3. Dans fon habillement, il évite l'indécence de Verrès ; dans fes paroles, l'indifcrétion de Sophocle ; dans fa démarche, l'inconféquence de Tigellius.

4. Les bienféances font utiles par les maux qu'elles arrêtent ; combien font-elles plus avantageufes par les biens réels qu'elles procurent !

5. L'eftime des hommes, fi difficile à acquérir, fi facile à perdre, on l'obtient, on l'entretient avec les bienféances. Comment en effet ne pas accorder des fentiments à ceux qui nous en témoignent ? comment refufer un retour à ceux qui nous préviennent ? Et voilà ce qui donne au commerce de la vie ces agréments fans nombre, qui ne peuvent être conçus que par ceux qui en jouiffent.

6. La bienféance, en général, confifte dans la conformité d'une action avec le temps, les lieux, & les perfonnes ; c'eft l'ufage qui nous rend fenfibles à cette conformité. Manquer à la bienféance expofe toujours au ridicule, & marque quelquefois un vice. Un

homme bien élevé, & qui ſait le monde; ne va jamais contre les bienſéances.

(*Dictionn. des paſſions.*)

7. Henri V, empereur d'Allemagne, laiſſa en mourant un fils nommé *Fréderic*, âgé de deux ans. Sa mere Conſtance envoya demander au pape Céleſtin III l'inveſtiture du royaume de Sicile pour ce jeune prince. Céleſtin, qui avoit autrefois excommunié Henri, refuſa d'abord de permettre que ſon fils fût couronné; mais dix mille marcs d'argent applanirent toutes les difficultés que le pontife eût pu faire, & Fréderic fut couronné ſolemnellement roi de Sicile. L'année ſuivante, Conſtance ſe voyant à la mort, laiſſa la tutelle de ſon fils & la régence du royaume au pape Innocent III, ſucceſſeur de Céleſtin. Cette démarche étoit un coup de la plus fine politique: Innocent III, entêté des prérogatives de ſon ſiége, n'eût pas manqué de ſe prévaloir de la minorité de Fréderic, & de l'excommunication lancée contre ſon pere, pour s'emparer de la Sicile, ſur laquelle il prétendoit avoir le droit de ſuzeraineté; mais, malgré toute ſon ambition, il ne put ſe réſoudre à dépouiller ſon pupille; il le ſecourut dans les troubles qui déchirerent la Sicile pendant ſa minorité.

8. Ce que nous appellons *bienſéance*, ne peut ſe trouver dans aucun caractere, s'il n'eſt fondé ſur la vertu; mais, faute de cet

avantage, un caractere vertueux perd toujours une partie de son éclat, & n'est pas autant estimé qu'il mérite de l'être. La beauté est inséparable de la santé; & cet éclat, remarquent les Stoïciens, est inséparable de la vertu; mais comme un homme peut être sain, sans être beau, il peut de même être vertueux, sans être aimable.

Voyez GESTES.

BIJOUX.

1. Ce n'est que depuis la conquête de l'Amérique & le commerce des Indes, que les diamans, perles, rubis, sont devenus si communs en Europe. Dans le treizieme siecle, si le roi, ou la reine portoit un rubis-balai de la valeur de deux cents écus, cela paroissoit une merveille; & il y a eu de notre temps un négociant anglois, qui a eu en sa possession un *diamant* de près de douze millions.

2. La jouaillerie est devenue, pour ainsi dire, un art nouveau parmi nous; car ce n'est que depuis la découverte des mines du Brésil, qu'on entoure de diamans, de carats nos brillants, nos joyaux, &c. Auparavant on les entouroit de petites feuilles d'argent; ce qui ne leur donnoit pas, à beaucoup près, autant de feu & de grace.

3. Le caractere, soit naïf, soit forcé des pagodes, leurs attitudes & leurs expressions sont ce qu'on recherche le plus dans ce

genre de curiofité; celles même qui font les plus difformes ont des attitudes tout-à-fait plaifantes, pourvu qu'elles ne foient pas décharnées ; alors elles n'infpireroient que le dégoût & l'effroi.

Une très-belle boîte d'or quarrée, montée en cage, les plaques repréfentant divers fujets d'après Tefnieres en relief, de diverfes pierres & coquillages, cornalines, burgos, magellan, découpés & incruftés fur un fonds gravé & poli.

Un fuperbe luftre de cryftal de roche, à fix lumieres, garni de poires, vafes, baffins, bobeches & pendeloques de cryftal, de la plus belle taille & de la plus belle eau : la fonte eft argentée; il a vingt-quatre pouces de diametre.

Collection de très-belles coquilles, madrepores, ftalactites, lytophytes, pétrifications, cryftalifations, mines, plaques & cailloux agathifés & cryftallyfés.

Deux belles urnes couvertes, porcelaine céladon, gaufrées à petites mofaïques bien régulieres, avec des bandeaux à bâtons rompus en bas-relief, & fur les côtés des têtes de chimeres avec anneaux ; le tout de porcelaine d'environ vingt pouces de haut ; montées & garnies de deux anfes, pieds, gorges & bonnets de bronze cifelé & doré.

Trois finges accroupis de terre grife des Indes, fur terraffe brune.

Un gobelet à fleurs, foucoupe enfoncée.

Huit

Huit figures paſtorales en biſcuit.

Deux beaux ſaladiers à pans & à cartouches, porcelaine ancienne du Japon.

Luſtre d'ambre jaune tranſparent, monté en lyre, à ſix lumieres, garni de vaſes & pyramides.

Un beau ſecrétaire en marquetterie de différents bois des Indes, de rapports, fleurs & oïſeaux ombrés, richement encadré.

Une boîte d'écaille coulée à charniere.

Un feu de cheminée, monté ſur ſes fers, avec ſes garnitures.

Des magots vernis par Martin, imitant le laque, richement habillés, & ouvragés de divers ors.

Aſſiettes à fleurs colorées, bords gaufrés, & dentelles d'or.

Un vaſe de terre de beau carreau.

Deux buires d'une qualité très-ancienne.

Arbuſtes en bas-reliefs blancs, liſerés d'un filet bleu.

Vaſe, qui porte vingt-cinq pouces de haut, eſt d'un vert céladon foncé; la couverte eſt moelleuſe & nourrie; la forme ne laiſſe rien à deſirer; la garniture eſt d'un deſſein régulier, & il peut tenir une premiere place dans les cabinets les plus diſtingués.

Groſſe chimere quadrupede de porcelaine de la Chine, colorée.

Un Chriſt de bronze, très-bien réparé d'après François Girardon.

Deux bouteilles de porcelaine de la Chine, garnies d'un pied & d'un bonnet de bronze doré d'or moulu.

Une boîte à trois étages d'ancien laque du Japon. Ce joli morceau eſt frappant par le nourri & le brillant du fond noir, la fraîcheur de l'or, les broderies des habillements, & par les attitudes caractériſées de dix-neuf enfants japonnois, avec leurs divers jouets qui y ſont repréſentés.

Une Théiere de terre, dite de beau carreau à cartouches.

Un ſerre-papier d'ancien laque.

Troncs & branchages d'arbres de pierre de lard colorée.

Deux armoires, derniers ouvrages d'un fils du célebre *Boulle*.

Un deſſus de marbre de breche d'Alep.

Quatre boîtes en vis-à-vis, & une écritoire en baradelle.

Un couteau pliant de Berge, le manche d'écaille garni d'argent, dans ſon étui de galluchat.

Une canne de défenſe à reſſort pour la campagne.

Deux lorgnettes, dont une double, dans leurs étuis d'écaille.

Une boîte quarrée d'agathe orientale, avec un bec de diamans.

Une plume d'or à manche de bois de grenadille.

Une boîte ovale de burgos à ruban.

Une boîte d'or d'un fond gravé & frisé, avec pastorales émaillées en relief par Joagnet.

Un beau secrétaire de différents bois des Indes. Cette piece est du célebre *Oèbenne.*

Un grand flacon de crystal de roche, bouché de même, dans son étui de roussette.

Une table de nuit à deux marbres.

Une pagode de pâte des Indes.

Deux boîtes quarrées, de bon Japon, à fleurs colorées.

Quatre vases couverts, dits cornets.

Assiettes à fleurs colorées, les bords en osier.

Deux belles tasses de jade, avec branchages, feuillages & fleurs.

Plusieurs pieces montées en buires.

Deux vases très-singuliers, tant par leur forme, que par la richesse & le velouté de la couleur; la garniture en est simple & sage.

Divers ornements avec figures en grisaille.

Un groupe fin & précieux; il est très-rare d'en trouver, dans le genre des pagodes, de cette espece, qui fassent sujet, & qui groupent aussi bien.

Diverses porcelaines truitées ou craquelées, & verd céladon, de cette belle couleur si recherchée.

Un grand vase de forme lisbet.

Nous ne nous arrêterons pas à indiquer,

sur chaque article, les cabinets d'où sont sortis ces morceaux précieux ; ce seroit faire une histoire au lieu d'un catalogue.

Voyez LUXE, DIAMANS.

BLÂME.

1. Quand on blâme des choses qu'on ne connoît point vis-à-vis de ceux qui les approuvent, parce qu'ils les connoissent ; c'est à-peu-près comme un aveugle né, qui s'en iroit crier par toutes les rues : Messieurs, je sais que le soleil que vous voyez, vous paroît fort beau ; mais moi, qui ne l'ai jamais vu, je vous déclare qu'il est fort laid.

2. Reprenez vos amis avec bonté ; faites-leur entrevoir que vous n'avez d'autre intérêt, en les reprenant de leurs défauts, que de les rendre heureux. La sévérité aigrit les esprits ; la bonté corrige ; & l'amitié fait aimer la vertu.

3. Souvent la maniere dont on blâme les défauts des autres, est plus blâmable que ces défauts mêmes.

4. La gloire est le charme des belles ames. Comment veux-tu, disoit un ancien philosophe, que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge ?

Voyez RÉPRIMANDES.

BLED.

1. On a vu plusieurs fois, en conséquence de la préparation des semences, un seul

grain pousser sept ou huit tiges, dont chacune portoit un épi de plus de cinquante grains. Le nombre des tiges sur un même pied, s'est quelquefois trouvé prodigieux ; on en a compté jusqu'à trente & trente-deux.

Pline rapporte qu'on avoit envoyé d'Afrique à Auguste un grain qui avoit poussé quatre cents germes, & que Néron en avoit reçu un sur lequel on comptoit trois cents soixante tiges.

2. Dans la cherté des bleds, les paysans les moins pauvres & les artisans quittent leur métier, pour prendre celui de bladier, nom barbare qu'on entend alors par toute la campagne. Tous les gens qui vont acheter du bled un peu loin, le revendent dix fois plus cher qu'ils ne l'ont acheté. En temps de guerre, le public est quelquefois persuadé que les bleds ne vont pas seulement à l'armée du roi, mais aux ennemis.

3. Bartholin a vu quelquefois du bled qui avoit germé au haut des arbres, & cela dans un temps de grande disette.

4. Pour obvier aux abus qui s'étoient glissés pendant une famine qui venoit de désoler la France, Charlemagne fixa le prix du boisseau de froment à quatre deniers ; celui de seigle, à trois deniers, & le pain à proportion. Le boisseau d'avoine fut taxé à un denier, & celui d'orge à deux deniers. Il étoit défendu de vendre jamais ces den-

rées plus cher, même dans le temps de disette. Le denier de ce temps-là revient à treize sols & quelques deniers de notre monnoie. (*Anecdotes françoises.*)

5. Dans le temps de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista contre les principes de la monarchie ; on laissoit cet abus, à cause des inconvénients qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin, fondant une ville nouvelle, l'y établit, sans aucune bonne raison.

(*Grandeur & décadence des Romains.*)

BONHEUR.

1. Les hommes conviennent tous dans le desir général qu'ils ont d'être heureux. Ils peuvent renoncer à toutes leurs affections ; mais ils ne renonceront jamais à cette inclination qui est la source des autres. C'est le bonheur qu'ont en vue les pauvres & les riches, les jeunes & les vieux, les avares & les prodigues, les tempérans & les voluptueux ; & ce bonheur, c'est le plaisir qui est dans leur idée ; plaisir qui, diversifié en une infinité de manieres, fait aussi la prodigieuse variété de nos passions & de nos attachemens.

Le déréglement consiste en ce que les hommes veulent sentir le bonheur avant que de l'acquérir. Ils n'attendent point la raison qui les dirigeroit pour être heureux. Ils commencent par vouloir le posséder ; ils ne comptent que le plaisir qu'ils sentent actuellement. Disciples des sens, ils ne manquent point de gens qui les instruisent dans l'art des voluptés.

La durée est si essentielle au bonheur de l'homme, que j'oserai dire que la félicité même du paradis seroit peu de chose, s'il étoit possible qu'elle ne durât qu'un instant; & que la félicité du monde seroit quelque chose, s'il étoit possible qu'elle durât toujours. Car la premiere, quelque grande qu'elle soit, seroit absorbée par l'affreuse pensée que nous allons perdre ce qui nous cause une joie infinie; la seconde seroit soutenue par une esperance, qui entassant un nombre infini de siecles, nous feroit trouver dans la durée des biens, ce que nous ne trouverions point dans leur qualité.

2. Quand Boëce définit la félicité l'absence de tous les maux, & la possession de tous les biens, il faut remarquer qu'il définit la félicité entiere & parfaite, & non un bonheur incomplet & défectueux; & d'ailleurs, c'est définir la félicité par ses fondemens. L'absence des maux est nécessaire pour nous empêcher d'être misérables; mais ce

n'eſt pas elle qui nous rend heureux. La poſſeſſion des biens eſt le fondement de notre bonheur, mais ce n'eſt pas le bonheur même; car que ſeroit-ce, ſi les ayant en notre puiſſance, nous n'en avions pas le ſentiment?
(*ABADIE.*)

3. On ne ſait gueres l'eſpece de bonheur où l'on fixeroit ſes vœux, ſi l'on étoit maître de faire ſon deſtin; hier encore je croyois connoître mes deſirs. (*Mᵉ RICCOBONI.*)

4. Le bonheur eſt une aventure perſonnelle qui ne ſe communique point.
(*Mᵉ DE MAINTENON.*)

5. Je jouiſſois déja de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le ſent, & quand on ne le ſent plus.

6. C'eſt le comble de la félicité que d'être heureux & innocent tout enſemble.

7. Le ſouverain bien n'exiſte pas plus ici-bas que le ſouverain quarré, ou le ſouverain cramoiſi.

8. Il n'y a que le ſeul cas du plaiſir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puiſſe comparer le ſort de deux hommes, en faiſant abſtraction de tout le reſte. Il eſt indubitable que celui qui jouit de ſa maitreſſe eſt plus heureux dans ce moment que ſon rival mépriſé qui gémit. Un homme ſain qui mange une bonne perdrix, a ſans doute un moment préferable à celui d'un homme tourmenté de la colique; mais on ne peut aller au-delà avec ſûreté; on ne peut évaluer l'être d'un

homme avec celui d'un autre; on n'a point de balance pour peser les desirs & les sensations.

9. Il ne faut appeller personne heureux avant sa mort. Grand mot qui a fait tant de fortune! Cet axiome de Solon n'est au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophthegmes consacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie; on peut périr d'une mort violente & infâme, & avoir goûté jusques-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible. Il est très-possible & très-ordinaire qu'un homme heureux cesse de l'être: qui en doute? Mais il n'a pas moins eu ses momens heureux.

Que veut donc dire le mot de Solon? qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui, en ait demain; en ce cas c'est une vérité si incontestable & si triviale, qu'elle ne valoit pas la peine d'être dite.

(*M. DE VOLTAIRE.*)

10. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous serons ou plus flatés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas. D'abord il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur, peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi donc cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire? C'est qu'il faut être élevé

au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? c'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront leurs hommages & ces respects ? ils me flateront très-sensiblement. Et comment me flateront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit; si je les attaquois elles ne tiendroient pas long-temps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres; mais selon qu'elles feroient plus incommodes & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent & avec plus de courage. Il n'y a gueres de fantaisie que l'on ne mine peu-à-peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexion.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y aura plus à esperer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sauroit disconvenir que, selon les différentes imaginations, les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un, & mauvais pour l'autre. Cependant il y a, à-peu-près, un prix commun

pour les choses principales, & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.
(*FONTENELLE.*)

11. Le bonheur consiste dans la juste proportion des desirs & des besoins avec les moyens de les satisfaire. Tout ce qui rompt cette espece d'équilibre, tout ce qui diminue cette proportion, en sorte que les desirs soient plus étendus que les moyens, diminue nécessairement le bonheur. Or tel est l'effet de l'augmentation des richesses, parce que les desirs & les besoins augmentent avec elles, mais beaucoup plus qu'elles.
(*M. l'Abbé* TRUBLET.)

12. Que pouvons-nous nous promettre des honneurs & des richesses, que d'arriver à une joie tranquille & exempte de tous soins? Car c'est à quoi se réduit tout ce qu'on appelle félicité temporelle. Or voilà un gueux qui est déja à ce point là, dit S. Augustin, où nous n'arriverons peut-être jamais; &, ce que nous cherchons par des chemins détournés & difficiles, où il y a mille choses fâcheuses à essuyer, il se l'est procuré avec quelques sous qu'il a amassés en demandant l'aumône.

13. Rien n'est plus aisé que d'être heureux: il ne faut qu'être né avec beaucoup de bien, beaucoup d'esprit, beaucoup de santé, & ne se soucier de personne.

14. L'homme aspire, dit-il, à être heu-

reux. Cependant il ne se donne jamais lui-même la peine de l'être, & ce bonheur si souhaité, est un soin dont il charge toujours les autres.

Voyez ARTS, BÊTES, BONTÉ, ETAT, EVÉNEMENTS, OPINION, PERFECTION, PLAISIRS, VOLUPTÉ.

BONNE CHERE.

1. Lorsque je vois une table servie avec toute la magnificence qui est aujourd'hui à la mode, il me semble que je vois la goutte & la gravelle, l'hydropisie & les fievres, accompagnées de cette foule de maladies auxquelles nous sommes sujets, se tenir en embuscade entre les plats & les assiettes. (*Spectateur anglois.*)

2. Le comte de Lannoi, chez qui je fais la meilleure chere du monde; en attendant que je devienne assez riche pour la faire mauvaise. (*ROUSSEAU*, *Poëte.*)

3. Il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance & la facilité les accompagnent. (*Me DE SÉVIGNÉ.*)

4. La réflexion de Strabon est judicieuse. Les hommes voluptueux, dit-il, imputent aux élémens ce qui procéde du mauvais usage qu'ils font de leur opulence. Ils font trop bonne chere, cela les rend impudiques; ils s'en prennent à l'air & à l'eau: grande illusion.

5. Les Negres de la côte de Juda sont moins noirs que ceux de Sénégal, de Gui-

née & de Congo; la premiere piece de leur festin est un chien rôti.

On dit qu'en Tartarie on châtre les chiens pour les engraisser, & les rendre meilleurs à manger. (*M. DE BUFFON.*)

6. Les Sauvages du Canada qui habitent un pays froid, ont le même goût que les Négres pour la chair du chien. Les chiens servent en guise de moutons pour être mangés en festin, dit le Pere Sabard dans son voyage au pays des Hurons: je me suis trouvé diverses fois à des festins de chien; au commencement cela me faisoit horreur: mais je n'en eus pas mangé deux fois, que j'en trouvai la chair bonne, & de goût un peu approchant de celle du porc.

7. On sait que M. de Turenne a commandé des armées où il y avoit plusieurs officiers allemands. Ils louoient la bonne chere de sa table; mais ils ne pouvoient souffrir que les repas fussent si courts, & principalement lorsqu'ils remarquoient que les officiers françois s'étoient à peine levés, qu'ils demandoient: que ferons-nous? Hélas! disoient les Allemands, nous étions si bien à table; on auroit dit à votre impatience que vous aviez de grandes affaires à expédier; il se trouve que vous ne savez que faire. Pourquoi ne pas demeurer où vous étiez, & y laisser les autres, puisque vous êtes en peine à quoi employer le temps? (*BAYLE.*)

8. Strabon nous dit que les Romains pouf-

ſerent leur luxe ſi loin, que lorſqu'ils prioient quelqu'un à manger, ils leur donnoient les gladiateurs, dont ils augmentoient, ou diminuoient le nombre, ſelon la quantité des convives.

9. Entre les plats dont on couvrit la table, au premier ſervice, il y en avoit un d'une eſpece de fricaſſée, dont tous les morceaux étoient égaux, & reſſembloient aſſez à de petits pâtés: l'officier en ſervit; ce n'étoit ni chair, ni poiſſon, ni quoique ce ſoit qu'il eût jamais ni vu, ni goûté. Il en mangea, & il ſe trouva d'un goût exquis: ſavez-vous ce que vous mangez, lui dit le Flamand; ce ſont des nids d'oiſeaux, & chaque morceau que vous voyez dans ce plat, eſt un nid entier; ailleurs on jette le nid & on mange l'oiſeau, ici on jette l'oiſeau & on mange le nid. Les Indiens, les Cochinchinois, les Japonois en ſont fort friands. Le Flamand en fit voir au miſſionnaire une caiſſe entiere qu'il portoit en Europe pour régaler ſes amis. Les ambaſſadeurs de Siam en avoient apporté en France dans les années 1684 & 1686. Le Pere Roſſignoli, Jéſuite italien, parle de même de ces oiſeaux dans le livre qu'il a fait *d'elle maraviglie della natura*. (*Miſſionaires.*)

10. Socrate obſerve que pour exprimer ce que les autres Grecs appellent *prendre* le repas, les Athéniens diſent, faire bonne chere; & que ce mot de *bonne* nous montre qu'il faut manger ſeulement des choſes qui ne peu-

vent incommoder ni le corps, ni l'esprit, & qui ne donnent point de peine à rencontrer; d'où il inferoit qu'il n'y a que ceux qui vivent modérément & sobrement, qui véritablement fassent bonne chere.

11. Ceux qui ont le plus de piété & de vertu, n'ont pas laissé de jouir de quelques agréments. Les premiers chrétiens faisoient de fort bons repas jusques dans l'église, selon l'usage qui s'étoit introduit alors. Saint Paul qui en parle, ne les blâme pas de leur bonne chere, mais seulement de ce qu'ils n'en faisoient point de part aux pauvres.

Jésus-Christ faisoit porter des provisions avec lui, il avoit même de l'argent; il mangeoit chez les Publicains, qui apparemment n'avoient pas moins bonne table que nos Publicains d'à présent, & il se contraignoit si peu sur cela, qu'on en vint jusqu'à le traiter d'homme de bonne chere. Je sais bien qu'il ne le faisoit que pour convertir ces gens-là; mais enfin, il le faisoit : si ces repas étoient condamnables en soi, J. C. ne les auroit pas reçus, & il auroit pris un autre temps pour instruire ces personnes : car un méchant motif peut bien rendre méchante une bonne action; mais l'innocence de l'intention ne peut jamais, à mon sens, rectifier une action qui est mauvaise d'elle-même.

(*Dialogue de Patru & d'Ablancourt.*)

12. Socrate ayant remarqué, dit Xénophon, que quand on va souper ensemble,

chacun apporte ſon plat, & que quelquefois les uns apportent beaucoup & les autres peu; il avoit accoutumé, en cette rencontre, de commander à un valet de mettre le moindre plat au milieu de la table, & d'en ſervir à toute la compagnie; perſonne ne pouvoit honnêtement en refuſer, ni s'exempter de faire de même du ſien, de ſorte que chacun goûtoit de tout, & faiſoit bonne chere également. Cela bannit en quelque façon le luxe & la dépenſe de ces feſtins; car ceux qui euſſent mis beaucoup d'argent à des viandes exquiſes, ne s'en foucioient plus, parce que c'étoit autant pour les autres que pour eux.

Voyez GLADIATEURS, PLAISIRS, USAGES.

BONNE COMPAGNIE.

1. On ne ſauroit trop répandre de graces ſur une étrangere, qui a autant de diſpoſition que Madame, pour ſe dégermaniſer, & ſe dépouiller de tous les uſages qui ſentent le Rhin, la Tamiſe ou le Pô. Il faut donc avoir l'odeur de la Seine pour paroître ſur le bon ton.

2. Pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'eſprit orné ſans pédanterie, & de l'élégance ſans affectation, être enjoué ſans baſſeſſe, & libre ſans indécence. (*M. DE CRÉBILLON.*)

3. Je craignois la mauvaiſe compagnie, & je n'étois pas digne de la bonne.

(*Les trois Voluptés.*)

4.

4. Ecrire pour la bonne compagnie, n'eſt autre choſe que ſuivre le goût à la mode, tel qu'il eſt, bon ou mauvais. Croit-on que ce ſoit la bonne compagnie qui ait formé Corneille, Racine, Deſpréaux? Ne ſont-ils pas devenus des auteurs célebres par la ſupériorité de leurs talens & de leur génie, & par leur grande application au travail? La vraie bonne compagnie pour les auteurs, ce ſont, à mon gré, les écrivains anciens & modernes qui ſe ſont diſtingués. Le beau monde, qu'ils fréquentent trop, les rend bien ſouvent ignorans & préſomptueux. La plûpart des écrivains célebres ont vécu dans la retraite & dans l'éloignement du monde.

5. On devroit dire la belle, & non la bonne compagnie.

BON SENS.

1. Entre le bon ſens & le bon goût, il y a la différence de la cauſe à ſon effet.

2. Ce qui trompe la plûpart des hommes, c'eſt qu'ils s'imaginent, ſur un préjugé populaire, que l'eſprit eſt rare, & que le bon ſens eſt fort commun; & c'eſt juſtement tout le contraire. L'eſprit qui imagine, qui invente, qui rafine même, & qui ſubtiliſe en toutes choſes, eſt aſſez commun: mais le bon ſens qui compare, qui examine, qui peſe, qui conſidére les tenans & les aboutiſſans des choſes, & ne ſe détermine que quand il a de

bonnes raiſons de ſe déterminer, eſt la choſe du monde la plus rare.

3. On eſt étonné qu'un homme de bon ſens ſoit moins content de ſon eſprit, qu'un ſot ne l'eſt du ſien ; celui-là voit ce qui lui manque, celui-ci ne s'en apperçoit point.

4. Le bon ſens conſiſte à ſe cacher.

5. Le cardinal de Richelieu diſoit, en riant, qu'on ſavoit bien que les François étoient fous ; mais qu'il falloit convenir qu'ils revenoient facilement au bon ſens.

6. Le jugement vaut de l'expérience.

Voyez ESPRIT.

BONS MOTS.

1. Un bon mot n'eſt bon mot, qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, finie & nouvelle. (*DESPRÉAUX*).

2. L'athée Vanini dit que ſon pere, au lit de la mort, prononça ces paroles de Veſpaſien : il ne m'eſt point ſéant de mourir que debout : comme ſi un bon mot ne ſe gâtoit pas, en paſſant de la bouche d'un empereur à celle d'un ſimple fermier.

3. Cicéron dit qu'il n'y a point de bon mot ſi plat ni ſi fade, qui ne paroiſſe beau à quelqu'un.

4. Louis XII pouvoit dire à ceux qui l'excitoient à la vengeance, qu'un prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vue ; & il auroit débité une belle ſen-

tence. Il pouvoit témoigner qu'il étoit dans les diſpoſitions que preſcrit cette maxime, en diſant, par exemple, cette vengeance que vous me conſeillez, je la crois indigne de moi; ou quelque choſe de ſemblable, & il auroit exprimé un beau ſentiment.

Mais en répondant qu'*un roi de France ne venge point les injures d'un duc d'Orléans*; il a dit en même tems un beau mot, & un bon mot; & ce tour badin qui pourroit d'abord paroître peu proportionné à la nobleſſe du ſentiment qui fait le fond de la réponſe, y ajoûte une nouvelle beauté, non-ſeulement parce qu'il eſt ingénieux, mais encore parce que Louis XII, en ne daignant pas réfuter ſérieuſement les conſeils de ſes miniſtres, faiſoit voir que la clémence & la bonté étoient en lui des vertus naturelles, qu'il les poſſédoit dans le degré le plus éminent, & que, pour pardonner, il ne lui en coûtoit aucun de ces efforts qui prouvent autant la force de la paſſion, que celle de la vertu qui la ſurmonte. Ainſi cette fameuſe réponſe eſt d'autant plus un beau mot, qu'elle eſt en même tems un bon mot.

5. Martial dit à Domitien : *les peuples de votre empire parlent divers langages; ils n'ont pourtant qu'un langage, lorſqu'ils diſent que vous êtes le véritable pere de la patrie.* Voilà deux ſens, & deux ſens qui font antitheſe; *parlent divers langages, n'ont qu'un langage.* Ils ſont tous deux vrais ſelon leurs divers

rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire ensemble, & de l'union de ces deux sens opposés il résulte je ne sais quoi d'ingénieux qui est fondé sur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Plusieurs pointes d'épigrammes & quantité de bons mots, ou de reparties spirituelles, ne piquent que par le sens double qui s'y rencontre; & ce sont là proprement les pensées que Macrobe & Séneque nomment des sophismes agréables.

6. Les bons mots qui exposent leur auteur à quelque péril, sont relevés plus soigneusement que tous les autres.

7. La médisance est bien à craindre, quand elle s'explique par de bons mots, parce qu'on se plait à les redire, & qu'on releve toujours quelque chose de bien pensé.

(*Chevalier* DE MÉRÉ.)

8. Les bons mots sont très-souvent des choses forgées dans le coin d'un cabinet. Ceux qui les inventent ne voulant point perdre leur peine, les font courir dans le monde; &, pour s'en mieux divertir, & les faire mieux passer, ils les attachent à certains lieux & à certaines personnes, avec toutes les circonstances les plus capables d'en persuader la vérité. Mais les connoisseurs se contentent d'en louer l'esprit & le sel, s'ils y en trouvent; ils ne prennent point cela pour des faits certains. Voilà ce qu'on doit juger de plusieurs contes, & de plusieurs pointes qui se lisent dans Macrobe. (*BAYLE*.)

9. Presque tous les bons mots sont l'effet d'une vive & heureuse imagination, & l'on peut dire en général qu'ils ont presque tous un faux côté.

10. On rapportoit à Charles II que le comte de Rochester avoit avancé que Charles n'avoit jamais rien dit de mal, ni rien fait de bon. Il répliqua : c'est que, ce que je dis est de moi, & que ce que j'ai fait est l'ouvrage de mes ministres.

Cette réponse généreuse prouve, on ne peut pas mieux, le bon mot du comte de Rochester.

Voyez POINTE.

BONTÉ.

1. Ce qu'on appelle précisément bonté étoit en lui à un haut point, & avec cet avantage qu'elle étoit sensiblement marquée dans sa physionomie, dans son air, dans ses manieres; on se fut fié à lui sans autres garants que ceux-là. Heureuses, du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve est courte & prompte.

(*FONTENELLE.*)

2. Les ames excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté, les ames prudentes sont assez rarement bonnes.

(*MARIVAUX.*)

3. Il fut surnommé *le Bon*, titre plus glorieux que tous ceux qui ne sont fondés que sur l'or-

gueil des princes & le malheur des hommes.
(*M. Duclos.*)

4. Un homme qui s'attire le respect de ses domestiques par la bienveillance qu'il leur témoigne, vit plutôt en prince qu'en particulier : ses ordres sont reçus comme des faveurs, & la distinction d'approcher de lui, pour exécuter ce qu'il ordonne, fait partie de leur récompense....

Il faut voir en premier lieu, si le bon naturel, cette douceur du sang, agit d'une maniere constante & uniforme dans la maladie & la santé, dans la prospérité & l'adversité ; puisqu'il varie dans l'un ou dans l'autre de ces cas, on ne peut le regarder que comme une illumination subite de l'ame causée par une affluence nouvelle d'esprits animaux, ou comme une plus favorable circulation du sang.

Quoique l'humeur intéressée & peu communicative soit fort en vogue dans le monde, il n'en faut pas conclure que c'est le tempérament de tous les hommes en général, puisqu'il y en a qui se plaisent à faire du bien, & dont le bonheur, pour ainsi dire, est plutôt réfléchi que direct & immédiat.

D'ailleurs, quoique ces ames nobles & généreuses soient en petit nombre, & si élevées au-dessus de la multitude, qu'on les croiroit d'une autre espece, avec tout cela, leur nature est la même, conduite par les mêmes ressorts, douée des mêmes qualités

essentielles, cultivées & rafinées par l'éducation ; l'eau est le même corps fluide en hyver & en été, lorsqu'elle est tournée en glace par la rigueur du froid, ou qu'elle arrose & réjouit les campagnes. Le propre du cœur de l'homme est d'aimer à se répandre ; il souhaite du bien à toute la vaste étendue de la création ; & s'il y en a quelques-uns, comme on n'en voit que trop, qui, renfermés en eux-mêmes, ne chérissent que leur individu, sans paroître s'intéresser à ceux de son espece, il faut croire que leur bon naturel est glacé, & qu'il est arrêté dans ses opérations par la force prédominante de quelque qualité contraire.

Qui s'arrête dans les deserts d'Arabie ? Personne : il ne s'y trouve que de l'eau amere. Les hommes, les animaux, tout s'arrête à l'eau douce.

Ceux qui sont convaincus de leur intégrité, satisfaits d'eux-mêmes & de leur état, pleins de confiance en l'Etre suprême, & de l'espérance d'une immortalité glorieuse, envisagent tout ce qui les environne d'un œil rempli de bienveillance. Comme des arbres plantés dans un terroir fertile, ils sont chargés de fruit, sous le poid duquel les branches plient, & l'offrent à tous ceux qui en veulent cueillir. (*Spectateur anglois.*)

5. De tous les attributs de Dieu, c'est la bonté qui seroit le plus visible, si les hommes vouloient y réfléchir. Quelle bonté n'est-

ce pas d'avoir attaché du plaiſir à toutes les actions néceſſaires, & de nous avoir rendu ſuſceptibles de plaiſir en une infinité de manieres?

« On a beau dire (c'eſt Bayle qui parle) » que nous ſommes encore plus ſuſceptibles » de chagrin & de douleur; cela n'eſt pas » vrai. Et, quand cela ſeroit vrai, nous ne » devrions pas pour cela méconnoître la » grande bonté de Dieu; puiſqu'il nous ſe- » roit aiſé de voir que les plaiſirs dont nous » jouiſſons, viennent des loix qu'il a poſées » dans la nature; & qu'au contraire la plu- » part de nos chagrins viennent du mau- » vais uſage que nous faiſons de notre rai- » ſon. Mais il n'eſt pas vrai que dans ce » monde l'homme ſouffre plus de maux que » de biens : c'eſt notre ingratitude, notre » orgueil & notre humeur inſatiable, qui » nous font parler de la ſorte. *Falsò quæ- » ritur de naturâ ſuâ genus humanum*, a fort bien » dit un célebre hiſtorien dans la préface » de la guerre de Jugurtha. Le genre humain » eſt plus heureux qu'il ne mérite. Il eſt vrai, » au pied de la lettre, que, pour une dou- » leur, l'homme ſent mille plaiſirs, excepté » peut-être un petit nombre d'ames malheu- » reuſes, qu'un payen aſſureroit avoir été » produites par les deſtinées, dans quelque » moment de dépit ».

6. Ce doit être un de ces hommes qui ſont bons par tempérament, & nullement

par réflexion, par ſyſtême ou par vertu. Nous connoiſſons de ces bonnes gens-là, qui ne ſont capables ni d'aimer, ni de haïr, & qui par conſéquent ne ſont bons à rien, ne faiſant ancune figure réelle dans le monde, puiſqu'on n'a rien à craindre ni à eſpérer de leur part. (*DESTOUCHES.*)

7. On diſoit à Louis XIV, qu'en Italie & dans quelques autres états, on ne faiſoit mourir perſonne, ſans que le ſouverain n'eût ſigné l'arrêt. *J'aimerois mieux*, répondit-il, *perdre cent royaumes, que d'adopter une coutume ſi peu digne d'un ſouverain.* En effet, nos rois, en chargeant les tribunaux du dépôt des loix, ne ſe ſont réſervé que celui des graces.

Voyez INJUSTICE, REFUS, ROIS.

BOSSUS.

1. Il n'y a que deux cents ans que le rachitis eſt connu: cette maladie a commencé en Angleterre, & de-là elle a paſſé en France, en Hollande, en Allemagne, & dans tous les pays de l'Europe ſeptentrionale.

La mauvaiſe qualité des aliments & des digeſtions n'eſt pas moins capable que l'air mal-ſain, de produire le rachitis; car le chyle n'étant pas ſuffiſamment élaboré, le ſang & les ſucs nourriciers en ſont viciés; par conſéquent les parties charnues du corps doivent perdre de leur conſiſtance, & les os n'acquierent pas aſſez de ſolidité dans le

temps de leur accroissement ; les plus poreux , comme les vertebres , s'amollissent & s'affaissent ; la moëlle de l'épine & les nerfs qui en sortent , sont comprimés par ce dérangement: de-là vient l'amaigrissement du corps , tandis que la tête grossit , & que le visage a l'apparence de la meilleure santé ; parce que les nerfs , qui prennent immédiatement leur origine dans le cerveau , ne sont pas comprimés par les os du crâne , qui ne sont pas aussi poreux que les vertebres ; ces nerfs sont d'autant plus actifs , que ceux de la moëlle épiniere sont plus affoiblis ; par conséquent les organes des sens en sont d'autant mieux disposés. Si la pénétration d'esprit dépend de la perfection des sens , on concevra aisément pourquoi les enfants rachitiques sont plus intelligents que les autres , comme l'assurent plusieurs médecins. Quelques-uns ont prétendu que le rachitis n'étoit souvent , dans les enfants , que l'effet du mal vénérien qu'avoient eu les peres , les meres , ou les nourrices. Les époques de ces deux maladies semblent favoriser cette opinion ; car le mal vénérien n'a pas devancé d'un siecle entier le rachitis : d'ailleurs cette maladie regne dans les pays septentrionaux , où le mal vénérien est beaucoup plus violent & beaucoup plus durable que dans les pays méridionaux ; on croit sur-tout reconnoître les traces de ce mal dans les

os des rachitiques, lorsqu'ils sont cariés.
(*M. de Buffon.*)

2. Un borgne, rencontrant le matin un bossu, lui dit, pour le railler sur sa bosse : Mon ami, vous avez chargé de bon matin. Le bossu lui repartit, tu crois qu'il est matin, parce que le jour n'entre chez toi que par une fenêtre.

3. On accorde volontiers de l'esprit à ceux qui sont, comme on dit vulgairement, marqués au *B*. D'où vient ce préjugé ? Ne seroit-ce pas que les hommes contrefaits sont, pour l'ordinaire, difficiles, querelleurs ou moqueurs ? Comme ils sentent le ridicule perpétuel où la nature les a exposés, ils cherchent à prendre leur revanche, en raillant les défauts des autres ; or la raillerie tient lieu d'esprit auprès de bien des gens.

4. Un prédicateur prouvoit en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Voilà, disoit en lui-même un bossu qui l'écoutoit attentivement, une chose bien difficile à croire. Il attend le prédicateur à la porte de l'Eglise, & lui dit : « Monsieur, vous avez » prêché que Dieu avoit bien fait toutes » choses ; voyez comme je suis bâti. » *Mon ami*, lui répondit, le prédicateur, en le regardant, il ne vous manque rien ; vous êtes bien fait pour un bossu.

Voyez Raillerie.

BOUFFONS.

1. Les bouffons qui étoient à la cour du Czar Pierre-le-Grand, étoient d'une tout autre espece que ceux que l'on trouve dans les cours de l'Europe, qui souvent sont des gens de néant. Le Czar en a plusieurs qui sont des personnes de distinction, que Sa Majesté Czarienne a condamnés, pour quelque crime, à être fous toute leur vie, les dégradant ainsi de l'humanité, dont l'appanage est la raison. Ce nouveau genre de supplice, très-sensible pour un homme de cœur, prouve si le Czar étoit effectivement d'un caractere sanguinaire: outre cela, il a tenu par ce moyen, plusieurs grands dans le devoir. (*Hist. du Czar Pierre.*)

2. *Chicot* étoit un bouffon de Henri IV, & homme de cœur. Le comte de Chaligny, prince de la maison de Lorraine, investi par une partie de l'armée des royalistes en 1591, fut saisi par ce *Chicot*, & fait prisonnier. *Chicot*, à qui le duc de Mayenne, à cause de ses bons mots, avoit fait donner des coups de canne, cherchoit par-tout l'occasion de s'en venger sur le duc, ou sur quelqu'un de sa maison. Il s'exposa même aux plus grands dangers, pour en venir à bout; & il eut, en deux ans, cinq chevaux tués sous lui. Il ne manqua point cette rencontre, quoique blessé à mort par le prince qu'il attaquoit. Le comte de Chaligny, ayant été

présenté au roi, témoigna beaucoup de chagrin d'être pris par un homme de cette sorte. Henri IV en plaisanta avec lui, &, pour le consoler, l'assura que *Chicot*, quoique bouffon, étoit un homme de cœur. La prise du comte de Chaligny valut une rançon de trente mille écus, qui servit à dédommager la duchesse de Longueville d'une pareille somme, qu'elle avoit payée au commencement de la guerre, ayant été arrêtée en Picardie avec ses filles.

3. Nos rois avoient des fous en titre d'office; &, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils leur faisoient élever des mausolées; & en effet cet office employé sur l'état de la maison du roi, n'étoit pas une des charges de la cour la plus mal remplie. Charles V en eut deux qui lui furent extrêmement chers, si l'on en juge par les honneurs qu'il leur rendit après la mort. On voit encore à Saint-Maurice de Senlis un monument consacré à la mémoire de l'un d'eux, dont la représentation est décorée de marbre & d'albâtre, revêtue des habits, & ornée des attributs de la folie: elle est couchée sur un superbe mausolée, avec l'épitaphe: *Ci git Thevenin de Saint-Legier, fou du roi notre sire, qui trépassa le onzieme Juillet l'an de grace* 1375. L'autre fou étoit inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois; son tombeau ne se trouve plus. Un de nos meilleurs écrivains a dit plaisamment qu'autrefois nos souverains choisis-

foient des étrangers pour leurs médecins; mais que le fou du roi étoit toujours de la nation.

4. Le fou de la cour de François I s'appelloit *Triboulet*. Le roi ayant invité Charles-Quint à paſſer en France, pour ſe rendre aux Pays-bas, Triboulet écrivit ſur ſes tablettes, que Charles-Quint étoit plus fou que lui, de s'expoſer à paſſer par la France. Mais, lui dit François I, ſi je le laiſſe paſſer, ſans lui rien faire, que diras-tu? Triboulet répondit: Cela eſt bien aiſé; j'effacerai ſon nom, & j'y mettrai le vôtre.

5. Que l'on diſe ce qu'on voudra des ſubtilités de Socrate, de ſes ſurpriſes, de cette coutume de toujours interroger, & de faire profeſſion d'ignorance, quoique ce fût lui qui en convainquît toujours les autres; qu'on appelle cela perpétuellement ironie ou diſſimulation; qu'on le nomme, ſi l'on veut le bouffon d'Athenes, comme Zénon l'épicurien l'avoit nommé; il ſuffit qu'il n'eût d'autre intérêt que celui de la vérité, ni d'autre paſſion que celle de bien faire & de profiter à tout le monde. (*Vie de Socrate.*)

6. C'étoit autrefois la coutume dans toutes les grandes maiſons d'Angleterre d'y avoir un bouffon apprivoiſé & ridiculement vêtu, afin que l'héritier de la famille eût occaſion de le railler, & de ſe divertir de ſes bévues. C'eſt pour cela même que les bouffons ſont en vogue dans la plûpart des cours

d'Allemagne, où il n'y a pas un prince de grand air qui n'ait deux ou trois de ces fous dans son équipage, reconnus pour tels, distingués par leurs habits, & qui servent de jouets à tous les courtisans.

Les Hollandois, plus célebres par leur industrie & leur application au commerce, que pour l'esprit & la belle humeur, ont, en divers endroits de leurs rues, l'enseigne du badaud, qui est la tête d'un fou, couverte d'un bonnet où il y a des grelots, avec la bouche béante. C'est une des enseignes les plus communes d'Amsterdam.

Il y a une espece de bouffons, dont le commun peuple de tout pays est grand admirateur; je veux parler de ces goguenards qui courent le pays, & que chaque nation appelle du nom du plat qu'elle aime le mieux. C'est ainsi qu'en Hollande on les nomme des *Harengs-pecs*; en France des *Jean-potages*; en Italie, *Macaronis*; & dans la Grande-Bretagne, des *Jack-Puddings*.

(*Spectateur anglois.*)

7. Sous le Pontificat d'Honorius IV, il se tint un concile à Forti en 1286, dans lequel on condamna les jongleurs, espece de bouffons, qui chantoient, & jouoient des instruments, accompagnant leurs chansons de danses & de gestes ridicules. C'étoit un usage en Italie, que lorsqu'un seigneur se marioit, on le faisoit armer chevalier; il faisoit venir des jongleurs & des bouffons,

pour rendre la fête plus amusante. Il envoyoit ensuite ces bouffons auprès de ses parents ecclésiastiques, afin qu'ils pourvussent à leur subsistance. Le concile s'éleva contre cet abus, & défendit que les biens de l'église fussent employés à nourrir ces sortes de gens.

BOUSSOLE.

1. Tout le monde sait que l'invention de la boussole a changé la face de la navigation, & l'a rendu très-différente de celle des Anciens, qui n'osoient gueres se hasarder en pleine mer, ni s'exposer à perdre la terre de vue. La principale partie de la boussole est une regle ou aiguille d'acier qu'on frotte ou qu'on touche à une pierre d'aimant, & qui par-là acquiert la propriété singuliere de se diriger à-peu-près vers le nord & vers le sud, ou d'indiquer à-peu-près la direction du méridien. Nous disons *à-peu-près*, parce que l'aiguille *décline* en effet de quelques degrés de la vraie direction du méridien. Cette déclinaison ou *variation* n'est pas constante dans tous les lieux de la terre; elle varie même dans le même endroit en différents temps. L'aiguille est encore sujette à s'incliner plus ou moins vers l'horison, selon les différentes positions à l'égard du méridien magnétique, ou de la vraie direction qu'elle suit, en s'écartant du méridien terrestre, & selon les différents

lieux

lieux de la terre où l'on se trouve. Cette inclinaison produiroit de nouvelles erreurs, si on n'avoit pas trouvé le moyen de la corriger.

Voyez les méthodes d'aimanter les aiguilles des boussoles, de faire des aimans artificiels, & l'explication des différentes sortes de boussoles & de leurs usages, &c.

2. L'usage de la boussole n'a été trouvé qu'en l'année 1330. Mais auparavant les oiseaux suppléoient à ce défaut, parce que les pilotes, qui en faisoient une grande provision, s'en servoient, en leur donnant la volée; & ces guides fideles ne manquoient pas de les mener à terre, & de leur montrer les ports.

3. Les Anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvoient guere naviger que sur les côtes; aussi ils ne se servoient que de bâtiments à rames, petits & plats; presque toutes les rades étoient pour eux des ports. La science des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de chose. Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs suffisoient pour cela. L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guere avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent. Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit à Actium une funeste expérience: ses navires ne pouvoient

ſe remuer, pendant que ceux d'Auguſte, plus légers, les attaquoient de toutes parts. Les vaiſſeaux anciens étoient à rames; les plus légers briſoient aiſément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme ſont aujourd'hui nos vaiſſeaux démâtés.

Depuis l'invention de la bouſſole, on a changé de maniere; on a abandonné les rames; on a fui les côtes; on a conſtruit de gros vaiſſeaux; la machine eſt devenue plus compoſée, & les pratiques ſe ſont multipliées. (*Grandeur & décadence des Romains.*)

4. Les Chinois rendent un culte divin à la bouſſole de leurs vaiſſeaux, brûlant continuellement en ſon honneur des paſtilles, & lui offrant des viandes en ſacrifice. Quand ils navigent, ils jettent d'ordinaire réguliérement deux fois le jour de la monnoie de papier doré dans la mer, comme pour la tenir à leurs gages, & l'empêcher par-là de ſe ſoulever; quelquefois ils y joignent des gondoles de ce même papier, afin qu'étant occupée à dévorer & à renverſer ces petits vaiſſeaux, elle épargne plus facilement les grands. (*Le pere* LE COMTE.)

5. L'uſage de la bouſſole eſt de régler la *latitude*, c'eſt-à-dire, de marquer la diſtance de l'*équateur* au *zénith* ou point vertical de l'endroit où l'on ſe trouve, tant ſur mer que ſur terre. On fait honneur à *Robert*, roi de Naples, d'avoir perfectionné la bouſſole, en

ſuſpendant l'aiguille ſur un pivot vertical, au lieu qu'auparavant on ſe contentoit de la mettre dans l'eau ſur de la paille ou ſur un linge, auquel on donnoit la figure groſſiere d'une grenouille.

BROCHURES.

Je m'amuſois l'autre jour dans la boutique d'un libraire, à regarder des livres; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'eſprit grave; il demanda au libraire, mais d'un air de bon connoiſſeur, s'il n'avoit rien de nouveau: j'ai le *Spectateur*, lui répondit le libraire. Là-deſſus, mon homme mit la main ſur un gros livre, dont la relieure étoit neuve, & lui dit; eſt-ce cela? Non, Monſieur, reprit le libraire: le Spectateur ne paroit que par feuilles, & le voilà. Fi, répartit l'autre, que voulez-vous qu'on faſſe de ces feuilles-là? Cela ne peut être rempli que de fadaiſes, & vous êtes bien de loiſir d'imprimer de pareilles choſes.

L'avez-vous lû ce Spectateur, lui dit le libraire? Moi le lire! répondit-il: non, je ne lis que du bon, du raiſonnable, de l'inſtructif; & ce qu'il me faut n'eſt pas dans vos feuilles. Ce ne ſont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'écolier, quelques ſailliesplus étourdies que brillantes, & qui prennent les mauvaiſes contorſions de leur eſprit, pour des façons de penſer légeres, délicates &

cavalieres. Je n'en veux point, mon cher; je ne ſuis point curieux d'originalités puériles.

En effet, je ſuis du ſentiment de Monſieur, dis-je alors, en me mêlant de la converſation; il parle en homme ſenſé : pures bagatelles que des feuilles! La raiſon, le bon ſens & la fineſſe peuvent-ils ſe trouver dans ſi peu de papier? Ne faut-il pas un vaſte terrein pour les contenir? Un bon eſprit s'aviſa-t-il jamais de penſer & d'écrire autrement qu'en gros volumes? Jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une feuille d'impreſſion que vous allez ſoulever d'un ſouffle? Et quand même elles ſeroient raiſonnables ces idées; eſt-il de la dignité d'un perſonnage de cinquante ans, par exemple, de lire une feuille volante, un colifichet? Cela le traveſtit en petit jeune homme, & déshonore ſa gravité; il déroge: non, à cet âge-là, tout ſavant, tout homme d'eſprit ne doit ouvrir que des *in-folio*, de gros tomes reſpectables par leur peſanteur, & qui, lors qu'il les lit, le mettent en poſture décente; de ſorte qu'à la vue du titre ſeul, & retournant chaque feuillet du gros livre, il puiſſe ſe dire familiérement en lui-même : voilà ce qu'il faut à un homme auſſi ſérieux que moi, & d'une auſſi profonde réflexion. Là-deſſus il ſe ſent comme entouré d'une ſolitude philoſophique, dans laquelle il goûte en paix le plaiſir de penſer qu'il ſe nourrit

d'alimens ſpirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raiſons graves. Eh bien ! Monſieur, qu'en dites-vous? N'eſt-ce pas là votre penſée?

Ce diſcours ſurprit un peu mon homme. Il ne ſavoit s'il devoit ſe fâcher ou ſe taire; je ne lui donnai pas le temps de ſe déterminer. Monſieur, lui dis-je encore, en lui préſentant un aſſez gros livre que je tenois: voici un *Traité de morale*; le volume n'eſt pas extrêmement gros, & à la rigueur on pourroit le chicaner ſur la médiocrité de ſa forme ; mais je vous conſeille pourtant de lui faire grace en faveur de ſa matiere ; c'eſt de la morale,& de la morale déterminée, toute crûe. Malepeſte ! vous voyez bien que cela fait une lecture importante & digne du flegme d'un homme ſenſé ; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuſe, & tant mieux ; à notre âge, il eſt beau de ſoutenir l'ennui que peut donner une matiere ſérieuſe, ſans art, & ſcrupuleuſement conſervée dans ſon caractere. Si l'on avoit du plaiſir à la lire, cela gâteroit tout: voilà une plaiſante morale que celle qui inſtruit agréablement! Tout le monde peut s'inſtruire à ce prix-là; ce n'eſt pas là de quoi l'homme raiſonnable doit être avide ; ce n'eſt pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de ſe fatiguer pour chercher cet utile ; & la vaſte ſéchereſſe d'un gros livre fait juſtement ſon affaire.

BRUTALITÉ.

1. Homme riche ! vous, qui voulez triompher de la vertu de cette fille par sa misere ; de grace, prêtez-moi votre attention : ce n'est point une exhortation pieuse ; ce ne sont point des sentimens dévots que vous allez entendre : non, je vais seulement tâcher de vous tenir les discours d'un galant homme, sujet à ses sens aussi-bien que vous, foible, & si vous voulez, vicieux ; mais chez qui les vices & les foiblesses ne sont point féroces, & ne subsistent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuse. Oui, vicieux encore une fois, mais en honnête homme, dont le cœur est heureusement forcé, quand il le faut, de ménager les intérêts d'autrui dans les siens, & ne peut vouloir d'un plaisir qui seroit la douleur d'un autre.

Je vous suppose jaloux de l'estime des hommes, & du droit de vous estimer vous-même. Si vous n'êtes comme je dis, ce n'est plus vous à qui je parle : vous n'êtes que la moitié d'une créature humaine ; vous en avez la figure & le penchant au mal : mais vous n'en avez ni la dignité, ni la noblesse ; & pour lors je m'adresse à d'honnêtes gens, qui, dans une aventure comme la vôtre, pourroient se démentir, & se livrer à l'amour d'un vice odieux, préférablement au goût de vertu & de générosité qu'ils ont en eux : goût secourable, qu'ils feroient peut-être

avorter dans leur ame, qui les pourſuivroit, qu'ils écarteroient, qui reviendroit à la charge; enfin, qu'ils étoufferoient, crainte de l'aimer, d'y céder, de devenir vertueux, & d'y perdre.

Quoi qu'il en ſoit, écoutez-moi, ſi vous le pouvez : que vous deveniez amoureux d'une femme qui peut ſe paſſer de vous, que nulle affaire importante n'expoſe à la néceſſité de vous recevoir; que vous la tentiez par votre opulence; que vous lui inſpiriez l'envie d'être mieux; qu'à la vue de votre abondance, il lui naiſſe des beſoins qu'elle n'auroit pas connus; que vous profitiez de ces beſoins impoſteurs; que vous jettiez dans ſon cœur, moitié tendreſſe pour l'amant, moitié foibleſſe pour l'homme riche; vous faites mal, vous êtes un mauvais chrétien: mais, à quelque délicateſſe près, dont je comprends qu'il eſt difficile d'écouter le ſcrupule, vous êtes encore galant homme ſuivant le monde.

De même : que la jeuneſſe & les graces de la fille dont nous avons parlé, vous aient donné de l'amour; ce n'eſt pas là ce qui m'étonne, & ma charge n'eſt pas de vous inquiéter là-deſſus : mais que ce viſage frappé de déſeſpoir, dont la ſouffrance a déſolé les traits: que ces graces flétries par les larmes, n'aient pas déconcerté votre amour, ou n'en aient point fait une protection pour cette infortunée; que cet amour, loin de la plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une

confiance plus brutale ; que la misére la plus féconde en impressions touchantes, ne l'ait déterminé qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits : que vous dirai-je ? qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en pitié généreuse ; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposoit son malheur ; que le découragement, la lassitude qui pouvoit la prendre, n'ait pas attiré tous vos égards ; que vous ayez pesé son infortune ; que vous en ayez compris l'excès, sans en sentir vos desirs confondus, sans être épouvanté vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter ; voilà ce qui me passe : c'est une iniquité dont je ne sais pas comment on peut soutenir le poids ; c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes ! qu'avez-vous dit à cette fille, dont vous avez vu la jeunesse en proie à la fureur des derniers besoins ? Malheur à toi, que la faim dévore ! à qui t'adresses-tu ? mon incontinence va prendre avantage de ta misere. Si tes besoins te mettoient moins en prise, tu pourrois n'exciter que ma compassion ; mais ils sont extrêmes ; ils me corrompent ; il ne s'agit plus de te plaindre ; ton honneur m'échapperoit, si j'étois généreux : je l'attends de ton désespoir que ma dureté va pousser à bout ; & misérable comme tu l'es, je te vois comme une bonne for-

tune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de secours qui ne fasse ton opprobre. Subis toutes les rigueurs de ton sort, acheve d'en être la victime ; veux-tu du pain ? deviens infâme, & je t'en accorde : voilà tout ce que je sens pour toi, voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Est-ce là ce que vous avez dit à cette fille ? Si ce ne sont pas là vos paroles, du moins ce sont vos pensées. Vos pensées ! Non, je ne le puis croire ; elles ont peut-être menacé de se montrer ; mais vous en avez craint la laideur trop affreuse, & vous vous y êtes refusé ; votre ame n'auroit pu supporter la vue d'une méchanceté si distincte ; son libertinage n'auroit pu la sauver des remords, de l'horreur d'elle-même, ni des sentiments d'attendrissement, qui l'auroient pressée : la victoire auroit été trop sanglante à remporter sur tout cela ; & ce n'est enfin qu'en vous étourdissant sur votre action, que vous l'avez commise ; cependant, valoit-elle que vous renonçassiez à la satisfaction d'être content de vous, que vous étouffassiez l'honnête homme, pour mettre le monstre en liberté ? Vous me l'avouerez : vos efforts pour détruire l'un, vous mettoient mal avec vous-même ; vous n'osiez les réflechir : vos efforts, contre l'autre, auroient été presque des plaisirs : il y seroit entré, je ne sais quelle douceur de vous trouver dans l'ordre, hors de reproche ; & comme en état de vous re-

garder avec quiétude & confiance ; il s'y seroit mêlé, je ne sais quel sentiment de votre innocence, je ne sais quelle suavité que l'ame respire alors, qui l'encourage, & lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui, voluptés ; c'est le nom que je donne aux témoignages flateurs qu'on se rend à soi-même, après une action vertueuse ; voluptés bien différentes des plaisirs que fournit le vice : de celle-ci, jamais l'ame n'en a satiété ; elle se trouve, en les goûtant, dans la façon d'être la plus délicieuse & la plus superbe ; ce ne sont point des plaisirs qui la dérobent à elle-même ; elle n'en jouit pas dans les ténébres ; une douce lumiere les accompagne, qui la pénêtre, & lui présente le spectacle de son excellence. Voilà les plaisirs que vous avez sacrifiés à l'avilissement des plaisirs du vice : car, que sont-ils ? qu'un état de prostitution pour l'ame, qu'elle ne goûte & ne se pardonne, qu'à la faveur du trouble qui lui voile son infamie.

2. Abdila, général des Sarrasins, assiégeant la ville de Salerne, s'étoit logé dans une église. Il avoit fait placer son lit sur le maître-autel ; & tous les jours quelque esclave chrétienne y étoit immolée à sa brutalité.

BURLESQUE.

1. Quelqu'un vous aura peut-être dit (à Scarron) que le burlesque est mort avec vous, & que d'une multitude d'ouvrages burles-

ques qui ont été faits à l'envi l'un de l'autre, il n'y a que les vôtres qui se soutiennent. Cela est vrai de ce burlesque dont vous êtiez le modele. Mais en récompense on en a inventé, depuis quelques années, une nouvelle espece que vous ne connoissez pas. C'est un burlesque déguisé, qui se soutient assez bien en France. Il y a des auteurs, & j'en sais dans l'académie qui l'employoient dans des ouvrages de morale & de piété, dans des harangues d'apparat, & même dans des oraisons funébres. Ils se gardent bien de le nommer par son véritable nom ; ils ne voudroient pas pour chose au monde, qu'il fût dit en leur présence qu'ils écrivent burlesquement ; mais ils ne laissent pas de le faire.

Ce qui distingue ce burlesque de celui dont vous vous êtes servi, c'est qu'il est sérieux, & qu'il faut de la réflexion & du goût pour s'appercevoir que c'en est ; au lieu que le vôtre saute aux yeux, & se fait sentir d'abord par le sel réjouissant dont il est assaisonné. Ce burlesque ne fait point de tort au vôtre, qui conserve toujours ses partisans.

Avant Scarron, il y avoit un style familier, enjoué, & vraiment comique, dont les beaux esprits de ce tems-là s'étoient servis dans quelques poésies. On a un badinage élégant de ce genre dans plusieurs épitres de Marot, de Boisrobert, &c. ; mais ce n'est point là le burlesque. M. de la Monnoie a donné le

nom de ſtyle niais à celui de la chanſon de M. de la Paliſſe. J'appellerois volontiers ſtyle grivois, le ſtyle de S. Amand. Ses ſaillies & le tour qu'il leur a donné, ſentent plus le corps-de-garde que les bonnes compagnies.

La maniere de Scarron eſt originale; il n'a point eu de modele à qui il ſe ſoit efforcé de reſſembler; mais il a été lui-même le modele de ceux qui ont tâché inutilement de l'imiter.

Le burleſque de Scarron n'étoit point borné à un certain nombre de ſyllabes dans les vers, puiſqu'on en trouve dans ſon recueil de toute eſpece. Il ne conſiſtoit pas même, comme quelques-uns l'ont cru, dans un choix biſarre de mots groteſques. Son burleſque dépendoit beaucoup plus de la ſingularité des idées & des images, & de leur joyeux aſſortiſſement. Ce burleſque étoit encore plus dans la qualité de la penſée, que dans le tour de l'expreſſion; comme quand il définit un pédant,

> Animal irraſſaſiable,
> En été même indécrotable.

La figure que nos écoles nomment oxymoron, & qui eſt propre au ſtyle burleſque, dit Sorbiere, eſt un chef-d'œuvre de l'art oratoire, & ne peut être apperçue que par ceux qui s'y entendent. En effet, de même que dans la peinture le griffonnage & les groteſques de Calot & de Raimbrant, & ces autres

touches hardies ne ſont admirées que des maîtres de l'art, qui voient la ſymmétrie des poſtures parmi le ridicule & l'irrégularité, qui ſeule eſt remarquée du vulgaire : auſſi dans cette adroite ironie, dans ce jeu d'eſprit, & dans cette folie pleine de ſageſſe, ce qu'il y a de bas & d'abſurde eſt le plus en vue; ce qui frappe les yeux du commun, eſt ce à quoi il n'eſt pas mal aiſé de prendre garde : mais les perſonnes judicieuſes & intelligentes découvrent ſous cette écorce des penſées exquiſes, des connoiſſances profondes, & des raiſonnements d'une haute philoſophie. Sorbiere touche aſſez bien la trompeuſe facilité qu'on croit voir dans les œuvres de Scarron : ce qu'il dit des groteſques de Calot & de Raimbrant, eſt fort ingénieux : le peuple n'y voit que des marmouſets qui le font rire, que des irrégularités qui le frappent : les connoiſſeurs y découvrent des beautés auxquelles eux ſeuls ſavent donner le vrai prix. Dans le burleſque de Scarron les lecteurs vulgaires n'y ont vu que le bouffon & le ridicule; les bons eſprits ont été charmés d'y rencontrer l'agréable & le naïf.

2. Les deux ſortes d'écrits où la raillerie eſt en vogue, ſont la comédie & le burleſque. La premiere turlupine les hommes en les caractériſant au naturel, & l'autre en ce qu'il les dépeint tout différents d'eux-mêmes. Il y a un double burleſque, dont l'un repré-

ſente les perſonnes du plus bas étage, comme les héros; & l'autre fait parler & agir les hommes les plus illuſtres, comme s'ils étoient de la lie du peuple. Dom Quichote eſt un exemple du premier, & les dieux de Lucien en fourniſſent un du ſecond. Les critiques diſputent entr'eux, pour ſavoir ſi la poéſie burleſque eſt plus coulante en vers héroïques, ou en petits vers mal rimés. Pour moi, il me ſemble que dans un poëme où le faquin doit être exalté, les vers héroïques ſont les plus propres; mais là où le héros doit être dégradé, la petite rimaille ſied beaucoup mieux.

Si Hudibras, avec tout l'eſprit & l'enjouement qu'il a dans ſa rimaille, avoit paru en vers alexandrins, il auroit infiniment meilleure grace.

CAILLETTES.

1. JE ne ſais quel Dieu propice, touché de nos précédents malheurs, ſembloit retenir loin de nous ces ſots importants, qui n'ont pour eux que des dignités qu'ils dégradent: ces *caillettes*, moitié indécence, moitié bégueulerie, parlent ſans ceſſe de leur vertu, & marchent toujours avec un amant nouveau.

(*Lettres de la ducheſſe de... au duc de...*)

2. Un des travers les plus choquants des femmes qui sont caillettes, c'est de questionner sans cesse; elles feignent de prendre intérêt; elles n'ont que de la curiosité. Elles placent un jeune homme auprès d'elles, & mettent une jolie femme à côté de sa parente. (*M.* DUCLOS.)

3. L'autre dame plus âgée étoit une femme fort sérieuse, & cependant fort frivole; c'est-à-dire, qui parloit gravement & avec dignité d'un équipage qu'elle faisoit faire, d'un repas qu'elle avoit donné, d'une visite qu'elle avoit rendue; d'une histoire que lui avoit conté la marquise une telle; & puis c'étoit Me la Duchesse de... qui se portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure; qu'elle l'en avoit querellée; que cela étoit effroyable; & puis c'étoit une repartie haute & convenable qu'elle avoit faite la veille à cette Madame une telle, qui s'oublioit de temps en temps, à cause qu'elle étoit riche, qui ne distinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon, & mille autres choses d'une aussi plate & d'une aussi vaine espece. (*MARIVAUX.*)

4. On croit aux premieres loges que l'air d'inattention que donne l'occupation des nœuds, annonce la supériorité de l'esprit; ce n'est qu'aux secondes qu'on a besoin d'écouter une comédie pour l'entendre.

(*M. l'abbé* LE BLANC.)

CALOMNIE.

1. Quand on se justifie d'une chose dont on n'est point accusé, & qu'on se plaint d'être calomnié lorsqu'on ne l'est point, on devient soi-même calomniateur.

2. Il n'y a rien de plus rare que de voir les calomniateurs en matiere d'hérésie ou d'impiété, recevoir la peine qui leur est due. On croit qu'il suffit d'absoudre les innocents ; & au lieu de faire souffrir à l'accusateur la peine du Talion, on le remercie quelquefois de son grand zele, ou bien l'on se contente de l'avertir qu'il ne faut pas aller si vite. (*BAYLE.*)

3. Je mets une très-grande différence entre un calomniateur, & un homme à qui, dans la dispute, il échappe, même par passion ou par prévention, d'avancer des faits faux & calomnieux. L'idée de calomniateur renferme de plus une mauvaise foi affectée, & une corruption du cœur qui fait fermer volontairement les yeux à la vérité & à la justice.

4. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celui qu'elle veut calomnier. On accuse un médecin d'empoisonnement ; un ministre, de trahison ; un grand, de faire des entreprises ; mais la disposition du prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme ; à celui qui se pique d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages. Si le prince

prince est pieux, on calomnie un homme auprès de lui d'impiété ou de libertinage; car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses.

5. Il est aisé d'attaquer un cœur exposé de tous côtés à la batterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point. L'accusé, en cette rencontre, meurt comme un homme endormi qu'on tue dans une prise de ville.

6. L'homme sage fermera l'oreille à la calomnie, comme Ulysse au chant des Sirenes.

7. En fait de calomnie, tout ce qui ne nuit pas, sert à celui qui est attaqué.

8. La calomnie est un mensonge odieux, que chacun réprouve & déteste, ne fût-ce que par la crainte d'en être quelque jour l'objet.

9. A voir tout ce qui se passe dans ce siecle, on diroit que, d'un consentement unanime, on a rétabli dans toute l'Europe la loi qui s'observoit chez les Romains, & qui permettoit aux citoyens de s'accuser mutuellement. Les Athéniens faisoient plus, ils réveroient la calomnie; ils lui éleverent une statue.

10. Messieurs, c'est avec autant de douleur que de honte, que je me vois réduite à emprunter la plume d'un ami, pour me défendre contre mes persécuteurs & contre mon accusatrice. J'espere encore assez des

uns, & je méprise trop l'autre, pour les nommer. Le public les connoît ; il sera notre juge. Je suis cette danseuse qu'on a, dit-on, surprise sous le théâtre de l'Opéra, telle que Vénus & Mars furent exposés aux yeux de l'Olympe, assemblés dans les rets de Vulcain. Le témoin prétendu de mon infamie ressemble assez, par la noirceur de son teint & la difformité de sa taille, à ce chef des Cyclopes. Son ame est bien digne du corps qu'elle occupe ; elle a tous les vices de son état, & n'en a pas les vertus.

Il est d'usage parmi nous de s'accorder une indulgence réciproque en matiere de galanterie: cette discrétion politique est absolument nécessaire à l'intérêt commun ; sans cela nous serions tour-à-tour les dupes de nos vengeances, & les hommes cesseroient d'être les nôtres. J'avouerai que je ne voulois entrer à l'Opéra que dans la vue d'imiter mes compagnes, & d'arriver, comme elles, au bonheur par la route du plaisir. Je suis jeune, bien faite, & d'une assez jolie figure. J'ai les yeux petits, mais vifs ; & ma mere, qui s'y connoît, dit qu'ils en valent bien de plus grands.

Tous mes amis solliciterent donc pour moi une place dans les chœurs, & je l'obtins à force de crédit. Je comptai dès-lors ma fortune assurée. Nous sommes sur le théâtre ce que les F..G.. sont dans les finances. La plûpart commencent avec rien, nous com-

mençons de même : ils s'intéressent dans plus d'une affaire, nous n'avons jamais pour une intrigue : ils doivent l'alliance des grands à leurs richesses, nous la devons à nos appas : ils sacrifient leurs amis à l'intérêt, nous lui sacrifions nos amans : un trait de plume leur vaut cent mille livres, une faveur accordée nous en vaut quelquefois davantage : ils font des traités hasardeux, les nôtres sont équivoques : le goût des plaisirs nous mene à la prodigalité, le faste les rend dissipateurs : deux choses nous différencient ; ils s'endurcissent pour thésauriser, nous nous attendrissons pour nous enrichir : ceux qui se ruinent les maudissent, ceux que nous ruinons nous adorent. Vous voyez, Messieurs, que je connoissois toutes les prérogatives de ma place ; & j'aurois bientôt acquis le peu qui me manquoit pour la remplir dignement. J'ai peu d'esprit, mais en faut-il beaucoup, quand on a le reste ? & d'ailleurs le théâtre n'en donne-t-il pas ? Hélas ! J'en aurois comme les autres, sans la malheureuse aventure que la calomnie m'impute, pour m'en enlever de brillantes.

(*M. l'abbé* DE LA MARRE.)

CAMPAGNE.

1. Pline, après avoir rendu compte à son ami de l'emploi de son temps à la campagne, s'écrie : ô innocente vie ! que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête, & préféra-

ble aux plus illuſtres emplois ! Mer, rivages, dont je fais mon vrai cabinet, que ne m'inſpirez-vous pas ! Et ne vaut-il pas mieux paſſer ici ſa vie à ne rien faire, que de ſonger ſérieuſement dans la ville à faire des riens ?

2. L'univers ſemble en ce moment ſortir exprès pour eux du cahos (Adam & Eve) : on diroit que tout vient d'éclorre en même temps, le ſpectacle & les ſpectateurs. Ils admirent tout ce qui les environne, mais ils ſe contemplent avec une curioſité bien plus vive.

(*M. Dupré de S. Maur. Trad. du Paradis Perdu.*)

3. En entrant dans ces beaux lieux, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens, & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénetre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

(*Me de Graffigni.*)

4. Je me rappelle que, quand j'avois quatorze ans, je me faiſois de belles idées des bergers & des bergeres ; mais je fus bientôt déſabuſée. J'étois à la campagne ; un domeſtique ayant parlé du berger, mon cœur treſ-

faillit à ce mot. Mon imagination me repréſentoit une de ces jolies figures que nous voyons ſur le théâtre dans la Paſtorale de Damon & de Philis, avec un bel habit verd chargé de rubans, avec une belle houlette, & une guirlande de fleurs. Je demandai la permiſſion d'aller dans la prairie pour voir le berger; mais que je fus bien attrapée! Le berger étoit un gros manant couvert de guenilles : la bergere avoit l'air d'une ſorciere. Qu'il eût été agréable d'entendre cet amoureux Céladon dire des douceurs à cette aimable nymphe ! (*Hiſt. d'Henriette.*)

5. L'abondance & les arts regnent où fleurit l'agriculture; ainſi la France eſt le royaume du monde le plus abondant & le plus riant, parce que la belle agriculture y répand l'abondance, & anime les arts, tant ceux qui ſont néceſſaires ou utiles, que les *voluptuaires*. C'eſt même toujours à la terre qu'ils reviennent par leur circulation & leur fin : le phyſicien, le géometre, le conquérant, le voyageur n'en veulent tous qu'à une certaine portion de terre ; l'aſtronome luimême ne fouille les cieux que pour en connoître les influences ſur la terre. C'eſt auſſi où retournent toutes nos vues & tous nos ſoins; il n'y a que ce qui eſt capable de nous élever au-deſſus des ſens qui n'y revient point. Les familles, les nations entieres ſe diviſent pour un morceau de terre; on n'eſt puiſſant, on n'eſt riche qu'à proportion de ce qu'on en

possède ; & hormis quelques habitans des villes que le hazard ou l'infortune a exceptés du grand nombre, la fortune & la vie de tout le monde réside directement dans les biens de campagne. (*Maison rustique.*)

6. En France les grands, dont le luxe de Paris a dérangé les affaires, sont quelquefois obligés de passer six mois à la campagne pour les raccommoder ; les Anglois font tout le contraire, ils restent à Londres quand ils veulent épargner, & n'y tiennent un si petit état, que pour pouvoir vivre dans leurs terres d'une maniere plus splendide.

7. Si à la cour il y a plus de politesse, au village il y a plus de bonté : là, il y a plus d'emplois ; ici, plus d'occupations : là, plus d'occasions; ici plus de temps : là, le temps se perd ; ici on en profite : là, on meurt ; ici on vit.

8. Quoi donc ! que voyez-vous, reprit vivement Isabelle ? Ces arbres, dit Elvire, ce gazon, cette verdure, ce calme délicieux qui ravit les sens... . Quoi ! interrompit Isabelle, en éclatant de rire, ce sont-là les objets de votre profonde méditation ? Est-il quelque chose de plus admirable, répondit Elvire, que les ouvrages de la nature ? Ah ! beaucoup, répondit Isabelle ; je ne vois rien de si ennuyeux que son éternelle répétition : on vivroit des siècles, sans espérance de voir du nouveau : ce sont toujours les mêmes objets travaillés sur le même dessein. Les ani-

maux ne different de nous que par quelques nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a pas jusqu'aux plantes qui n'aient des ressemblances avec les êtres vivants. L'ordre des saisons me présente une succession de mille incommodités. Le printemps me paroîtroit assez agréable, mais toujours des feuilles, toujours du verd, du gazon. Je conviens cependant qu'il y a dans tout cela de quoi faire de jolies choses : avec du goût & quelques changements, je voudrois rendre la nature presqu'aussi belle que l'art.

Par exemple, je laisserois à-peu-près la figure des arbres telle qu'elle est, mais tous auroient leurs feuilles en camayeux de différentes couleurs : l'un couleur de rose, l'autre bleu, un autre jaune ; si les nuances me manquoient, j'en imaginerois tant de nouvelles, qu'aucune ne se ressembleroit : au lieu de cette écorce rude, inutile, désagréable, celle de mes arbres seroit de glace, de miroirs ; avec cinq ou six jolies femmes & autant d'hommes, une forêt seroit aussi animée qu'une salle de bal : plus ingénieuse que la nature, je rendrois mes bois aussi amusans la nuit que le jour, en garnissant toutes les branches de mes jolis camayeux de ces insectes luisans, qui feroient là un effet admirable. Je voudrois aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne marchât que sur des fleurs.

Voyez AGRICULTURE, CULTURE, TERRE.

1. Toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes: je jugeois qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous expoſoient ſous différentes formes, dont l'inconſtance les obſtinoit à nous fixer dans la bonne; mais qu'il ne falloit pas qu'ils puſſent s'en aſſurer; & qu'ainſi, leur temps ſe paſſoit à nous chercher, & à ne nous trouver, comme ils ſouhaitoient, qu'à la traverſe.

2. Comme Aſtérie n'avoit pas la tête bien rangée, & que les choſes arrivoient ſelon le déſordre de ſes idées, toute ſa journée étoit remplie par une confuſion d'évenements précipités, biſarres, ridicules, qui ſe croiſoient, qui ſe détruiſoient l'un l'autre. Cette agitation l'amuſa d'abord, & ne tarda guere à l'impatienter *à mourir*: c'étoit ſa maniere d'exprimer la moindre petite peine qu'elle éprouvoit, ainſi que la plus grande. On ne le croiroit pas: pour ajoûter au malheur des gens qui ne ſavent pas ſe rendre heureux, il ne faudroit que leur donner le pouvoir de réaliſer toutes leurs fantaiſies.

3. De jeunes gens plus beaux que les Amours me préſentoient ſur le champ tout ce dont j'avois envie. Cela me parut gênant: quoi! dis-je, je ne puis donc plus avoir de caprices? (car remarquez bien que, dès qu'une

ſantaiſie peut être ſatisfaite ſans qu'il en coûte, elle n'en eſt plus une.)

4. On adore en ſecret les caprices de ſa maîtreſſe, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus juſtes lorſqu'on oſe s'en plaindre.

5. Roſalie eſt déſeſpérante, diſoit un jour ſon amant; c'eſt la plus capricieuſe des femmes, on ne ſait jamais ce que l'on tient avec elle. Ne vous en prenez qu'à vous-même, lui dit-on; ſi vous aviez le ſecret de vous en faire aimer, vous n'auriez point à vous en plaindre : le caprice eſt détruit par l'amour.

Voyez VOLUPTÉ.

CARACTERES.

1. L'honnête homme eſt un homme poli & qui ſait vivre. L'homme de bien regarde la religion. Le galant homme eſt une qualité particuliere qui regarde la franchiſe & la générosité. L'homme d'honneur eſt un homme de parole, & cela regarde la probité. Le brave homme ne regarde que le courage.

2. Il y a deux manieres d'expliquer l'origine du caractere national, par des cauſes morales & par des cauſes phyſiques. On nomme cauſe morale tout ce qui peut opérer ſur l'eſprit en qualité de motif, & le façonner à certaines habitudes, comme ſont la nature du gouvernement, l'abondance, ou la diſette qui regne parmi le gros de la nation,

la figure qu'elle fait vis-à-vis de ses voisins, &c. Par cause physique on entend tout ce qui peut agir sur le corps, influer sur les tempéraments, & changer les complexions; comme l'air qu'on respire, le climat qu'on habite, les mets dont on se nourrit, &c.

Il y a dans toutes les sociétés de la valeur & de la lâcheté, de l'industrie & de la paresse, de la douceur & de la brutalité, de la sagesse & de la folie. Le caractere général & distinctif est proportionné à la distribution des doses de chacune de ces qualités. Celles qui prévalent dans l'origine d'une nation, sont celles qui s'imbibent le plus, & qui donnent la teinte au caractere national. Les gens en place & ceux qui sont au timon des affaires, ont beaucoup de pouvoir pour façonner l'esprit du peuple sur leur modele: un Brutus, &c.

3. Les Italiens, en général, sont fort de l'humeur des anciens Romains. Leur extérieur est grave, & beaucoup plus composé que celui des François, qui paroissent légers dans leurs discours & superficiels dans leurs actions. Les premiers sont pleins de sages préceptes de morale, & d'aphorismes politiques, qui leur servent comme de regle, pour y conformer leur vie. Les autres n'affectent que l'esprit & une conversation brillante, & s'étudient plus à plaire aux femmes qu'aux hommes: leur principal goût les porte un peu trop à la perfection des qualités ex-

térieures, aux graces du corps, & ils ne font pas affez grand cas des qualités folides qui font bien plus à prifer. (Les Italiens, farceurs, nous accufent d'être comédiens !)... J'entends... mais... les Italiens, au contraire, font d'un afpect vénérable & d'une conduite majeftueufe. Si vous les voyez fourire; rarement, ou jamais, les entendrez-vous rire. Mais la moindre chofe épanouit la rate d'un François. Il devient ami très-chaud dès la premiere vue; une feconde vue ralentit cette paffion; une troifieme la fait renaître pour s'éteindre encore.

4. Il faut bien fe garder, dit M. de Buffon, de juger de la nature des êtres par un feul caractere, il fe trouveroit toujours incomplet & fautif; fouvent même deux & trois caracteres, quelque généraux qu'ils puiffent être, ne fuffifent pas encore; & ce n'eft, comme nous l'avons dit & redit, que par la réunion de tous les attributs, & par l'énumération de tous les caracteres qu'on peut juger de la forme effentielle de chacune des productions de la nature. Une bonne defcription, & jamais de définitions; une expofition plus fcrupuleufe fur les différences que fur les reffemblances; une attention particuliere aux exceptions & aux nuances même les plus légeres, font les vraies regles, & j'ofe dire les feuls moyens que nous ayons de connoître la nature des chofes; & fi l'on eût employé à bien écrire tout le temps qu'on a

perdu à définir & à faire des méthodes, nous n'eussions pas trouvé l'histoire naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ses hochets, à la débarrasser de ses langes, nous aurions peut-être avancé son âge; car nous eussions plus écrit pour la science & moins contre l'erreur.

5. Aristote établit une différence entre la bonté morale, & la bonté pratique d'un caractere. La bonté morale ne se trouve que dans la vertu, & la bonté pratique peut se trouver dans le vice même bien imité.

6. Le goût tient au talent, le talent au génie & au caractere, le caractere tient à tout.

7. Car pour l'humeur un peu prompte, comptez que nous avons les vices & les vertus de notre tempéramment; celui qui fait prompte, fait active, vigilante, attachée au succès: celui qui fait douce, fait nonchalante, tiede, paresseuse, indifférente à tout, lente, insensible.

8. Le vrai caractere des hommes est de rabaisser ce qu'ils admirent, de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment, & de haïr ce qu'ils ne peuvent mépriser.

9. En Espagne on demande: est-ce un grand de la premiere classe? En Allemagne: peut-il entrer dans les chapitres? En France: est-il bien à la cour? En Hollande: combien a-t-il d'or? En Angleterre: quel homme est-ce?

10. Quiconque a lu Tacite & César, re-

connoîtra encore les Allemands, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent ; dix-huit siecles n'ont pu les effacer. Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qui lui plaît ; mais il ne changera jamais la nature inhérante du bois. Certains vices dominants & certaines vertus resteront toujours à chaque peuple. Les souverains peuvent donner un certain vernis de politesse à leur nation ; ils maintiendront les loix dans leur vigueur, & les sciences dans la médiocrité, mais ils n'altereront jamais l'essence des choses : ils n'ajoutent que quelques nuances passageres à la couleur du tableau. Pierre le Grand a fait des prodiges dans son empire ; mais on distinguera encore long-temps les Russes des François, des Italiens, & des autres nations policées. Il n'y a qu'une dévastation entiere & un repeuplement total, qui puissent changer absolument une nation. Il reste encore à savoir si l'air, la nourriture, ne rendront pas avec le temps ces nouveaux habitants semblables aux anciens.

Voyez GOUVERNEMENT, MŒURS.

CARÊME.

1. Il est impossible de faire le carême sur la mer. (*Abbé* DE CHOISY.)

2. La reine étoit accouchée d'une fille le 17 Mars 16... Le doyen Baturst fit une piece de vers à ce sujet, où il se plaint que cette princesse est venue au monde en carême : elle

auroit beaucoup mieux fait, selon cet auteur, de naître pendant le carnaval... Mais, reine, dit-il, vous accouchez en carême, pour ne pas avoir le ventre plein dans un tems de jeûne. (*Journ. Encyclopédique.*)

3. Les anciens jeunoient toute l'année, & la loi du carême n'a été introduite qu'en faveur des foibles. (*Hist. ecclésiastique.*)

CARNAVAL.

1. Je n'ai rien à vous dire du carnaval. Comme le carême n'est point du tout à Madrid un temps de pénitence, celui qui le précede ne se distingue par aucuns plaisirs: car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un, que de jetter sur les passants beaucoup d'eau par la fenêtre. Pour ce qui se passe dans le palais, le roi, la reine & les dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur; mais en si prodigieuse quantité, que l'on ne comprend pas où l'on peut en trouver tant; ils sont tous argentés & peints. La reine m'en donna un panier, dont je régalai ma fille. Voilà, Madame, par où l'on marque à cette jeune princesse des jours qu'elle passoit autrement en France, & dont je tâche, autant que je le puis, de lui ôter le souvenir.

Me voici à mon second mercredi des cendres; ce qui m'a assez plu, c'est que le carnaval, comme je vous l'ai déja mandé, ne veut point en ce pays se donner un air de

plaisir ; & hors qu'il n'y a plus de comédies au palais ni à la ville, tout le reste va son même train ; personne ne fait le carême.

(*Lettre de la Marq. de Villars.*)

2. Vers la fin du mois de Février, on ne voit à Pétersbourg, pendant une semaine, que plaisirs de carnaval, qu'on appelle en Russe semaine du beurre, parce qu'on y cesse déja de manger de la viande, & qu'on n'ose manger du lait, des œufs & du beurre que jusqu'au dimanche au soir. Les rues sont remplies de milliers de traineaux qui vont & viennent. Dans toutes les maisons on ne respire que la joie, on chante, on joue : les théâtres sont ouverts, & la fête est terminée par quelque festin remarquable.

3. Le carnaval est un reste du paganisme & une commémoration des bacchanales des anciens. C'est la fête dédiée au diable, & le temps où la folie des hommes est dans sa force; il semble qu'alors les hommes, comme par instinct & ayant honte de leurs extravagances, n'osent, pendant ce temps-là, montrer leur visage à découvert. Il y avoit autrefois un envoyé turc à Paris, justement au temps du carnaval, qui, voyant toute l'indécence de cette saison, & la cérémonie du mercredi des cendres, écrivit à un de ses amis à Constantinople, qu'il y a un certain temps de l'année où les chrétiens deviennent enragés, & qu'au bout de quelques semaines, ils ont une certaine poudre grise que

leurs prêtres leur mettent ſur la tête, dans un jour deſtiné pour cela, par laquelle ils recouvrent le bon-ſens. Le carême de quarante jours à l'honneur de Dieu, qui ſuit immédiatement le carnaval de quelques ſemaines qu'on a employées à la débauche, me paroît ne reſſembler pas mal à un baiſer que je donnerois à quelqu'un, après l'avoir auparavant régalé de quelques centaines de coups de poing.

CARESSES.

1. Les careſſes de ces deux amants avoient-elles imprimé quelque tache à cette belle? & devois-je me faire un ſujet de dégoût de ce que je n'aurois point apperçu, ſi je l'avois ignoré? (*Abbé* PREVÔT.)

2. Les careſſes offertes réuſſiſſent rarement; & il eſt encore plus rare qu'on les offre, quand elles méritent d'être recherchées. (*M.* DUCLOS.)

3. Solon ne mettoit aucune différence entre être forcé par des voies de fait, & féduit par des careſſes. Il faiſoit marcher, d'un pas égal, la fraude & la force, la volupté & la douleur. L'une & l'autre de ces paſſions concourent également à éloigner l'homme de la droite raiſon. (*M.* MANNORY.)

4. Un jeune prince avoit une voliere dans laquelle, entr'autres oiſeaux, il nourriſſoit des tourterelles. Un jour qu'elles ſe faiſoient

des

des caresses, il leur dit : dépêchez-vous vite, car voici mon gouverneur.

CASUISTES.

1. Si l'ignorance d'un juge & d'un médecin est un énorme forfait, jugez combien criminelle doit être l'ignorance d'un casuiste. (*Apologie de l'université.*)

2. Les amis de Thomas Sanchez, Jésuite espagnol, qui fit un livre où l'on voit contenues toutes les infirmités qui se révelent au confessional, prétendent qu'il faut qu'il y ait des livres où les confesseurs puissent rencontrer les instructions nécessaires contre les désordres dont on leur fait confidence. L'abbé de S. Cyran, sous le nom de Petrus Aurelius, avoit réfuté d'avance cette mauvaise raison. Il soutint que cet ouvrage pouvoit faire de très-grands maux, & ne pouvoit rendre que peu de service. En étalant aux yeux du public une infinité de lascivetés infâmes, on scandalise les bonnes ames, on excite la curiosité des uns, la lubricité des autres, &c. Que si les directeurs de conscience ont à prononcer sur de tels faits, il vaut bien mieux qu'ils recourent à la vive voix des docteurs, qu'à un ouvrage public, où il est bien mal-aisé de rencontrer, selon les mêmes circonstances, le cas dont il est question. Cette remarque est bien solide.

3. L'opinion de Salvien touchant les impuretés du théâtre, étoit d'en pallier le dé-

tail. Il falloit avoir de l'honneur & de la pudeur pour les condamner, mais il eût fallu avoir de l'impudence pour les décrire. Les ſcholaſtiques ſe ſont tant plû à ſubtiliſer, que, même dans les matieres de morale, ils ont agité des queſtions fort inutiles, & des faits qui n'arrivent point; & vous voyez à tout moment des caſuiſtes diſtinguer entre la pratique & la théorie, & ſe propoſer des cas métaphyſiques & imaginaires.

Voyez ECCLÉSIASTIQUES.

CAUSES.

1. Le peuple veut que les grands événements qui arrivent dans les états aient toujours de grandes cauſes; ſouvent c'eſt une bagatelle de femme, ou une ſottiſe d'enfant, qui ont produit ces grandes guerres qui ont déſolé les états.

Tite-Live fait voir que les diſſentions domeſtiques des Romains entre le ſénat & le peuple, particulierement touchant la premiere dignité de la république, arriverent par l'émulation entre deux ſœurs. L'aînée fut mariée à un homme du ſénat qui monta à la premiere charge de la république, & la cadette épouſa un homme de marque, mais d'entre le peuple. Le mari de l'aînée revint un jour de ville pendant que la cadette étoit en viſite chez ſa ſœur; l'officier qui marchoit devant lui à cauſe de ſa dignité, fit un grand bruit à la porte pour la faire ouvrir: ce bruit

ſurprit & étonna celle qui n'y étoit pas accoutumée. Son aînée en rit, mais ce ris la piqua, & la fit entrer en jalouſie de la fortune de ſa ſœur; elle voulut que ſon mari pût avoir les mêmes honneurs. Elle fit tant auprès de ſon pere & de ſon mari, qu'après beaucoup de difficultés, enfin la loi fut faite, qui ouvrit l'entrée à ceux du peuple pour monter à la premiere dignité de la république.

On n'a qu'à voir dans cet auteur les ſuites étonnantes que cauſerent ces prétentions; elles durerent preſque juſqu'à la journée de Cannes; elles ſervirent dans la ſuite à nourrir une oppoſition continuelle entre le ſénat & le peuple: de-là vinrent les meurtres & les exils des Scipions & des Graques, les animoſités de Marius & de Sylla, & enfin la guerre entre Céſar & Pompée, qui ruina pour jamais cette république qui commandoit à toute la terre.

2. Ne doit-on pas tirer des inductions de cette ſinguliere conformation du cochon? Il ne paroît pas avoir été formé ſur un plan original, particulier & parfait, puiſqu'il eſt un compoſé des autres animaux; il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire uſage, des doigts dont tous les os ſont parfaitement formés, & qui cependant ne lui ſervent à rien. La nature eſt donc bien éloignée de s'aſſujettir à des cauſes finales dans la compoſition des

êtres ; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles ? Combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de sens & de membres ? Pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie soit utile aux autres & nécessaire au tout ? Ne suffit-il pas, pour qu'elles se trouvent ensemble, qu'elles ne se nuisent pas, qu'elles puissent croître sans obstacle, & se développer sans s'oblitérer mutuellement ? Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire, tout ce qui peut subsister ensemble, subsiste ; & peut-être y a-t-il dans la plupart des êtres moins de parties relatives, utiles ou nécessaires, que de parties indifférentes, inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorsque les parties n'ont pas des usages apparents, nous leur supposons des usages cachés, nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'existent point dans la nature des choses, & qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie, que nous dénaturons l'objet, qui est de connoître le *comment* des choses, la maniere dont la nature agit ; & que nous substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle se propose en agissant.

Le nombre des mamelles est, dit-on, re-

latif, dans chaque espece d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire & allaiter : mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles ? Et pourquoi dans la truie, qui souvent produit dix-huit, & même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, souvent moins & jamais plus? Ceci ne prouve-t-il pas que ce n'est point par des causes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la nature, que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vues, la faire agir par des convenances morales ; mais examiner comment elle agit en effet, & employer, pour la connoître, tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions ? J'avoue que cette méthode, la seule qui puisse nous conduire à quelques connoissances réelles, est incomparablement plus difficile que l'autre, & qu'il y a une infinité de faits dans la nature, auxquels il ne paroît guere possible de l'appliquer avec succès.... Une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumiere, & produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies. (*M. de Buffon.*)

3. Les causes que nous pouvons mesurer, & dont nous pouvons en conséquence estimer au juste la quantité des effets, ne sont pas en aussi grand nombre que celles dont les qualités nous échappent, dont la maniere

d'agir nous eſt inconnue, & dont nous ignorons par conſéquent la relation proportionnelle qu'elles peuvent avoir avec leurs effets. Il faut, pour que nous puiſſions meſurer une cauſe, qu'elle ſoit ſimple, qu'elle ſoit toujours la même, que ſon action ſoit conſtante, ou, ce qui revient au même, qu'elle ne ſoit variable que ſuivant une loi qui nous ſoit exactement connue. Or dans la nature, la plupart des effets dépendent de pluſieurs cauſes différemment combinées, de cauſes dont l'action varie, de cauſes dont les degrés d'activité ne ſemblent ſuivre aucune regle, aucune loi conſtante, & que nous ne pouvons, par conſéquent, ni meſurer, ni même eſtimer que comme on eſtime des probabilités, en tâchant d'approcher de la vérité par le moyen des vraiſemblances.

Voyez ARBITRE, CURIOSITÉ, LIBRE, PRÉSAGES.

CÉLÉBRITÉ.

1. Il ne falloit pas plus ſe négliger avec ces amis-là qu'avec le public même ; tout cela nuiſoit beaucoup au livre qu'il avoit entrepris. C'eſt ainſi qu'on devient célebre, parce qu'on a été maître d'un grand loiſir, & qu'on perd ce loiſir ſi précieux, parce qu'on eſt devenu célebre. (*FONTENELLE.*)

2. Quelques vertus, quelques qualités qu'on ait, par quelque talent qu'on ſe diſtingue,

c'eſt toujours, en fait de célébrité, un grand défaut que de vivre.

Je ne ſache que les rois, qui, de leur tems même, & pendant qu'ils regnent, aient le privilége d'être d'avance un peu anciens; encore l'hommage que nous leur rendons alors eſt-il bien inférieur à celui qu'on leur rend cent ans après eux. On ne ſauroit croire juſqu'où va là-deſſus la force, le bénéfice & le preſtige des diſtances. (*Marivaux.*)

3. Cependant la renommée répand le bruit de cette aventure dans toutes les villes de la Lybie; la renommée, le plus prompt de tous les maux, qui prend des forces en marchant, & redouble ſans ceſſe ſon activité. D'abord elle eſt foible, timide; enſuite elle s'éleve, ſes piés demeurent ſur la terre, tandis que ſa tête ſe cache dans les nues. C'eſt, dit-on, la derniere ſœur des géants *Cée* & *Encelade*. La terre, irritée contre les dieux, enfanta dans ſa colere ce monſtre au pié léger & au vol rapide, ce monſtre aîlé qui ſous chaque plume couvre autant d'yeux toujours ouverts, & choſe étonnante, autant de bouches & d'oreilles. Elle vole toutes les nuits à travers les airs. Le jour elle eſt en ſentinelle au faîte des palais, ou ſur le ſommet des tours, d'où elle ſeme l'épouvante dans les plus grandes villes; jamais ſes yeux ne goûtent la douceur du repos. Toujours attentive à troubler l'univers, elle

entasse indifféremment le mensonge & la vérité.

4. Je ne cherche aucunement qu'on m'aime & estime mieux, mort, que vivant. L'humeur de Tibere est ridicule, & commune pourtant, qui avoit plus de soin d'étendre sa renommée à l'avenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable & agréable aux hommes de son tems.

Si j'étois de ceux à qui le monde pût devoir louange, je l'en quitterois pour la moitié, & qu'il me la payât d'avance: qu'elle se hatât & amoncelât toutautour de moi, plus épaisse qu'allongée, plus pleine que durable: & qu'elle s'évanouît hardiment, quant & ma connoissance, & quand ce doux son ne touchera plus mes oreilles. Ce seroit une sotte humeur, puisqu'il faut abandonner le commerce des hommes, de se produire à eux, par une nouvelle recommandation.

(*MONTAIGNE.*)

5. Ceux qui desirent le plus d'être connus, se résoudroient plutôt à ne l'être point du tout, qu'à l'être tout-à-fait.

6. On aime mieux se plaindre de l'embarras d'une grande réputation, que de n'en point avoir.

7. Il y a des gens, même des hommes d'état, qui ont plus de célébrité que de réputation; ils sont proprement l'ouvrage des circonstances & de la fortune. Sans naissance, ils s'élevent par degrés aux premie-

tres places; sans intrigue, ils sont mêlés dans la plûpart des grandes scenes qui partagent le monde; sans ambition, ils gouvernent des empires, & leur bonheur leur tient lieu de tous les talents. Il y en a d'autres qui sont propres à tout, & qui ne parviennent à rien.

CÉLIBAT.

1. Parmi les anciens Allemands, ceux qui refusoient de se marier, étoient nommés *Hagesptoltze*, terme dont les plus habiles étymologistes n'ont pas pu déterminer l'origine. Le droit germanique avoit statué des peines contre ces gens-là; entr'autres celle de ne pouvoir disposer de leur héritage, qui étoit adjugé au fisc. Il n'y a pas bien des années qu'un cas fut décidé conformément à cette loi dans le pays de Brunswic. Il faudroit la remettre en vigueur, avec tous les tempéramments nécessaires pour ne pas forcer au mariage des gens qui ont des raisons valables de s'en abstenir.

Sous Jules-César-Auguste, diverses loix, entr'autres celles qui portoient les noms de *Julia*, & de *Papia-Poppæa*, décernoient des peines & des récompenses relatives au célibat & au mariage. On eut recours à tous les moyens dont on put s'aviser pour favoriser le dernier. C'en étoit un bien singulier, par exemple, que d'accorder la préséance en divers lieux, & particulierement aux

ſpectacles, à ceux qui étoient mariés. Il y avoit auſſi le *jus maritorum*, le *jus liberorum* & *trium-liberorum*, &c. M. de Monteſquieu a pris la peine de raſſembler tout ce qu'il y a d'important ſur ce ſujet dans la légiſlation. Il faut avouer cependant que ces moyens ne furent pas fort efficaces à Rome, dans le temps même où ils étoient en vigueur, parce que la corruption des mœurs étoit montée à un trop haut point. Les dames romaines étoient livrées aux excès les plus effrénés. On en vit qui prirent dix maris dans l'eſpace d'un mois : comment vouloit-on, après cela, qu'un Romain de bon ſens deſirât de ſe marier ?

Les républiques grecques eurent des idées aſſez ſaines de la dignité & des prérogatives du mariage. On peut lire là-deſſus un bon ouvrage imprimé à Lyon en 1743 ; ce ſont les mœurs & les uſages des Grecs, par M. Ménard. M. Suſſmilch parle encore des Samnites & des Babyloniens ; après quoi il tire des intérêts de la France quelques projets, au moyen deſquels notre politique a voulu rétablir le principe de fécondité qui va tous les jours en diminuant dans ce royaume. Il fait enſuite de très-bonnes réflexions ſur les inconvénients du libertinage & de la proſtitution. On ne ſauroit concevoir comment les princes peuvent fermer les yeux ſur de pareils déſordres ; & témoigner une

égale indifférence, & pour le nombre, & pour les mœurs de leurs ſujets.

2. Les hommes raiſonnables, ſatisfaits des ridicules que la nature a attachés à chaque individu, ſe mettent le moins qu'ils peuvent dans la néceſſité de répondre de ceux des autres. C'eſt peut-être cette raiſon qui de tout temps a empêché les philoſophes & des hommes célebres de ſe marier. Un grand homme auprès du peuple perd du reſpect qui lui eſt dû, à meſure qu'il a plus de choſes communes avec les autres hommes. Je crois en effet qu'une madame Newton & une madame de Fontenelle, dans l'eſprit de bien des gens, feroient tort aux hommes illuſtres dont elles porteroient le nom. Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la ſociété à des hommes qui n'avoient point d'enfants. Ceux qui, par leur état, ne peuvent fixer ſur une ſeule perſonne le penchant ſecret qui nous porte à aimer, ſont communément plus humains & plus charitables que les autres.

3. Par la nature de l'entendement humain, nous aimons, en fait de religion, tout ce qui ſuppoſe un effort; comme en matiere de morale, nous aimons ſpéculativement tout ce qui porte le caractere de la ſévérité. Le célibat a été plus agréable aux peuples à qui il ſembloit convenir le moins, & pour leſquels il pouvoit avoir les plus fâcheuſes ſuites. Dans les pays du midi de l'Europe,

où, par la nature du climat, la loi du célibat est plus difficile à observer, elle a été retenue; dans ceux du nord, où les passions sont moins vives, elle a été proscrite. Il y a plus: dans les pays où il y a peu d'habitants, elle a été admise; dans ceux où il y en a beaucoup, on l'a rejettée.

(*Esprit des Loix.*)

4. L'obligation du *célibat* pour les prêtres, quoique reconnue dans toute l'église d'Occident, n'en étoit pas plus sacrée au milieu du onzieme siecle, sur-tout dans les provinces voisines de la Germanie, dans la Bretagne & la Normandie. Les uns entretenoient publiquement des femmes perdues de débauches; les autres avoient chez eux des concubines, ou, comme on parloit alors, des chambrieres: quelques-uns même, persuadés qu'il étoit plus honnête d'avoir des épouses légitimes, se marioient authentiquement par des contrats civils. Les papes, les conciles ne purent réprimer cette licence, qu'en permettant aux seigneurs de réduire en servitude, & de vendre, comme esclaves, les enfants qui provenoient de ces mariages illicites. La dépravation des mœurs étoit si grande parmi le clergé des douzieme & treizieme siecles, que toutes les foudres de l'église furent plusieurs fois lancées inutilement, pour réduire les prêtres au célibat.

5. Godwin, après avoir fait périr Alfred, osa proposer sa fille en mariage à Édouard

III, dit le Confesseur, roi d'Angleterre. Ce prince foible accepta l'alliance du meurtrier de son frere ; mais il se vengea de l'espece de violence qu'on lui faisoit, sur l'innocente Edithe. Cette jeune dame méritoit un pere plus vertueux & un meilleur époux. On a exprimé dans ce vers le malheur de sa naissance & la grandeur de son mérite :

Gignit spina rosam ; genuit Godwinus Editham.

« La vertueuse Edithe est née du perfide » Godwin, comme la rose naît de l'épine. »

Edouard, ou par dévotion, ou par impuissance, ou par aversion, n'approcha jamais de son épouse, quoiqu'elle fût jeune & belle ; & s'obstina à vivre dans le célibat.

6. Les Lacédémoniens condamnoient tous les célibataires, sans exception, à payer à l'état une certaine somme d'argent que l'on appelloit *amende pour le célibat.* La même peine étoit établie chez les Romains. Quand la loi qui l'infligeoit fut négligée & n'eut plus de force, la république se détruisit.

Voyez INCONTINENCE, POPULATION, SUCCESSION.

CENSURE.

1. Tous les honnêtes gens qui pensent sont critiques ; les malins sont satyriques ; les pervers font des libelles.

2. En 1737, quand l'acte qui assujettissoit les piéces de théâtre à un *examen*, fut porté

dans la chambre des lords, mylord Chesterfield s'y opposa par une harangue éloquente & parfaitement bien raisonnée.

Un des malheurs que les auteurs éprouverent par cet acte, fut que l'on confera par-là à certaines personnes la faculté de chagriner ceux dont le mérite excitoit leur envie, ou de faire leur cour aux grands, en convertissant des réflexions générales contre le vice en libelles faits contr'eux.

3. A Rome le censeur étoit maître & juge des mœurs; &, à sa réquisition, le sénateur étoit chassé du sénat, le chevalier perdoit le cheval public, & le plébéien étoit condamné à l'amende.

4. La censure est la taxe qu'on paye au public pour le mérite qu'on a. Si d'un côté les grands hommes sont exposés à la censure, de l'autre ils ne sont pas moins sujets à la flatterie; si on leur fait des reproches qu'ils ne méritent pas, on leur donne aussi des éloges qui ne leur sont pas dus.

5. Tout homme qui est élevé à un poste considérable n'est jamais regardé avec indifférence, mais on l'envisage toujours comme un ami ou un ennemi. C'est pour cela qu'on ne connoît pas trop bien le véritable caractere des personnes élevées en dignité, que long-temps après leur mort: il faut que leurs amitiés & leurs inimitiés particulieres aient cessé, & que les partis où ils se trouvent engagés ne subsistent plus, avant qu'on

puisse rendre justice à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités. (*Spectateur anglois.*)

6. Pour ne pas outrer la critique, ce n'est pas à dire qu'il faille être trop indulgent, quand on fait une fois tant que de s'ériger en censeur; & qu'il soit permis d'approuver ce qui est indubitablement mauvais, sous prétexte qu'on doit tolérer tout ce qui peut passer pour bon.

(*Abbé* DE SAINT-RÉAL.)

7. Chez les Romains les premiers censeurs furent Papirius & Sempronius, créés l'an de Rome 311.

8. M. Livius nota le peuple même; & de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux priviléges de la ville. « Car, disoit-il, » après m'avoir condamné, vous m'avez fait » consul & censeur: il faut donc que vous » ayez prévariqué une fois, en m'infligeant » une peine; ou deux fois, en me créant » consul & ensuite censeur. »

(*Grandeur & décadence des Romains.*)

9. Les magistratures tyranniques, dans l'aristocratie, ont du rapport à la censure de la démocratie, qui, par sa nature, n'est pas moins indépendante. En effet, les censeurs n'y doivent pas être recherchés sur les choses qu'ils ont faites pendant leur censure; il faut leur donner de la confiance, jamais du découragement. Les Romains étoient admirables; on pouvoit faire rendre à tous les

magiſtrats raiſon de leur conduite, excepté aux cenſeurs.

A Athenes les *logiſtes*, qui faiſoient rendre compte à tous les magiſtrats, ne rendoient point compte eux-mêmes.

10. On voit dans *Tite-Live*, qu'à Rome un cenſeur ne pouvoit pas même être troublé par un cenſeur : chacun faiſoit ſa note, ſans prendre l'avis de ſon collegue ; & quand on fit autrement, la cenſure fut, pour ainſi dire, renverſée.

11. Ne trouver rien de bon eſt une affiche de ſupériorité de génie ; c'eſt communément la maxime des ſots.

Voyez CRITIQUES, IMPRIMERIE.

CHALEUR.

1. Les Cartéſiens ne ſont pas d'accord avec les anciens philoſophes ſur le principal caractere du feu ; ceux-ci avoient donné le nom de feu à une matiere particuliere, très-ſubtile, très-légere & très-active, à laquelle la chaleur appartenoit formellement, ou du moins radicalement, & qui, par cette qualité, étoit dans les mixtes la cauſe de toute génération, de toute altération, & de toute corruption. Ils regardoient la chaleur comme la qualité qui diſtingue le plus ce premier principe des autres élémens ; cependant ils reconnoiſſoient que la froideur eſt, de même que la chaleur, une qualité active qui appartient au même principe : mais

mais la froideur tend à fixer les parties des corps, & à les tenir dans l'immobilité; ainsi une froideur parfaite, ou une froideur qui demeureroit dans un état fixe, n'introduiroit par elle-même aucune nouvelle forme, ni aucun changement dans les mixtes.

A la vérité nous ne connoissons point de froideur parfaite, c'est-à-dire de froideur qui exclut toute chaleur: la froideur n'est pas non plus une qualité qui reste dans un état fixe; elle varie continuellement; elle modere toujours plus ou moins la chaleur; elle regle pour ainsi dire ses effets: il semble même que les principaux changements qui arrivent dans les corps dépendent sur-tout du jeu réciproque de ces deux qualités. Ainsi le froid contribue avec la chaleur aux opérations de la nature; mais c'est toujours par la chaleur qu'elles s'exécutent; car c'est par le mouvement de chaleur, que le feu ou l'éther met les parties des corps en mouvement, qu'il les y tient sans cesse, & qu'il empêche que le froid ne les applique avec une force immense les unes contre les autres, & ne les retienne dans l'inaction. C'est donc en effet la chaleur qu'il faut regarder comme le principal caractere du feu; je veux dire comme la qualité avec laquelle ce principe agit dans les corps, & y opere tous les changements qui leur arrivent....

Il faut distinguer le sentiment de chaleur, de la chaleur même. Le mot de chaleur a

deux ſignifications; on s'en ſert pour exprimer le ſentiment de chaleur que nous cauſent le feu & les corps chauds que nous touchons, & pour déſigner la forme ou la qualité par laquelle le feu ou les corps chauds nous cauſent ce ſentiment. . . .

On entend par ſentiment de chaleur, ce que nous ſentons lorſque nous nous expoſons à l'ardeur du ſoleil, ou à celle d'un embraſement, ou à celle de quelques autres foyers, ou lorſque nous touchons quelque corps qui a été échauffé par quelques-uns de ces foyers. On rapporte encore au ſentiment de chaleur toute autre ſenſation ſemblable à celle que produiſent les cauſes dont nous venons de parler; car nous pouvons avoir un ſentiment de chaleur, ſans qu'aucune de ces cauſes paroiſſe y contribuer; en voici un exemple bien ſenſible. La gangrene ſeche commence par éteindre la chaleur naturelle; la partie dont elle s'empare devient froide; cependant le malade ſent ordinairement dans cette partie une chaleur brûlante. La pierre infernale, la pierre à cautere, & la plûpart des autres cauſtiques n'excitent pas, dans la partie où ils ſont appliqués, une chaleur qui, ſi on en juge par le toucher, réponde à beaucoup près au ſentiment de brûlure que ces cauſtiques cauſent à celui ſur lequel ils agiſſent. Il y a donc d'autres cauſes que la chaleur

qui peuvent exciter le ſentiment de chaleur, & même le ſentiment de brûlure...

Il faut faire attention que la chaleur ne raréfie pas également différents corps ; car une chaleur capable de raréfier ſenſiblement l'air, l'eſprit-de-vin, le mercure, le plomb, &c. ne cauſe dans la craie, ni dans le ſable, aucune raréfaction remarquable. Ainſi on ne doit pas juger du degré de chaleur qui ſe trouve dans un corps, en comparant la raréfaction qu'elle y cauſe, avec celle qu'elle cauſe dans un autre. Il n'eſt pas même poſſible de déterminer au juſte l'état de la chaleur d'un corps, par l'étendue de la raréfaction qu'elle y produit ; on ſait ſeulement que la chaleur augmente dans un corps où la raréfaction devient plus grande ; mais nous ne connoiſſons pas au juſte le rapport réel qu'il y a entre l'augmentation de l'une & l'augmentation de l'autre...

2. Tous les corps ſont échauffés & raréfiés par un feu égal, plus lentement d'abord, enſuite plus rapidement, puis avec une plus grande célérité ; ils ſe raréfient tous d'autant plus lentement, qu'ils approchent plus du terme de leur expanſion : la raiſon dans laquelle le feu agit ſur les corps, eſt toujours moindre que la raiſon dans laquelle on augmente le feu.

Tous corps homogenes de dimenſions égales ont feu égal; mais chacun peint ou teint d'une couleur différente, s'échauffe, ſuivant

les proportions des sept couleurs principales. Le noir s'échauffe le plus vîte, puis le violet, le pourpre, le vert, le jaune, le rouge, & enfin le blanc; & comme les corps retiennent leur chaleur d'autant plus long-temps, qu'il a fallu de temps pour les échauffer, il s'en suit que le corps blanc garde plus long-temps la chaleur, & que le noir la perd plutôt.

De tout ce détail il résulte évidemment 1° Que la raréfaction des corps chauds ne peut être tout au plus qu'un effet de la chaleur, & non la chaleur même; car si la chaleur & la raréfaction étoient la même chose, la chaleur seroit égale dans tous les corps également raréfiés; ce qui est entiérement contraire à l'expérience. 2° Qu'on ne peut pas faire consister la chaleur dans l'état des parties intégrantes des corps chauds; car souvent tout le changement qui paroît arriver dans ces corps, se réduit à une simple dilatation, qui quelquefois n'est presque pas remarquable dans quelques-uns, lors même qu'ils sont fort chauds, & qui est au contraire fort grande dans d'autres où lachaleur est fort foible. 3° Que la chaleur peut être fort grande dans certains corps, sans causer presqu'aucune agitation, ni aucun dérangement remarquable dans ces corps; puisqu'une chaleur très-forte ne cause dans certains corps ni raréfaction, ni autre changement sensible. 4° Que tout l'effet d'une chaleur considéra-

ble peut dans quelque corps se réduire à un effort qui tend à dilater ces corps, sans les dilater effectivement. 5° Que cependant la raréfaction qui arrive & augmente avec la chaleur dans les corps, dépend nécessairement de la chaleur, puisqu'elle suit la chaleur, & disparoît lorsque la chaleur cesse. 6° Que les thermometres, & les autres instruments destinés à mesurer la chaleur, ne servent qu'à marquer indéterminément les augmentations & les diminutions de cette qualité, sans nous montrer précisément de combien elle augmente & diminue. 7° Que rien ne peut nous autoriser à attribuer le sentiment de chaleur à l'action des parties intégrantes des corps chauds sur nos organes; puisqu'il y a des corps assez chauds pour nous causer un sentiment de chaleur fort douloureux, sans qu'on puisse appercevoir dans ces corps aucun changement qui suppose dans leurs parties un dérangement, ou un mouvement suffisant pour nous causer cette sensation; & qu'il y a au contraire d'autres corps que la chaleur met en fusion avant qu'ils puissent causer un sentiment de chaleur fort remarquable....

Les physiciens, entraînés par des raisons si évidentes, ont, dans tous les temps, reconnu la nécessité d'une matiere subtile, d'un éther ou d'un feu; c'est-à-dire, d'un agent matériel, très-puissant, qui pût pénétrer entre les parties des corps, & les écarter;

c'eſt dans la force que cet agent emploie pour raréfier les mixtes, qu'ils ont fait conſiſter la chaleur. La chaleur eſt donc, ſelon l'idée des Anciens & des Modernes, *une qualité active qui dilate les corps, ou qui tend à les dilater.*

2. La vie des hommes & de tous les animaux, dont la chaleur naturelle eſt plus ſenſible & plus vigoureuſe que dans les reptiles, ne paroît pas tant dépendre de la chaleur du ſoleil; leurs corps ne ſont pas en effet ſi facilement ſaiſis par le froid; cependant il eſt certain qu'ils ne peuvent pas ſupporter un froid extrême, & que, ſans une chaleur extérieure, l'action de leurs organes ne pourroit ſubſiſter; leur chaleur naturelle s'éteindroit entierèment, & leurs humeurs ſe glaceroient. On ne ſauroit douter que la chaleur du foyer général ne fourniſſe cette chaleur primitive qui eſt, dans tous les animaux, le principe de la vie & de la chaleur naturelle, & qui, comme l'ont remarqué les Anciens, ne s'éteint point à la mort, comme la chaleur naturelle; elle devient au contraire la premiere cauſe d'une autre chaleur qui s'excite dans ces corps après la mort, pour les décompoſer. Cette premiere cauſe qui eſt, dans ces mixtes privés de vie, un principe de deſtruction, eſt auſſi en même temps un principe de régénération dans d'autres corps, qui renaiſſent des éléments de ceux qu'elle décompoſe.

C'eſt pourquoi les Anciens avoient diſtingué, dans les animaux, cette chaleur qui précede la vie, qui l'entretient, & qui ne s'éteint point à la mort, d'avec la chaleur qui naît avec la vie, & qui finit avec elle.

Voyez DENSITÉ, ÉTHER, FROIDEUR, FROTTEMENTS, RÉSISTANCE, VIBRATION.

CHALEUR NATURELLE.

Le foyer des animaux conſiſte dans un mécaniſme particulier : les cauſes de ſa chaleur différent beaucoup de celles des autres foyers ; elles ſont formées exprès pour les animaux : la nature, qui eſt ſimple & uniforme dans ſes voies, eſt fort abondante dans les moyens qu'elle emploie pour produire les mêmes effets : ainſi l'analogie n'eſt pas la route que nous devons tenir, lorſque nous voulons découvrir ſa maniere d'agir, & les cauſes particulieres qu'elle emploie dans ſes différentes opérations. Les cauſes déterminantes actives de notre chaleur naturelle ſont les vibrations des vaiſſeaux, & les cauſes déterminantes paſſives ſont les humeurs.

Outre cette chaleur naturelle, nous en avons reconnu une autre dans les animaux, qui leur eſt procurée par le foyer général, qui précéde leur naiſſance, & qui ne s'éteint point à leur mort : c'eſt elle qui donne d'abord la vie à la plûpart des animaux : les inſectes, les reptiles, en un mot, tous les animaux

dont les germes sont abandonnés à cette seule chaleur, n'éclosent & ne naissent que par son action ; elle les vivifie, elle développe leurs parties de la même maniere qu'elle fait germer les semences des plantes dans le sein de la terre ; mais elle ne suffit pas pour les oiseaux, pour les quadrupedes, pour les hommes ; ils ont besoin d'une chaleur plus forte pour mettre en mouvement les premiers linéaments de leurs organes : il faut que leurs meres leur communiquent cette chaleur, jusqu'à ce que l'action organique de leurs vaisseaux ait acquis un degré de force nécessaire, pour exciter en eux-mêmes une chaleur capable d'entretenir les mouvements & les opérations de la vie.

Les observateurs ne sont pas d'accord sur l'étendue de la chaleur naturelle des hommes ; ils en ont jugé par celle de la peau : les uns l'ont fixée à 37 degrés au-dessus du temperé, les autres à 39, d'autres à 40, d'autres à 43, d'autres jusqu'à 45. La chaleur de la plupart des quadrupedes & des volatiles est plus considérable que la nôtre ; celle des chiens, des chats, des brebis, des bœufs, des porcs, &c. s'étend jusqu'à 47, 48, 49 degrés : celle des poules, des canards, des oies, des perdrix, des pigeons, &c, jusqu'à 51, 52, 53, 54, 55, & plus. Cette chaleur de la peau des animaux n'est pas aussi considérable que celle de leur sang :

ainſi on ne peut pas eſtimer au juſte la chaleur naturelle des animaux par celle de leur peau. Les obſervations qu'on a faites ſur le ſang, ne m'ont pas paru exactes ; parce qu'elles ont été faites ſur des animaux mourants, ou ſur du ſang ſorti peu-à-peu des vaiſſeaux . . . . .

La chaleur naturelle, qui eſt plus ou moins grande dans les différents ſujets, ſuivant que le mouvement des arteres eſt plus ou moins conſidérable, a engagé les anciens à diſtinguer différents tempéraments dans les hommes, ſelon que leur pouls eſt plus ou moins fort, & dans les différentes parties du corps, ſelon qu'elles ſont plus ou moins fournies de vaiſſeaux ſanguins : ainſi les parties blanches, telles que le cerveau, les os, les cartilages, les nerfs, les membranes, ſont d'un tempérament froid en comparaiſon des parties rouges, qui ont, en effet, plus de chaleur ; parce qu'elles ſont beaucoup plus fournies d'arteres.

CHANOINES.

1. L'illuſtre M. Talon, parlant du relâchement de la diſcipline eccléſiaſtique, diſoit que, par ces degrés de décadence, les chapitres ont fait un corps monſtrueux dans l'égliſe, & , ſans retenir de leur premiere inſtitution que le nom de chanoines, de réguliers ſont devenus ſéculiers. *Mon-*

ſtrum ſine exemplo, regularis ſine regulâ, canonicus ſine canone.

2. Dans les premiers ſiecles de l'égliſe, le bénéfice étoit inſéparable des ordres; on n'ordonnoit perſonne, ſans l'attacher à un titre; & preſque tous les titres exigeoient le ſacerdoce: les cathédrales n'étoient que le presbytere des curés de la ville; c'étoit-là qu'ils ſe réuniſſoient, après avoir exercé leurs fonctions, pour être le conſeil, les collegues & les co-opérateurs de l'évêque; c'étoit le ſénat de l'égliſe, dont l'évêque étoit le pere & le chef.

Les chanoines au contraire ſont des clercs iſolés, qui ne ſont que des ombres imparfaites des anciennes cathédrales; ils ne co-operent plus au ſaint miniſtere; ils poſſedent les biens des anciennes cathédrales, ſans en exercer preſqu'aucune fonction; ce ſont les curés qui exercent aujourd'hui les anciennes fonctions des chanoines; ceux-ci, en conſervant les biens des premiers, ſe ſont réſervé le ſeul chant des offices, dont les laïques d'abord, & les moines enſuite, étoient ſeuls chargés dans les premiers ſiecles.

Voyez BIENS, BÉNÉFICE, SILENCE.

CHARGES.

1. Par l'acquiſition de charges devenues héréditaires & patrimoniales, leurs lumieres, leurs vertus, leurs talents, ſont devenus le patrimoine de l'état.

2. Qu'eussent dit nos peres de voir passer les offices de judicature à des femmes & à des enfants au berceau ? Que reste-t-il de plus, sinon, comme fit cet empereur ancien, d'admettre des chevaux au sénat ? Et pourquoi non; puisque tant d'ânes y sont entrés ?

(*CAMUS, évêque de Bellay.*)

3. N'avez-vous point entassé trop d'emplois sur la tête d'un seul homme, soit pour contenter son ambition, soit pour vous épargner la peine d'avoir beaucoup de gens à qui vous soyez obligé de parler ? Dès qu'un homme est l'homme à la mode, on lui donne tout; on voudroit qu'il fit lui seul toutes choses. Ce n'est pas qu'on l'aime, car on n'aime rien; ce n'est pas qu'on s'y fie, car on se défie de la probité de tout le monde; ce n'est pas qu'on le trouve parfait, car on est ravi de le critiquer souvent; mais c'est qu'on est paresseux & sauvage : on ne veut point avoir à compter avec tant de gens. Pour en voir moins, & pour n'être point observé de près par tant de personnes, on fera faire à un seul homme ce que quatre auroient grand'-peine à bien faire : le public en souffre; les expéditions languissent; les surprises & les injustices sont plus fréquentes & plus irremédiables. L'homme est accablé, & seroit bien fâché de ne l'être pas. Il n'a le temps, ni de penser, ni d'approfondir, ni de faire des plans, ni d'étudier les hommes dont il se sert; il est toujours en-

traîné au jour la journée, par un torrent de détails à expédier.

D'ailleurs, cette multitude d'emplois sur une seule tête, souvent assez foible, exclut tous les meilleurs sujets qui pourroient se former, & faire de grandes choses. Tout talent demeure étouffé; la paresse du maître en est la vraie cause; les plus petites raisons décident sur les grandes affaires. De-là naissent des injustices innombrables. *Pauca de te*, disoit saint Augustin au comte Boniface, *sed multa propter te*. Peut-être ferez-vous peu de mal par vous-même; mais il s'en fera beaucoup par votre autorité mise en de mauvaises mains.

4. D'autres que je vis d'un uniforme un peu lugubre, mais dont le reste de l'ajustement témoignoit l'art le plus recherché, étoient de graves étourdis qui avoient acheté fort cher le droit de vendre au même prix ce que l'on doit à tout le monde.

5. Le devoir des rois est de choisir pour les premieres places les premiers hommes.

6. Aristide proposoit souvent son avis sous des noms empruntés, de peur que des jalousies personnelles & des inimitiés particulieres ne croisassent le bien public. Il fit passer plusieurs loix, selon que les circonstances les rendoient nécessaires. Une des plus remarquables, c'est que tout citoyen, sans distinction, pourroit occuper les emplois de la république. Cette innovation

étoit entiérement contraire au plan de Solon ; il l'introduisit pendant qu'il étoit archonte ; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il crut en ceci favoriser la noblesse. Lorsqu'il vit que le peuple se prévaloit des services qu'il avoit rendus dans la guerre contre les Perses, il se persuada qu'il étoit moins dangereux de lui ouvrir la porte au gouvernement par une loi, que d'attendre qu'il y entra par force ; il ne se trompoit pas. Le peuple fit un meilleur usage de ce privilége, qu'on ne l'esperoit. Content de quelques emplois subalternes, jamais il n'aspira aux grandes charges de la magistrature. Cette loi ne fut pas exécutée dans toute son étendue, & même elle fut insensiblement abolie. Il est vrai que, dans des temps orageux, si quelque particulier trouvoit son intérêt à flatter le peuple, il excitoit ses murmures, & l'exhortoit à recouvrer ses droits. Périclès n'y manqua pas ; il attacha même des honoraires à ces petites dignités. Le peuple, satisfait de ces avantages & de quelques autres marques d'indulgence, ne poussa jamais ses prétentions aussi loin qu'elles pouvoient aller, & l'administration ne sortit point des mains de ceux à qui leur éducation, leur fortune & leur naissance l'avoient destinée. C'est ainsi qu'on prévint les suites fâcheuses de cette institution, & qu'on attribua à Aristide tout le bien qui en résultoit. Enfin il fut le second architecte de la

grandeur des Athéniens ; & si Thémistocle est le plus grand, Aristide est le plus honnête-homme de son temps.

7. Les emplois sont en petit nombre ; cependant il y a encore plus d'emplois que d'hommes capables de les remplir.

8. Être digne d'une place qu'on sollicite, devroit être le moyen le plus sûr pour l'obtenir ; puisque c'est celui d'avoir le moins de concurrens tels que soi.

9. Louis XII se disposoit à faire valoir ses droits sur le duché de Milan ; & , pour se procurer l'argent nécessaire sans augmenter les impôts, il vendit plusieurs charges de son royaume ; c'étoient celles qu'on appelloit offices royaux, qui n'étoient point de judicature. Cette innovation est l'époque de la vénalité des charges : le roi ne prétendoit point qu'elle fût durable ; mais l'avantage qu'il en retira, servit de réponse aux raisons qu'on pouvoit lui opposer.

10. Le premier soin de François I en arrivant au trône, fut de se préparer à la conquête du Milanez. Pour trouver les fonds nécessaires, il augmenta les impôts, & fixa pour toujours la vénalité dans les charges de la magistrature. Le nombre des conseillers fut augmenté de vingt dans le parlement de Paris, & à proportion dans tous les autres parlements du royaume.

11. Un homme qui, à force d'argent, parvient au rang des personnes de mérite,

est l'usurpateur des récompenses qu'on doit à la vertu. Le vulgaire lui rend les égards convenables à sa charge ; mais les honnêtes gens le considerent comme l'âne qui porte l'idole. Les grands princes devroient bien faire cette réflexion ; mais Ovide dit fort bien :

> Munera, crede mihi, capiunt hominesque deosque :
> Placatur donis Jupiter ipse datis.

12. On a justement reproché à Georges I, roi d'Angleterre, son amour extravagant pour la duchesse de Kendall, qu'il créa *grand écuyer*, Charge aussi peu convenable à une femme, que le titre qu'il s'étoit arrogé de *chef suprême de l'église*.

Voyez IMPÔTS, JUSTICE, VANITÉ.

CHARITÉ.

1. Il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foi, & que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu, & jouit du monde : & la charité, au contraire, use du monde, & jouit de Dieu. (*PASCAL.*)

2. Je languis d'avoir la liste que vous m'avez promise des honnêtes gens que vous savez être dans l'indigence : l'argent me demeure oisif dans les mains, & ne me rapporte rien. Vous voyez que je suis devenue

usuriere, & que je veux tirer l'intérêt de l'intérêt. Je sais pourtant qu'après avoir fait tout ce que je puis, je n'aurai jamais fait tout ce que je dois. (*PAMÉLA*)

3. Les Arabes sont jaloux de leurs femmes, & quoiqu'ils les achetent, ou qu'ils les enlevent, ils les traitent avec douceur, & même avec quelque respect.

Les Egyptiens, qui sont si voisins des Arabes, qui ont la même religion, & qui sont comme eux soumis à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes de celles des Arabes; par exemple, dans toutes les villes & villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer: c'est l'usage d'avoir des maisons d'hospitalité toujours remplies de ces filles, & les gens riches se font, en mourant, un devoir de piété de fonder ces maisons, & de les peupler de filles qu'ils font acheter dans cette vue charitable. Lorsqu'elles accouchent d'un garçon, elles sont obligées de l'élever jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, après quoi elles le portent au patron de la maison, ou à ses héritiers, qui sont obligés de recevoir l'enfant, & qui s'en servent dans la suite comme d'un esclave; mais les petites filles restent toujours avec leur mere, & servent ensuite à les remplacer.

(*M. DE BUFFON.*)

4. *Danès*, ayant été élevé par son savoir &

& par la place de précepteur du roi François second, à la dignité d'évêque de Lavaur, apprenant dans son diocese, la mort de son fils; se retira dans son cabinet pendant une demi-heure; puis étant venu rejoindre la compagnie, il dit d'un air tranquille: je viens de recevoir la nouvelle de la mort de mon fils; les pauvres ont gagné leur procès.

5. Je ne sais par quelle fatalité il arrive que, plus on est favorisé des biens de la fortune, moins on est disposé à soulager ceux qui en sont dénués. Les pauvres tirent plus de secours de gens presque aussi pauvres qu'eux, que des riches. Il semble qu'on ne soit compatissant que pour les maux qu'on éprouve en partie. Je dis en partie: car un homme accablé de peines, épuise sur lui-même toute sa sensibilité; & l'excès du malheur rend aussi incapable de commisération, que le comble de la prospérité.

6. Quand nous donnons aux pauvres ce qui leur est nécessaire, nous ne leur donnons pas tant ce qui est à nous, que nous ne leur rendons ce qui est à eux: & c'est un devoir de justice, plutôt qu'une œuvre de miséricorde.

7. Je trouvois fort mon compte à me sauver par de bonnes œuvres: il est bien plus facile de secourir son prochain, que de le supporter (Me DE MAINTENON.)

8. *Epitaphe d'un homme charitable*: j'ai

perdu ce que j'ai dépensé ; j'ai laissé à d'autres ce que je possédois, & j'ai mis en réserve ce que j'ai donné.

Voyez NOMS, RAPPORTS.

CHARLATANS.

1. Il n'y a point de talents qui m'empêchent de rire de celui qui les posséde, s'il est un charlatan. (*M. VALPOLE.*)

2. On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux empiriques. Ces sortes de médecins d'autant plus accrédités qu'ils sont moins médecins, & qui ordinairement se font un titre ou d'un savoir incompréhensible & visionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop souvent puni la crédulité de leurs malades ; & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques succès de cet extraordinaire ; un sage préjugé est toujours pour la régle. (*FONTENELLE.*)

3. Ceux qui n'ont que peu ou point de foi dans l'habileté d'un charlatan, s'adressent à lui, malgré tout cela ; soit parce qu'il est disposé à vendre la santé à un prix raisonnable, ou parce que, semblables à un homme qui se noie, ils s'accrochent à la moindre petite branche, & qu'ils esperent de recevoir quelques secours des plus ignorants, lorsque les plus habiles ne leur en donnent aucun.

Quoique l'impudence & le babil soient aussi nécessaires à ces bâtards d'Esculape,

qu'un habit de différentes couleurs à un bouffon de théâtre, il ne leur en reviendroit que très-peu d'avantage, s'il n'y avoit quelque disposition naturelle dans le malade qui favorisât les prétentions du charlatan : l'amour de la vie dans l'un, & celui de l'argent dans l'autre, forment une bonne correspondance entr'eux.

4. La condition des médecins étoit parmi les Goths bien triste & bien dangereuse : un médecin étoit, en même temps, chirurgien & apothicaire. Quoique nous ne vivions pas parmi les Goths, combien ne voyons-nous pas de ces hommes qui réunissent ces trois professions, & qui n'ont d'autre talent que l'impudence & la charlatanerie : plût au ciel qu'on leur fît subir le même sort, que leurs semblables éprouvoient chez ce peuple barbare. Cet homme à toutes mains, avant que d'entreprendre de guérir une maladie, convenoit du prix avec le malade. Si le malade venoit à mourir, le disciple d'Hippocrate perdoit son salaire; s'il lui arrivoit d'estropier un homme libre en le saignant, il étoit condamné à lui payer cent sols d'or d'amende, (le sol valoit quinze livres de France). Si un homme mouroit de quelque opération chirurgicale, le malheureux médecin étoit réduit à l'esclavage, & livré aux parents du mort, qui le punissoient à leur gré, mais sans pouvoir lui ôter la vie. Si le médecin ignorant ou mal-adroit avoit tué un esclave,

il en étoit quitte pour fournir un autre esclave de la même valeur.

(*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne* :)

5. Un certain *Pétronas*, charlatan médicastre, qui vivoit au temps du célebre *Hippocrate*, n'employoit que des médicaments nutritifs ; eau froide, viande salée, chair de porc ; & de temps en temps ses malades guérissoient. Ce n'étoit pas, ajoûte *Gui-Patin*, par une bonne qualité qui appartînt aux remedes qu'il administroit, mais par des révolutions heureuses qui s'opéroient fortuitement sur les malades. Ces remedes favorables sont comme un coup d'épée qu'un homme malade d'un abscès reçoit dans son mal, & qui se trouve guéri par cette blessure.

CHARMES.

1. Le jeune homme en question avoit discontinué son entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention ; &, malgré tout mon accablement, j'y pris garde. Ce sont-là de ces choses qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soyons plongées, notre vanité fait toujours ses fonctions : elle n'est jamais en défaut, & la gloire de nos charmes est une affaire à part, dont rien ne nous distrait.

2. Qu'un amant nous quitte & nous en

préfere une autre; eh bien! soit: mais du moins qu'il ait tort de nous la préferer, que ce soit la faute de son inconstance, & non pas de nos charmes: enfin que ce soit une injustice qu'il nous fasse; c'est bien la moindre chose.

3. Psyché possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, & ceux où l'imagination même ne peut atteindre.

(*LA FONTAINE.*)

CHASSE.

1. Le *Fox-Hunter* est un animal, ou un homme, si on peut l'honorer de ce nom, parce qu'en effet il a quelques qualités humaines; le *Fox-Hunter*, dis-je, est un homme qui vit continuellement parmi les chiens & les chevaux; nous le nommons ainsi à cause de la grande antipathie qu'il a pour le renard, & qui est en lui aussi naturelle qu'elle l'est dans les chiens mêmes, ce qui fait qu'il se ligue avec eux pour le détruire. Il est ennemi des villes, & sur-tout des capitales. Un *Fox-Hunter* qui est de bonne race, n'a jamais mis le pié à Londres. En hyver même il est à cheval dès six heures du matin; la neige, les mauvais temps, rien ne l'arrête; il ne peut rester sous son toit, que pour manger, ou pour dormir.... La partie de la journée qu'un *Fox-Hunter* n'est pas à cheval, il la passe à table à fumer, & à s'enivrer, & il est certain que c'est l'unique maniere dont

il puisse être utile à la république. Par sa grande consommation de boisson, il contribue du moins à en acquitter les charges.

2. Au Canada, si quelques jeunes sauvages Gaspésiens ont tué un ours à la chasse, on se donne bien de garde de le faire entrer par la porte ordinaire de la cabanne : la coutume demande, & la superstition ordonne d'y faire une ouverture nouvelle ; parce que, disent-ils, les sauvagesses ne méritent pas d'entrer par où un ours a passé. Les filles, & les femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, sortent de la cabanne au moment que l'ours en approche, & n'y reviennent jamais qu'il ne soit tout mangé. (*Le Pere le* COMTE.)

3. Je trouve trop sévere le jugement d'un auteur Anglois, qui prétend que la passion de la chasse dans ses compatriotes, prouve leur affinité avec les sauvages de l'Amérique.

Tout violent qu'est l'exercice de la chasse, les femmes en Angleterre paroissent l'aimer autant que les hommes. Chaque nation a ses mœurs & ses défauts particuliers. On nous reproche avec fondement, d'avoir porté en France la mollesse jusqu'à l'excès. Parmi nous, à la campagne même, une femme de condition passe la matinée dans son lit, & l'après-dînée sur un sopha, autour d'une table de cavagnole. Les femmes de qualité menent en Angleterre une vie toute différente : celles qui sont raisonnables, s'occupent des détails

de la vie économique, les autres se livrent, & peut-être trop, au plaisir de la chasse, & se piquent de monter à cheval aussi adroitement que les hommes, & de franchir un fossé avec la hardiesse d'un piqueur.

4. Il y a des gens qui méprisent tout, hors la chasse, & qui, de leur propre aveu, ne conçoivent pas un plus grand plaisir, que celui d'entendre le vilain son du cor, ou l'abboiement des chiens. Quand les excréments de la bête frappent l'odorat du chasseur, je me figure qu'il croit sentir du cinnamome. S'agit-il de mettre la proie en pieces ? ô quelle volupté ! Assommer, égorger les bœufs, les moutons, fi ! cela ne convient qu'à la canaille. Mais la bête fauve, il n'est permis qu'aux riches d'en être les bouchers ; cela ne se fait qu'en grande cérémonie.

5. La chasse est un amusement appellé par *Platon*, exercice divin, & l'école des vertus militaires. Chez les Romains, c'étoit les esclaves & les gens de la plus basse extraction, qui alloient à la chasse. Les *Francs*, qui ne connoissoient d'autre profession que celle des armes, après la conquête des Gaules, chargerent les naturels du pays de la culture des terres, & se réserverent la chasse, qui pour lors devint un exercice noble.

6. La chasse est un de ces plaisirs sensuels qui agitent beaucoup le corps ; c'est un desir ardent de poursuivre quelque bête, & une satisfaction cruelle de la tuer ; c'est un amu-

sement qui cultive la santé, & laisse l'esprit en friche. (*ANTI-MACHIAVEL.*)

Voyez FASTE.

CHASTETÉ.

1. Moi-même, à qui le ciel vous a donné pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre mariage de ne pas vous voir, & quelle impatience quand je vous eu vue! vous ne la satisfaisiez pourtant pas; vous l'irritiez au contraire par les refus obstinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves, qui vous trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour. Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passerent dans ce combat de l'amour & de la vertu : vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne

vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue; vous défendîtes jusqu'à la derniere extrémité une virginité mourante; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris ; je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres. (*MONTESQUIEU.*)

2. S. Jerôme censure la superstition des Payens qui représentoient Diane avec un bouclier & une lance, comme si la chasteté ne pouvoit se défendre, sans être obligée de combattre.

3. La chasteté consiste ou dans l'abstinence, ou dans la continence. La premiere regarde les vierges & les veuves, l'autre les personnes mariées.

4. Les filles Milésiennes, saisies d'une espece de fureur qui les portoit à se noyer, ne cesserent que lorsque le sénat eut ordonné qu'on les exposeroit toutes nues, après leur mort, aux yeux de tout le monde. La pudeur l'emporta sur la nécessité de mourir.

5. Ne confondez pas la pudeur avec la chasteté. La pudeur est, si l'on veut, une

ſorte de vertu ; mais qui, j'oſe le dire, n'eſt pourtant que de bienſéance, & fondée uniquement ſur l'honnêteté publique. J'en apporte pour preuve, qu'il eſt des cas où elle peut licitement rabattre de ſa rigueur, au-lieu que la chaſteté ne ſouffre point de diſpenſe : or c'eſt-là le caractere de la véritable vertu. La ſincérité, par exemple, en eſt une : elle eſt toujours indiſpenſable. La pudeur & la chaſteté ſont deux choſes ſi différentes, que telle femme ne laiſſeroit pas voir ſon bras nu, qui, au fond du cœur, brûle d'une flamme adultere. Telles ſont ſinguliérement les dames orientales, qui, pour la plûpart, n'ont pas moins de lubricité que de pudeur.

L'obſcurité, la nuit & la ſolitude diſpenſent de la pudeur, & ne diſpenſent pas de la chaſteté.

6. On admire avec raiſon cette réponſe laconique & pleine de ſens d'une Lacédémonienne. Une femme d'Athenes lui demandoit, par maniere de reproche, ce qu'elle avoit apporté en dot à ſon mari ? *La chaſteté*, lui répondit-elle.

7. C'étoit une coutume des Romains, lorſqu'ils marioient une fille, que ſa nourrice, ou quelque autre femme, vînt en préſence de tous les aſſiſtans, lui meſurer, avec un fil, la groſſeur de ſon cou. Le lendemain matin, après être entrée avec un certain nombre de parents dans la chambre de la mariée, elle

examinoit si le fil étoit encore la mesure du cou, & lorsqu'il se trouvoit trop court, elle s'écrioit, transportée de joie : ma fille est devenue femme.

Charles Musitanus, médecin italien, parle de cette épreuve du cou, comme d'une expérience infaillible. Il faut, dit-il, prendre un fil double, & entourer le cou de celle pour qui on veut faire l'épreuve, puis marquer l'endroit du fil jusqu'où cette mesure s'étend, & en arrêter le nœud : ensuite il faut ouvrir le fil double, pour en faire un cercle, à travers lequel si la tête de cette fille peut entrer librement & sans toucher les bords du cercle, soyez convaincu, poursuit-il, qu'elle est déflorée ; mais si sa tête ne peut entrer dans cette ouverture, c'est une preuve certaine qu'elle est vierge. J'ai tenté, ajoûte ce médecin, mille fois cette expérience : jamais elle ne m'a manqué ; j'ai visité celles sur lesquelles je l'avois faite, je les ai toujours trouvé telles que cette épreuve les marquoit : il m'est arrivé de la répéter sur les mêmes femmes après leur mariage, & la tête entroit facilement dans le cercle du fil double.

Voyez ABSTINENCE, CONTINENCE, VŒUX.

CHÂTIMENT.

1. Sylla, qui voulut nous venger, mit le comble à nos pertes immenses : il épuisa

le peu de sang qui restoit à la patrie : en coupant des membres corrompus, il suivit trop loin les progrès du mal : il ne périt que des coupables, mais dans un temps où il n'y avoit plus que des coupables à sauver.

(*M.* DE MARMONTEL, *Traduction de Lucain.*)

2. Songez, s'il vous plaît, que tous ceux qui tombent dans les mêmes fautes, ne doivent pas être également punis, & que la différence des personnes & des circonstances doit rendre les châtiments différents.

(*M.* MIRABEAU, *traduct. du Tasse.*)

3. Un châtiment ridicule fera plus quelquefois que des peines rigoureuses.

4. Antipater, ayant appris le meurtre de Parménion : s'il étoit coupable, dit-il, à qui les princes se fieront-ils ? & s'il étoit innocent, qui est le prince à qui l'on se fiera ?

5. La plus étonnante chose du monde, c'est qu'il y ait toujours sur la terre une masse de vertu qui résiste aux affronts qu'elle y souffre, & à l'encouragement qu'on y donne à l'iniquité même ; car tous les honneurs sont pour elle, quand elle peut échapper aux loix qui la condamnent : & assurément il y a plus de coupables honorés dans le monde, qu'il n'y en a de punis. Combien de fois rachete-t-on son crime par le gain du crime même ? Il faut que les hommes portent dans le fond de leur ame un furieux fond de justice, & qu'ils aient ori-

ginairement une bien forte vocation pour marcher dans l'ordre, puiſqu'il ſe trouve encore d'honnêtes gens parmi eux: l'iniquité devroit abſorber toute la terre, à la maniere dont on vit. La peur du châtiment arrête beaucoup de méchans, dira-t-on; j'en conviens: mais penſez-vous que cette peur-là pût ſuffire pour la sûreté générale? Vous imaginez-vous que ce ſoit-là tout le myſtere de la conſervation des hommes, & qu'il ne faille que cela pour mettre le monde à l'abri du déluge de crimes qui l'inonderoit? Vous vous trompez: s'il n'y avoit que ce reſſort-là qui jouât en notre faveur, il manqueroit bientôt: il eſt pourtant fort; mais c'eſt parce qu'il eſt joint à d'autres: l'iniquité aboliroit bientôt juſqu'à ces châtiments qu'elle s'eſt donnés pour frein à elle-même. Ce qui garantiroit l'homme inique, ce ne ſeroit donc pas la prudence qu'il auroit de faire des loix contre ceux qui lui reſſemblent. Il ne les reſpecteroit pas lui-même, & donneroit l'exemple de ne les pas reſpecter. Le nombre des coupables qu'il faudroit punir, ouvriroit les yeux aux coupables mêmes. Ils ſeroient bientôt abſous, puiſqu'ils ſeroient les plus forts. A quoi bon les loix que nous avons établies pour nôtre sûreté, diroient-ils? Quel ſeroit l'abus de les ſuivre, puiſque le remede qu'elles apportent eſt auſſi cruel que le mal que nous avons prétendu arrêter par elles? Si on vouloit les obſerver,

il faudroit leur ſacrifier autant d'hommes que notre méchanceté s'en immoleroit ; ce n'eſt donc pas la peine d'avoir égard à ces loix ; & , tout bien compté , il n'y a qu'à reſter comme nous ſommes, & nous entre-déchirer comme à l'ordinaire. Que chacun prenne ſes précautions , cela ſera plus ſimple , & reviendra au même. Figurez-vous , par exemple , qu'on tient le diſcours ſuivant:

Nous ſommes tous méchants ; ainſi nous allons tous nous entre - détruire. Pour remédier à cela , convenons de mettre à mort ceux qui feront tel & tel déſordre ; & voilà la convention faite. Il ne manque à ce prudent traité, pour ſa validité , qu'une petite choſe ; c'eſt d'être paſſé entre des créatures capables de l'obſerver. Mais ceux qui ont eu l'eſprit de le faire , ſont des méchants qui à la fin s'indigneront eux-mêmes , & de le voir violer par leurs camarades, & de l'impudence que ces camarades auront de prétendre qu'ils l'obſervent , & de l'abus immanquable qu'on fera de ce traité-là au préjudice des uns & en faveur des autres ; & voilà le déſordre & la confuſion qui recommencent.

Mais à ces créatures à qui le beſoin de vivre heureux a fait faire ces loix, & à qui le même beſoin les fera mépriſer ; gliſſez-leur dans le fond de l'ame , comme Dieu a fait, la connoiſſance de ce Dieu même ; frappez-les d'une impreſſion de la crainte de ce

Dieu, d'une impreſſion d'amour pour la vertu; mettez en eux une certaine lumiere qui leur rende le crime auſſi horrible, auſſi condamnable qu'il eſt funeſte, & l'innocence auſſi louable qu'elle eſt utile & néceſſaire; donnez-leur enfin des idées de juſtice: &, après cela, qu'ils faſſent des loix, qu'ils jurent de détruire ceux qui oſeront les enfreindre.

Je comprends alors que le traité tiendra, & que la peur du châtiment, ajoûtée à tout ce que je viens de dire, balancera leur iniquité, & leur procurera une certaine médiocrité de paix, telle que nous l'avons dans ce monde, & telle que nous ne l'aurions point, ſi tout ce que j'ai dit manquoit à l'homme.

La crainte de ce Dieu que les hommes connoîtront, s'affoiblira; ils oublieront Dieu même; n'importe, l'idée en reſtera parmi eux; elle ne périra jamais; elle fera des vertueux ou des hypocrites; & les hypocrites feront des méchants qui n'oſeront l'être autant qu'ils le voudroient bien. L'hypocriſie, toute affreuſe qu'elle eſt, ſert à l'ordre. Un homme qui aime la vertu, en force dix autres qui n'en ont point, à faire comme s'ils en avoient. Il faut en avoir ou en feindre, ou du moins dire qu'on en a même avec ceux qui n'en ont point. On ne ſauroit donner un autre ton au monde, tout corrompu qu'il eſt.

6. Tillotſon veut prouver la juſtice des peines éternelles, ſans le ſecours de la révélation ; ce raiſonnement eſt cependant de nature à être détruit. L'archevêque de Cantorbéry n'anéantit point les objections formées contre l'éternité des peines ; la foi ſeule peut les combattre avec ſuccès.

7. Un page à qui ſon gouverneur, après lui avoir fait donner le fouet à outrance, commanda de reprendre ſes habits : prenez-les vous-même, lui dit-il ; ce ſont les profits du bourreau.

8. C'eſt un uſage de notre juſtice, d'en condamner aucuns, pour l'avertiſſement des autres ; de les condamner parce qu'ils ont failli, ce ſeroit bétiſe, comme dit Platon ; car ce qui eſt fait ne ſe peut défaire ; mais c'eſt afin qu'ils ne faillent plus de même, ou qu'on fuye l'exemple de leur faute. On ne corrige pas celui qu'on pend, on corrige les autres par lui. (*MONTAIGNE.*)

9. Il eſt très-peu de crimes qui ſoient punis de mort par la loi des Ripuaires, ſi l'on en excepte celui de conſpirer contre la vie du prince. Le rapt, l'incendie, le faux témoignage, les bleſſures quelconques y ſont appréciés ; les homicides avoient leurs prix marqués. Le meurtre d'un évêque étoit fixé à neuf cents ſols d'or ; celui d'un prêtre à ſix cents ; ainſi des autres, à proportion de la qualité. Pour le meurtre d'un laïque *ingénu*, on payoit deux cents ſols ; & la moitié

tiè pour un Romain *possesseur*, ou pour un Gaulois tributaire, ou pour un simple Romain. Le meurtre d'un cerf étoit taxé, mais plus cherement pour ceux des princes ou des églises, que pour ceux des particuliers.

Tout parent d'un meurtrier insolvable devoit payer l'amende pour lui ; &, s'il ne le pouvoit, il devenoit, par la loi, esclave des parents du mort.

L'amende se partageoit entre les enfants du mort & ses parents, qui, en semblable occasion, auroient dû payer pour lui ; en sorte que ni la famille du mort, ni l'état, ne perdoient rien. En conservant la vie au meurtrier, l'état conservoit un homme, & la famille avoit de l'argent ou un esclave.

Voyez BOUFFONS, CRIMES.

CHEVAUX.

1. Il est constant que les chevaux tiennent toujours quelque caractere singulier des contrées où ils ont pris naissance : c'est par certaines marques différentes qu'ils en portent, qu'ils différent les uns des autres....

Nous avons les chevaux turcs, qui sont de plusieurs races différentes par rapport aux terres diverses & nombreuses, dont les états du Grand-Seigneur sont composés ; les *barbes*, qui nous viennent de Barbarie ; les *napolitains*, les chevaux d'*Espagne* ; les *roussins*, qu'on amene d'Allemagne ou de Hollande ; les chevaux *anglois* ; les *polonois*, les

hongrois. La Gascogne, l'Auvergne, le Limousin, le Poitou, la Normandie, la Bretagne & la Bourgogne nous fournissent aussi de très-bons chevaux pour l'usage auquel ils sont propres .....

Les chevaux turcs sont hauts de terre, & de taille diverse: ils sont très-beaux, vîtes & de bonne haleine; mais d'ordinaire ils n'ont point de bouche, & n'élevent que très-peu les jambes; ils vivent long-tems & sont fort vigoureux, sains & nets de tous leurs membres .... le poil blanc est leur couleur la plus ordinaire. On en voit aussi d'alezans, de bais, mais fort peu de moreaux. Les meilleurs viennent de Médie, qui est une province de Perse; ces chevaux sont grands, hardis, larges de croupe, très-vigoureux, fort vîtes, & travaillent beaucoup. Ils sont rares en France; on n'en voit gueres que chez les Princes.

Il vient aussi des chevaux d'Arabie, qui sont fort vîtes à la course; les cavalles y sont en si grand usage & de si bonne haleine, qu'elles font bien du chemin en peu de tems sans s'incommoder. Ces chevaux sont de race de Perse, ainsi que ceux d'Arménie: les premiers sont plus petits, & n'ont pas la taille si noble; ils sont plus larges de jambes, d'une encolure moins fiere, & moins coleres que les autres. Ils sont de grand prix.

Nous voyons en France des chevaux mauresques, qui sont excellents, & propres

pour les longues courſes; ils ſont de corpulence médiocre & grands travailleurs. Il leur manque un peu de fierté.

Les chevaux de Perſe ſont très-eſtimés ; ils vivent long-tems, & l'on s'en ſert beaucoup en Turquie.

Les chevaux de Naples ont la taille grande, l'encolure fiere & bien tournée; ils ſont robuſtes & très-vifs. On les emploie à la guerre, au manége, pour toutes ſortes d'airs ; ils ſont propres à voyager, tant pour la ſelle que pour l'attelage. Il s'en trouve de très-malins.

Les auteurs ſont de ſentiments partagés ſur les chevaux d'Eſpagne. Les uns diſent qu'ils ont la tête belle & grande, les membres bien proportionnés, mais qu'ils ont la croupe étroite ; qu'ils ſont forts & robuſtes pour voyager, peu propres à la courſe, durs à l'éperon, fort obéiſſants dans leurs premieres années, & très-vicieux en vieilliſſant. D'autres diſent qu'ils ſont beaux, qu'ils ont le port noble, mais peu de vigueur, & qu'ils ſont pareſſeux au milieu de leur carriere. La plus commune opinion veut que les chevaux d'Eſpagne ſoient beaux & très-légers.

La Biſçaye & la Galice donnent de très-beaux chevaux. Les genêts d'Eſpagne ont la marche grave & hardie, le trot relevé, le galop admirable, & la carriere très-vîte : ils ſont ordinairement blancs, allezans ou fauves, avec les crins pendants juſque'à terre.

L'Andalousie est la contrée qui fournit les meilleurs chevaux : ceux de Cordoue sont plus grands & plus nombreux, ils sont beaucoup en usage pour la guerre.

Le barbe est un cheval qui vient de Barbarie, il a la taille menue & les jambes déchargées. On dit que les barbes meurent, mais qu'ils ne vieillissent jamais, parce qu'ils conservent leur vigueur jusque'à la fin ; c'est pourquoi on en fait des étalons qui sont les meilleurs du monde. Ces chevaux, quand ils sont bien choisis, vont très-bien à toutes sortes d'airs, pourvu qu'ils soient court jointés. Il y a des *barbes* en Afrique qui attrapent les autruches à la course, & qu'on vend ordinairement dix mille livres. On en a vu à Paris de cette espece. Ces chevaux sont vîtes & si courageux à la guerre, qu'ils agissent toujours, tant qu'ils ont une goutte de sang dans les veines. Ils sont très-propres au manége, & ne valent rien pour voyager.

Les roussins nous viennent d'Allemagne & de Hollande : il y en a qui sont très-beaux de taille, & qui vont à toutes sortes d'airs, pliant naturellement les bras en sautant, ce qui n'est pas commun aux autres chevaux. Cependant on trouve peu de roussins qui soient parfaits au manége ; on en voit bien plus qui s'accommodent à tirer, qu'à travailler à la course. Ces chevaux vieillissent bientôt.

On estime fort les chevaux anglois pour

la course ; ils sont ordinairement de belle taille & courtaux. Ceux qui viennent d'Irlande sont excellents : on les appelle *aubins*, parce qu'ils vont l'amble ; ce qui n'est pas naturel à la plus grande partie des chevaux anglois, qui vont l'amble à merveille, lorsqu'on a pris soin de leur apprendre ce pas.

La Pologne nous donne des chevaux qui sont très-bons.

Les chevaux de Hongrie sont grands travailleurs, ils sont infatigables en voyage, souffrent très-bien la faim & le froid sans que leur vigueur diminue. Ils ont la tête quarrée & grande, les nazeaux un peu étroits, les mâchoires étendues, le cou gros & robuste, la criniere longue, les côtes de même, le fil de l'épine courbé, la queue bien fournie, l'ongle bien étendu, les flancs creux, & tout le corps fait en angle : leur croupe est sans raie, leur taille plus longue que haute ; leur ventre est plat & resserré : ils ont les os grands, & sont d'une espece de maigreur qui leur convient assez, & qui rend les autres chevaux désagréables ; enfin les hongrois sont des chevaux dont la laideur les fait souvent paroître beaux ....

La Bourgogne nous donne des chevaux infatigables pour le harnois. Il en vient beaucoup de Franche-Comté ; c'est pourquoi on les appelle des *comtois*.

Nous avons encore des chevaux *bessans*, qui ont la tête plus décharnée & l'encolure

plus belle ; ils ont auſſi meilleure grace ſous un cavalier que les précédents, mais on ne les eſtime pas tant pour le tirage.

On a des chevaux qu'on appelle *flandrins*, du nom de leur pays, parce qu'ils viennent de *Flandres*. Ils ſont de belle taille, & font bien leur montre. Les bons ſont rares ; ce qui fait qu'on les fait paſſer pour chevaux normands ; & nous n'avons point de marque plus aſſurée pour connoître ces *flandrins*, que leurs pieds qui ſont gros & larges.

(*Connoiſſance parfaite des chevaux.*)

2. Les Allemands diſent que le bon cheval doit avoir pluſieurs parties ſemblables à divers animaux : qu'il doit tenir trois choſes du loup ; ſçavoir, le bon appétit, les yeux luiſants, & le cou fort ; trois du renard, la queue longue, les oreilles courtes, & le bon pas ; & trois de la femme, la criniere longue, la poitrine ouverte, & l'encolure ſuperbe.

Un cheval qui voyage n'en vaut toujours que mieux, quand il piſſe ; au lieu que les jumens n'en rendent qu'un meilleur ſervice, quand elles ne le font pas.

3. La fracture du tibia eſt plus dangereuſe que celle du péroné, parce qu'il eſt plus gros, & qu'il ſoutient tout le corps ; au lieu que le péroné ne ſert qu'à ſoutenir les muſcles de la jambe, qui font les mouvements du pied. Mais lorſque tous les deux ſont rompus, la réduction en eſt bien plus difficile.

Bien des gens ont cru jusqu'ici qu'il n'y avoit point de remede aux jambes cassées ou disloquées ; mais l'expérience nous a appris qu'on pouvoit les remettre comme aux hommes; qu'après cela, ils ne laissent pas de rendre de bons services & long-temps. Il est vrai qu'il y reste un calus qui rend la partie difforme.

4. Un cheval *bégu* est celui qui, depuis l'âge de cinq ans, jusqu'à sa vieillesse, marque naturellement & sans artifice à toutes les dents de devant. Il s'y conserve un petit creux, & une marque noire qu'on appelle *germe de féve*, qui, aux autres chevaux, s'efface vers les six ans. Les chevaux *bégus* ont les dents plus dures que les autres chevaux; ce qui fait que, quand ils ont une fois marqué, ils marquent toujours également aux pinces, aux dents moyennes, & aux coins. Les cavalles sont plus sujettes à être *béguës* que les chevaux. Parmi les chevaux polonois, hongrois, & cravattes, on trouve force *bégus*. Les maquignons nient qu'il y ait des chevaux *bégus*. Pour distinguer les *bégus* des jeunes chevaux, on examine s'ils ont les dents courtes, nettes & blanches; c'est alors un signe de jeunesse. S'ils ont les dents longues, jaunes, crasseuses & décharnées, quoiqu'ils marquent encore à toutes les dents de devant, c'est un indice que les chevaux sont vieux & *bégus*.

5. Cheval crochu ; c'est celui qui a les

jarrets trop près l'un de l'autre. D'ordinaire les chevaux crochus sont bons.

6. Ladre se dit d'un cheval qui a des marques de ladre. Ce sont des marques blanches autour de l'œil, & au bout du nez. Les marques de ladre sont des indices de la bonté d'un cheval. Quoi qu'en dise le vulgaire, celui qui en a, est très-sensible à l'éperon. Ces marques se distinguent sur quelque poil que ce soit, mais plus difficilement sur le poil blanc.

7. Le *Palefroi* étoit un cheval de parade & de pompe, sur lequel les princes & les grands seigneurs faisoient leur entrée. On le dit aussi des chevaux sur lesquels les femmes étoient montées. Autrefois les *destriers* étoient les grands chevaux de bataille : les *palefrois* étoient des chevaux de pas, pour marcher ou voyager à l'aise : les roussins étoient des chevaux de somme, pour porter le bagage.

Voyez ÉCURIE, ÉCUYER, ÉQUITATION, HARAS, MANÈGE.

CHICANE.

1. Nous voyons tous les jours dans le barreau de ces gens qui aspirent à une vaine réputation d'éloquence, prendre garde à ne pas blesser les loix de la grammaire, & poursuivre, contre la loi divine, l'innocence qu'ils ont prise en haine, & où ils ont des hommes pour juges, & des hommes pour auditeurs.

2. Le roi d'Angleterre n'a pas vingt mille hommes pour faire respecter les loix ; ce qui sans doute est l'objet de cette milice perpétuelle autrefois inconnue chez les Anglois. La chicane a cinquante mille jurisconsultes pour appuyer son pouvoir, & perpétuer son regne : on les appelle *les gens-d'armes de la loi*. Quelques-uns même en font monter le nombre jusqu'à cent mille. L'auteur d'un petit ouvrage sur le commerce prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe. Il dit qu'ils possedent la quatrieme partie des terres de la nation. Comme les cadets en Angleterre sont réduits à leur légitime, ils épousent volontiers la profession d'avocat, parce que c'est une des plus lucratives.

3. Lorsque de nouvelles facilités d'appeller augmenterent le nombre des appels; que, par le fréquent usage de ces appels d'un tribunal à un autre, les parties furent sans cesse transportées hors du lieu de leur séjour; quand l'art nouveau de la procédure multiplia & éternisa les procès; lorsque la science d'éluder les demandes les plus justes se fut rafinée; quand un plaideur sut fuir, uniquement pour se faire suivre; lorsque la demande fut ruineuse, & la défense tranquille; que les raisons se perdirent dans des volumes de paroles & d'écrits; que tout fut plein de suppôts de justice; que la mauvaise foi trouva des conseils là où elle ne

trouva pas des appuis ; il fallut bien arrêter les plaideurs par la crainte des dépens : ils dûrent les payer pour la décision & pour les moyens qu'ils avoient employés pour l'éluder. *Charles le Bel* fit là-dessus en 1324 une ordonnance générale.

4. L'ignorance de la haute noblesse sous le regne de Philippe IV, connu sous le nom de Philippe le Bel, parvint à un tel point, que la plus grande partie des grands ne savoit ni lire ni écrire. Les clercs ou gens d'église profiterent de la circonstance, pour s'emparer de la connoissance de toutes les affaires. Devenus juges, avocats, procureurs, notaires, ils multiplierent si fort les clauses & les fraudes des actes & des jugements, qu'ils réduisirent les grands seigneurs à une impossibilité morale de se mêler de la justice ; & depuis le séjour de Pépin à Avignon, le *droit canon* ayant tout-à-fait banni la simplicité de nos loix, on vit naître, de notre ancien droit, la *chicane*, cette noire passion de se détruire les uns les autres, à l'aide des subtilités légales & des distinctions.

Enfin les gens de loi se multiplierent, & l'exercice du barreau, devenu fréquent, produisit peu-à-peu ce qu'on appelle le *tiers-état*. Ce *tiers-état* fût admis aux assemblées de la nation, & eut un crédit qui balança celui de la noblesse. C'est cette balance qui a servi à affermir l'autorité royale.

5. Un avocat, qui défend une cause, se voit souvent dans la nécessité d'employer toutes sortes de moyens, parce que chaque juge a son principe, bon ou mauvais, suivant lequel il se décide. Dumont, célebre avocat, persuadé de cette vérité, plaidoit un jour à la grand'-chambre, & mêloit à des moyens victorieux, d'autres moyens foibles ou captieux. Après l'audience, le premier président lui en fit des reproches. Monsieur le président, lui répondit-il, un tel moyen est pour M. un tel, cet autre pour M. un tel. Après quelques séances, l'affaire fut jugée, & M. Dumont gagna sa cause. Le premier président l'appella, & lui dit: M[e] Dumont, vos paquets ont été rendus à leur adresse.

Voyez JUGES, LOIX, TRIBUNAUX.

CHIENS.

1. Le grand danois, le mâtin & le lévrier, quoique différents au premier coup d'œil, ne font cependant que le même chien: le grand danois n'est qu'un mâtin plus fourni, plus étoffé; le lévrier un mâtin plus délié, plus effilé, & tous deux plus soignés; & il n'y a pas plus de différence entre un chien grand danois, un mâtin & un lévrier, qu'entre un hollandois, un françois & un italien.

(*M. DE BUFFON.*)

2. La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, propor-

tionnelle au tems de l'accroissement ; il est environ deux ans à croître, il vit aussi sept fois deux ans.

3. J'ai pour ma part, entre mes césars, le chien d'Ulysse, qui, après vingt ans d'absence, lui battit queue le premier & le reconnut même avant la fidelle Pénélope ; le chien d'Hésiode & celui de Pyrrhus, qui firent prendre & reconnoître les meurtriers de leurs maîtres. Le pieux Capparos, chien de garde du temple d'Esculape à Athenes, qui mérita pension viagere de la république pour avoir poursuivi, à grands cris, un voleur d'église pendant trois jours, & l'avoir fait prendre enfin sur cet indice ; le joyeux chien de Tobie ; celui de S. Roch ; les braves chiens qui furent de moitié dans la conquête de l'Amérique avec les Espagnols ; le fameux Suening, chien d'Osten, Roi de Suéde, qui fut fait gouverneur de la Norvege par son maître, & en reçut les hommages. Le chien du prince d'Orange qui partage avec son altesse les honneurs du mausolée à Delft ; mais mieux que tout cela, le petit chien perdu & si regrettable, le chien qui secouoit des pierreries ; en un mot, tous les chiens qui ont brillé depuis celui de Céphale & la meute de Diane, jusqu'à Rocambole & Yon-Yon ; tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais si nous retournons la médaille, quel

horrible revers ! Je deviens chien doublement enragé quand j'y songe. Premierement le papa Cerbere ; ensuite les chiens enragés qui mangerent leur maître à belles dents, parce qu'il avoit mangé des yeux la nudité d'une précieuse ridicule ; les infâmes chiens d'ambassadeurs qui compisserent le palais de Jupiter ; les coquins de chiens qui s'étant endormis au capitole une nuit d'assaut, laisserent à des oies l'honneur de la journée ; les vilains petits toutous qui gâterent la robe de Perrin-Dandin ; le chien de chien qui fit ruer la mule de M. Grichard, & lui pensa faire rompre le cou ; le méchant chien du jardinier ; l'étourdi de chien à Brusquet, qui se laissa prendre au loup dès la premiere fois qu'il fut au bois ; l'impertinent chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle ; celui de M. de Roussi, qui, tout au contraire depuis trois jours qu'on le chasse, ne parle pas de s'en aller.

4. Le chien de Xantihippe, pere de Périclès, ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, qui s'embarquoit avec toute la ville d'Athenes, lors de l'invasion des Perses, se jetta à la mer, & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force, à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage. On montroit encore dans le même lieu du tems de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, & que l'on appelloit la sé-

pulture du chien. L'hiſtoire ancienne nous apprend que les plus ſages & les plus fameuſes nations de l'antiquité ont, pour ainſi dire, diſputé entr'elles à qui feroit plus d'honneur aux chiens. Les aſtronomes ont donné le nom de cet animal à des aſtres : à la conſtellation appellée canicule, & à celle de la petite ourſe, *Cynoſura*, queue de chien; on l'a auſſi donné à des îles, les *Cyanées*. L'Egypte a plus fait, elle en a adoré. Les poëtes nous peignent Diane toujours accompagnée d'une meute de chiens; auſſi faiſoit le roi de France Dagobert; auſſi font les trois quarts de nos gentilshommes. C'eſt au chien d'Hercule, ſuivant *Julius Pollux*, que nous avons obligation de la pourpre. Ce chien rodant, ſans penſer à rien, le long du rivage, apperçut par haſard le poiſſon appellé *Murex*, ou *Purpura*; il le trouva beau à la vue & agréable au goût, il en mangea, & ſes babines en reſterent teintes. De-là la manufacture de pourpre érigée à Tyr; de-là encore aujourd'hui ces beaux juſte-au-corps d'écarlate, ſi ruineux pour nos officiers, & ſi ſéduiſans pour nos belles.

Mais un trait bien plus glorieux encore à la race des chiens, c'eſt d'avoir fondé en Grece une école de philoſophie, dont les ſpectateurs ne crurent point s'avilir en prenant le nom de cynique, dérivé de celui de chien, comme qui diroit canins; & ſe firent

même un honneur de se comporter en tout à la maniere de ces animaux.

Si nous laissons l'antiquité pour descendre à des tems plus modernes, nous trouverons mille exemples connus des grands hommes passionnés pour les chiens. Quand notre roi d'Angleterre Charles II venoit au conseil, il étoit toujours assisté d'un épagneul bien-aimé. Jacques, successeur de Charles, avoit la même fureur pour les chiens; & l'on rapporte de lui qu'obligé par une affreuse tempête d'abandonner son vaisseau qui couloit bas, il s'écria d'un ton de voix qui marquoit assez combien la chose le touchoit, sauvez mes chiens & le duc de M***.

5. Cambyse, roi de Perse, assiégeant Peluse qui étoit la clef de l'Egypte, & dont la garnison étoit composée d'Egyptiens, désesperant de la prendre dans un assaut qu'il donna à la ville, mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis que les Egyptiens tenoient pour sacrés.

Cambyse un jour se divertissoit à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien. Celui-ci ayant eu du dessous, un autre chien son frere vint à son secours, & le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyse, mais arracha des larmes à Méroé sa sœur & sa femme; (ce fut par lui que commencerent ces sortes de mariages.) Elle fut obligée d'en dire la raison; elle avoua que ce combat lui avoit rappellé le souvenir de son

frere Smerdis, qui n'avoit pas été auſſi heureux que ce petit chien; (Cambyſe avoit fait mourir ce frere:) il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal prince. Sa ſœur étoit enceinte, il lui donna un coup de pié dans le ventre, dont elle mourut.

6. Anubis étoit un des dieux des Egyptiens, dont le culte, à ce que prétendent quelques-uns, ſe rapportoit au ſoleil; on le repréſentoit avec une tête de chien. D'autres croient que le culte d'Anubis ſe rapportoit à Mercure.

7. La fable dit que les chiens d'Actéon lui ayant mangé la langue, en avoient acquis la faculté de parler.

8. Les chaſſeurs nous aſſurent que, pour choiſir d'un nombre de petits chiens celui qui vaudra le mieux, il ne faut que mettre la mere au propre de le choiſir elle-même; comme, ſi on les emporte hors de leur gîte, le premier qu'elle y rapportera, ſera toujours le meilleur.

Voyez BONNE CHERE, INSTINCT.

CHIRURGIENS.

1. J'ai lu quelque part, n'importe dans quel livre, que les bourreaux prétendirent un jour faire corps avec les chirurgiens, fondés uniquement ſur cette raiſon ſpécieuſe, qu'ils ne travailloient, comme eux, que ſur le corps humain. Pour les débouter de leur demande, il auroit ſuffi aux juges de faire attention

attention que les chirurgiens ne proposant jamais que guérison ou soulagement à leurs patients, ils devoient différer beaucoup de leurs prétendus confreres. Vainement ceux-ci auroient allégué que la chirurgie, aveugle dans bien des cas sur le choix des moyens, expédie bien plus de sujets utiles, que les gibets n'en dépêchent de nuisibles à la société.

2. L'ancienne chirurgie fut réduite en art avant la médecine. Les chirurgiens étoient connus en Grece dès le siége de Troyes; Machaon y est appellé pour panser Ménélas, blessé d'une fléche dans le flanc. Dans les premiers siécles, du tems même d'Hippocrate & de Galien, la chirurgie, la pharmacie & la médecine étoient réunies dans les mêmes mains.

3. Les chirurgiens, en France, font remonter l'origine de leurs priviléges au regne de S. Louis, fondés sur un ancien appointement du 25 Février 1255. Les progrès que la chirurgie a faits en France depuis trente ans, doivent faire regarder ce regne comme le bienfaiteur du genre humain. Il n'y a pas jusqu'aux instrumens de chirurgie, qui se font dans la capitale du royaume, chez quelques couteliers, qui ne soient travaillés avec une délicatesse & une perfection qu'on ne trouve point ailleurs.

Enfin, depuis l'établissement de l'académie-royale de chirurgie, les membres ne

ſont plus que de ſavans maîtres ; & leur école eſt, ſans contredit, la premiere & la plus célébre de l'Europe. Les ſouverains y envoient de leurs ſujets pour s'inſtruire & ſe perfectionner dans un art qui tient aujourd'hui du merveilleux, tant il eſt porté loin. Quels progrès cette école fameuſe n'a-t-elle pas faits depuis un ſiécle ! La chirurgie opere avec ſuccès, & la médecine preſcrit le régime.

4. Deux Auguſtins furent décapités, en 1398, pour avoir mis Charles VI en danger de perdre la vie, en lui faiſant des inciſions à la tête, ſous prétexte de le guérir de ſa folie. Dans ces tems-là il n'y avoit gueres que les clercs & les réguliers qui fuſſent théologiens, juriſconſultes, hiſtoriens, romanciers, poëtes dans le beſoin, médecins, chirurgiens, &c.

CHOIX.

1. Les arts en naiſſant étoient comme ſont les hommes. Ils avoient beſoin d'être formés de nouveau par une ſorte d'éducation. Ils ſortoient de la barbarie : c'étoit une imitation, il eſt vrai ; mais une imitation groſſiere, & de la nature groſſiere elle-même. Tout l'art conſiſtoit à peindre ce qu'on voyoit, & ce qu'on ſentoit : on ne ſavoit pas choiſir. La confuſion regnoit dans le deſſein, la diſproportion ou l'uniformité dans les parties ; l'excès, la biſarrerie, la groſſiereté

dans les ornemens. C'étoient des matériaux plutôt qu'un édifice. Cependant on imitoit.

Les Grecs, doués d'un génie heureux, saisirent enfin avec netteté les traits essentiels & capitaux de la belle nature, & comprirent clairement qu'il ne suffisoit pas d'imiter les choses, qu'il falloit encore les choisir. Jusqu'à eux les ouvrages de l'art n'avoient guere été remarquables, que par l'énormité de la masse ou de l'entreprise : c'étoient les ouvrages des Titans.

Rome devint disciple d'Athenes, elle connut toutes les merveilles de la Grece. Elle les imita, & se fit bientôt autant estimer par ses ouvrages de goût, qu'elle s'étoit fait craindre par ses armes. Tous les peuples lui applaudirent; & cette approbation fit voir que les Grecs, qui avoient été imités par les Romains, étoient d'excellents modeles, & que leurs regles n'étoient prises que dans la nature.

Il arriva des révolutions dans l'univers. L'Europe fut inondée de barbares ; les arts & les sciences furent enveloppés dans le malheur des temps : il n'en resta qu'un foible crépuscule, qui néanmoins jettoit de tems en tems assez de feu, pour faire comprendre qu'il ne lui manquoit qu'une occasion pour se rallumer : elle se présenta. Les arts, exilés de Constantinople, vinrent se réfugier en Italie : on y réveilla les mânes d'Horace, de Virgile, de Cicéron. On alla fouiller jus-

ques dans les tombeaux qui avoient servi d'asyle à la sculpture & à la peinture. Bientôt on vit paroître l'antiquité avec toutes les graces de la jeunesse : elle saisit tous les cœurs. On reconnoissoit la nature. On feuilleta donc les anciens : on y trouva des regles établies, des principes exposés, des exemples tracés. L'antique fut pour nous, ce que la nature avoit été pour les anciens. On vit les artistes italiens & françois, qui n'avoient point laissé de travailler, quoique dans les ténébres, on les vit réformer leurs ouvrages sur les grands modeles. Ils retranchent, ils remplissent les vuides, ils transposent, ils dessinent, ils posent les couleurs, ils peignent avec intelligence. Le goût se rétablit peu-à-peu : on découvre chaque jour de nouveaux degrés de perfection; car il étoit aisé d'être nouveau sans cesser d'être naturel. Bientôt l'admiration publique multiplia les talents; l'émulation les anima; les beaux ouvrages s'annoncerent de toutes parts en France & en Italie. Enfin le goût est arrivé au point où les nations pouvoient le porter. Sera-ce une fatalité de descendre, & de se rapprocher du point d'où l'on est parti ?

Si cela est, on prendra une autre route. Les arts se sont formés & perfectionnés, en s'approchant de la nature; ils vont se corrompre & se perdre en voulant la surpasser. Les ouvrages ayant eu, pendant un certain

temps, le même degré d'assaisonnement & de perfection, & le goût des meilleures choses s'émoussant par l'habitude, on a recours à un nouvel art pour le réveiller. On charge la nature; on l'ajuste; on la pare au gré d'une fausse délicatesse; on y met de l'entortillé, du mystere, de la pointe; en un mot, de l'affectation, qui est l'extrême opposé à la grossiereté: mais extrême, dont il est plus difficile de revenir que de la grossiereté même: & c'est ainsi que le goût & les beaux arts périssent en s'éloignant de la nature.

Ce fut toujours par ceux qu'on appelle beaux-esprits que la décadence commença. Ils furent plus funestes aux arts que les Goths, qui ne firent qu'achever ce qui avoit été commencé par les Plines & les Séneques, & tous ceux qui voulurent les imiter. Les François sont arrivés au plus haut point: y auroit-il des préservatifs assez puissants pour les empêcher de descendre? L'exemple du bel-esprit est brillant, & contagieux d'autant plus, qu'il est peut-être moins difficile à suivre.

De tout ce qui précede, il s'en-suit que le goût est, comme le génie, une faculté naturelle, qui ne peut avoir pour objet légitime, que la nature elle-même, ou ce qui lui ressemble.

Le goût est la voix de l'amour-propre. Fait uniquement pour jouir, il est avide de tout ce qui peut lui procurer quelque sentiment agréable. Or, comme il n'y a rien

qui nous flatte plus que ce qui nous approche de notre perfection, ou qui peut nous la faire espérer, il s'en-suit que notre goût n'est jamais plus satisfait que quand on nous présente des objets dans un degré de perfection qui ajoûte à nos idées, & semble nous promettre des impressions d'un caractere ou d'un degré nouveau, qui tire notre cœur de cette espece d'engourdissement où le laissent les objets auxquels il est accoutumé. . . .

De même que les arts doivent choisir les desseins de la nature, & les perfectionner, ils doivent choisir aussi & perfectionner les expressions qu'ils empruntent de la nature. Ils ne doivent point employer toutes sortes de couleurs, ni toutes sortes de sons; il faut en faire un juste choix & un mélange exquis; il faut les allier, les perfectionner, les nuancer, les mettre en harmonie. Les couleurs & les sons ont entr'eux des sympathies & des répugnances. La nature a droit de les unir selon ses volontés; mais l'art doit le faire selon les regles. Il faut non-seulement qu'il ne blesse point le goût, mais qu'il le flatte, & le flatte autant qu'il peut être flatté.

Cette remarque s'applique également à la poësie. La parole, qui est son instrument ou sa couleur, a chez elle certains degrés d'agrément qu'elle n'a point dans le langage ordinaire; c'est le marbre choisi, poli &

taillé, qui rend l'édifice plus riche, plus beau, plus solide. Il y a un certain choix de mots, de tours, sur-tout une certaine harmonie réguliere qui donne à son langage quelque chose de surnaturel qui nous charme & nous enleve à nous-mêmes.

2. Ce que nous venons de dire, que nous acquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du beau & du bon, autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfants des grands ont au-dessus des enfants des autres hommes ; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre ; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, & c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune homme qui n'auroit vu que d'excellents tableaux n'admireroit gueres les médiocres.

(*DU MARSAIS.*)

3. Denis le tyran ayant envoyé trois courtisanes à Aristippe, pour choisir laquelle il voudroit; il les prit toutes trois, disant que Pâris s'étoit mal trouvé de son choix.

Un homme a un petit bateau dans lequel il doit passer, à l'autre côté de la riviere, un loup, un chou & une chevre, sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il transportera le premier, sans craindre que, du-

rant l'un de ces paſſages, le loup mange la chevre, ou que la chevre mange le chou. Paſſera-t-il le loup le premier? voila le chou en proie à la chevre. Prendra-t-il le chou? le loup aura dévoré la chevre avant qu'il revienne. Donnera-t-il la préférence à la chevre? il tombe dans le même embarras pour le voyage ſuivant; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troiſieme, la chevre ou le chou ſeront croqués. Il y a néanmoins un choix à faire qui leve toute difficulté. Quel eſt-il? c'eſt de prendre la chevre ſeule au premier voyage; le chou demeure avec le loup qui n'y touche point; au ſecond, il prend le chou, & ramene la chevre, au lieu de laquelle il paſſe le loup, qui, étant tranſporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chevre, qui, étant demeurée ſeule, ne pouvoit courir aucun riſque.

Voyez PUDEUR, UNIFORMITÉ.

CHRONOLOGIE.

1. La chronologie eſt une ſcience dont l'objet eſt la doctrine du temps; c'eſt un art qui traite de la nature, des propriétés, des parties, & de l'uſage du temps conſidéré dans l'ordre civil.

2. La maniere dont les Anciens ont placé la chronologie des hommes illuſtres, eſt propre à jetter dans la confuſion. Il falloit mar-

quer l'année de leur naiſſance & celle de leur mort, & non pas le temps où ils ont fleuri; car ce temps eſt vague ; il avance ou il recule, ſelon les tempéraments & les occaſions ; il y a des gens qui ſont au faîte de leur réputation à trente ans; d'autres n'y ſont qu'à ſoixante.

CHYLE.

1. La lymphe eſt une liqueur très-aqueuſe, très-claire. Les vaiſſeaux lymphatiques, également affermis par les glandes, dépoſent, par leur moyen, leur lymphe avec le chyle. Leur abondance eſt grande, ces vaiſſeaux lymphatiques ſont nombreux. Rien de ſi irrégulier & de ſi biſarre que leurs diſtributions; ils naiſſent de toutes les parties, & ſe vont inſérer dans le tronc des veines, ſuivant leur proximité; mais ici, dans le méſentere, profitant de la route du chyle, ils y dépoſent leur liqueur, augmentant, par ce moyen, & la maſſe, & la liquidité du chyle. Voilà quelle eſt la route du chyle; il la parcourt lentement, & en plus ou moins d'abondance, ſuivant que la maſſe des aliments diſſous eſt & plus ſucculente, & plus conſidérable. Comme ce n'eſt que par intervalles que ſa digeſtion eſt exécutée, & que les ſucs nourriciers en ſont tirés, le chyle ne coule pas auſſi continuellement; mais le cours de la lymphe qui profite de ce paſſage, eſt continuel; ce qui rend les

issues toujours préparées pour une plus facile distribution du chyle.

2. Lorsqu'il s'engendre beaucoup de vents dans l'estomac & dans les intestins, c'est presque toujours l'effet d'une mauvaise digestion, où les mouvements spontanés de fermentation & de pourriture causent, dans les sucs des aliments, une dissolution qui s'étend jusqu'aux parties élémentaires, qui dégage l'air fixe, & qui détruit, du moins en partie, les bonnes qualités du chyle.

CHYMIE.

1. L'Allemagne est le berceau de la chymie; & quoique les autres contrées produisent actuellement d'habiles chymistes, elle conserve toujours quelque prééminence à cet égard.

Aucun siécle n'a été si riche que le nôtre en écrits chymiques, & l'on peut dire en chymie comme en médecine : *fingunt se chymicos omnes*. (*M. LEHMANN.*)

2. La chymie ne produit rien de nouveau; au contraire, elle profite des choses suivant que leurs prérogatives individuelles se trouvent plus ou moins favorables à ses desseins; & soit qu'elle décompose par ses analyses, certaines compositions, ou que par de nouveaux assortiments, elle en veuille composer de nouvelles, ce ne sont tout au plus que des dispositions différentes qu'elle donne à leurs principes, que des combinai-

ſons perpétuelles qu'elle fait de leurs maſſes & de leurs qualités, qui ne changent rien au fond de leur exiſtence. Toujours ce qui eſt ſel reſte ſel; les ſoufres demeurent ſoufres; les parties aqueuſes ſont toujours telles; cependant il s'en fait de nouveaux aſſortiments, qui varient juſqu'à l'infini les qualités des ſubſtances; elle étend le jeu des compoſitions & leurs effets; elle multiplie continuellement ce que la nature n'a pouſſé que juſqu'à de certains termes. Imaginez un architecte habile, qui, des matériaux d'un vieil édifice en bâtit un, ou pluſieurs nouveaux, mais ſans rien changer dans la coupe de ſes pierres, vous aurez une idée de ſa maniere de procéder.

3. Pour moi, qui ſuis du nombre des profanes, je ne cherche dans la chymie que ce que j'y trouve.

4. La chymie eſt une ſcience pratique qui enſeigne différents moyens de ſéparer les corps mutuels les uns des autres, lorſqu'ils ſe trouvent mêlés & confondus dans une ſeule maſſe, de rendre ſenſibles les ſubſtances dont ils ſont compoſés, de purifier ces mêmes ſubſtances, de les avoir chacune à part, de les réunir pour recompoſer artificiellement les corps dont elle les a tirés, de les combiner à l'infini, ſoit pour produire de nouveaux compoſés qui n'exiſtoient pas auparavant dans la nature, ſoit pour imiter des compoſés naturels.

Tous les corps indiſtinctement qui ſont renfermés dans la terre, ou qui ſe rencontrent à ſa ſurface, ou qui ſont dans l'atmoſphere, forment l'objet des travaux de la chymie. Les vues qu'elle ſe propoſe dans ſes différentes opérations ſont, tantôt de prêter à la médecine des ſecours efficaces pour combattre les maladies les plus rebelles, tantôt de perfectionner certains arts, & ſurtout d'avancer les progrès de la phyſique, par la découverte de la nature & des propriétés de certaines ſubſtances ; ou même par ſon application à rechercher les véritables principes de tous les corps naturels.

5. Dans le quatorzieme ſiécle, la philoſophie hermétique eut un grand nombre de ſectateurs, ſi l'on en juge par la quantité d'ouvrages qui parurent alors. Il faut dire cependant que les travaux des chymiſtes produiſirent quelques découvertes utiles. En cherchant le diſſolvant radical de l'or, ils trouverent l'eau forte & l'eau régale. Une des grandes obligations qu'on ait à la chymie, c'eſt d'avoir démontré que, par la maniere dont on faiſoit les eſſais des matieres d'argent, on perdoit en France une certaine partie de leur valeur intrinſéque, & que les eſſayeurs marquoient ces matieres conſtamment au-deſſous du titre auquel elles devoient être : c'eſt d'après une foule d'expériences authentiques, faites par nos plus ſavans chymiſtes, que le roi a donné, le 5

Décembre 1763, un arrêt de reglement, par lequel il prescrit à tous les essayeurs du royaume une méthode pour faire les essais d'or & d'argent.

6. Le pape Jean XXII fulmina deux bulles contre les alchymistes; ces anathêmes ne mirent pas le souverain pontife à l'abri de l'honneur que lui lui firent les alchymistes de son temps, de lui attribuer un traité de leur art. Parmi les heureux souffleurs que cette secte préconise, on compte *Nicolas Flamel*, écrivain & peintre en miniature.

Voyez ELEMENTS.

CIRCONCISION.

1. La Boulaye dit qu'il a vu dans les déserts de Mésopotamie & d'Arabie, le long des rivieres du Tigre & de l'Euphrate, quantité de petits garçons arabes qui avoient le prépuce si long, qu'il croit que, sans le secours de la circoncision, ces peuples seroient inhabiles à la génération.

Une autre circoncision est celle des filles: elle leur est ordonnée comme aux garçons en quelques pays d'Arabie & de Perse, comme vers le golfe persique & vers la mer rouge; mais ces peuples ne circoncisent les filles que quand elles ont passé l'âge de puberté, parce qu'il n'y a rien d'excédent avant ce tems-là. Dans d'autres climats cet accroissement trop grand des nymphes est bien plus prompt, & il est si général chez de certains

peuples, comme ceux de la riviere de Benin, qu'ils sont dans l'usage de circoncire toutes les filles aussi-bien que les garçons, huit ou quinze jours après leur naissance ; cette circoncision des filles est même très-ancienne en Afrique ; Hérodote en parle comme d'une coutume des Ethiopiens.

La circoncision peut donc être fondée sur la nécessité, & cet usage a du moins pour objet la propreté ; mais l'infibulation * & la castration ne peuvent avoir d'autre origine que la jalousie ; ces opérations barbares & ridicules ont été imaginées par des esprits noirs & fanatiques, qui par une basse envie contre le genre humain ont dicté des loix tristes & cruelles, où la privation fait la vertu & la mutilation le mérite.

Nous parlerons dans la suite de l'infibulation des filles ; on ne peut rien imaginer de bizarre & de ridicule sur ce sujet que les hommes n'aient mis en pratique, ou par passion, ou par superstition.

(*M. de Buffon.*)

2. La circoncision est en usage chez les Persans & les Turcs ; mais elle n'est pas de précepte absolu, elle n'est que de conseil.

(*Missionnaires.*)

3. La circoncision étoit une marque qui avoit été établie pour distinguer le peuple

---

* Enfiler les deux bouts du prépuce avec un anneau, pour empêcher l'érection ; usage de certains pénitents orientaux.

Juif de toutes les autres nations. De-là vient qu'étant dans le désert, ils ne furent pas circoncis; parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples, & que depuis la venue de Jésus-Christ cela n'est plus nécessaire.

Voyez ESCLAVES, EXCÈS.

CIRCULATION DU SANG.

La découverte de la circulation est comme un édifice qui s'est élévé peu-à-peu; *Harvei*, à qui presque toujours on en fait les honneurs, & qui publia en 1628, l'ouvrage qui l'établit, n'a cependant pas le mérite d'en avoir jetté les fondements. Il en avoit trouvé le plan dans les écrits du fameux *Servet*, ce Servet fanatique, immolé à la haîne d'un fanatique. On chercha de nouvelles preuves dans de nouvelles expériences; la plus célebre est la *transfusion*. On en doit l'idée à *Libavius*. « Soit, dit-il, un homme sain & » vigoureux; soit un autre corps décharné, » à qui il reste à peine un soufle de vie; » ayez deux tuyaux d'argent, fendez l'ar- » tere de l'homme qui jouit d'une parfaite » santé; introduisez un tuyau dans cette ar- » tere; ouvrez de même une artere de l'hom- » me malade, insinuez l'autre tuyau dans ce » vaisseau, & abouchez si exactement les » deux tubes, que le sang de l'homme sain, » s'introduise dans le corps malade; il y por-

» tera la ſource de la vie ; toute infirmité
» diſparoîtra ..... »

Juſques dans la Flandres, on trouva des *transfuſeurs*. Mais quels furent les ſuccès de cette opération dans les animaux & dans les hommes ? Les animaux, ſuivant ce qu'écrit M. de *Sénac*, ne moururent pas après la transfuſion tentée par *Lower*. Suivant l'expérience de M. *King*, une brebis qui avoit reçu dans ſes veines le ſang d'un veau, fut agile & vigoureuſe. M. *Coxe* fit paſſer le ſang d'un chien galeux dans les vaiſſeaux d'un chien ſain & plein de vigueur ; il ne parut aucune altération dans ce chien : l'autre, en perdant du ſang, fut guéri de la gale : l'appétit ne parut point émouſſé dans les chiens auxquels on donna un nouveau ſang. Il y en eut un qui recouvra l'uſage des organes de l'ouïe : un autre parut rajeunir ; un cheval de vingt-ſix ans reprit ſa vigueur dans le ſang d'un mouton.

Dans quelques hommes, les ſuccès ne furent pas malheureux ; le ſang d'un agneau injecté par M. *Denis*, dans les veines d'un léthargique, réveilla ce malade de ſon engourdiſſement, qui étoit la ſuite d'une fievre. Le même remede rendit la ſanté à une femme abandonnée des Médecins. Un homme dont l'eſprit étoit égaré par l'amour, reprit le bon ſens pendant deux mois, dans le ſang d'un animal : ſa folie reparut, on réitéra le même remede, il mourut quelque

temps

temps après. Un Suédois nommé *Bond*, périt dans une fievre ardente, après la même opération. La sageſſe du parlement réprima une témérité, qui alloit devenir contagieuſe. D'autres malades qui eurent recours à ce remede extraordinaire, furent délivrés de la fievre. Ces ſuccès ne parurent pas déciſifs à des médecins éclairés. Cependant un remede qui a eu quelque fois de bons effets, doit-il être rayé des moyens qu'on peut employer pour guérir?

CITATIONS.

1. Il me ſemble, dit Gabriel Naudé, qu'il n'appartient qu'à ceux-là qui n'eſperent jamais d'être cités, de ne citer perſonne: & c'eſt une trop grande ambition de ſe perſuader d'avoir des conceptions capables de contenter une ſi grande diverſité de lecteurs ſans rien emprunter d'autrui.

2. Je crois qu'on peut réduire en deux claſſes les grands citateurs: il y en a qui ſe contentent de piller les auteurs modernes, & de ramaſſer en un corps les compilations de pluſieurs autres, qui ont travaillé ſur une même matiere. Ils ne vérifient rien, ils ne recourent jamais aux originaux; ils n'examinent pas même ce qui précede & ce qui ſuit dans l'auteur moderne qui leur ſert d'original.

Il y a d'autres citateurs qui ne ſe fient qu'à eux-mêmes; ils veulent tout vérifier, ils vont toujours à la ſource, ils examinent

quel a été le but de l'auteur, ils ne s'arrêtent pas au passage dont ils ont besoin, ils considerent avec attention ce qui le précede, ce qui le suit. Ils tâchent de faire de belles applications, & de bien lier leurs autorités: ils les comparent entr'elles, ils les concilient, ou bien ils montrent qu'elles se combattent.

3. Il est presque impossible de mentir sur l'antiquité, c'est-à-dire, d'avancer des choses sans preuves, ou sans témoignages. Racontez, selon votre caprice & à tout hazard, les circonstances de quelque fait, il arrivera rarement qu'aucun auteur ne vous favorise.

4. Qui cite trop, dit Mylord..., est un pédant. Qui ne cite jamais, se déclare ignorant. Il faut citer assez les ouvrages des anciens, pour marquer qu'on les estime, & qu'on en connoît le prix. Il ne faut pas non plus les citer trop, parce que c'est faire connoître qu'on n'est capable de rien sans eux; & c'est leur donner trop d'avantage sur nous.

5. Si l'on faisoit des recueils des citations mal choisies, les auteurs les plus célebres s'y trouveroient assez souvent.

6. Plusieurs auteurs citent comme les paroles d'un ancien, ce qui n'est que la paraphrase & les conséquences d'un moderne.

7. Les auteurs qui n'empruntent rien, sont pour l'ordinaire moins instructifs, que ceux qui répandent leurs recueils. *Une bonne pensée*, dit la Motte le Vayer, *de quelque endroit qu'elle parte, vaudra toujours mieux*

qu'une sottise de son crû, n'en déplaise à ceux qui se vantent de trouver tout chez eux, & de ne tenir rien de personne.... Il n'y a pas moins d'esprit, ni moins d'invention à bien appliquer une pensée que l'on trouve dans un livre, qu'à être le premier auteur de cette pensée. Je laisse ceux qui comparent la premiere production d'une pensée avec l'acte de la génération, & l'art d'appliquer les vieilles pensées avec la puissance de ressusciter : c'est se déclarer trop partial pour les recueils. (*BAYLE.*)

8. Les grands auteurs sont sujets à un défaut, ils s'imaginent qu'on les en croira sur leur parole; & là-dessus ils se dispensent de citer : il leur suffit de dire, Plutarque, Cicéron, S. Augustin disent cela. Une infinité de lecteurs aiment mieux croire, ou demeurer dans l'incertitude que de prendre la peine de vérifier.

COÈFFURES.

1. Nous sommes par essence coëffeurs des dames; & des fonctions pareilles ont dû nous assurer de la protection, mais cette protection a fait des envieux ; tel est l'ordre des choses. Les maîtres barbiers-perruquiers sont accourus avec des *têtes de bois* à la main; ils ont eu l'indiscrétion de prétendre que c'étoit à eux de coëffer celles des dames. Ils ont abusé d'arrêts qui nous sont étrangers, pour faire emprisonner plusieurs d'entre

nous; ils nous tiennent en quelque ſorte ; le raſoir ſur la gorge, & c'eſt contre cette tyrannie que nous nous trouvons aujourd'hui forcés d'employer le ſecours de la juſtice.

Nous avons commencé par conſulter un juriſconſulte, qui nous a dit que les loix romaines ne ſtatuoient rien ſur les droits que nous réclamons; qu'il y a grande apparence que nous n'exiſtions pas, lors des capitulaires de Charlemagne; qu'il eſt poſſible que nous aions eu l'être civil à Athenes, dans ſes jours de délices ; qu'au ſurplus, depuis cette époque juſqu'à nous, il s'étoit écoulé plus de deux mille ans de temps utile pour la preſcription.

Ce langage nous a d'abord donné de l'inquiétude; nous avons cherché d'autres ſecours, & nous les avons trouvés. La ſcience des juriſconſultes n'eſt pas celle qui convient à l'expoſition de nos moyens; la queſtion dont il s'agit ici, exige des détails étrangers à leur doctrine.

Les perruquiers prétendent que c'eſt à eux ſeuls qu'il appartient de coëffer les dames.

Pour renverſer leur prétention, nous établirons; 1° que l'art de coëffer les dames, eſt un art libre, étranger à la profeſſion des maîtres perruquiers ; 2° que les ſtatuts des perruquiers ne leur donnent pas le droit excluſif qu'ils prétendent avoir ; 3° qu'ils ont abuſé des arrêts de la cour pour exercer des

vexations contre nous, & qu'ils nous doivent des dommages & intérêts considérables.

Il faut faire une grande différence entre le métier de barbier-perruquier & le talent de coëffer les dames. La profession de perruquier appartient aux arts mécaniques : la profession de coëffeurs des dames appartient aux arts libéraux.

Les arts mécaniques ont donné naissance à l'établissement des différents corps & communautés. Ces arts se bornent à une pratique purement manuelle, bien au-dessous des créations du génie, & se tiennent renfermés dans la sphere étroite qui leur est propre.

Il n'en est pas de même des arts libéraux, pour lesquels on paieroit inutilement une maîtrise; ce n'est point avec quelque piece de métal qu'on peut acheter ce goût; cette faculté active d'inventer & de produire, qui leur donne l'existence & la vie; il faut porter dans son ame le germe des talents créateurs. Quiconque a le génie propre à l'art qu'il adopte, doit l'exercer avec pleine liberté. Telles sont les maximes protectrices des beaux arts, celles, à la faveur desquelles ils ont fait en France des progrès si merveilleux. Il eût été ridicule d'ériger en corps de communauté, les poëtes, les statuaires, les peintres, les musiciens, comme les perruquiers, les cordonniers & les tailleurs.

Le peintre anime la toile, le statuaire un

bloc de marbre ; l'un & l'autre parlent aux yeux, pour les tromper, & ce prestige est la perfection de l'ouvrage. Le musicien & le poëte portent à l'ame les objets sur lesquels ils s'exercent ; & quand ils ont le génie de leur art, ils peignent en traits de flamme, ils échauffent tout ce qui se trouve dans la sphere de leur activité.

Nous ne sommes ni poëtes, ni peintres, ni statuaires, mais par les talents qui nous sont propres, nous donnons des graces nouvelles à la beauté que chante le poëte ; c'est souvent d'après nous que le peintre & le statuaire la représentent : & si la chevelure de Bérénice a été mise au rang des astres, qui nous dira que, pour parvenir à ce haut degré de gloire, elle n'ait pas eu besoin de notre secours ?

Les détails que notre art embrasse se multiplient à l'infini. Un front plus ou moins grand, un visage plus ou moins rond, demandent des traitements bien différents : par-tout il faut embellir la nature, ou réparer ses disgraces. Il convient encore de concilier avec le ton de chair la couleur sous laquelle l'accommodage doit être présenté. c'est ici l'art du peintre ; il faut connoître les nuances, l'usage du clair obscur, & la distribution des ombres, pour donner plus de vie au teint & plus d'expression aux graces. Quelquefois la blancheur de la peau sera relevée par la teinte rembrunie de la

chevelure, & l'éclat trop vif de la blonde ſera modéré par la couleur cendrée dont nous revêtirons ſes cheveux.

L'accommodage ſe varie encore à raiſon des ſituations différentes. La coëffure de l'entrevue n'eſt pas celle du mariage, & celle du mariage n'eſt pas celle du lendemain.

L'art de coëffer la prude, & de laiſſer percer les prétentions, ſans les annoncer; celui d'afficher la coquette, & de faire de la mere la ſœur aînée de ſa fille; d'aſſortir le genre aux affections de l'ame, qu'il faut quelquefois deviner; au deſir de plaire, qui ſe manifeſte; à la langueur du maintien, qui ne veut qu'intéreſſer; à la vivacité, qui ne veut pas qu'on lui réſiſte: d'établir des nouveautés, de ſeconder le caprice, & de le maîtriſer quelquefois. Tout cela demande une intelligence qui n'eſt pas commune, & un tact, pour lequel il faut en quelque ſorte être né.

Les progrès de notre art ſe portent encore plus loin. Sur ce théâtre où regne l'illuſion, où les dieux, les héros, les démons, les fées, les magiciens, ſe reproduiſent ſans ceſſe; une tête ſortant de nos mains, eſt tantôt celle d'une divinité, tantôt celle d'une héroïne, tantôt celle d'une ſimple bergere; la chevelure d'Armide n'a rien de commun avec celle de Diane, & celle de Diane n'a rien de commun avec celle d'Alcimadure: les cheveux ſerpentants & entrelacés des

furies ne forment-ils pas le plus parfait contraste avec les ondulations des cheveux flottants de l'amour? C'est en saisissant les nuances attachées à ces différents genres, que le charme se perpétue, & qu'on reconnoît la main d'un artiste habile. L'art des coëffeurs des dames est donc un art qui tient au génie, & par conséquent un art libéral & libre.

L'arrangement des cheveux & des boucles ne remplit pas même tout notre objet : nous avons sans cesse sous nos doigts les trésors de Golconde. C'est à nous qu'appartient la disposition des diamans, des croissants, des sultanes, des aigrettes. Le général d'armée sait quel fonds il doit faire sur une demi-lune placée en avant; il a ses ingénieurs en titre : nous sommes ingénieurs en cette partie; avec un *croissant* avantageusement placé il est bien difficile qu'on y résiste , & que l'ennemi ne se rende. C'est ainsi que nous assurons & que nous étendons sans cesse l'empire de la beauté.... Les perruquiers auront, si l'on veut encore, la faculté de faire l'accommodage des cheveux naturels des hommes, parce que cet accommodage ne doit être qu'un arrangement de propreté. Nous aurions pu cependant leur disputer la coëffure des petits-maîtres, par une raison d'analogie; mais nous laisserons volontiers leurs têtes entre les mains d'un perru-

quier, pour qu'ils faſſent moins de progrès dans la coquetterie....

Le coëffeur d'une femme eſt en quelque ſorte le premier officier de ſa toilette ; il la trouve ſortant des bras du ſommeil, les yeux encore à demi fermés, & leur vivacité comme enchaînée par les impreſſions d'un ſommeil qui eſt à peine évanoui. C'eſt dans les mains de cet Artiſte, c'eſt au milieu des influances de ſon art, que la roſe s'épanouit en quelque ſorte, & ſe revêt de ſon éclat le plus beau ; mais il faut que l'artiſte reſpecte ſon ouvrage ; que placé ſi près par ſon ſervice, il ne perde pas de vue l'intervalle, quelquefois immenſe, que la différence des états établit ; qu'il ait aſſez de goût pour ſentir les impreſſions que ſon art doit faire, & aſſez de prudence pour les regarder comme étrangeres à lui....

Le perruquier a une matiere d'ouvrage, & le coëffeur n'a qu'un ſujet. La *matiere* eſt ce que l'on emploie dans le travail ; le ſujet eſt ce ſur quoi l'on travaille. Le perruquier travaille avec les cheveux ; le coëffeur ſur les cheveux. Le perruquier fait des ouvrages de cheveux, tels que des perruques, des boucles ; le coëffeur ne fait que maniérer les cheveux naturels, leur donner une modification élégante & agréable : le perruquier eſt un marchand qui vend ſa matiere & ſon ouvrage ; le coëffeur ne vend que ſes ſervices ; la matiere ſur laquelle il s'exerçe

n'eſt point à lui. . . . . Les perruquiers ne confiſqueront pas la friſure naturelle d'une dame qui n'aura point employé leur miniſtere, parce que cette friſure n'eſt point dans le commerce, & parce que la chevelure, qui fait ici la matiere de l'ouvrage, appartenant par ſes racines à la tête qui la porte, les perruquiers ne peuvent avoir aucun droit ſur cette matiere & ſur ſa modification. . .

Il eſt certain que les coëffeurs, dans ce genre, ont le goût beaucoup plus sûr que les coëffeuſes; car, s'il eſt vrai que, dans leur parure, les femmes cherchent à plaire aux hommes, les artiſtes de ce ſexe, premiers juges des impreſſions de leur ouvrage, dirigeront plus efficacement vers cet objet les agréments dont on leur ſera redevable. Quelques cenſeurs ſéveres diront peut-être qu'on ſe paſſeroit bien de nous, & que, s'il y avoit moins de prétentions & d'aprêt dans la toilette des dames, les choſes n'en iroient que mieux : ce n'eſt pas à nous de juger ſi les mœurs de *Sparte* étoient préférables à celles d'*Athenes*; & ſi la bergere qui ſe mire dans la fontaine & ſe pare avec des fleurs, mérite plus d'hommages que de brillantes citoyennes qui uſent de tous les rafinements de la parure. Les arts utiles ont amené les richeſſes; les richeſſes ont produit le luxe; le luxe a donné naiſſance aux arts frivoles. Tel eſt le cours des choſes

parmi toutes les nations ; il faut prendre le siecle dans l'état où il est, puisqu'aussi-bien sa réforme subite seroit contre l'ordre des événements humains. C'est au ton des mœurs actuelles que nous devons notre existence, &, tant qu'elles subsisteront, nous devons subsister avec elles.

) *Me* BIGOT DE LA BOISSIERE.)

2. Sous le regne de Charles VI les dames & demoiselles faisoient de grands excès en états, & portoient des cornes merveilleusement hautes & larges, ayant de chaque côté de grandes oreilles si larges, que quand elles vouloient passer par un huis (porte), il leur étoit impossible. (*DARGENTRÉ.*)

3. Les anciennes perruques des dames, auxquelles on donnoit le nom de cadenettes, servoient le matin à celles qui n'étoient pas encore peignées.

Monsieur portoit une de ces perruques dans sa campagne de Flandres. Sa toilette étoit celle d'une femme ; il employoit même le blanc & le rouge. (*Tablettes de France.*)

4. Il avoit été nécessaire d'élargir les portes, lorsque les femmes se coëffoient avec ces especes de matelas de tête de deux aunes de large, surchargés d'oreilles rembourrées ; & il fallut les rehausser pour les coëffures modernes ; c'est ce qui a fait dire à M. *de Montesquieu* que les architectes ont été souvent obligés d'asservir les regles de leur art, dans les dimensions des entrées de nos

appartements, pour les proportionner avec les parures des femmes.

On n'a bien connu les diamans qu'au regne de Charles VII. Agnès Sorel, dit-on, est la premiere femme qui en ait porté en France.

La reine Anne de Bretagne regarda les colliers & les pendants d'oreilles comme de frivoles ornements; mais toute l'occupation de Catherine de Médicis étoit d'en inventer de nouveaux: le caprice, la vanité, le luxe, la coquetterie, les ont enfin portés au point où nous les voyons aujourd'hui.

5. Les mitres & la tiare papale ont environ huit cents ans d'antiquité. Dans les premiers temps elles n'étoient pas aussi élevées qu'elles le sont aujourd'hui. D'Abord la tiare papale n'étoit qu'une simple bande d'étoffe brodée, que l'on attachoit autour du front, comme un diadême, pour montrer la royauté du sacerdoce. Depuis cette bande d'étoffe fut surmontée de fleurons d'or, & elle fut appellée *couronne*. Successivement on en plaça trois l'une sur l'autre, pour marquer la jurisdiction que prétend le pape sur les trois parties du monde, qui étoient alors connues. Mais la découverte de l'Amérique & l'espérance fondée de découvrir par la suite de nouveaux mondes, paroissant apparemment devoir trop multiplier les couronnes sur la tête des papes, ils ont fait sur-

monter leur tiare d'un globe, pour comprendre ainsi l'univers connu & à connoître.
Voyez MODE.

CŒUR.

1. On peut penser que, si le cœur corrompt l'esprit, l'esprit, rempli de faux préjugés, corrompt à son tour le cœur, en lui rendant ses ténebres, & le nourrissant des erreurs qu'il en a reçues. (*ABADIE.*)

2. Cette affaire m'occupoit, sans me toucher. J'étois attentive à démêler ce que M. Brunel pensoit pour moi. Mais, s'il s'en expliquoit trop clairement, s'il sembloit prétendre quelque retour, je prenois du dégoût pour lui : car il est vrai que le cœur ne manque gueres de se révolter contre toutes les demandes qu'il ne prévient pas de lui-même. (*Me. STHAL.*)

3. Car le langage de l'esprit & celui du cœur sont bien différents; le cœur n'entend que celui du cœur.

4. Chacun n'est que ce qu'il est dans le fond de son cœur.

5. Je m'en tiens, Mylord, à votre bon cœur, c'est-à-dire au plus grand éloge qu'on puisse faire d'un grand, & le seul dont tout le monde est le juge.

6. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis au contraire persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicatesse.

(*M. DE CRÉBILLON.*)

7. Puisque le cœur est, de toutes nos facultés, celle d'où partent les mouvements les plus agréables, le genre de vie le plus heureux sera celui où les mouvements de bienveillance domineront davantage.

Une suite continue des mouvements de bienveillance les plus flatteurs, tout ce qui se présente aux yeux d'un prince, toutes ses idées, tous les mouvements de son cœur, conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable. Il est vrai que dans cette chaîne de sentiments vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi vifs que ceux d'un conquérant dont la victoire couronne l'ambition. Mais le conquérant n'acquiert cette sorte de plaisirs, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude, & de chagrin. (*Théorie des sentiments agréables.*)

8. Un bon cœur est souvent le foible, comme le fort de celui qui le possede.

9. Il y a des cœurs nobles que l'adversité rend intraitables, & que la bonne fortune au contraire rend doux & généreux; c'est qu'ils se trouvent aussi malheureux d'avoir besoin des autres, qu'ils seroient contents de les obliger.

10. Le cœur est bien l'*ame matérielle de tous les corps vivants*, comme dit un grand

écrivain ; c'eſt en effet ſon mouvement qui fait la vie, qui entretient le cours du ſang, & qui fomente la chaleur de nos corps. Si ſon action eſt trop vive, elle tue par ſes violences & ſes ravages ; ſi elle eſt trop affoiblie, elle entraîne la mort par ſa lenteur ; & c'eſt ainſi que la vieilleſſe eſt un grand mal : c'eſt ainſi que l'inaction des vaiſſeaux éteint, dans certaines parties, le principe de vie qui dépend de la circulation. On lit dans *Tulpius*, que dans un homme affoibli par l'âge, le cœur & tous les vaiſſeaux avoient ſi fort perdu de leur mouvement, & la marche du ſang étoit ſi ralentie, que la moindre compreſſion excitée ſur le corps, y faiſoit naître la gangrene. On y lit que ce vieillard ne pouvoit ni marcher, ni s'aſſeoir, ni ſe ſoutenir, qu'auſſi-tôt la mortification ne s'établit aux pieds, aux feſſes, aux coudes, &c. qu'enfin bientôt la gangrene devint générale ; mais que ce ne fut qu'après avoir vu mourir en détail chaque partie de ſon corps, qu'il mourut entiérement.

II. J'ai vu, dit le célebre auteur du *traité du cœur* (M. de Sénac) » un homme qui avoit » reçu un coup d'épée au foie ; il n'en étoit » ſorti qu'un peu de ſang, cependant la mort » ſurvint quatre ou cinq heures après. » Il en eſt de ces bleſſures, comme des bleſſures du méſentere ; elles entraînent, ainſi que celles de l'eſtomac & des inteſtins, les mêmes ſymptômes que les poiſons ; les ſueurs froides,

les défaillances, les convulsions, la contraction du poulx, en sont les suites redoutables. Les mêmes effets arrivent quelquefois après des blessures extérieures. « J'ai vu, » continue M. de Sénac, une blessure légere » près du grand angle de l'œil. *Ce n'est rien*, » dit le médecin, *ou le blessé sera mort demain.* » Tout étoit tranquille, la douleur n'étoit point vive; peu de temps après il survint des convulsions qui emporterent le malade. Ces sortes d'accidents répandent un grand jour sur les causes internes des maladies. Il y a des agents invisibles qui attaquent les nerfs, qui affoiblissent leur action, ou qui leur donnent plus de force. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il en soit toujours ainsi de toutes les parties. On en a vu d'essentielles à la vie, blessées, coupées, déchirées, sans que pour cela le malade ait d'abord péri. Les blessures du cœur, par exemple, paroissent devoir être toujours & promptement mortelles; mais un grand nombre d'exemples prouve que le cours de l'inflammation & de la suppuration peut être aussi long dans les blessures de cet organe, que dans les autres, & qu'ainsi on ne doit pas en désesperer dans tous les cas. Suivant le rapport de *Henri de Heers*, un homme, dont le cœur avoit été blessé au ventricule droit, vécut pendant deux jours. Une double blessure du même ventricule, selon *Riva*, ne fit périr le malade qu'au quatrieme jour. Un homme

homme, dont parle *Bartholin*, ayant reçu une blessure au même endroit, ne mourut qu'au cinquieme jour. Un paysan ayant été blessé, dit *Germannus*, la vie se soutint pendant six jours, quoique la plaie eût pénétré dans le ventricule droit du cœur. Ce qui est plus surprenant, c'est que dans un homme dont parle *Canarius*, après que la pointe du cœur eût été délabrée par un coup de fusil, la mort n'arriva qu'au septieme jour. *Mummius-Luddens* avoit vu un homme qui avoit reçu une blessure dans le cœur; après des accidents redoutables, il parut entiérement rétabli. Il avoit déja repris des travaux fatigants, malgré quelques défaillances auxquelles il étoit sujet depuis sa blessure; enfin il mourut subitement. La cause de la mort fut un abscès sanieux sur la surface du cœur. Si des blessés peuvent vivre si long-temps, lorsque le premier mobile du sang est blessé, ses fonctions peuvent donc subsister, malgré les grandes inflammations inévitables dans de telles blessures.

Voyez MÉMOIRE, TRAHISON.

COLERE.

1. Elle étoit femme, Fée ; bel-esprit: qu'on s'imagine, s'il est possible, qu'elle fut sa colere. (*GRIGRI.*)

2. L'on dit quelquefois bien des choses qu'on ne pense pas: & quand on les pense,

roit, ce ne feroit point la marque de ne pas aimer, tout au contraire; à faire l'anatomie de ces fortes de difcours pleins de colere & de chagrin, on y trouveroit beaucoup de véritable tendreffe & d'attachement.

(*Me DE SÉVIGNÉ.*)

3. Les paffions en elles-mêmes n'ont rien de mauvais felon tous les philofophes qui en ont écrit. La colere même qui paroît la plus dangereufe de toutes, ne l'eft pas toujours, puifque l'écriture fainte nous permet quelquefois de nous y mettre: *irafcimini, & nolite peccare*: mettez-vous en colere, & ne péchez pas.

4. On remarque que les gens emportés ont toujours le naturel excellent, & le cœur fans malice. La colere nous eft auffi néceffaire que le fang: fans le dernier nous ne pourrions vivre: fans la premiere nous ferions auffi immobiles que les limaçons ou les huîtres.

Hippocrate dit que ce tempérament eft le plus noble des quatre; qu'il transforme les hommes en héros; qu'il rafine ce que nous avons de terreftre, & en forme une conftitution femblable à celle des dieux immortels, dont les corps, s'il en faut croire les poëtes, ne font compofés que d'une flamme aërienne.

5. Les paffions font d'ordinaire un effet contraire à celui que l'on prétend. On fe met en colere pour fe faire croire, & l'on en

eſt d'autant moins cru, qu'on fait paroître plus de colere.

On ſe pique de ce qu'on n'eſt pas auſſi eſtimé que l'on croit le mériter ; on l'eſt d'autant moins, qu'on cherche plus à l'être. On s'offenſe de n'être pas aimé, en le voulant être par force, & l'on s'attire encore plus l'averſion des gens.

6. Il faut conſidérer qu'il eſt auſſi ridicule de ſe mettre en colere pour les fautes & les bizarreries des autres, que de s'offenſer de ce qu'il fait mauvais tems, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud ; parce que notre colere eſt auſſi peu capable de corriger les hommes que de faire changer les ſaiſons. Il y a même cela de plus déraiſonnable en ce point, qu'en ſe mettant en colere contre les ſaiſons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes ; au-lieu que l'aigreur que nous avons contre les hommes, les irrite contre nous.

7. Un Gaſcon diſoit : quand je ſuis en colere, je bats, je tue, je maſſacre, & mille autres fanfaronnades. On s'aviſa de lui demander : vous mettez-vous ſouvent en colere ? jamais, répondit-il.

8. Il arrive tous les jours que nos paſſions nous font attribuer à l'objet de nos ſens les propriétés de nos penſées. Un homme en colere s'irrite des ſoumiſſions de celui contre qui il eſt en colere. Un amoureux trouve que les imperfections de ſa maitreſſe

ſont des avantages; la ſoumiſſion de ſon eſprit à l'objet de ſon amour ne couvre pas ſeulement, mais embellit ce que les ſens trouveroient inſupportable en d'autres.

9. Jamais homme ne fit moins de cas des médiſances que Socrate. Qu'a-t-il permis à ſes premiers mouvements, qui lui pût donner ſujet de s'en repentir & d'en avoir honte? S'être vu jouer ſur un théâtre & en avoir ri le premier, avoir une autre fois reçu un ſoufflet ſans s'en venger d'autre façon que par cette raillerie : qu'il étoit importun de ne pas ſavoir quand il falloit porter un caſque; avoir digeré un coup de pied avec la même force; avoir ſouffert toute ſa vie la mauvaiſe humeur d'une femme opiniâtre, ſont-ce des marques de promptitude? Certes, ſi l'on dit après cela, qu'un homme eſt d'un naturel violent, c'eſt ſans y penſer travailler à ſa louange; car la patience n'eſt pas une fort grande vertu à un eſprit froid & endormi: c'eſt le plus ſouvent ſa ſeule peſanteur qui l'empêche de s'émouvoir. Mais que Socrate ait été ſi froid au milieu des offenſes, étant d'humeur ſi aiſée à enflammer; c'eſt avoir remporté ſur ſoi-même une victoire que les conquérants ont trouvé quelquefois plus difficile, que celles qui leur ont acquis des provinces. Auſſi Sénéque & Plutarque nous apprennent que, quand Socrate étoit en colere, c'étoit alors qu'il parloit & plus rarement & plus doucement; on voyoit

fort bien qu'il étoit ému ; mais on voyoit bien aussi qu'il se rendoit maître de sa passion. (*Vie de Socrate.*)

10. S'il y a quelque chose d'honnête dans le ressentiment , c'est la franchise , fût-elle trop violente.

11. Le médecin *Borrichius* a guéri une femme d'une fievre tierce très-obstinée , & qui résistoit à tous les médicaments , en excitant sa malade à une grande colere. *Valeriola* s'est servi du même remede pour guérir la fievre quarte; & suivant ce médecin, la colere n'a pas été moins favorable à des paralytiques, à des goutteux & à des muets, auxquels elle a rendu sur le champ la santé & la parole. Il est vrai que quelquefois cette passion a causé la mort.

12. Un homme étant à sa fenêtre vit passer quelqu'un dont il avoit reçu une blessure qui déja étoit guérie : il se sentit transporté d'un tel ressentiment, que, la plaie s'étant tout-à-coup r'ouverte , le sang en sortit avec tant d'abondance , qu'il ne fut pas possible d'arrêter l'hémorragie : il en mourut en moins d'une demi-heure.

COLONIES.

1. On a beaucoup parlé depuis quelque temps de l'envie qu'avoient les colonies britanniques de se soustraire à la dépendance de leur mere-patrie; mais en général on s'est fait une idée peu juste à cet égard. Ce n'est

point ſur l'article du pouvoir, mais ſur celui des manufactures qu'il y a de la jaloufie entre la Grande-Bretagne & ſes colonies.

Les plus intelligents ont reconnu depuis long-temps que les colonies américaines des Anglois forment la ſource générale du commerce & du trafic, & par conſéquent de la force navale qui eſt le grand boulevard de la nation angloiſe.

2. Les laines ſont le tréſor le plus précieux de l'Angleterre, & la branche la plus étendue de ſon commerce. Les cuirs en ſont auſſi une conſidérable. Cependant il faut avouer que ſes productions naturelles ne montent au plus, qu'à la quatrieme partie de ſes richeſſes. Elle doit tout le reſte à ſes colonies & à l'induſtrie de ſes habitans, qui, par le tranſport & les échanges des richeſſes des autres pays, augmentent continuellement celles du leur. Les établiſſemens qu'elle a dans l'Amérique, emploient ſeuls plus de quatre cents vaiſſeaux.

(*M. l'abbé* LE BLANC.)

3. On peut trouver dans nos colonies ſeptentrionales angloiſes ce que l'on fait venir de la Ruſſie ; & en enrichiſſant les coloniſtes, ce ſont tout autant de richards qui viennent enſuite dans la mere-patrie dépenſer ce qu'ils ont ramaſſé ; au-lieu que l'argent qu'on fait paſſer en pays étrangers, ne revient plus.

(*Papiers anglois.*)

4. On appelle peuples *indigènes*, ceux qui

habitent un pays depuis un temps immémorial ; & *colons*, ceux qui s'y établissent par colonie.

Voyez DETTES.

COLORIS.

1. M. Rollin étoit persuadé que les Zeuxis & les Apelles n'employoient jamais dans leurs tableaux que quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Mais M. Linguet fait voir que sans l'art des nuances intermédiaires, il eut été impossible à ces illustres artistes de donner tant de vérité à leurs tableaux.

Cependant cette vérité prétendue n'étoit-elle pas relative aux lumieres naissantes que les Grecs avoient dans la peinture ? & cette admiration qu'ils portoient à un art qui, du moins par rapport à nous, devoit sortir de son berceau, n'étoit pas une preuve incontestable de sa perfection réelle. La supposition de M. Rollin est donc assez vraisemblable, à ne considérer que la possibilité de faire un chef-d'œuvre relativement à ces temps-là. Car enfin il nous reste trop peu de leurs tableaux sur lesquels nous puissions juger à quel degré de perfection la science y étoit portée. Nous savons quel plaisir nous fait un beau dessin tracé d'un simple crayon : pourquoi, réduits à quatre couleurs seulement, Apelles & Zeuxis n'auroient-ils pû enchanter les Grecs ? Ne fait-on pas aujourd'hui des bas-reliefs en peinture, & des ca-

mayeux dont la magie nous plaît & nous étonne ? « Aux temps où la musique des an- » ciens, dit à peu près l'abbé Terrasson, ne » passoit pas celle de nos guinguettes, elle » attiroit les bêtes féroces, & bâtissoit des » villes: aujourd'hui qu'elle est à son comble, » les tigres dorment, & tout reste à sa place».

2. Le clavessin oculaire acheva de rendre très-célebre le nom du pere Castel. Il en annonça le projet dès l'an 1725, dans le Mercure de Novembre, & il en développa toute la théorie à M. le Président de Montesquieu. Son premier dessein ne fut pas de réaliser ce systême, il ne vouloit que le proposer, & faire naître à quelque amateur le desir de l'exécuter. C'est le point précis auquel il devoit s'en tenir. Démontrer l'analyse des sons & des couleurs, c'étoit l'affaire d'un géometre; dresser la machine du clavessin chromatique, ce devoit être l'entreprise de quelque curieux millionaire. Le P. Castel se chargea de tout, & la meilleure partie de ses jours s'est écoulée dans l'exercice presque mécanique de cette construction qui n'a pas réussi. Ce n'est pas qu'en prenant la théorie des couleurs dans tous les sens, il ne soit parvenu à des découvertes importantes, dont les arts pourroient profiter; mais ce clavessin pour les yeux, fabriqué à plusieurs reprises & même à grands frais, n'a ni rempli le devis de l'auteur, ni satisfait l'attente du public. La chose au fond est-elle possi-

ble ? Et de ce qu'on démontre qu'il y a entre les couleurs des proportions analogues à celles des sons, s'ensuit-il que le clavessin oculaire puisse affecter l'organe de la vue, comme le clavessin acoustique affecte l'ouïe, en sorte que l'ame éprouve des deux côtés une sensation à-peu-près égale ? Nous ne doutons point qu'on ne pût aussi démontrer que les odeurs & les saveurs sont susceptibles d'une comparaison & d'une combinaison semblable à celle des tons de la musique ; faudra-t-il en conclure la possibilité d'un clavessin pour le goût, & d'un autre pour l'odorat ?

COMBATS A COUPS DE POINGS.

1. A l'égard des combats à coups de poings, la noblesse en Angleterre n'y excelle pas moins que le peuple. Un des pairs du royaume a été long-temps la terreur des fiacres de Londres. J'ai connu à la campagne un chevalier Baronet, qui y a fixé sa demeure; c'est un homme fort âgé, qui néanmoins se pique encore d'être le premier lutteur de toute la Grande-Bretagne. Il y a quelques années qu'il a publié un livre sur l'utilité de cet art où il excelle. Comme il n'a pas fait d'aussi grands disciples qu'il l'auroit souhaité, par zele pour le bien public autant que par passe-temps, il l'enseigne aujourd'hui gratis à ceux qui veulent bien recevoir ses leçons. Un membre du parle-

ment, seigneur de son voisinage, fut un jour lui rendre visite; comme ils étoient à se promener ensemble, à parler de cet art merveilleux, & des avantages qu'on en peut retirer dans la société, le vieux chevalier saisit son homme par derriere, & le jetta par dessus sa tête. Celui-ci fort endommagé de sa blessure, se releve tout en colere .... Mylord, lui dit cet habile lutteur d'un ton grave & important, il faut que j'aye bien de l'amitié pour vous: vous êtes le seul à qui j'ai montré ce tour-là. (*M. l'abbé* LE BLANC.)

2. Pour moi, j'avoue franchement que j'ai pitié des combattants & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose; & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poings.

COMÉDIE.

1. La comédie a eu trois âges, ou trois états différents chez les Grecs. Dans l'ancienne comédie on se donnoit la liberté non-seulement de représenter des aventures véritables & connues, mais de nommer publiquement les gens. Socrate lui-même s'est entendu nommer, & s'est vu jouer sur le théâtre d'Athenes. Cette licence fut réprimée par l'autorité des magistrats; & les comédiens n'osant plus désigner les gens par leur nom, firent paroître des masques ressemblants aux personnes qu'ils jouoient, ou

les défignerent de quelque autre maniere femblable. Ce fut la comédie moyenne. Ce nouvel abus prefque auffi grand que le premier, fut encore défendu : on ne marqua plus les noms ni les vifages ; & la comédie fe réduifit aux régles de la bienféance. C'eft la comédie nouvelle, dont Ménandre fut l'auteur, du temps d'Alexandre le Grand.

2. La comédie n'eft néceffaire qu'à ceux qui fe divertiffent toujours, & qui tâchent de remédier au dégoût qui accompagne naturellement la continuation des plaifirs. Et comme cette néceffité ne vient que de leur mauvaife difpofition, on peut dire, à l'égard de la morale chrétienne fur-tout, que la comédie n'eft néceffaire à perfonne, & qu'elle eft dangereufe à tout le monde.

3. Pour vous, Monfieur, vous vous êtes renfermé dans le comique, auffi difficile à manier, & peut-être plus que le tragique ne l'eft avec toute fon élévation, toute fa force, tout fon fublime. L'ame ne feroit-elle point plus fufceptible des agitations violentes, que des mouvements doux ? Ne feroit-il point plus aifé de la tranfporter loin de fon affiette naturelle, que de l'amufer avec plaifir en l'y laiffant ; de l'enchanter par des objets nouveaux & revétus de merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers ? Quoi qu'il en foit de cette efpece de différend entre le tragique & le comique, du moins la plus difficile efpece de comique eft

celle où votre génie vous a conduit; celle qui n'eſt comique que pour la raiſon, qui ne cherche point à exciter baſſement un rire immodéré dans une multitude groſſiere, mais qui éleve cette multitude, preſque malgré elle-même, à rire finement & avec eſprit. Qui eſt celui qui n'a pas ſenti dans le *curieux impertinent*, dans l'*irréſolu*, dans le *médiſant*, le beau choix des caracteres, ou plutôt le talent de trouver encore des caracteres; la juſteſſe du dialogue, qui fait qu'on ſe parle & qu'on ſe répond, & que chaque choſe ſe dit à ſa place, beauté plus rare qu'on ne penſe; la nobleſſe & l'élégance de la verſification, cachées ſous toutes les apparences néceſſaires du ſtyle familier? De-là vient que vos pieces ſe liſent, & cette louange ſi ſimple n'eſt pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au théâtre, on le puiſſe lire. Combien de pieces fardées par la repréſentation ont ébloui les yeux du ſpectateur, & dépouillées de cette parure étrangere n'ont pu ſoutenir ceux du lecteur! Les ouvrages dramatiques ont deux tribunaux à eſſuyer très-différents, quoique compoſés des mêmes juges, tous deux également redoutables; l'un parce qu'il eſt trop tumultueux, l'autre parce qu'il eſt trop tranquille: & un ouvrage n'eſt pleinement aſſuré de ſa gloire, que quand le tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux. (FONTENELLE.)

4. Me de Maintenon disoit en 1710 : Paris vit toujours dans l'esperance de la paix : tout y est paisible, parce qu'on y a la comédie & du pain.

Voyez MONDE.

COMÉDIENS.

1. Les poëtes, les acteurs, les musiciens, les peintres, les chanteurs du premier ordre, les grands danseurs, les amants tendres, toute cette troupe enthousiaste & passionnée, sent vivement & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte ; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur, & de plus certain qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice, combien je serois vain de ce talent si je l'avois. Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, * j'ai voulu une fois être comédien ; & qu'on me réponde du succès de Quinault Dufrêne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût dans les arts ; & dans quelque état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui déshonorent. Au-dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine que je vois ; au-dessous de Moliere & de Renard, Quinault l'aîné & sa sœur.

(*M. DIDEROT.* * *Il parle de lui-même.*)

2. Que n'embrasses-tu, à mon exemple,

la vie comique ? Rien n'eſt plus convenable aux perſonnes d'eſprit, qui manquent de bien & de naiſſance. C'eſt un état qui tient le milieu entre la nobleſſe & la bourgeoiſie, une condition libre & affranchie des bienſéances les plus incommodes de la ſociété ; nos revenus nous ſont payés en eſpeces par le public qui en poſſéde le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, & dépenſons notre argent comme nous le gagnons. (*Le Sage.*)

3. Il n'y avoit point dans le paganiſme de nom plus infâme que celui d'Hiſtrion, & les loix étoient ſi ſéveres à leur égard, qu'il ſuffiſoit d'avoir monté ſur le théâtre pour être exclus des honneurs. Mais aujourd'hui les comédiens poſſédent les premieres dignités de l'Europe, & jouent leurs rôles dans les mariages des princes, dans leurs alliances, dans leurs traités, & dans les cours des plus grands monarques. (*Erasme.*)

4. Rendons notre eſtime & notre amitié à ceux & à celles qui ſe diſtinguent dans un art, où, pour exceller, il faut réunir toutes les qualités du corps, de l'eſprit & du cœur. Ne voyons-nous pas les perſonnes les plus auguſtes par leur naiſſance trouver un plaiſir bien vif à repréſenter ſur la ſcene ? Mais, dit-on, ils s'en amuſent ; ils n'en reçoivent aucun produit : c'eſt au contraire une dépenſe pour eux. Si les comédiens étoient nés avec de la fortune, ils agiroient de mê-

me. Je demande quelle eſt la profeſſion dans le monde, où le ſalaire n'eſt pas joint à la gloire? Pourquoi donc ſera-t-il déshonnête d'être payé en exerçant un art pénible, utile & glorieux?

5. La nature, diſent quelques auteurs anciens & modernes, avoit orné Roſcius de toutes les qualités du théâtre : cependant ils avouent qu'il avoit les yeux un peu de travers, & la vue difforme, ce qui néanmoins ne diminuoit rien de ſa bonne grace. Il ſe trouva à Rome en même temps qu'Eſope, cet acteur ſi fameux. Roſcius excelloit dans le comique, Eſope étoit pour le ſérieux. Roſcius étoit d'ailleurs, ſelon Ciceron & les autres auteurs qui ont parlé de lui, un parfait honnête homme, un homme d'honneur & de probité; ce qui eſt fort remarquable. On a dit de lui qu'il étoit le ſeul digne de monter ſur le théâtre par la ſupériorité de ſon talent, & le ſeul qui n'y dût jamais monter à cauſe de ſa probité & de la pureté de ſes mœurs. La république, ſelon Pline, lui faiſoit une penſion annuelle, qui alloit environ à ſoixante mille livres, monnoie de France.

6. Les Grecs étoient ſi fort prévenus en faveur de tous les talents qui mettent de l'agrément dans la ſociété, que leurs rois ne dédaignoient pas de choiſir des miniſtres parmi les comédiens. (*Abbé DU BOS.*)

7. Croirez-vous, dit Ciceron dans l'oraiſon

qu'il prononça pour Roſcius, qu'un homme auſſi déſintéreſſé que Roſcius, veuille s'approprier un eſclave de trente piſtoles aux dépens de ſon honneur, lui, qui depuis douze ans nous joue la comédie pour rien, & qui, par cette généroſité, a manqué de gagner deux millions ... du moins lui auroit-on donné ce qu'on donne à Dyoniſia cette célebre actrice.

8. Macrobe dit qu'Æſopus, célebre comédien tragique & contemporain de Ciceron, laiſſa, en mourant, à ce fils dont Horace & Pline font mention comme d'un fameux diſſipateur, une ſucceſſion de cinq millions qu'il avoit amaſſés à jouer la comédie.

9. Philippe de Macédoine & Céſar firent chacun leur favori du plus célebre comédien de ſon temps.

10. J'aurois été bien fâché, dit S. Auguſtin, d'être loué & aimé, comme on aime & comme on loue ceux qui divertiſſent le peuple ſur les théâtres, quoique je les aimaſſe & les louaſſe moi-même. J'aurois mieux aimé demeurer obſcur & inconnu à tout le monde que de devenir célébre de cette ſorte; & on m'auroit fait plus de plaiſir de me haïr que de m'aimer comme on aime ces gens-là. D'où viennent donc ces différences : & à quelle balance eſt-ce qu'une même ame regle les divers poids de ces différentes ſortes d'amour ? Comment puis-je aimer dans un autre

autre ce que je déteste, & que je ferois au désespoir qu'on aimât en moi : on ne peut pas dire qu'il en est comme d'un homme qui aime un bon cheval, mais qui ne voudroit pas être ce cheval-là, quand cela feroit possible ; puisqu'enfin un farceur est un homme de même nature que les autres hommes. Comment puis-je donc aimer dans un homme ce que je hais, & ce que je ferois bien fâché qu'on pût trouver en moi, quoique je ne sois qu'un homme paitri de la même terre ? Le cœur de l'homme est un abîme impénétrable.

Voyez DRAMATIQUE, EXCOMMUNICATION.

COMÉDIE BOURGEOISE.

1. Toutes les femmes voulurent jouer dans la piece, & elles vouloient toutes le même rôle. (*Comte de* CAYLUS.)

2. Mais enfin on s'étoit mis dans cette société de bourgeois comédiens au-dessus de toutes ces miseres qui métamorphosent le plaisir en métier, & font disparoître l'amusement.

3. Hébert, curé de Versailles, disoit à Me de Maintenon, que les divertissements du théâtre devoient être proscrits de toute bonne éducation. Votre grand objet, lui disoit-il, est de porter vos éleves de S. Cyr à une grande pureté de mœurs : n'est-ce pas détruire cette pureté que de les exposer sur un

théâtre aux regards avides de toute la cour? c'est leur ôter cette honte modeste qui les retient dans le devoir : une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête avec un homme, après avoir paru hardiment devant plusieurs? Les applaudissements que les spectateurs prodiguent à la beauté, aux talents de ces jeunes personnes, leur inspirent de l'orgueil. Je ne puis, en exerçant un ministere qui combat toutes les passions, me défendre de la vaine gloire de prêcher devant mon souverain: comment des enfans se préserveroient-ils d'une vanité si naturelle? Les filles sont destinées à la retraite : & leur vertu est d'être timides, leur gloire d'être modestes. Je ne parle point du temps qu'emportent les rôles qu'il faut apprendre, des distractions que donne le charme des vers, de l'orgueil de celles qui jouent, de la jalousie de celles qui ne jouent pas, des airs de hauteur qu'on prend au théâtre, & qu'on ne quitte pas dans la société, de mille choses contraires à l'esprit de votre établissement. Tous les convents ont les yeux attachés sur S. Cyr : par-tout on suivra l'exemple que S. Cyr aura donné. On se lassera des pieces de piété. On en jouera de profanes. On invitera des laïques à ces spectacles. Dans toutes les maisons religieuses, au-lieu de former des novices, on dressera des comédiennes.

Me de Maintenon répondoit au curé, homme d'esprit, mais outré : ces exercices

sont autorisés de tout tems dans les colléges des filles. Les garçons sont destinés à remplir des emplois qui les obligent de parler en public : un homme de robe, un homme d'église, un homme d'épée ont également besoin de l'exercice de la déclamation.

4. S. François de Sales permet à ses filles de représenter des pieces de dévotion.

COMMERCE.

1. Le commerce d'un peuple est actif ou passif, d'économie ou de luxe, intérieur ou extérieur.

Le commerce actif est celui qui se fait, en allant porter en d'autres pays les productions du sien. Le commerce passif n'a pas besoin d'explication ; il est aisé de sentir que le peuple qui, content de recueillir ce que la nature donne dans le climat qu'il habite, qui prend tout au plus la peine de manufacturer les matieres premieres, & qui attend que l'acheteur vienne les chercher en même tems qu'il lui apporte ou l'argent, ou les matieres dont il a besoin ; il est aisé, dis-je, de sentir que ce peuple est dans un état passif par rapport au commerce.

Les échanges des denrées utiles pour la nourriture, pour le vêtement, pour se mettre à couvert des injures de l'air ; enfin pour tous les véritables besoins, forment ce qu'on appelle le commerce d'économie ; ces échanges sont simples le plus souvent, c'est-à-dire,

qu'ils se bornent à porter ce que l'on a dans l'endroit où l'on est certain de trouver ce que l'on n'a pas, sans s'embarrasser de redoubler les produits par des échanges multipliés.

Le commerce d'économie n'est donc, à proprement parler, qu'un échange simple, ou, si l'on veut, que des fonds mis en valeur; & le peuple qui le fait, n'est qu'une société de particuliers réunis sous le pouvoir des loix, dont les uns font valoir leurs terres, les autres contribuent à faire valoir celles qui ne leur appartiennent pas, & qui tous reçoivent la nourriture, le vêtement, le couvert, c'est-à-dire, au moins, le nécessaire absolu, en échange du produit de leurs terres, ou de celui de leur travail.

Cependant de même que le nécessaire absolu tient au luxe le plus désordonné par les chaînons immédiats de ce qu'on appelle les commodités de la vie, qui forment de l'un à l'autre des gradations insensibles; de même aussi l'échange économique qui n'a pu avoir lieu sans une industrie premiere, quelque grossiere qu'on la suppose, tient & arrive par l'exportation continuelle de cette industrie au commerce de luxe dans lequel il se fond, & dont on peut dire qu'il est l'origine. C'est ainsi qu'une nation sauvage, en passant du strict nécessaire à l'utile, de l'utile à l'agréable, de l'agréable aux délices, des délices à la foiblesse, forme d'abord un état puissant, qui fleurit, chancelle, tombe,

& s'incorpore avec ses vainqueurs, pour repasser encore avec eux par les mêmes degrés dans le grand cercle de la succession des tems.

(*Commerce, navigation des anciens & des modernes.*)

2. Les villes de l'intérieur du royaume, ou qui ne correspondent pas intimement avec des ports de mer, où se fait le commerce extérieur, ne sont que marchandes, ou échangistes simples. Les villes maritimes, & celles qui correspondent directement avec elles par des envois & des retours, doivent seules être regardées comme commerçantes. La capitale est toujours commerçante, parce qu'elle doit toujours correspondre à toutes les villes maritimes & autres ; elle est même toujours la plus commerçante de toutes, parce qu'elle est le centre de toutes les opérations.

3. Les denrées utiles sont ou doivent être les principaux objets du commerce intérieur. Le luxe, au contraire, fait la plus grande partie & la plus intéressante du commerce extérieur.

4. Rome ayant usurpé la puissance universelle, l'esprit de commerce disparut. On ne vit plus que des guerres civiles, pendant lesquelles le commerce sembloit devoir s'éteindre. En effet, cet objet devoit paroître de peu d'importance à des hommes qui disputoient l'empire du monde. L'intérêt

néanmoins le foutint. Rome avoit été l'axe du commerce, & l'avoit fouffert, fans devenir commerçante. Byfance commerça prefque dès fon origine. C'eft, pour ainfi dire, le feul changement qu'on vit arriver dans le commerce, fous le regne des empereurs.

5. Les alliances de Salomon avec les Tyriens & les Egyptiens éteignirent parmi la nation juive cet efprit confervateur de tous les états, l'efprit de patriotifme. Il en réfulta, ainfi que Moyfe l'avoit prévu, la fameufe révolution qui fépara l'état en deux royaumes, celui d'Ifraël & celui de Juda. Le commerce, introduit dans la Judée, y avoit apporté des richeffes immenfes; le luxe, qui s'y introduifit avec lui, en rendit l'acquifition inutile & même pernicieufe: il appauvrit les Juifs, en multipliant leurs befoins en raifon de leurs richeffes. Ces peuples ne commencerent à fe plaindre des fubfides, & de la mifere qui les accabloit, qu'au moment où l'or & l'argent abondoient le plus dans l'état.

6. Les habitants du Cap-blanc font des maures qui fuivent la loi mahométane: ces Maures s'étendent jufqu'à la riviere du Sénégal qui les fépare d'avec les Negres. Les Maures ne font que bafanés; ils habitent au nord du fleuve: les Negres font au midi, & font abfolument noirs; les Maures font errants dans la campagne, les Negres font

sédentaires, & habitent dans des villages: les premiers sont libres & indépendants; les seconds ont des rois qui les tyrannisent, & dont ils sont esclaves: les Maures sont assez petits, maigres & de mauvaise mine, avec de l'esprit & de la finesse; les Negres au contraire sont grands, gros, bien faits, mais niais & sans génie: enfin le pays habité par les Maures, n'est que du sable si stérile, qu'on n'y trouve de la verdure qu'en très-peu d'endroits; au lieu que le pays des Nègres est gras, fécond en pâturages, en millet & en arbres toujours verds, qui, à la vérité, ne portent presqu'aucun fruit bon à manger. Les Maures ont des chevaux, des chameaux, des bœufs, des chevres, des moutons; ils commercent avec les Negres, qui leur donnent huit ou dix esclaves pour un cheval, & deux ou trois pour un chameau. C'est de ces Maures que nous tirons la gomme arabique; ils en font dissoudre dans le lait dont ils se nourrissent; ils ne mangent que très-rarement de la viande.

(*M. DE BUFFON.*)

7. Les Suédois sont meilleurs soldats, & les Danois meilleurs marins. Le commerce & la marine de la Suède se sont beaucoup améliorés depuis que la forme du gouvernement est républicaine.

(*Comte ALGAROTTI.*)

8. Les richesses que la république de Venise tiroit de la Grece & de l'Asie, & cel-

les que lui procuroit le commerce du nord de l'Italie, ſous le dogat de Mocénigo, c'eſt-à-dire au commencement du quinzieme ſiecle, étoient immenſes. En voici un état que ce doge lui-même en donne ſeulement pour les villes du duché de Milan. « Le com-
» merce de draperie que nous y faiſons,
» dit-il en plein ſénat, nous vaut, par an,
» 900000 ducats : les droits d'entrée pour
» les marchandiſes qui viennent de ces vil-
» les montent à 200000 ducats : la Lombar-
» die tire de nous tous les ans pour 250000
» ducats de coton, 240000 ducats de laine
» d'Eſpagne ; de France, 250000 ducats
» d'étoffes d'or & de ſoie ; 500000 ducats
» d'épiceries ; 250000 ducats de ſavon,
» ſans compter le trafic du ſel. Toutes ces
» exportations de Veniſe en Lombardie en-
» tretiennent un nombre prodigieux de na-
» vires & de galeres que nous envoyons en
» Syrie, en Romanie, en Chypre, en Si-
» cile, en Catalogne, en Flandres, & dans
» tous les ports de l'univers. Le ſeul fret de
» tous ces bâtiments eſt une affaire de 600000
» ducats ». Ces détails ſont très-curieux, parce qu'outre qu'ils nous font voir l'état floriſſant de Veniſe, ils éclairent ſur la nature du commerce qui ſe faiſoit alors ſur les denrées qui en étoient l'objet, & ſur les pays d'où on les exportoit, comme ſur ceux dans leſquels on les importoit. Thomas Mocénigo mourut en 1423. Ce Doge

fut un prince plein de vertu & de bonté : il connut le prix de la paix, connoissance très-nécessaire à ceux qui gouvernent ; & il avoit une habileté particuliere pour le commerce, qu'il vint à bout de rendre si florissant.

9. Les Anglois sont un peuple raisonnable & commerçant qui ne cherche qu'à s'enrichir. Ils n'ont pas, pour préférer le bien public à leur bien particulier, ce puissant motif qui faisoit agir les Romains, ce desir de la gloire & cette ardeur héroïque qui ont rendu ceux-ci les maîtres du monde. Les Romains ne sont devenus commerçants que pour s'en assurer la conquête ; les Anglois n'arment en Europe, que pour y étendre leur commerce. Si l'intérêt public leur fait prendre les armes contre leurs voisins, les plus éclairés d'entr'eux avouent qu'il est plus souvent le prétexte que la cause de leurs divisions domestiques. (*LE BLANC.*)

10. L'établissement des Hollandois dans les différentes parties du monde donne lieu à une réflexion générale sur le commerce de l'Orient & de l'Occident, pour savoir en quoi principalement ils different aujourd'hui ; & il paroît que la différence qu'il y a entre le commerce de l'Amérique & celui des Indes, est que le premier entretient les manufactures en Europe, au lieu que le second entretient celles des Indes ; ce qui nous attire l'argent de l'Amérique, & attire le nôtre en Orient.

11. En Grèce le commerce n'étoit pas ce qu'il eſt parmi nous ; les plus grands ſeigneurs s'en mêloient, & ils prenoient de-là occaſion d'aller chez les étrangers. Solon même, deſcendu de la famille du roi Codrus, ne fournit à la dépenſe de ſes voyages, que du gain qu'il fit dans le commerce ; & Platon vécut en Égypte de ce qu'il gagna ſur les huiles qu'il y vendit.

12. Soit pour encourager le commerce & les arts, ſoit pour acquérir plus de crédit parmi le peuple, quantité de ſeigneurs en Angleterrre ſe rangent ſous un corps de métier, & s'y font inſcrire, comme s'ils en étoient membres. Ainſi vous verrez des ducs & des comtes qui ne rougiſſent point de la qualité de charpentier, de ſerrurier, de maçon, &c. C'eſt pour relever encore la dignité du commerce, que les Anglois ont ſoin de le faire conſidérer à leurs enfants par tous les endroits qui peuvent l'ennoblir.

13. Les gentilshommes Anglois mettent leurs cadets dans le commerce, ſans déroger à leur nobleſſe : ils tiennent leurs terres par leurs mains, & cela ne les empêche pas de parvenir aux charges ; à l'exemple des Romains, qu'on tiroit de la charrue, pour les appeller à la dictature & au conſulat.

14. Les Hollandois diſent : nous aurons toujours un grand avantage ſur la France, parce que nous ſavons mettre tous nos traités en commerce, & qu'elle met tout ſon

commerce en traités. Ils veulent dire par-là que les François ont des traités de commerce avec les Hollandois, dont il ne reſte aux François que les parchemins, tandis que leur argent paſſe chez les Hollandois : mais cette différence ne provient que du plus ou du moins d'habileté & d'expérience dans les négociateurs.

15. Les Provinces-unies, après avoir mis fin, par le traité de *Munſter*, à la longue guerre qu'ils avoient ſi noblement ſoutenue pour le maintien de leurs libertés; & qu'elles eurent couronné leurs travaux par la pleine reconnoiſſance qu'elles obtinrent de leur ſouveraineté, délivrées des ſoins de la guerre, tournerent ſagement leur attention ſur les arts de la paix. Après de longs débats, les provinces commerçantes prirent le deſſus; & l'intérêt du commerce, par conſéquent, devint le principal objet de leurs conſeils : les armées furent réduites : tous ceux qui favoriſoient la guerre perdirent leur crédit ; & toutes les vues de leurs miniſtres aboutirent principalement à donner de la conſiſtance & aſſurer la durée du commerce étendu qui, les ayant ſoutenu pendant les troubles, les avoit tirés de tous leurs embarras, & aux effets duquel ils attribuoient principalement tout leur pouvoir & leur liberté. C'eſt ainſi que ces républicains étoient alors les maîtres de preſque tout le commerce du monde, qu'il ne leur reſtoit guères

que la peine de s'en conserver la possession.

16. Venise, n'étant entourée que de lagunes peu commodes, ne peut avoir qu'un commerce assez borné, & dépendant même de la négligence ou de l'activité des nations qui l'environnent. Quelques-uns de ses sénateurs faisoient voir à un ambassadeur d'Espagne le trésor de Saint-Marc ; il leur répondit, en paroissant chercher quelque chose: *Quì non c'è la radice.* Je ne vois point ici la source de tout cela.

Voyez ARTS, CRÉDIT, DENRÉES, DETTES, ESCLAVES, EXIL, LUXE, MARINE, MESSAGERS, MODE, NAVIGATION.

COMMENTATEURS.

1. Scaliger a passé une partie considérable de sa vie à éclaircir les anciens auteurs : Bayle fait, à ce propos, une réflexion fort juste. Je ne sais, dit-il, si on ne pourroit pas dire que Scaliger avoit trop d'esprit & trop de science pour faire un bon commentaire ; car, à force d'avoir de l'esprit, il trouvoit, dans les auteurs qu'il commentoit, plus de finesse & de génie qu'ils n'en avoient effectivement; & sa profonde littérature étoit cause qu'il voyoit mille rapports entre les pensées d'un auteur, & quelque point rare de l'antiquité ; de sorte qu'il s'imaginoit que son auteur avoit fait quelqu'allusion à ce point d'antiquité ; & sur ce pied-là il corrigeoit un passage.

2. Les Anciens ne doivent pas être plus responsables des puérilités de leurs commentateurs, qu'une belle femme ne doit être responsable des extravagances que la passion feroit faire à des adorateurs qu'elle ne connoîtroit pas.

3. Cocceïus fit un commentaire sur Job; il étoit si obscur, qu'un particulier l'intitula, *Job sur Cocceïus*.

4. Le succès ordinaire des commentateurs est d'embrouiller au lieu d'éclaircir.

COMÈTES.

1. La comète de 1759 est celle de l'année 1682, dont le retour avoit été prédit par M. Halley depuis plus de cinquante ans, pour la fin de 1758, ou pour le commencement de 1759.

Sans cette annonce & les moyens que l'on vient d'employer pour découvrir cette fameuse comète depuis si long-temps desirée, elle auroit pu échapper sans être observée ; ce qui auroit privé l'astronomie d'une découverte aussi honorable qu'utile à son progrès, puisque l'on a, par ce moyen, la certitude entiere du retour & du cours réglé des comètes; vérité & découverte qui auroient épargné bien des terreurs & des frayeurs aussi inutiles que mal fondées, à nos bons & crédules ayeux, si les astronomes de leurs siecles y eussent apporté les attentions & les soins avec lesquels on observe

aujourd'hui tout ce qui se passe dans le ciel.

2. Les gens ne craindroient pas tant les comètes, s'ils avoient la conscience bonne. Elles paroissoient aussi bien aux nations qui triomphent dans une guerre, qu'à celles qui en sont désolées. On n'a qu'à lire le pere Zani, dans son économie merveilleuse du monde. Il compte trois cens quarante-cinq comètes depuis le déluge. Il n'y a pas d'apparence qu'une comète, étant une chose naturelle, puisse faire de grands effets sur la conscience des impies. Je me souviens de la grande comète de l'année 1680; elle fut vue en Turquie, aussi-bien qu'en Allemagne; & si, comme on le prétend, elle menaçoit les Allemands du siége de Vienne, elle devoit aussi présager aux Turcs la perte de *Bude* & de tant d'autres places qui leur furent enlevées: & si le commencement de cette guerre fut favorable aux Mahométans, la fin en fut encore plus glorieuse aux chrétiens. (*Pensées du comte d'Oxenstirn.*)

3. Une queue de comète est un torrent immense d'exhalaisons & de vapeurs que l'ardeur du soleil fait sortir de leurs corps. La preuve en est, qu'on ne voit ces queues aux comètes, que lorsqu'elles se sont assez approchées du soleil; qu'elles croissent à mesure qu'elles s'en approchent, & diminuent lorsqu'elles s'en éloignent. Cette queue peut passer si près de la terre, que nous nous trouverions noyés dans ce torrent qu'elle traîne avec elle.

La comète de 1680, qui approcha tant du ſoleil, en éprouva une chaleur vingt-huit mille fois plus grande que celle que nous éprouvons en été. M. Newton trouve qu'elle devoit être deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge; & qu'une maſſe de fer rouge, groſſe comme la terre, emploieroit cinquante mille ans à ſe refroidir. Cette comète traverſa l'orbite de la terre; & ſi elle eût paſſé plus près, elle l'auroit réduite en cendres & vitrifiée. Si ſa queue ſeulement nous eût atteints, le genre humain périſſoit, comme on voit périr un peuple de fourmis dans l'eau bouillante qu'on verſe ſur elles. Un Anglois a fait des remarques hardies ſur cette comète. Il trouve une comète en 1106, une en 531, une à la mort de Céſar; & cette comète, priſe pour la même, auroit ſes périodes d'environ 575 ans; & la troiſieme période, depuis 1680, tombe dans l'année du déluge, qu'il explique ainſi: La comète alloit vers le ſoleil, lorſque, paſſant auprès de la terre, elle l'inonda de ſa queue & de ſon atmoſphere, qui n'avoit point encore acquis le degré de chaleur dont on a parlé, & cauſa cette pluie de quarante jours. Ce M. Wiſton croit encore que la même comète, revenant un jour du ſoleil, & en rapportant des exhalaiſons brûlantes, cauſera aux habitants de la terre l'incendie univerſel qui eſt prédit à la fin du monde. Ces penſées ne ſont point contraires à la foi; Dieu peut avoir remis

les effets de ſa colere à des cauſes phyſiques. M. Gregori, grand aſtronome, a parlé des comètes, de maniere à les rétablir dans toute la réputation de terreur où elles étoient autrefois. (*MAUPERTUIS.*)

Voyez PLANETTES, SUPERSTITION.

COMPARAISONS.

1. Pour peu qu'on ait réflechi ſur l'origine de nos connoiſſances, il eſt aiſé de s'appercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par la voie de la comparaiſon; ce qui eſt abſolument incomparable, eſt entiérement incompréhenſible. Dieu eſt le ſeul exemple que nous puiſſions donner ici: il ne peut être compris, parce qu'il ne peut être comparé; mais tout ce qui eſt ſuſceptible de comparaiſon, tout ce que nous pouvons appercevoir par des faces différentes, tout ce que nous pouvons conſidérer relativement, peut toujours être du reſſort de nos connoiſſances: plus nous aurons de ſujets de comparaiſon, de côtés différents, de points particuliers ſous leſquels nous pourrons enviſager notre objet, plus auſſi nous aurons de moyens pour le connoître, & de faciliter à réunir les idées ſur leſquelles nous devons fonder notre jugement.

2. Comme j'ai oſé quelquefois m'écarter de leur route, dit M. de Marmontel en parlant des maîtres de l'art, il faut oſer convenir auſſi que j'ai uſé du droit acquis en fait de

de recherches & d'obſervations, de vérifier les témoignages, & de ne juger ſur la foi d'aucun. Si l'on me demande pourquoi je me flatte d'avoir quelquefois mieux vu que ces grands hommes, je répondrai : parce que je viens après eux, que je les ai étudiés, qu'aucun n'a vu lui ſeul tout ce qu'ils ont vu ſéparément, & que tous enſemble ils m'ont appris à les rectifier l'un par l'autre. J'ai de plus qu'eux encore l'expérience de tous les temps qui ſe ſont écoulés d'eux à moi, & dans cet intervalle je compte pour beaucoup un demi-ſiecle de philoſophie.

3. Comparer une mortelle à Vénus & à Junon, ce n'eſt pas tant l'élever que ravaler ces déeſſes ; puiſque, pour arriver à la grandeur d'une perſonne qui eſt beaucoup au-deſſus de nous, ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes pieds; il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe.

4 Joſeph n'a guere de jugement, lorſqu'il compare le paſſage de la mer rouge avec celui de la mer de Pamphylie. Il a eſperé que le miracle d'Alexandre perſuaderoit aux Grecs celui de Moïſe; mais il devoit craindre qu'on n'attribuât à des raiſons naturelles le paſſage de la mer rouge, comme celui de la mer de Pamphylie eſt attribué aux vents du nord.

5. Il ne faut pas toujours qu'une comparaiſon ſoit en proportion géométrique avec le ſujet qui l'a fait naître. Elle eſt dans la

poësie plus destinée à embellir, qu'à éclaircir. Le feu qui anime un génie vraiment poétique, n'est point esclave d'une frivole méthode : il n'a garde de sacrifier les graces au mérite d'une froide symmétrie ; & en réunissant dans sa comparaison tous les traits qui conviennent au premier sujet, il ne craint point d'y en ajoûter encore de nouveaux, propres à donner plus de lustre à son tableau : comme un peintre habile fait entrer dans le portrait d'un prince, un trône, des trophées, des armes, une couronne, &c. dans celui d'une femme, une toilette, un Cupidon, des traits, un carquois, & d'autres objets peu nécessaires pour le faire connoître, mais utiles à répandre sur sa peinture des agréments qu'une insipide justesse ne connut jamais.

6. Les paraboles, les comparaisons, les métaphores ne different qu'en une chose, c'est en la seule énonciation : par exemple, quand Platon dit que la tête est une citadelle, c'est une métaphore, dont on fera aisément une comparaison, en disant que la tête est comme une citadelle.

Voyez MÉTAPHORES, OUVRAGES.

COMPASSION.

1. Quel cœur que le sien ! Jamais de dégoût, jamais d'impatience : elle écoutoit avec la même attention, avec le même intérêt, ce que je lui avois déjà dit mille fois: de grands servi-

ces coûtent moins à rendre,& prouvent moins qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement ; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la fait naître.

(*Me de Tencin*.)

2. Une grande ame est au-dessus de la douleur & de l'injustice ; elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion.

3. La joie n'est pas si délicate que la compassion, & les objets qui nous font rire sont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui nous font pleurer.

4. La justice & la bonté sont la même vertu dans l'être suprême. Sa sévérité pour moi est un acte de compassion pour le genre-humain.

5. La compassion est la peine que nous causent les souffrances d'autrui ; il semble qu'elle doive son origine à une conception forte de ces souffrances ; notre imagination s'éleve, par degrés, de l'idée vive au sentiment réel de la misere des autres hommes... La pitié existe rarement,ou peut-être n'existe-t-elle jamais sans un mélange de tendresse ou de sympathie ... La pauvreté, la bassesse, les mauvais succès excitent de l'aversion ou du mépris : cependant lorsque ces malheurs sont fort grands, ou nous sont représentés sous de vives couleurs, ils produisent la compassion, l'attendrissement, l'amitié. Cette contradiction n'est qu'apparente ; la pauvreté & la mi-

ſere conſidérées en gros, nous font de la peine; & cela vient d'une eſpece de ſympathie imparfaite qu'elles nous font éprouver; cette peine ſe change en averſion ou en dégoût, parce que ces ſentiments ſe reſſemblent; mais lorſque nous entrons davantage dans la ſituation des malheureux, lorſque nous ſentons le contre-coup de leur triſte ſort, ces diſpoſitions ſe changent en amitié & en bienveillance. (*Penſées de M. Hume.*)

6. Les voitures rapides & les équipages brillants ne s'arrêtoient point pour voir ſa miſere, ou pour la ſoulager; elle trouva plus de compaſſion dans un ordre inférieur & juſques dans le peuple. Quoi donc! l'état d'autrui n'auroit-il droit de nous toucher qu'à proportion qu'il pourroit être plus voiſin du nôtre!

COMPILATEURS.

Nous ne confondons pas ici avec ces maîtres les ſimples écrivains ou copiſtes, ni les viſionnaires, ou les inventeurs de ſyſtêmes; & nous n'enviſagerons dans les ouvrages des auteurs que ce que ces grands hommes ont ſucceſſivement ajoûté à la doctrine de leurs prédéceſſeurs.

On ne doit pas cependant exclure tout-à-fait du nombre des auteurs les compilateurs qui ſe ſont bornés à recueillir, & à raſſembler les faits & les dogmes particuliers, diſperſés dans les livres, ou qui nous ont tranſ-

mis leurs propres observations ; car on ne peut se dispenser d'observer soi-même, quand on veut compiler avec choix & méthode ; & l'art d'abréger avec discernement suppose jusqu'à certain point le talent de composer. Un compilateur judicieux est même un homme de goût, & quoiqu'il ne se soit pas appliqué à tirer de ses recherches de nouvelles lumieres par des travaux plus étendus, il est digne au moins d'une estime réelle par ses collections, qui contribuent aux progrès des sciences & des arts.

COMPLAISANCE.

1. Ecoutez, mon fils, disoit-elle souvent à l'abbé de Choisy : ne soyez point glorieux, & songez que vous n'êtes qu'un bourgeois. Je sais bien que vos peres, que vos grands peres ont été maîtres des requêtes, conseillers d'état. Mais apprenez de moi qu'en France, on ne reconnoît de noblesse que celle de l'épée. La nation guerriere a mis la gloire dans les armes. Or, mon fils, pour n'être point glorieux, ne voyez jamais que des gens de qualité. Allez passer l'après-dînée avec les petits de Lesdiguieres, le marquis de Villeroy, le comte de Guiche, Louvigni, vous vous accoutumerez de bonne heure à la complaisance, & il vous en restera toute votre vie un air de civilité qui vous fera aimer de tout le monde. (*Me DE CHOISY.*)

2. A-t-il pénétré ce qui vous flatte : il

court au-devant de vos desirs, & le fait avec tant de graces & d'aisance, qu'au moment qu'il n'a d'autre objet que de vous complaire, vous croiriez que c'est son choix & son inclination.

3. Le plus sage des hommes est celui qui a le plus de complaisance pour les autres.

4. Les complaisans des princes sont leurs délateurs.

5. Xercès, selon la coutume établie, devoit accorder à sa femme tout ce qu'elle demanderoit le jour de la naissance de Xercès. Amestris lui demanda qu'une prétendue rivale lui fut livrée, quoiqu'il la sût innocente. Mais n'ayant pu ni gagner Amestris, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda par une complaisance également foible & cruelle, préferant aux devoirs inviolables de la justice & de l'humanité les droits arbitraires d'une coutume établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté.

6. On ne contente jamais personne, quand on prétend contenter tout le monde.

7. La femme du docteur *Hamberger* étant enceinte, & revenant un jour du marché avec des œufs, entra dans le cabinet de son mari en soupirant; le médecin attendri lui demande quelle est sa peine; elle avoue, en lui montrant les œufs qu'elle vient d'acheter, qu'elle est tourmentée du desir irrésistible de les lui casser l'un après l'autre sur la face: il aimoit sa femme, & craignant les

suites d'un refus, il s'enveloppe le visage & la laisse faire.

8. Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris. On en trouve la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, & les maris ne dépendent point de leurs femmes. » Apprenez-moi, disoit une femme » à son amie, par quels moyens vous cap» tivez tous les égards de votre époux ». *C'est*, dit-elle, *en faisant tout ce qui lui plaît, & en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

Voyez FLATTERIE.

COMPOSITION.

1. Ce n'est pas la gloire & l'utilité qui reviennent de ces ouvrages qui en font le plaisir, c'est la composition elle-même, c'est le travail, c'est l'exercice du talent qui produisent cet agrément dont je parle. Je ne saurois vous dire quel charme ç'a été pour moi de traduire Tacite, Minucius Félix, & surtout Lucien, qui est mon ouvrage favori. Sans autre vue, je trouvois la récompense, & le plus doux fruit de mon travail, dans mon travail même. (*D'ABLANCOURT*).

2. Lecteur, je ne veux point vous tromper, & je vous avertis d'avance que ce n'est point un auteur que vous allez lire ici.

Un auteur est un homme à qui, dans son

loisir, il prend une envie vague de penser sur une ou plusieurs matieres ; & l'on pourroit appeller cela, réflechir à propos de rien. Ce genre de travail nous a souvent produit d'excellentes choses, j'en conviens ; mais pour l'ordinaire, on y sent plus de souplesse d'esprit, que de naïveté & de vérité : du moins est-il vrai de dire qu'il y a toujours je ne sais quel goût artificiel dans la liaison des pensées, auxquelles on s'excite ? Car enfin, le choix de ces pensées est alors purement arbitraire, & c'est-là réflechir en auteur : ne seroit-il pas plus curieux de nous voir penser en homme ? En un mot, l'esprit humain, quand le hasard des objets, ou l'occasion l'inspire, ne produiroit-il pas des idées plus sensibles & moins étrangeres à nous, qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il se donne en composant ? Pour moi, ce fut toujours mon sentiment : ainsi, je ne suis point auteur, & j'aurois été, je pense, fort embarrassé de le devenir. Quoi ! donner la torture à son esprit pour en tirer des réflexions qu'on n'auroit point, si l'on ne s'avisoit d'y tâcher : cela me passe, je ne sais point créer, je sais seulement surprendre en moi les pensées que le hasard me fait naître, & je serois fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas si celle-ci est fine, si celle-ci l'est moins ; car mon dessein n'est de penser ni bien ni mal ; mais simplement de recueillir fidèlement ce qui me vient d'après le tour

d'imagination que me donnent les choses que je vois ou que j'entends ; & c'est de ce tour d'imagination, ou, pour mieux dire, de ce qu'il produit, que je voudrois que les hommes nous rendissent compte, quand les objets les frappent.

Peut-être, dira-t-on, ce qu'ils imagineroient alors, nous ennuieroit-il? & moi, je n'en crois rien : seroit-ce qu'il y auroit moins d'esprit, moins de délicatesse, ou moins de force dans les idées de ce genre ? Point du tout : il y regneroit seulement une autre sorte d'esprit, de délicatesse & de force, & cette autre sorte-là vaudroit bien celle qui naît du travail & de l'attention. Tout ce que je dis là n'est aussi qu'une réflexion que le hasard m'a fournie.

3. M. de la Chambre disoit que la plume inspire, que souvent il ne savoit ce qu'il alloit écrire quand il la prenoit, & qu'une période produisoit une autre période.

4. Ecrire sensément, c'est aller à son but en quelque matiere que ce soit qu'on écrive, sans s'écarter ou s'amuser en chemin : c'est exposer les choses avec une espece de sagesse & de retenue, sans s'abandonner à la chaleur de son imagination, ni à la vivacité de son esprit : c'est savoir supprimer ce qu'il y a de superflu dans l'expression, comme sont ces épithetes qui diminuent les choses en les exagerant ; ni laisser rien d'oisif, de languissant, d'inutile ; retrancher généreu-

ſement ce qu'il ne faut pas dire, quelque beau qu'il ſoit; donner toujours moins à l'éclat qu'au ſolide, ne point montrer de feu ni de chaleur, où il ne faut que du ſang froid & du ſérieux; examiner toutes ſes penſées, & meſurer toutes ſes paroles avec cette juſteſſe de ſens, & ce jugement exquis, à qui rien n'échape que d'exact & de judicieux: c'eſt avoir la force de réſiſter à la tentation qu'on a naturellement de faire paroître ſon eſprit; c'eſt laiſſer la liberté à ceux qui liſent d'imaginer ce qu'on ne doit pas toujours dire. C'eſt enfin bien ſavoir ſauver les contradictions, & établir les vraiſemblances en tout ce qu'on dit. Et cet eſprit ſenſé, ce caractere ſage que demande l'hiſtoire, par exemple, eſt une maniere d'attention ſur ſoi-même, qui ne ſe permet aucune exagération, & qui prend de continuelles précautions contre les imaginations hardies, où l'on eſt ſujet, quand on a l'eſprit trop brillant, ou trop fertile. (*Le Pere* RAPIN.)

5. Pour donner un ouvrage qui puiſſe avoir l'approbation du public, il faut le lire trois fois. La premiere pour l'entendre, la ſeconde pour le critiquer, & la troiſieme pour le corriger.

Voyez CRITIQUE, DÉCENCE.

CONCEPTION.

L'ordre ſymmétrique de toutes les parties doubles ſe trouve dans tous les animaux;

la régularité de la position de ces parties doubles, l'égalité de leur extension & de leur accroissement, tant en masse qu'en volume, leur parfaite ressemblance entr'elles, tant pour le total que pour le détail des parties qui les composent, semblent indiquer qu'elles tirent réellement leur origine des parties simples; qu'il doit résider dans ces parties simples une force qui agit également de chaque côté, ou, ce qui revient au même, que les parties simples sont les points d'appui contre lesquels s'exerce l'action des forces qui produisent le développement des parties doubles; que l'action de la force par laquelle s'opere le développement de la partie droite, est égale à l'action de la force par laquelle se fait le développement de la partie gauche, & que par conséquent elle est contre-balancée par cette réaction.

De-là on doit inférer que, s'il y a quelque défaut, quelqu'excès, ou quelque vice dans la matiere qui doit servir à former les parties doubles, comme la force qui les pousse de chaque côté de leur base commune est toujours égale, le défaut, l'excès ou le vice se doit trouver à gauche comme à droite; & que, par exemple, si par un défaut de matiere un homme se trouve n'avoir que deux doigts, aulieu de cinq, à la main droite, il n'aura non plus que deux doigts à la main gauche; ou bien que, si par un excès de matiere organique il se trouve avoir six doigts

à l'une des mains, il aura de même six doigts à l'autre ; ou si par quelque vice la matiere qui doit servir à la formation de ces parties doubles, se trouve altérée, il y aura la même altération à la partie droite qu'à la partie gauche. C'est aussi ce qui arrive assez souvent : la plûpart des monstres le sont avec symmétrie, le dérangement des parties paroît s'être fait avec ordre, & l'on voit, par les erreurs même de la nature, qu'elle se méprend toujours le moins qu'il est possible.

Cette harmonie de position qui se trouve dans les parties doubles des animaux, se trouve aussi dans les végétaux ; les branches poussent des boutons de chaque côté, les nervures des feuilles sont également disposées de chaque côté de la nervure principale; & quoique l'ordre symmétrique paroisse moins exact dans les végétaux que dans les animaux, c'est seulement parce qu'il y est plus varié, les limites de la symmétrie y sont plus étendues & moins précises ; mais on peut cependant y reconnoître aisément cet ordre, & distinguer les parties simples & essentielles de celles qui sont doubles, & qu'on doit regarder comme tirant leur origine des premieres.

Il n'est guere possible de déterminer sous quelle forme existent les parties doubles avant leur développement, de quelle façon elles sont pliées les unes sur les autres, & quelle est alors la figure qui résulte de leur

position par rapport aux parties simples; le corps de l'animal dans l'instant de sa formation contient certainement toutes les parties qui doivent le composer, mais la position relative de ces parties doit être bien différente alors de ce qu'elle le devient dans la suite : il en est de même de toutes les parties de l'animal ou du végétal, prises séparément ; qu'on observe seulement le développement d'une petite feuille naissante, on verra qu'elle est pliée des deux côtés de la nervure principale, que ces parties latérales sont comme superposées, & que sa figure ne ressemble point du tout dans ce temps à celle qu'elle doit acquérir dans la suite. Lorsque l'on s'amuse à plier du papier pour former ensuite, au moyen d'un certain développement, des formes régulieres & symmétriques, comme des especes de couronnes, de coffres, de bateaux, &c. on peut observer que les différentes plicatures que l'on fait au papier, semblent n'avoir rien de commun avec la forme qui doit en résulter par le développement; on voit seulement que des plicatures se font dans un ordre toujours symmétrique, & que l'on fait d'un côté ce que l'on vient de faire de l'autre; mais ce seroit un problême au-dessus de la géométrie connue, que de déterminer les figures qui peuvent résulter de tous les développements d'un certain nombre de plicatures données. Tout ce qui a immédiatement rapport à la position,

manque absolument à nos sciences mathématiques ; cet art, que Léibnitz appelloit *analysis situs*, n'est pas encore né, & cependant cet art, qui nous feroit connoître les rapports de position entre les choses, seroit aussi utile, & peut-être plus nécessaire aux sciences naturelles, que l'art qui n'a que la grandeur des choses pour objet ; car on a plus souvent besoin de connoître la forme que la matiere...

J'ajouterai un fait qui doit fournir matiere d'observation aux naturalistes. Une femme de *Charles Town*, dans la Caroline méridionale, accoucha en 1714 de deux jumeaux, qui vinrent au monde tout de suite l'un après l'autre ; il se trouva que l'un étoit un enfant negre, & l'autre un enfant blanc ; ce qui surprit beaucoup les assistants. Ce témoignage évident de l'infidélité de cette femme à l'égard de son mari, la força d'avouer qu'un negre qui la servoit, étoit entré dans sa chambre un jour que son mari venoit de la quitter & de la laisser dans son lit ; & elle ajoûta, pour s'excuser, que ce negre l'avoit menacée de la tuer, & qu'elle avoit été contrainte de le satisfaire. (Tiré d'un livre anglois sur le mouvement des muscles, à Londres, par M. Parsons, 1745, p. 79.) Ce fait ne prouve-t-il pas aussi que la conception de deux ou plusieurs jumeaux ne se fait pas toujours dans le même temps, & ne paroît-il pas favoriser beaucoup mon opinion sur la pénétration des corps ?

CONCILES.

1. Lorsque Philippe-Auguste s'adressa à Innocent III, pour obtenir de lui la permission de faire divorce avec la reine son épouse, ce pape ne lui répondit-il point qu'il ne pouvoit lui accorder ce qu'il demandoit, sans la délibération d'un concile général, parce que, s'il le faisoit de son autorité privée, outre le péché dont il se rendroit coupable, & le déshonneur qui lui en reviendroit, il s'exposeroit à perdre son siége ? Les papes étoient donc alors persuadés que l'autorité du concile étoit plus grande que la leur; que le concile pouvoit ce qu'ils ne pouvoient point eux-mêmes, & que le concile avoit droit de leur demander compte de l'exercice & de l'usage de leur autorité, & de punir, par la déposition, l'abus qu'ils en auroient pu faire. Les conciles ont en effet exercé ce droit en quelques occasions. Symmaque, accusé de quelque crime, fut jugé dans un concile d'Italie convoqué par le roi Théodoric, & renvoyé absous, parce que les accusations ne furent point prouvées. Honorius fut condamné comme hérétique par le sixieme concile général: Jean XII fut déposé dans un concile de Rome, à cause des crimes dont il étoit coupable. Le décret de Paschal II sur les investitures fut cassé par un concile de Latran de l'an 1102, & ce pape fut obligé de donner sa

profession de foi. Plusieurs papes ont été déposés par les conciles de Pise, de Constance & de Basle. Après des preuves aussi claires de la supériorité des conciles au-dessus des papes, auxquelles on en pourroit joindre une multitude d'autres, il est inconcevable que Rome s'opiniâtre à soutenir que le pape, en vertu de la primauté qu'il s'attribue, est de droit divin supérieur aux conciles même généraux. Si cela étoit, il faudroit convenir que presque tous les papes ont ignoré cette prérogative de leur siége, puisque non-seulement ils ont négligé de la faire valoir, mais que, par leurs discours & par leur conduite, ils lui ont donné les atteintes les plus mortelles. Comme on ne peut les accuser d'avoir jamais négligé leurs droits, il faut avouer que cette prétention est nouvelle. En effet elle n'a commencé à paroître que vers le temps du concile de Pise, & dès qu'elle a paru, elle a été solemnellement rejettée & condamnée par le concile de Constance tenu en 1414.

Au concile de Trente, que nous ne reconnoissons point, quant à la discipline, il n'y eut que huit évêques qui s'opposerent aux douze articles de réformation qui avoient été dressés, & qui portoient les plus mortelles atteintes aux droits des souverains.

Toute résistance au Pape qui enseigne une

une erreur, eſt, au jugement de Gerſon, un appel réel au concile. La réſiſtance de ſaint Pierre, ſuivant le même théologien, étoit équivalente à un appel; & ſi ſaint Pierre n'eût pas voulu céder & ſe rendre à la remontrance de ſaint Paul, l'égliſe l'auroit condamné.

(*Libertés de l'égliſe gallicane.*)

2. Le concile de conſtance n'a point de tableau dans la bibliothéque du Vatican, parce que les papes n'ont jamais voulu reconnoître le décret de ce concile, qui enſeigne que le concile univerſel tient ſon autorité de Jéſus-Chriſt, & que les ſouverains pontifes ſont obligés eux-mêmes de s'y ſoumettre; il n'en eſt pas moins écuménique, à la différence de celui de Bâle, qui n'eſt regardé comme tel, que juſqu'à la vingtſixieme ſeſſion.

3. Dans le concile que le pape Léon VIII fit aſſembler, pour dépoſer l'anti-pape Benoît, on rendit le fameux décret, par lequel le pape Léon, de concert avec tout le clergé & le peuple de Rome, accorde à l'empereur Othon I & à ſes ſucceſſeurs, le droit de ſe choiſir un ſucceſſeur au royaume d'Italie; de nommer le pape, & de donner l'inveſtiture aux évêques; de ſorte qu'on ne pourra élire, ni patrice, ni pape, ni évêque, ſans le conſentement de l'empereur. Telle eſt l'origine de la célebre querelle des inveſtitures, qui diviſa le ſacerdoce & l'em-

pire, & remplit de troubles toute l'Italie. La foiblesse des derniers empereurs avoit donné occasion aux papes d'abolir presqu'entiérement un droit qui leur étoit odieux; & Léon VII, en rendant ce droit aux empereurs, renversa un ouvrage qui avoit coûté à ses prédécesseurs plus d'un siecle & demi de travaux & d'intrigues. Léon VIII étoit laïque avant d'être élevé au pontificat; il n'étoit point encore imbu des maximes qui avoient servi de regle à la conduite des autres papes, il suivoit tout simplement les lumieres de la raison & de l'équité.

Voyez FEMMES.

CONCUBINES.

1. Celui qui, avec une femme fidelle, a une concubine, est excommunié : mais si la concubine lui tient lieu d'épouse, en sorte qu'il se contente de la compagnie d'une seule femme, à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, il ne sera point rejetté de la communion. Ce canon est très-remarquable pour montrer qu'il y avoit des concubines légitimes approuvées par l'église. C'est que, selon les loix romaines, toute femme ne pouvoit être épouse légitime de tout homme; il falloit que l'un & l'autre fussent citoyens romains, & qu'il y eût une proportion entre les conditions. Un Sénateur ne pouvoit épouser une affranchie; un homme libre ne pouvoit épouser une esclave; & les con-

jonctions des esclaves n'étoient point nommées mariages. Or la femme, qui ne pouvoit être tenue à titre d'épouse, pouvoit être concubine ; & les loix le souffroient pourvu qu'un homme n'en eût qu'une, & ne fût point marié. Les enfants qui en venoient, n'étoient ni légitimes, ni bâtards, mais enfants naturels, reconnus par les peres, & capables de donations. L'église n'entroit point dans ces distinctions, & se tenant au droit naturel, approuvoit toute conjonction d'un homme & d'une femme, pourvu qu'elle fût unique & perpétuelle.

2. Quelqu'amoureux que soit un Turc de tant de sultanes qui lui appartiennent, il y en a beaucoup qui ne servent que d'ornement au sérail.

3. Je suis trompé si cet homme ne trouve le remede qu'il veut appliquer à son infortune, pire que le mal qu'il a cru intolérable, & s'il n'expérimente à la longue, qu'en beaucoup de façons, le concubinage a quelque chose encore de plus dur que les désagréments du mariage; car il me semble que ce n'est pas assez dire, de prononcer simplement avec cet Ancien :

Tam malum est foris amica, quàm malum est uxor domi.

LABERIUS.

... Il est plaisant, s'il croit trouver plus de correspondance dans le libertinage, & s'il pense être aimé avec plus d'ardeur & de

ſincérité tout enſemble, où l'on n'emploie que des feux d'artifice. Vous avez connu, auſſi bien que moi, des perſonnes plus empêchées à ſe tirer des embarras qui viennent d'une vie licentieuſe, qu'on ne le peut être parmi toutes les diſgraces qui ſuivent des noces infortunées.

(*LA MOTTE LE VAYER.*)

4. On fit peut-être à Rome des diſpoſitions trop dures contr'eux; (*les bâtards.*) mais les inſtitutions anciennes mettant tous les citoyens dans la néceſſité de ſe marier, les mariages étant d'ailleurs adoucis par la permiſſion de répudier ou de faire divorce, il n'y avoit qu'une très-grande corruption de mœurs qui pût porter au concubinage.

(*Eſprit des Loix.*)

5. On ne connoît donc gueres les bâtards dans les pays où la polygamie eſt permiſe; on les connoît dans ceux où la loi d'une ſeule femme eſt établie. Il a fallu, dans ces pays, flétrir le concubinage; il a donc fallu flétrir les enfants qui en étoient nés.

6. Le nom de concubine, devenu infame dans la ſuite des temps, étoit autrefois celui des femmes du deuxieme rang. Une concubine ne jouiſſoit pas, dans la famille de ſon mari, de la même conſidération qu'une épouſe de condition égale; c'étoit cependant un nom d'honneur, nom différent de celui de maitreſſe; & ſes enfants, ſuivant l'ancien uſage des François, n'en étoient pas

moins habiles à succéder, lorsque le pere le vouloit. L'église d'Occident, pendant plusieurs siecles, a reconnu cette sorte d'alliance, comme légitime; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui en Allemagne, mariage de la main gauche.

Mais la corruption de nos ancêtres, qui égaloit, ou même surpassoit celle de nos jours, excita la colere des censeurs publics. La licence parmi nos troupes fut si grande, que, sur la fin du deuxieme siecle, on comptoit dans une de nos armées jusqu'à quinze cents concubines ou filles débauchées, dont les parures se montoient à des sommes immenses. Souvent on les confondoit, comme on fait encore aujourd'hui, avec ce qu'il y avoit de plus respectable. La reine Blanche y fut elle-même trompée.

7. La reine Berthe, femme de Pépin, mere de Carloman & de Charles, avoit formé le projet de marier les deux rois de France ses fils avec Ermengarde & Désirate, filles de Didier, roi des Lombards; & leur sœur Giselle avec le fils de ce même roi. Le pape Etienne, qui avoit dessein de détruire en Italie la puissance des Lombards, s'opposa fortement à cette alliance. Il écrivit aux deux princes, pour les en détourner, sous prétexte qu'ils étoient engagés déja l'un & l'autre. On s'imagine sans doute que Carloman & Charles étoient mariés: la vérité cependant est que ces deux princes

n'avoient aucune femme légitime : ils vivoient chacun avec une concubine, selon l'usage reçu chez toutes les nations du nord. Etienne donc, aveuglé par son ambition, ne vouloit pas qu'ils abandonnassent leurs concubines, pour épouser les filles d'un roi catholique : sa lettre finissoit par ces mots : « J'ai posé cette exhortation sur le tombeau » de saint Pierre ; c'est de ce lieu sacré que » je vous l'envoie ; si vous refusez de vous » y conformer, je vous déclare excommu- » niés. »

Voyez BAISERS, BATARDS, ENFANTS.

CONDUITE.

1. Les gens d'esprit mettent tout ce qu'ils en ont dans la conversation ; les sots mettent le leur dans la conduite, aussi les gens d'esprit sont-ils toujours la dupe des sots.

(*NÉRAIR ET MELHOÉ.*)

2. Rien de si aisé que d'avoir des principes ; rien de si difficile que d'y conformer sa conduite, ou d'y plier son talent.

3. Ali recommandoit à ses fils Hassan & Hussein de pratiquer ce qui suit, il leur disoit : mes enfans, ne méprisez jamais personne : regardez celui qui est au-dessus de vous, comme votre pere ; votre semblable, comme votre frere ; & votre inférieur, comme votre fils.

4. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, que de les obliger à faire

leur devoir; il faut le leur faire aimer : l'autorité est le tyran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons & les motifs, & donner du goût pour ce que l'on conseille.

5. Le peu d'attention à la conduite & aux actions des autres, est une assez bonne marque qu'on n'en manque pas pour les siennes propres.

6. Par la mauvaise conduite des hommes il est aisé de juger de ce qu'ils cachent le plus.

CONFIANCE.

1. Un jour, entr'autres, on se mit à parler de la confiance : je dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une entiere ; que je trouvois qu'on se repentoit toujours d'en avoir, & que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé.

(*Me DE LA FAYETTE.*)

2. Gardez-vous de vous fermer à ceux qui vous conduisent à Dieu : la confiance est nulle, si elle n'est sans bornes.

(*Evêque de Chartres.*)

3. Qu'il est doux, qu'il est satisfaisant de penser bien de ce qu'on aime, de ne point douter de sa foi, de son cœur, de s'applaudir dans un instant... que trop souvent la crainte des suites empoisonne ; crainte qui place le regret tout près du plaisir! (*Me RICCOBONI.*)

4. La confiance d'avoir plu, donne de plus en plus les moyens de plaire.

5. De mon côté, je me rendis chez un de mes amis qui m'avoit invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un marchand qu'il me nomma, & chez qui seul se trouvoit un drap de certaine couleur dont il vouloit un habit. Venez m'aider à n'être point trompé, me dit-il, car ce marchand-là passe pour un homme un peu trop ardent à l'intérêt, & je ne me connois à rien. Ma foi, lui dis-je, si vous n'avez que moi pour guide dans cette aventure, vous serez mal mené; je vous avertis que je suis aveugle né sur ces matieres-là; mais il me vient une idée; suppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez, je médite un coup qui va rendre votre marchand le plus accommodant & le plus consciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourse: & suivez-moi, j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des secrets.

Nous partîmes, & nous voilà arrivés chez le marchand; nous demandons ce qu'il nous faut; deux ou trois garçons nous étalent plusieurs pieces du drap en question: à les en croire il n'y avoit point de préference à donner à aucune; je m'étois attendu à ce verbiage: Messieurs, leur dis-je, où est le maître? Je ne sais point choisir, il choisira pour moi. Là-dessus on va l'avertir; il vient. Tenez, Monsieur, lui dis-je, en l'abordant

d'un air franc & tranquille; voilà ma bourſe que je vous mets dans les mains. J'ai beſoin pour un habit du plus beau drap d'une telle couleur ; vous êtes meilleur connoiſſeur que moi, donnez-moi ce qu'il me faut ; faites couper le drap ; payez-vous vous-même : je reprends enſuite ma bourſe, & ſans autre cérémonie, je fais emporter la marchandiſe, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Aſſeyez-vous, Monſieur, me dit le marchand d'un ton froid : allons vîte, ajouta-t-il, apportez-moi le paquet que vous voyez là-haut ; il fut obéi. Moi, pendant ce temps-là, je regardois de côté & d'autre, & m'amuſois à parler avec mon ami. On déploya le drap ; coupez ce qu'il en faut, dit-il à ſes garçons ; cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourſe, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit ployer & empaqueter mon drap, & me rendit ma bourſe auſſi froidement qu'il l'avoit reçue.

Je ne lui demandai point ce qu'il avoit pris : on a tout vu quand on a de la confiance, & je jouois mon rôle d'après nature : lui, de ſon côté, ne me rendit point compte ; l'honneur eſt cavalier dans ſes façons, & ne s'aviſe pas de formalités. Nous nous en allâmes ; il nous reconduiſit juſqu'à ſa porte ; me remercia laconiquement, preſque d'un air diſtrait ; je lui répondis dans le même goût, & nous courûmes au logis pour véri-

fier avec le tailleur la probité du marchand, qui se trouva non-seulement sans reproche, mais même généreuse ; le tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami se mit à rire. Savez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce marchand, me dit-il ? Lui mettre une bourse entre les mains, lui dire de se payer lui-même, prendre ce qu'il vous donne ; ne s'informer de rien, ne regarder à rien : ma foi, la maniere d'acheter est originale, mais je ne voudrois pas en tirer copie. Que pensiez-vous donc dans ce temps-là ?

Ne m'avez-vous pas dit, répartis-je, que ce marchand vendoit extrêmement cher, & qu'il n'étoit pas scrupuleux ? Eh bien, que vouliez-vous que nous fissions avec un homme de ce caractere-là ? Ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eu affaire, me dit mon ami. Non pas, s'il vous plaît, répondis-je, ce n'est plus du tout le même homme ; j'ai changé tout cela ; le marchand qui nous a vendu, n'est pas celui qui vend ordinairement ; ce dernier est un homme avare & peu scrupuleux ; & moi, d'un coup de baguette, j'ai endormi cet homme-là, ou plutôt ses vices, & lui ai glissé dans l'ame les vertus contraires ; ainsi l'homme qui reste est tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de baguette ? reprit mon ami, en éclatant de rire. Oui, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un

coup tellement pénétré des honneurs que lui prodiguoit ma confiance ; je l'ai rendu si vain du portrait flatteur qu'elle lui faisoit de lui-même, que la tête lui en a tourné d'orgueil & de reconnoissance, & dans la chaleur de ces mouvements-là, passionné comme il étoit du plaisir d'être pris pour un si galant homme ; hélas ! il s'est laissé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'est : mais comme le charme que j'avois jetté sur lui ne devoit pas durer beaucoup, vous avez vu que j'ai été vîte en besogne, de crainte que l'homme avare que j'avois assoupi ne se réveillât, & ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce que l'on veut par le moyen de son orgueil : il n'y a que maniere de s'en servir.

6. Les Sarrasins en 1188 avoient emporté Jérusalem, dont ils avoient chassé les chrétiens. Philippe II, roi de France, & Richard I, roi d'Angleterre, venoient de se croiser pour reprendre cette place sur Saladin, un des plus sages monarques de son temps. L'empereur Frédéric I, dit Barberousse, se croise aussi ; mais il craignoit Henri-le-Lion, duc de Saxe & de Baviere. Il avoit dépouillé ce prince de ses vastes états ; il l'avoit mis au ban de l'empire, & réduit à l'état le plus malheureux. Persuadé que cet ennemi, dont il avoit tant de fois éprouvé le courage, ne demeurera point tranquille pendant son absence, il exige qu'il lui promette avec serment de ne rien entreprendre pour recou-

vrer son héritage, tant que durera la guerre sainte : Henri fait le serment. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il le tint : mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que Frédéric osa s'y fier.

CONGÉLATION.

L'eau, comme on le sait, se durcit ou se congèle, lorsqu'elle est exposée à l'action d'un froid un peu considérable ; mais une foible chaleur rétablit immédiatement sa fluidité ; la glace qui se forme ou qui se fond, ne passe presque point comme les autres corps qui se durcissent ou qui se fondent par divers degrés remarquables d'endurcissement & d'amollissement. L'eau qui se durcit par la congélation présente encore une autre singularité ; ses parties, réunies & fixées, s'évaporent cependant fort facilement, lors même que le froid est très-violent. M. Perrault a observé que quatre livres de glace exposées à l'air diminuerent en dix-huit jours d'une livre. Un autre phénomene qui est encore particulier à l'eau qui se durcit par congélation, c'est l'augmentation considérable de volume qu'elle acquiert dans le moment même qu'elle se convertit en glace : la force de cette extension est très-considérable ; on a reconnu, par des expériences exactes, qu'un volume d'eau qui remplit un globe dont la cavité auroit un pouce de diamètre, se dilate lors

de la congélation, avec une force égale à celle d'un poids de 27780 livres.

Voyez SOUPHRE.

CONQUÉRANTS.

1. En 1675, Me de Maintenon écrivoit à l'abbé Gobelin: je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Mascaron: il divertit l'esprit, & ne touche pas le cœur, son éloquence est hors de sa place: cependant il est à la mode. Il a fort parlé contre les conquérants: il nous a dit qu'un héros étoit un voleur qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout seul: notre maître n'a pas été content de la comparaison: jusqu'ici c'est un secret: en tout, il déplaît au roi & aux gens d'esprit.

2. Tamerlan paroît en Asie. C'étoit un de ces brigands que le succès met au rang des grands hommes, qui vont à la gloire par un chemin que les vices & les cruautés leur ont frayé, & qui se jouent de toutes les loix. Il avoit ravagé l'Asie; il venoit ravager l'Europe. Bajazet osa marcher contre ce destructeur des humains, & lui livra une bataille téméraire, où sa valeur succomba, & le mit dans les fers du tyran. L'empire turc sembloit anéanti, & les Vénitiens ne redoutoient plus que Tamerlan: mais le génie joint à la valeur releva bientôt le trône des Ottomans.

3. Balançons les nations entr'elles, voyons enfin comment la raison les apprécie. Que

des Indes, vint se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs.

Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réflechir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'or, excepté des mœurs & des citoyens.

5. Christophe Colomb, aidé par Ferdinand & Isabelle, découvre la fameuse isle de Cuba, & puis l'isle d'Hispaniola. Quelques années après (1498) Améric Vespuce découvrit le continent de l'Amérique, & lui donna son nom. Les temps sont bien différents ! Dans le huitieme & le neuvieme siecle, c'étoient des barbares qui venoient faire des incursions chez les peuples policés ; dans celui-ci ce sont des peuples policés qui vont subjuguer des barbares.

(*M. le présid.* HÉNAULT.)

6. L'empereur de la Chine se nomme Cham-hi. Il paie tribut aux Tartares occidentaux. Pour comprendre qu'un si grand prince soit tributaire, il faut savoir que le roi tartare qui entra dans la Chine il y a 45 ans, étoit des Tartares orientaux à l'égard de Pékin ; qu'il n'étoit pas fort puissant ; & qu'après avoir fait la conquête de toute la Chine, il fut menacé de guerre par les Tartares occidentaux, auxquels il promit de payer, chaque jour de l'année, dix mille ticals de Chine, qui font quinze mille six cents écus. Ses successeurs l'ont toujours

payé depuis. Il eſt vrai qu'à meſure qu'ils ſe ſont bien établis dans la Chine, ils ont fait des chicanes pour le paiement. Par exemple, ils donnoient un homme lettré pour mille écus; & de-là vient que les Tartares occidentaux ſont devenus aſſez bien policés avec leurs eſclaves lettrés.

(*Abbé DE CHOISY.*)

7. Les chevaux chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes: ils ſont foibles, lâchès, mal faits, & forts-petits; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur: à la Chine preſque tous les chevaux ſont hongres; & ils ſont ſi timides, qu'on ne peut s'en ſervir à la guerre: auſſi peut-on dire que ce ſont les chevaux tartares qui ont fait la conquête de la Chine.

(*M. DE BUFFON.*)

8. Ce que Céſar exécuta dans les Gaules n'étoit peut-être pas d'un ſi grand éclat que la défaite de Darius, & peut-être auſſi étoit-il plus difficile, & par conſéquent plus glorieux; mais dans la bataille de Pharſale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au ſuprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont ſuivie, ne ſont gueres moins fameuſes, & ne méritent pas moins de louanges. Que ſi on conſidére le fruit de ſes entrepriſes, ſe rendre maître de Rome étoit encore un plus grand événement que de détruire les Perſes; mais c'étoit auſſi une choſe plus odieuſe. Je m'arrête à un ſcru-

pule

pule que les conquérants n'ont gueres. Ainsi je donnerois volontiers l'avantage à Jules-César en ce qui regarde ce second temps.

9. Pendant les guerres de Charles XII, on voyoit par toute la Suéde les hommes & les femmes faire l'office des bêtes de charge, on les fouettoit de même pour hâter les secours militaires.

Tout militaire enflé des succès du Roi, se croyoit un autre Charles: officiers, soldats, sur la moindre résistance, tuoient tout le monde à Stockholm & par tout le pays : Charles XII étoit en exécration chez lui, tandis que ses voisins l'admiroient.

10. Il n'est point, selon Machiavel, de moyen bien assuré pour conserver un état libre qu'on aura conquis, que de le détruire. C'est le moyen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. Un Anglois eut la démence de se tuer, il y a quelques années, à Londres; on trouva un billet sur sa table, où il justifioit son action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un prince qui ruine un état pour ne le point perdre. Je ne parle point d'humanité avec Machiavel, ce seroit profaner la vertu; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet intérêt, l'ame de son livre, ce dieu de la politique & du crime. (*ANTI-MACHIAVEL.*)

11. César a soumis les Gaulois par le fer

des Romains, & les Romains par l'or des Gaulois.

12. *Nismes*, capitale des Volsques, tomba sous la puissance des Romains ; temps où *Fabius Maximus* la soumit : elle fut du nombre des huit cents trente-sept villes que *Pompée* conquit depuis les Alpes jusqu'aux derniers confins de l'Espagne.

Voyez AMBITION, CONVERSION, CŒUR, DÉLICES, DESTRUCTION, LECTURE.

CONSCIENCE.

1. La conscience n'est autre chose que l'opinion que nous avons nous-mêmes de ce que nous faisons. Si la conscience étoit une preuve qu'il y a des principes innés, ces principes pourroient être opposés les uns aux autres ; puisque nous nous croyons obligés en conscience de faire ce que d'autres évitent de faire en conscience. (*LOCKE.*)

2. Chaque homme porte au-dedans de soi-même un Caton, je veux dire un sévere censeur de ses mœurs ; & celui qui respecte ce juge, fait rarement des choses dont il ait sujet de se repentir : la bonne conscience est un banquet continuel.

3. Pour nous apprendre à haïr la crasse qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de lui présenter à toute heure son miroir.

Les témoignages de la conscience plaisent, & nous est grand bénéfice que cette éjouis-

ſance naturelle, & le ſeul paiement qui jamais ne nous manque. (*MONTAIGNE.*)

4. Nous ſentons au fond de notre cœur, par une notion de conſcience, que nous ne ſommes pas mortels en tout nous-mêmes. L'inquiétude que les divers états de la vie ne peuvent calmer; le vuide de notre cœur, que tous les biens & tous les plaiſirs du monde ne peuvent jamais remplir; un ſecret preſſentiment qu'un homme ſans inſtruction & ſans préjugé ne laiſſe pas d'avoir de ce qui lui doit arriver, la honte eſſentiellement attachée au mal, dès que l'uſage de la raiſon ſe fait remarquer en nous; la crainte & la frayeur qui ſont, de quelque eſpece qu'elles ſoient, des modifications de la crainte de Dieu: tout cela eſt imprimé ſur tous les hommes, & me paroît, mis enſemble, une preuve convaincante de toutes les vérités que nos libertins, ſoi-diſant eſprits-forts, ſe donnent la liberté de révoquer en doute. Je dis de révoquer en doute; car je ne ſache pas que juſqu'ici il y en ait eu un ſeul qui ait oſé aſſurer que ſon opinion étoit véritable. Ce ſont des preuves morales, beaucoup inférieures, dans le ſentiment des ſavants, aux preuves métaphyſiques dont ſe ſervent les philoſophes, pour prouver évidemment l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame.

(*Abbé* DE SAINT-RÉAL.)

5. Il voulut raſſurer ma timidité, & me dit: Penſez-vous que l'on doive autant de

fidélité à cet honneur imposé par l'usage, qu'à l'honneur de la probité ? Croyez-moi, le monde est traitable ; vous ne lui devez que des dehors de bienséance, & il ne vous en demande pas davantage. Je ne pense point comme vous, lui dis-je : je n'ai point vu de femme avoir rejetté tout-à-fait le préjugé de l'honneur, & qui valût quelque chose. Mais d'ailleurs je me respecte plus que le monde ; j'ai besoin de ma propre estime ; & le témoignage de ma conscience m'est plus nécessaire que les suffrages du public.

6. C'étoit moins un scrupule de conscience que d'honneur, mais j'avois toujours eu pour principe que ces deux sentiments bien entendus sont liés plus étroitement qu'on ne pense ; ou du moins que, dans tous les cas où ils ne sont point opposés, la loi de l'honneur est aussi indispensable que celle de la conscience.

7. Consultons notre conscience, nous y trouverons ce commandement écrit en caracteres ineffaçables, *soyez maître de votre corps*. Il y a des appétits aveugles qui préviennent la raison, apprenez-leur à la suivre ; des passions impérieuses qui voudroient vous dominer ; apprenez-leur à vous obéir. En un mot soyez roi où vous devez l'être par la loi de l'ordre éternel. C'est le premier sentiment d'honneur qui saisit un enfant au sortir du berceau : il veut régner sur son corps ; il lui commande d'aller où il lui

plaît, de continuer sa marche, ou de s'arrêter : plein de joie, quand il en est obéi ; désolé, quand il trouve de la résistance, il se fâche, il se dépite, comme un roi mineur qui n'est pas maître de ses états. Il conçoit bientôt des idées encore plus nobles..... Non, dit Séneque, par la seule idée de l'ordre naturel, non, je ne reconnoîtrai jamais mon corps pour mon maître ; jamais cette chair vile & méprisable ne me fera commettre une telle indignité. Nous composons ensemble un tout ; mais je ne traiterai jamais d'égal à égal avec mon corps ; c'est à mon esprit seul qu'il appartient de commander. Je tiens dans mon corps le même rang que Dieu dans l'univers : que mon corps obéisse donc à mon esprit, comme l'univers à Dieu... Si la nature a jetté dans nos cœurs tant de semences de vertu, pourquoi tant de vices dans le monde ? pourquoi le désordre prévaut-il presque partout sur l'ordre ? Faut-il s'en étonner ? Qui est-ce qui rentre dans sa conscience, pour la consulter sérieusement & de bonne foi ? Et quand elle nous parle, sans être consultée, pour nous avertir de nos devoirs, qui ne préfere à ses exhortations secrettes la voie tumultueuse des sens qui nous entraînent ? Les soins de la vie, les emplois du monde, les plaisirs, les affaires, tout conspire à nous répandre hors de nous-mêmes ; c'étoit fait de la vertu parmi ' s hommes, si, pour

nous y rappeller, Dieu n'avoit donné à notre conſcience une voix plus forte que celle des exhortations. . . .

Ingrat & perfide envers le Dieu qui vous a formé, quelle doit être votre inquiétude, quand vous rentrez dans votre conſcience? Direz-vous que vous ne le connoiſſiez pas? pouvez-vous ignorer tant de beaux ouvrages qui vous l'annoncent de toutes parts, tant de biens que vous recevez de ſa main, tant de maux que vous ſouffrez malgré vous, & par conſéquent qui vous font ſentir ſa préſence?... Je n'y penſois pas!.. Et à quoi donc penſe un homme, qui ne penſe pas qu'il y a un Dieu qui nous gouverne?... J'en doutois... Oui, peut-être depuis que par vos déſordres, vous avez irrité ſa colere. En doutiez-vous, quand votre conſcience n'avoit rien à ſe reprocher? Soyons de bonne-foi, du moins avec nous-mêmes. . . .

L'homme, dans ſon origine, étoit le maître abſolu de ſon corps: les impreſſions qu'il en recevoit en conſéquence de la nature, avertiſſoient de ſes beſoins avec reſpect. Elles n excitoient en lui que des deſirs modeſtes, ſoumis à la raiſon. Il ſe révolta contre Dieu, & auſſi-tôt ſon corps ſe révolta contre ſon eſprit. Quelle dégradation! Quelle fut ſa honte de ſe voir tout-à-coup eſclave où il devoit être maître! C'eſt la peine que la conſcience fait ſentir à tout homme qui ſe laiſſe dominer par les paſſions

du corps. . . . Quels tourments, dit saint Augustin, la honte de mes fers ne me fit-elle pas souffrir? Il fallut d'abord, pour se procurer quelque repos, étouffer la voix de la pudeur naturelle; car le moyen de vivre avec la honte de soi-même? Il trouva des semblables qui faisoient gloire de leur ignominie: à leur exemple, il eut honte de sa honte.

Quel fut le supplice du premier homme qui répandit le sang humain! L'envie & la colere lui en inspirerent la pensée. La voix du sang se récrie: le voilà plongé dans une tristesse mortelle. Il passe outre: malheureux, qu'as-tu fait? Le sang de ton frere crie vengeance au ciel contre toi. Le voilà au désespoir. Tout le monde va conjurer ma perte: où fuirai-je? Dieu lui-même a beau le rassurer. Non, dit-il, mon crime est trop grand. Le voilà pour jamais livré aux furies de sa conscience. . . . En combien d'autres manieres peut-on donner la mort à un homme, sans répandre son sang? Ne fait-on pas qu'il y a des paroles meurtrieres, des offenses mortelles? Mais graces à la conscience, nous ne pouvons porter aux hommes de ces coups inhumains, sans en recevoir bientôt le contre-coup. La passion calmée, la voix du sang se réveille. On commence à sentir que l'on s'est blessé soi-même, en blessant un autre. . . . Reproche sanglant, supplice inévitable d'une ame rebelle à l'or-

dre qui nous soumet aux loix de la société humaine....

On dit assez souvent qu'il n'y a plus de conscience dans le monde. Nous en voyons des signes manifestes dans ceux mêmes qui en paroissent le moins avoir. Tout le monde respecte encore la conscience : on la demande aux autres pour garant de leur sincérité..... Quand nous la jurons à faux, nous sentons qu'elle se venge.... Dans les méchants même les plus déterminés au mal elle conserve encore quelques sentiments de vertu, qui les empêchent de porter le crime aussi loin que le demanderoit quelquefois leur sûreté, ou du moins leur sécurité. Toutes les histoires saintes & profanes en on fait la remarque. Un de nos politiques modernes disoit que les méchants ne périssent que parce qu'ils ne sont méchants qu'à demi. Mais la véritable raison est que, par des voies secrettes, mais admirables, la providence a mis des bornes à la méchanceté des hommes; & la plus forte barriere qu'elle oppose dans le monde au progrès des crimes, c'est la conscience.

Voyez PERMISSION, PROMESSE.

CONSEILS.

1. Le pere la Chaise donna des conseils fort droits & fort mauvais; le roi les écouta & s'en repentit.

2. Il étoit d'autant plus dangereux pour

conseiller les grandes choses, qu'il les avoit beaucoup plus dans l'esprit que dans le cœur. Les gens de ce caractere n'exécutent rien, & par cette raison, ils conseillent tout.

(*C. DE RETZ.*)

3. Dans les délibérations du conseil, madame de Maintenon opinoit avec une modestie qui laissoit toute la liberté aux suffrages, & avec une sagesse qui la leur ôtoit.

4. Ainsi, ma chere enfant, le manque de circonspection n'est jamais excusable, puisqu'il fait dans ce monde le même effet que le manque de vertu. Un jeune esprit, aussi avancé que le vôtre, a un besoin extrême d'être à l'abri de quelques conseils, comme les fleurs tendres ont besoin qu'on les couvre, pour les garantir du froid.

(*Marquis D'HALIFAX.*)

5. L'avenir est inconnu aux plus sages têtes, & fort souvent les mauvais conseils sont suivis d'un bon succès.

6. Armé de tes conseils, je me présente au combat. Je ne crains point que mon orgueilleux ennemi cherche d'abord le côté le plus foible ; s'il tourne là son attaque, sa défaite n'en sera que plus honteuse.

7. Si un conseil ne réussit pas une fois, il réussit en un autre temps.

8. On se repent mille fois d'avoir suivi le conseil des bonnes têtes, parce qu'il arrive des choses qui font juger que, si l'on avoit suivi une autre route, l'on auroit

frappé de grands coups. Ceux à qui l'on a affaire, font des fautes dont on ne les croyoit pas capables. Un bon conseiller ne compte point sur ces fautes: il dissuade donc des entreprises qu'un fou, ou qu'un étourdi proposent; & il se trouve que ces fautes imprévues, ou d'autres événements inopinés auroient rendu immanquable l'entreprise, si l'on s'y étoit engagé. Le plus sûr est de ne se pas ériger en donneur d'avis sur les affaires publiques.

9. Lorsque vous prenez conseil, dites la vérité, afin que le conseil qu'on vous donnera soit véritable.

10. Un homme sage ne méprise le conseil de personne; il sait que la pauvreté n'ôte pas le bon-sens, & que le conseil du pauvre peut ouvrir un chemin à la fortune.

11. *Monsieur* remettoit du matin à l'après-dinée, & de l'après-dinée au soir. L'un des plus grands embarras que l'on ait auprès des princes, c'est que l'on est souvent obligé, par la considération de leur propre service, de leur donner des conseils dont on ne peut dire la véritable raison. Celle qui nous faisoit parler, étoit le doute, ou plutôt la connoissance de la foiblesse de *Monsieur*, & c'étoit justement celle que nous n'osions dire. (*C. DE RETZ.*)

12. A Sparte, dit Montaigne, il advint à un méchant homme de mettre en avant un très-bon conseil. On approuva bien son

avis : mais on ne le voulut recevoir, comme venant de sa bouche ; ains le fit-on proposer par un homme de bonne vie.

Le sénat de Rome montra la même délicatesse sur un avis ouvert par Métellus-Népos.

13. Un bon conseil réunit ordinairement ce que l'épée avoit divisé.

14. Sous les derniers rois de la seconde race, les ducs & les comtes, abusant de la foiblesse du gouvernement, convertirent, dans plusieurs contrées, leurs commissions qui n'étoient qu'à temps, en des dignités héréditaires ; & ils se firent seigneurs propriétaires des pays dont l'administration leur avoit été confiée par le souverain. Les ducs de Bourgogne & de Bretagne avoient un conseil appellé *les grands jours* ; les comtes de champagne avoient les leurs à Troyes ; les ducs de Normandie, l'échiquier; les ducs de Guienne, & les comtes de Toulouse & de Flandres, avoient aussi leurs conseils : ce qui n'empêchoit cependant pas que les grandes affaires ne fussent toujours portées à la cour du roi.

15. On divise les conseillers en conseillers-clercs & en conseillers-laïques. C'est Charles IX qui, par un édit de 1573, créa un office de conseiller-clerc dans tous les siéges présidiaux du royaume, afin qu'en qualité d'ecclésiastique, il tînt la main à ce que les droits de l'église ne fussent point usur-

pés. Les conseillers-clercs n'assistent point aux procès criminels.

16. Pompée, sur le point de donner bataille, ayant pris conseil des jeunes & des vieux capitaines de son armée, dit que les dieux parloient par la bouche des vieillards, & les hommes par celle des jeunes gens.

17. Un avocat disoit d'un de ses confreres qui passoit pour très-ignorant : vous voyez un tel ; il n'y a pas d'avocat plus cher que lui ; il ne donneroit pas un bon conseil pour cent pistoles.

CONSIDÉRATION.

1. La considération vient de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. Si ce sont des qualités grandes & élevées, elles excitent l'admiration : si ce sont des qualités aimables & liantes, elles font naître le sentiment de l'amitié. L'on jouit mieux de la considération que de la réputation, l'une est plus près de nous, & l'autre s'en éloigne : quoique plus grande, celle-ci se fait moins sentir, & se convertit rarement dans une possession réelle.

Nous obtenons la considération de ceux qui nous approchent, & la réputation de ceux qui ne nous connoissent pas ; le mérite nous assure l'estime des honnêtes gens, & notre étoile celle du public. La considération est le revenu du mérite de toute une vie, & la réputation est souvent donnée à une

action faite au hasard, elle est plus dépendante de la fortune. Savoir profiter de l'occasion qu'elle nous présente, une action brillante, une victoire, tout cela est à la merci de la renommée ; elle se charge des actions éclatantes : mais en les étendant & les célebrant, elle les éloigne de nous.

La considération qui tient aux qualités personnelles est moins étendue : mais comme elle porte sur ce qui nous entoure, la jouissance en est plus sentie & plus répétée : elle tient plus aux mœurs que la réputation, qui souvent n'est dûe qu'à des vices d'usage, bien placés & bien préparés ; ou quelquefois à des crimes heureux & illustres. La considération rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais aussi la réputation s'use, & a besoin d'être renouvellée ; les actions d'éclat inspirent plus d'envie que d'admiration : les hommes se révoltent contre ce qui les abaisse : aussi l'admiration est un état violent pour la plûpart des hommes, & elle ne demande qu'à finir.

Ce qui donne le plus de considération, c'est l'amour de nos citoyens ; mais elle ne s'acquiert ainsi que par les qualités du cœur. Parce qu'elle tourne alors au profit des hommes, ils nous accordent du mérite ; non pas comme mérite, mais comme une chose qui leur est utile : sans ce biais, il en faudroit beaucoup pour se faire pardonner sa supériorité.

La politeſſe eſt une qualité aimable, qui contribue le plus à nous donner de la conſidération : c'eſt un ménagement de l'amour-propre des autres, qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes : elle bannit de la ſociété ce *moi* ſi bleſſant pour les autres : une perſonne polie ne trouve jamais le tems de parler d'elle ; elle s'oublie, & ne penſe qu'à faire valoir le prochain.

La modeſtie met le mérite, & la conſidération que le monde nous donne en ſûreté : elle fait taire l'envie ; & l'on ne ſe repent point des ſuffrages que l'on a donnés, quand on voit qu'ils ne tourneront point contre nous. Ce qui nuit le plus à la conſidération, c'eſt de vouloir l'avoir trop en détail ; parce qu'à tout moment vous la faites ſentir à ce qui vous entoure.

Il y a une conduite à garder pour conſerver la conſidération. Gratien dit : faites-vous connoître & non comprendre ; ne conduiſez pas l'intelligence des hommes juſqu'à l'extrémité de votre mérite : car tout ce qui leur eſt connu leur impoſe moins. Si votre mérite eſt au-deſſus de votre réputation, montrez-vous, & qu'on connoiſſe votre prix : ſi votre réputation eſt au-deſſus de ce que vous valez, cachez-vous : & jouiſſez de l'erreur des hommes.

Le ridicule s'attache à la conſidération, parce qu'il en veut aux qualités perſonnelles.

Il pardonne aux vices, parce qu'ils sont en commun.

La considération personnelle nous fournit plus d'agrément que la naissance, que les richesses, que les places mêmes sans mérite. Rien de si triste au fond qu'un grand seigneur sans vertus, accablé d'honneurs & de respects, & à qui l'on fait sentir à tout moment qu'on ne les doit qu'à sa dignité, & rien à sa personne.

2. Chacun se pique d'exceller dans sa profession, quelque médiocre qu'elle soit; & cela, non parce qu'on aime l'excellence pour l'excellence même, mais parce qu'on veut être plus considéré que les autres. Ceux qui s'exposent à la guerre n'aiment point les grands périls, mais la gloire distinguée.

CONSOLATION.

1. Les consolateurs sont plus redoutables que l'infortune, puisqu'ils n'arrivent qu'après elle, & pour y mettre le comble.

(*NERAIR ET MELHOÉ.*)

2. Il est plus aisé de consoler les malheureux que de savoir l'être.

(*Le Pere* BRUMOI. *Théât. des Grecs.*)

3. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. (*PASCAL.*)

4. Lactance se propose cette objection: on me dira peut-être que Cicéron radotoit quand il composa ce livre; & que la tête lui avoit tourné par la force de son affliction.

Mais je ſoutiens, répond Lactance, que le livre *de conſolatione*, eſt ſi beau qu'il n'a pû être compoſé que par un homme de très-bon ſens, & dont l'affliction avoit été déja appaiſée par la raiſon, par le ſoin de ſes amis, par le tems.

C'eſt ainſi qu'il falloit tourner la choſe, quand on avoit beſoin que Cicéron fût un témoin irreprochable. Mais s'il eût fallu prouver l'inſuffiſance de la philoſophie à conſoler l'homme dans ſon affliction, alors on auroit allégué ce livre même de Cicéron, comme l'ouvrage d'un homme qui ſe confeſſe ſubjugué honteuſement d'avoir perdu ſa fille. A quoi imputerons nous ce manége? Eſt-ce par mégarde que l'on emploie les mêmes choſes à des uſages bien contraires, ou par quelque artifice de rhétoricien?

(*Bayle.*)

5. Je cherche des raiſons de m'applaudir du parti que j'ai pris; j'en trouve, mais c'eſt dans ma fierté ſeulement. Ma chere, j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces foibles adouciſſements dont l'amour-propre ſe fait des conſolations.

6. Les conſolations nous viennent plutôt des autres que de nos propres réflexions.

7. Toutes ſortes d'offices ne ſe doivent pas rendre à toutes ſortes de perſonnes. Ce ſeroit offenſer la philoſophie, & douter de la profeſſion que vous en faites, de vous traiter comme les hommes vulgaires; & je vois

vois bien que Sénéque a consolé des femmes & un valet, mais je ne vois pas que personne ait jamais osé consoler Senéque.

8. L'amour-propre empêche d'être inconsolable.

9. Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille! Les choses de dehors, qu'on appelle les événements, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre: harangues froides, & qui réduisent à l'impossible. Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter? N'est-ce pas dire: êtes-vous fou d'être malheureux?

CONSTITUTION.

1. Le Pere le Tellier ne cessoit de déplorer les maux de l'église, & d'augmenter ceux de l'état. Tandis qu'on examinoit à Rôme le livre des *Réflexions*, il en promettoit au roi la condamnation solemnelle, que les Jacobins hâtoient par leurs suffrages, & les Jésuites par leurs intrigues. On n'avoit d'abord dénoncé que 33 propositions. Le P. le Tellier dit au Roi qu'il y en avoit plus de cent qui étoient évidemment hérétiques. Ah! mon pere, lui dit le roi d'un ton à lui reprocher cette hyperbole, quelques évêques gémissent de l'avilissement où tombe le clergé de France, à qui l'on ôte la connoissance des

causes qu'il a droit de juger aussi-bien que le pape. Les Jansénistes tâchent de reculer ou d'empêcher la condamnation de Quênel, en déferant au parlement la doctrine du P. Jouvency sur l'indépendance des rois.

Enfin, après bien des chicanes, des poursuites & des délais, la bulle est signée & publiée. Le roi la reçoit à Fontainebleau. Toute la cour est dans la joie. On ne doute point que la paix ne soit rendue à l'église. Le cardinal de Noailles la lit, & pleure sur la ruine de Jérusalem. Le lendemain M. Voisin lui porte un modele d'acceptation. Quelques jours après, il publie un mandement pour défendre à ses diocésains la lecture du livre. Le roi lui en témoigne publiquement sa joie ; & Me de Maintenon sa reconnoissance. Elle savoit combien cette démarche avoit couté à son ami, & ne voyoit point que le mandement proscrivoit le livre, mais ne le condamnoit pas.

Dès que la bulle fut traduite, tout Paris parut Janséniste. Les uns dirent qu'on y attaquoit les sentiments & les expressions des Peres : les autres, qu'on arrachoit l'écriture sainte des mains des fideles : les nouveaux convertis, que M. de Condom les avoit trompés : les philosophes, que, si l'abus d'une vérité assujettissoit la vérité aux anathêmes du Vatican, on trouveroit des erreurs dans le symbole des apôtres & dans l'oraison dominicale : les magistrats, que, si les excommu-

nications injustes devenoient la terreur des consciences, le roi seroit bientôt le sujet du pape: & les libertins, que, si l'on prenoit le contre-pié des propositions condamnées, on auroit une plaisante religion. De toutes parts on entendoit les cris des ames effrayées. On les entend encore: mais s'ils étoient permis avant que la bulle fût acceptée, ils sont hérétiques depuis qu'elle l'est.

(*Mémoires de Maintenon.*)

2. Les Jésuites allarmés du crédit que le livre du Pere Quênel alloit attirer à la société de l'Oratoire dont il étoit, trouvent dans ses réflexions trente-trois propositions erronées, qu'ils déferent au pape. De-là la bulle *Unigenitus*, qui défend la lecture du livre de Quênel.

3. Le cardinal de Noailles, qui avoit agi contre Louis XIV, comme autrefois Ambroise contre Théodose, & comme Athanase contre le pape, perdit cette vigueur pastorale, & se laissa séduire par le Régent & par le cardinal Dubois; de sorte qu'il reçut la constitution sans aucune explication, malgré toutes les instances qu'il pût faire pour en avoir du pontife romain.

4. Les évêques dans leur assemblée convenoient tous qu'il falloit accepter & expliquer la bulle. Mais les uns vouloient qu'on l'expliquât avant de l'accepter; & les autres, qu'on l'acceptât avant de l'expliquer. L'archevêque de Tours parut à la tête des pre-

miers : & l'archevêque de Rouen ſe diſtingua parmi les ſeconds. Dans cette aſſemblée de courtiſans & de théologiens, il n'y eut qu'un ſeul philoſophe; ce fut l'évêque du Mans : je n'ai jamais lu, dit-il, le livre de *Quênel* ; mais on m'en a dit beaucoup de bien. Ceux qui le condamnent le plus aujourd'hui ne ſont pas ceux qui l'ont le moins approuvé autrefois. Ce *Quênel*, m'a-t-on dit auſſi, étoit un fort honnête homme. Comment donc auroit-il fait un ſi mauvais livre ? D'un autre côté le pape le condamne : comment un ſi bon pape auroit-il fait une ſi mauvaiſe bulle ? Cette contrariété forme un grand embarras. D'une part, des ſaints qui applaudiſſent ; de l'autre, un pontife qui foudroie : que faire ? Abandonner *Quênel*, puiſqu'on peut s'en paſſer, & obéir au pape, qui eſt bien un autre homme. Mais comment accorder ce que nous devons à la vérité avec ce que nous ſacrifions à la paix ? le plus aiſément du monde. J'ai ouï dire à beaucoup d'évêques qui ont opiné avant moi, qu'il falloit défendre la lecture de la *Bible*, à cauſe de ſon obſcurité ; j'ai ouï dire à beaucoup d'autres que la *Bulle* n'étoit pas moins obſcure : mon avis eſt donc qu'on l'accepte, & qu'on défende de la lire.

CONTENANCE.

1. Le ſot eſt embarraſſé de ſa perſonne ; le fat a l'air libre & aſſuré, l'impertinent

passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

2. Aussi de ma contenance je n'en parlerai pas, attendu que je n'en avois point ; à moins qu'on ne dise que n'en point avoir est en avoir une.

3. Les femmes, attachées au plaisir qu'elles prennent à sentir qu'elles sont l'objet de l'amour & de l'admiration, changent à toute heure de contenance, & alterent l'attitude de leur corps, pour frapper ceux qui les regardent d'un nouveau sentiment de leurs charmes.

4. Elle alloit se sauver pour n'être point vue, mais elle n'en a pas eu le temps ; il a fallu se montrer : nous l'avons saluée : elle étoit embarrassée & honteuse, sans doute à cause que nous la trouvions dans un négligé des plus négligés ; tranchons le mot, dans un négligé mal-propre : aussi il falloit voir comme elle se montroit de côté, comme ses mains travailloient machinalement après sa robe, après sa coëffure, pour en diminuer le désagrément, pour leur faire trouver grace devant nos yeux ; après cela, c'étoit de ses mains dont elle rougissoit, parce qu'elles n'étoient pas en état : ensuite venoit la confusion d'avoir des bras trop longs par le défaut d'engageantes : ensuite je la voyois en peine pour une paire de mules qui déshonoroient son pié ; elle succomboit sous tant d'embarras. La pauvre femme nous parloit, mais quoique je ne l'eusse vue que cette seule

fois, il me sembloit qu'elle n'avoit ni son esprit, ni son ton de voix : non, ce n'étoit point là elle en tout : c'étoit, si vous voulez, ses yeux, sa taille & son visage; mais des yeux qui n'osoient regarder, une taille qui n'osoit se faire valoir, un visage qui n'osoit se montrer : en effet, une belle femme qui n'a point encore disposé ses attraits, qui n'a rien de préparé pour plaire ; quand on la surprend alors, on ne peut pas dire que ce soit véritablement elle : du moins, par sa façon de faire, vous dit-elle : ce n'est pas moi : cela me ressemble en laid ; mais vous ne me voyez pas encore : attendez, je ne suis qu'ébauchée, deux heures de toilette m'acheveront, après quoi, vous me jugerez : oh ! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez d'avance, déconcerte aussi son esprit.

5. Belle invention, s'écria-t-il, que celle de faire des gants pour toutes sortes de temps! C'est une contenance en les mettant, ou en les ôtant souvent.

6. Ils apperçurent une grande quantité de lunettes pour ne point voir, ou n'être point vus : les grands seigneurs en achetoient beaucoup.

7. Tous les différents airs des personnes de différente condition, sont des suites naturelles de l'estime que chacun a de soi-même par rapport aux autres, comme il est facile de le reconnoître, si on y fait un peu de réflexion. Ainsi l'air de fierté est l'air d'un

homme qui s'estime beaucoup, & qui paroît faire peu de cas de l'estime des autres. L'air modeste est l'air d'un homme qui s'estime peu, & qui estime assez les autres. L'air grave est l'air d'un homme qui quelquefois s'estime beaucoup, & qui desire d'être estimé; & l'air simple, celui d'un homme qui ne s'occupe gueres de soi ni des autres. Ainsi tous les différents airs qui sont presque infinis, ne sont que des effets que les différents degrés d'estime que l'on a de soi & de ceux avec qui l'on converse, produisent naturellement sur notre visage & sur toutes les parties extérieures de notre corps.

(*MALLEBRANCHE.*)

CONTINENCE.

1. Luther s'est expliqué contre les vœux monastiques d'une maniere terrible, jusqu'à dire du vœu de la continence (fermez vos oreilles, ames chastes) qu'il étoit aussi peu possible de l'accomplir que de se dépouiller de son sexe. (*BOSSUET.*)

2. Je ne sais si les exploits de César & d'Alexandre surpassent en rudesse la résolution d'une belle jeune femme, nourrie à notre façon, à la lumiere & commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, & se maintenant entiere au milieu de mille continuelles & fortes poursuites. Il n'y a point de faire plus épineux, que l'est ce non faire, ni plus actif. Je trouve plus aisé de

porter une cuiraffe toute fa vie, qu'un pucelage : & eft le vœu de la virginité, le plus noble de tous les vœux, comme étant plus âpre... Certes, le plus ardu & le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons réfigné aux dames, & leur en quittons la gloire. (*MONTAIGNE.*)

3. Bolellaüs & Kinge fa femme, rois de Pologne, vouerent leur chafteté d'un commun accord, couchés enfemble le jour même de leurs noces; & la maintinrent à la barbe des commodités maritales.

4. Il y a une efpece de femmes qu'on peut diftinguer par le nom de Salamandres. Ce font des héroïnes en chafteté, qui marchent fur des brafiers ardents, & qui vivent au milieu des flammes fans recevoir aucun mal. Une Salamandre ne connoît point de fexe dans les perfonnes qu'elle fréquente; elle fe familiarife avec un étranger dès la premiere vue, & n'a pas le cœur affez lâche pour examiner fi la perfonne avec qui elle s'entretient, porte des haut-de-chauffes ou une jupe. (*Spectateur anglois*).

5. Livie étoit d'une grande chafteté & d'une haute vertu, elle aimoit uniquement fon mari; en un mot, quoiqu'elle fût une des plus belles femmes de fon temps, fa fageffe étoit encore plus grande que fa beauté. Dion rapporte qu'un jour des hommes nuds s'étant rencontrés par hafard ou autrement devant cette princeffe, le fénat étoit fur le

point de les condamner ; mais elle s'y opposa, disant : que des hommes nuds ne sont que des statues pour des femmes chastes.

6. Il y avoit à Valladolid en Espagne, une veuve, nommée *Dona Antonia Codilla*, qui avoit une fille d'environ vingt ans, qu'on regardoit comme un prodige de beauté. Cette femme, croyant faire tout à la fois sa fortune, celle de sa fille, & d'un fils qu'elle avoit, si elle pouvoit faire voir à l'empereur cette jeune personne, trouva adroitement plusieurs occasions de la lui présenter sur son passage. Un jour que Charles-Quint avoit regardé la jeune Codilla plus attentivement qu'à l'ordinaire, la mere alla l'après-midi avec elle demander à l'empereur une grace qu'elle obtint sur le champ. Mais voyant que son dessein ne réussissoit pas en entier, elle s'ouvrit davantage, & supplia sa majesté d'avoir soin de sa fille qui n'avoit que de la beauté, des graces, & point de bien. L'empereur lui répondit en riant : « Madame, j'admire la beauté de votre fille ; » vous m'apprenez ce qui lui manque ; mais » maintenant mon esprit est trop occupé des » affaires publiques, pour que je puisse penser » à ses besoins ». Ce trait de fermeté dans un prince, qui d'ailleurs n'étoit point ennemi de la galanterie, eût été sans doute encore plus grand, s'il eût joint, à son refus, des bienfaits qui devoient affermir la vertu

d'une fille jeune & belle, & borner l'ambition d'une marâtre ſans principes.

Voyez ABSTINENCE, CÉLIBAT.

CONTRADICTION.

1. D'où vient l'habitude qu'on a priſe de contredire dans la converſation, ſi ce n'eſt d'une envie ſecrette de perſuader qu'on a plus de lumieres que les autres, & qu'on entend mieux qu'eux les choſes dont on parle, ou du moins d'une forte perſuaſion qu'on en a ſoi-même.

On contredit ceux qui prennent l'aſcendant dans la converſation plus volontiers que les autres, parce que par orgueil on ne peut ſouffrir l'orgueil de ceux qui ſe croient plus éclairés que les autres.

On contredira plus volontiets dans une compagnie nombreuſe, où l'on a pluſieurs témoins de ce qu'on dit, que lors qu'on eſt tête-à-tête avec une perſonne avec laquelle on ne peut entrer en conteſtation ſans déſavantage; parce qu'elle ſeroit juge & partie en même temps.

Il arrive auſſi que l'on contredit, quand on n'a pas grand'choſe à dire; car quand on ne peut témoigner de l'eſprit, on tâche du moins de s'oppoſer à la gloire de ceux qui cherchent d'en faire paroître.

2. Si les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui

faire un mal; à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions: je me contentai de lui expliquer mes ſentiments ſans contrarier les ſiens.

(Me DE GRAFFIGNI.)

3. Vous avez toutes ſortes de courages; & vous ſavez mieux que moi qu'il y en a plus à ſouffrir des contradictions, qu'à prendre des villes. (Me DE MAINTENON.)

4. Je vous eſtime trop pour vous céder aiſément; on aime à avoir raiſon, ſur-tout avec ceux qui n'ont pas coutume d'avoir tort. (*Les trois Voluptés.*)

5. Il eût été à ſouhaiter pour la gloire de Charles XII, & pour le bonheur de ſes ſujets, qu'il ſe fût corrigé, comme il avoit fait du vin, & des liqueurs fortes, de cette opiniâtreté qui ne l'a quitté qu'avec la vie; de cette inflexibilité dans toutes ſes réſolutions, ſes entrepriſes, ſes ordres pour l'exécution; de cette bravoure qui ne lui montroit de la gloire que dans les dangers, les difficultés, & le ſacrifice du plus grand nombre d'hommes, tant des ſiens, que des ennemis; en un mot, de cet eſprit de contradiction qui obligea ſouvent ſes généraux à lui conſeiller le contraire de ce qu'il falloit faire, après avoir remarqué que, s'ils vouloient, par exemple, attaquer une place par l'endroit le plus foible, il la faiſoit infailliblement attaquer par le plus fort.

(*LA MOTRAYE.*)

6. Les avocats ne ſont pas les ſeuls qui ſe contrediſent ; certains controverſiſtes ne ſont autre choſe, à meſure qu'ils ont affaire à diverſes gens.

Bellarmin, contre les enthouſiaſtes, ſoutient que l'*écriture* eſt toute remplie de caracteres de divinité ; mais, contre les proteſtants, il ſoutient qu'elle eſt obſcure, & qu'elle a beſoin de l'autorité de l'égliſe.

7. Le duc d'Yorck étoit odieux aux Anglois, comme catholique. On cabaloit contre lui dans la chambre des communes ; & le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, étoit le chef des mécontents. Ils firent courir le bruit que le roi avoit été marié légitimement avec la mere du duc de Montmouth, & Charles fut obligé de donner des déclarations publiques, pour en faire connoître la fauſſeté. Malgré les efforts de ſes ennemis, le duc d'Yorck jouiſſoit de toute l'autorité. Le roi ſon frere, tout occupé de ſes plaiſirs, ſe repoſoit ſur lui de l'adminiſtration des affaires. Walker, un des beaux-eſprits du temps, dit à ce ſujet : la chambre des communes ne veut pas que le duc d'Yorck regne après la mort du roi ; mais Sa Majeſté, pour faire piece à cette chambre, a réſolu que ce ſera de ſon vivant.

8. La femme d'un artiſan étant à dîner avec ſes enfants & ſon mari, affectoit de le contredire en tout, croyant l'empêcher de trop boire. Le mari, pour faire valoir ſes

raiſons, s'empara du vin qui reſtoit, & dit, en buvant raſade : ſi ce que je dis n'eſt pas vrai, que ce verre de vin me ſerve de poiſon. La femme continue ſon rôle, & le mari ſa raſade & ſon ferment; ſi bien qu'un des enfants dit tout bas à la mere : accordons-lui quelque choſe, ou nous allons mourir de ſoif.

CONTRAIRES.

1. Avant de quitter Andrénius, il lui enſeigna le moyen de vivre parmi les hommes, ſans être dupe de leurs déréglements; c'eſt de regarder toujours le monde comme le judicieux comte Dognate le regardoit; c'eſt-à-dire, tout au contraire de ce qu'il paroît, parce que toutes choſes y allant à rebours, celui qui le regarde de ce ſens-là ne peut s'y tromper. Par exemple, quand on voit un homme plein de lui-même, & préſumant beaucoup de ſes lumieres, il faut croire qu'au fond ce n'eſt qu'un ſot; eſtimer le riche pauvre; celui qui commande à pluſieurs, un eſclave; que celui qui fait le ſourd, entend plus qu'il ne voudroit; que celui qui ſent bon, eſt infecté; qui rit toujours, n'eſt pas le plus content; qui médit, ſe condamne lui-même; qui mépriſe les biens, voudroit en avoir; qui fait le ſimple, eſt ſage; que celui à qui rien ne manque, manque à tout le monde; qui plaint ſes pas, court le plus fort; qui fait ſouffrir, aime

davantage ; qui ne ſait pas perdre un double, perd une piſtole ; que la bétiſe ſe trouve en ceux qui parlent le mieux ; & qu'enfin ce qu'on eſtime le plus, eſt ce qui vaut le moins. (GRATIAN.)

2. Les premiers artiſtes eurent beſoin de la raiſon des contraires, pour tirer, de tant de défauts, les principes du beau, de l'ordre, du grand, du touchant ; & peut-être qu'il leur fut plus aiſé de procéder par cette méthode, que par le choix du meilleur : nous ſentons plus diſtinctement le mauvais que le bon.

3. On peut ſentir l'un des contraires, ſans avoir jamais ſenti l'autre.

4. La premiere repréſentation d'Adélaïde du Gueſclin fut ſifflée, dès le premier acte ; & quelques années après, à la repriſe de cette piece, les endroits qui avoient été le plus ſifflés, furent ceux qui exciterent le plus de battements de mains. Là-deſſus M. de Voltaire dit : Vous me demanderez peut-être auquel des deux jugements je me tiens ; je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux ſéréniſſimes ſénateurs devant leſquels il plaidoit : *Il meſe paſſatò, le voſtre excellenze hanno judicato coſi ; & queſto meſe, nella medeſima cauſa, hanno judicato tutto l' contrario ; & ſempre ben.* Vos excellences, le mois paſſé, jugerent de cette façon ; & ce mois-ci, dans la même cauſe, ils ont jugé tout le contraire, & toujours à merveille.

CONTRASTES.

1. Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être: de même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts, auſſi-bien que des beautés.

Une des choſes qui nous plaît le plus, c'eſt le naïf; mais c'eſt auſſi le ſtyle le plus difficile à attraper: la raiſon en eſt qu'il eſt préciſément entre le noble & le bas; il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très-difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les muſiciens ont reconnu que la muſique qui ſe chante le plus facilement, eſt la plus difficile à compoſer.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui, & qui eſt à ſa portée.

Comme il s'agit de montrer des choſes finies, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une choſe à une choſe, comme un héros à un lion, une femme à un aſtre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange eſt le maître pour donner

de la nobleſſe à tous ſes ſujets. Dans ſon fameux Bacchus, il ne fait point commme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui eſt, pour ainſi dire, en l'air. Cela ſeroit indigne de la majeſté d'un Dieu. Il le peint ferme ſur ſes jambes; mais il lui donne ſi bien la gaieté de l'ivreſſe, & tant de plaiſir à voir couler la liqueur qu'il verſe dans ſa coupe, qu'il n'y a rien de ſi admirable.

Dans la Paſſion qui eſt dans la gallerie de Florence, il a peint la vierge de bout, qui regarde ſon fils crucifié, ſans douleur, ſans pitié, ſans regret, ſans larmes. Il la ſuppoſe inſtruite de ce grand myſtere, & par-là lui fait ſoutenir avec grandeur le ſpectacle de cette mort.

Jules-Romain, dans ſa chambre des géants à Mantoue, où il a repréſenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon eſt auprès de Jupiter; elle lui montre, d'un air aſſuré, un géant ſur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux: plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés: & cela eſt bien naturel; car dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage.

2. Les belles tragédies ont ſouvent donné lieu aux meilleures parodies; le contraſte affecte d'autant plus qu'il eſt plus ſenſible; les morceaux qui avoient le plus touché dans la tragédie, ſont quelquefois ceux qui ſont le

le plus rire dans la parodie, lorſqu'on ſait bien rencontrer ce point, preſque imperceptible, qu'il y a entre le plus haut ſublime & le comique le plus riſible; & tout en badinant, ces parodies ne laiſſent pas de faire de temps en temps des critiques qui ont leur prix.

3. Rien n'eſt plus monſtrueux, comme le remarque Horace, que de marier enſemble des êtres d'une nature oppoſée; c'eſt cependant ce que grand nombre de nos artiſtes ſe font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contraſtent un amour avec un dragon, & un coquillage avec une aîle de chauve-ſouris. Ils ne ſuivent plus aucun ordre, aucune vraiſemblance dans leurs productions. Il entâſſent avec confuſion des corniches, des bâſes, des colonnes, des caſcades, des joncs, des rochers; dans quelque coin de ce cahos, ils placeront un amour épouvanté, & ſur le tout ils feront regner une guirlande de fleurs. Voilà ce qu'on appelle des deſſeins d'un nouveau goût. Ainſi pour avoir paſſé le terme, nous ſommes revenus à la barbarie des Gohts. (*M. l'abbé* LE BLANC.)

4. Les Ephores qui gouvernoient à Sparte, & les principaux citoyens d'Athènes qui ne reſpiroient que la guerre contre Sparte, preſſerent une rupture qui n'étoit que trop voiſine. Nicias s'étoit chargé de l'emploi de médiateur; mais il étoit croiſé par Alcibiade, qui eut trop de part dans ces troubles pour ne pas inſiſter ſur ſon caractere. Alcibiade

étoit fils de Clinias; on avoit confié son éducation à son oncle Périclès, qui fit éclore ces talents supérieurs qu'on lui remarqua dans la suite, & auxquels il dut son élévation. Toutes les passions étoient excessives en lui, sur-tout l'ambition. Hardi dans ses projets, intrépide dans sa conduite, mais quelquefois factieux & turbulent : son enfance en fournit un exemple. Il s'amusoit à jouer dans la rue avec les compagnons de son âge, une voiture vint à passer : arrête, arrête, s'écrie-t-il au chartier, qui marchoit toujours sans l'écouter : lors se couchant devant les chevaux: *eh bien! avance à présent*, lui dit-il. Il poussa la volupté jusqu'à la débauche, & la débauche jusqu'au mépris de la religion & des loix : toujours dominé par ses intérêts; vrai Prothée, ses mœurs étoient celles du pays qu'il habitoit; indolent & luxurieux en Ionie; toujours à cheval ou à table chez les Thraces: chez les Perses plus magnifique qu'eux; se pliant à la vertu la plus étroite & à la discipline la plus austere, on admiroit à Sparte sa modération, sa frugalité, & son opiniâtreté au travail. On a remarqué que Socrate fut le plus intime de ses amis: c'est moins à l'inégalité de son caractere qu'à ses métamorphoses, qu'il faut attribuer la différence des jugements qu'on en a portés. Mais si ses vices étoient grands, ses talents étoient prodigieux: il se fesoit valoir par tant d'endroits, qu'il parut sur la

ſcene avec plus d'éclat que beaucoup d'autres dont le mérite étoit plus ſolide. La grandeur de ſa naiſſance, la gloire de ſes ancêtres, l'immenſité de ſes richeſſes qu'il employoit en fêtes, en préſents & en toute ſorte de magnificence, la force de ſon éloquence qui l'égaloit à Periclès, les charmes de ſa perſonne, un courage extraordinaire, une application infatigable aux affaires de la guerre, tous ces avantages réunis, en lui procurant une foule d'amis & de clients, lui concilierent la faveur du peuple, dont l'indulgence alloit juſqu'à pallier ſes plus coupables excès par des noms glorieux: ce dont on eut fait un crime à tout autre, n'étoit en lui qu'un écart de jeuneſſe, l'effet d'un caractere trop facile: chéri de tous ceux avec qui il avoit affaire, ſi l'on déteſtoit le négociateur, on étoit enchanté de l'homme: il fit ſon coup d'eſſai devant Potidée: ce fut-là que bleſſé vivement, preſſé par l'ennemi, Socrate le couvrit de ſon corps, & lui ſauva la vie; il rendit à Socrate le même ſervice à la bataille de Délium. Sa réputation commençoit peine, qu'il fut aſſailli de la flatterie, & grâces à ſa vanité, fidele compagne de ſon ambition, on lui perſuada ſans peine qu'il ne ſeroit pas ſi-tôt entré dans le gouvernement, qu'il éclipſeroit le reſte des généraux & des magiſtrats, & que l'autorité & la réputation de Periclès même ne tiendroient pas contre lui. Il n'eut, en effet, que Phœax & Nicias;

celui-ci étoit un vieillard d'un caractere décidé : tous ceux qui étoient las de la guerre le chérissoient : Alcibiade crut donc que ce rival supplanté, il seroit sans émule.

Alcibiade, à force de ruses, ayant écarté Nicias, fut nommé général : quoiqu'on ne pût louer sa conduite, on admira toutefois comme un grand trait de politique d'avoir divisé, ébranlé tout le Péloponese, & porté la guerre si loin des frontieres de l'Attique, que la victoire ne seroit pas fort avantageuse à l'ennemi, & que sa défaite entraînoit presque sa ruine....

Alcibiade avoit un caractere souple, flexible, propre à prendre toutes les impressions que demandoit la différente conjoncture des temps, se portant avec la même facilité & la même ardeur au bien & au mal, & passant d'un excès à un autre tout contraire presque sans intervalle ; de sorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homere du terroir d'Egypte, qu'il portoit beaucoup de drogues médecinales très-excellentes, & aussi beaucoup de poisons. Ce n'étoit point un homme seul, mais un composé de plusieurs hommes : sérieux, enjoué, austere, affable ; maître impérieux & plein de hauteur, esclave rampant & plein de bassesse ; ami de la vertu & des vertueux, livré au vice & aux méchants ; capable des plus pénibles fatigues & de la vie la plus dure, insatiable de délices & de volupté.

5. Les Silenes étoient certaines ſtatues riſibles au dehors, mais qui renfermoient au-dedans des images divines ; c'eſt à elles qu'Alcibiade comparoit Socrate.

Toutes les choſes humaines ont deux faces, auſſi bien que les Silenes d'Alcibiade ; ce qui paroît au dehors mépriſable, regardez-le dedans, ouvrez le Silene, vous trouverez un contraſte formel.

6. L'eſtimant par humaine apparence, n'en euſſiez donné un coupeau d'oignon, tant laid étoit de corps Socrate, & ridicule en ſon maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le viſage d'un fou ; ſimple en mœurs, ruſtique en vêtements, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la république, toujours riant, toujours beuvant d'autant à un chacun, toujours ſe gabelant, toujours diſſimulant ſon divin ſavoir ; mais ouvrant cette boîte, euſſiez au-dedans trouvé une céleſte & impréciable drogue ; entendement plus qu'humain, vertu merveilleuſe, courage invincible, ſobriété nompareille, contentement certain, aſſurance parfaite, dépriſement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, navigent & bataillent. (*RABELAIS.*)

Voyez UNIVERS.

CONVERSATION.

1. L'homme eſt ainſi fait, qu'à force de lui dire qu'il eſt un ſot, il le croit; & à force de ſe le dire à ſoi-même, on ſe le fait croire; car l'homme fait lui ſeul une converſation intérieure, qu'il importe de bien régler. (*Paschal.*)

2. Les égoïſtes en converſation ſont ces petits eſprits bornés, qui, vuides de toute autre choſe, ne ſont remplis que d'eux-mêmes.

3. L'art des converſations amoureuſes eſt qu'elles ne ſoient pas toujours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoi, les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toujours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertiſſe, & que qui fait l'un ſans l'autre, ne fait preſque rien, & peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties, ſans qu'on les aimât, que d'être aimées, ſans qu'on les divertît.

(*M. de Fontenelle.*)

4. On commençoit à ſe préparer dès le matin pour la converſation du ſoir, & l'on diſoit non ce que le haſard ou le bon-ſens préſentoient, mais ce que l'on avoit médité d'avance. (*M. de Crébillon.*)

5. Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit & le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout, de bien savoir choisir, pour se le former & ne le point gâter; & on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déja formé, & point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent. (PASCHAL.)

6. Il ne faut qu'un quart-d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme.

7. *Daper* prétend que dans quelques îles de l'Archipel, comme dans celle de Nicarie, les habitants ont une coutume assez bisarre, qui est de se parler de loin, surtout à la campagne, & que ces insulaires ont la voix si forte, qu'ils se parlent ordinairement d'un quart de lieue, & souvent d'une lieue, en sorte que la conversation est coupée par de grands intervalles, la réponse n'arrivant que plusieurs secondes après la question.

8. Les charmes de sa conversation redoubloient encore par cette envie de plaire, qui est à l'esprit ce que la parure est à la beauté.

9. On se devine souvent dans la conversation, plutôt qu'on ne s'entend.

10. Les François parlent souvent tous à la fois, lorsqu'ils sont ensemble. Leurs con-

versations sont bruyantes. On diroit, au contraire, au silence qui regne souvent au milieu d'une troupe d'Anglois, qu'ils craignent de se distraire les uns les autres. Les François, au bruit qu'ils font, ne s'entr'entendent pas : les Anglois ne disent mot ; cela revient à-peu-près au même.

11. Plusieurs se sont perdus auprès des grands dans la conversation ; ils se sont fait haïr, en croyant se faire valoir.

12. La conversation avec les gens polis & spirituels est encore un moyen de cultiver notre bon goût. Il est impossible qu'un homme, quelque beaux talents qu'il ait, envisage chaque objet dans toute son étendue, & la diversité des jours qu'il peut recevoir. Outre les observations générales qu'on peut faire sur un auteur, chacun y remarque certaines choses conformes à ses idées & à sa maniere de penser. Ainsi la conversation nous fournit de nouvelles vues, & nous fait jouir des lumieres & des réflexions des autres comme si elles nous appartenoient.

13. Il y a moins de peine & d'ennui pour un homme d'esprit, à écouter des sots qui s'entretiennent, qu'à leur parler & à leur répondre.

14. Une dame espagnole lisoit dans Cléopâtre, une longue & tendre conversation entre un amant & sa maitresse : que d'esprit

mal employé, dit-elle : ils étoient ensemble, & ils étoient seuls!

Voyez ÉTUDE, FROIDEUR, NÉGLIGENCE, SILENCE.

CONVERSION.

1. Ceux qui se convertissent à la cour, sont toujours ceux qui ont le moins besoin de se convertir.

2. La conversion d'une jeune personne est ordinairement plus sincere & plus solide que celle d'une femme qui est déja sur le retour. La jeune quitte le monde pour la vertu; c'est la grace qui la touche. La vieille ne le quitte que pour la dévotion; c'est un changement de pure bienséance. L'une, en quittant le monde, se quitte elle-même; l'autre y devient plus attachée qu'auparavant. Dans celle-là l'amour de Dieu triomphe de l'amour-propre; dans celle-ci l'amour-propre ne fait que changer de forme, & reste toujours le principe des actions.

3. Il y a des auteurs qui posent pour maxime générale, que l'opiniâtreté est le caractere de l'hérésie; & néanmoins, pour mieux cacher les violences des convertisseurs, ils disent que les conversions se font faites facilement, & ils tirent de cette facilité une preuve de l'hérésie des convertis. On ne quitte pas avec tant de facilité, dit-on, la vraie église. La résistance que les Ariens firent au roi Récarede, fut si foible & si

courte, qu'on pouvoit bien juger de-là-même que ce n'étoit que pour le mensonge que l'on combattoit, & non pour la vérité, qui est seule capable de dominer les esprits raisonnables, & leur inspirer de la fermeté.
(*BAYLE.*)

4. J'ose demander avec fermeté sur quoi tombent les reproches que l'on fait à Louis *. est-ce sur la justice de son expédition? Eh! quel étoit donc ce droit si sacré des barbares, qu'ils pussent enlever la Terre-sainte aux Chrétiens, sans que des Chrétiens pussent la reprendre? Est-ce sur le droit apparent que pourroit donner aux infideles la possession? Mais depuis cent ans ces contrées étoient à Godefroi & aux héritiers de sa valeur. Sont-ce les conjonctures que l'on blâme? La France étoit en paix, l'Europe en silence; les affaires dans les mains courageuses & pacifiques de Blanche; & la vénération du nom de Louis veilloit a ses intérêts, en son absence. Est-ce la difficulté de l'entreprise que l'on considere? Mais que ne pouvoit-on pas attendre d'une armée si nombreuse, d'une noblesse si vaillante, des établissements que les Chrétiens avoient déja en Asie? Qu'on me dise si cet Alexandre, dont nous admirons encore tous les jours l'heureuse audace, avoit de si légitimes espérances, lorsqu'il attaqua la Perse; & pourquoi,

* S. Louis.

ſinon par des décrets que l'homme ne peut pas expliquer, l'univers devoit ſe taire devant Alexandre, & réſiſter à Louis ? Dieu en ordonna autrement; il ne voulut pas que l'Europe cette fois l'emportât ſur l'Aſie ; il laiſſa ces contrées échapper aux Chrétiens, dont aucun n'a eſpéré pouvoir être plus heureux que Louis; & il a depuis amené les infideles juſqu'aux portes de l'Europe, qui voit, ſans étonnement, l'empire des Conſtantins & des Théodoſe dans leurs mains. Qui auroit pu, au ſiecle de Louis, prédire tous ces événements? Ses yeux, je l'avoue, ne percerent point dans un ſi obſcur avenir; il écouta la voix de ſon courage, l'éxemple de ſes peres, l'eſpérance mieux fondée d'un grand ſuccès utile aux hommes & glorieux à la religion. Il offroit ſon zele à Dieu, & ne murmura point, en voyant qu'il ne le couronnoit point du ſuccès.

(*M. BOURLET DE VAUXCELLES.*)

5. Sous le regne d'Eliſabeth, ſoixante Jéſuites anglois furent envoyés en Angleterre par le pape Grégoire XIII. Ils s'établirent en habits ſéculiers, à quelques lieues de la ville d'Yorck, province pleine de Catholiques romains. Ils enlevoient, dit un hiſtorien, quelques brebis ou quelques agneaux, & quantité de boucs de la bergerie de Calvin, qu'ils introduiſoient dans celle du pape.

Voyez INTOLÉRANCE.

COPIE.

1. Il n'y a point de tableaux dont on ne fasse quelque histoire, & lorsqu'il s'en rencontre deux à-peu-près semblables, aussi-tôt chacun prend parti pour faire que l'un soit l'original, & l'autre la copie. Comme le temps en efface les traits & en ôte les couleurs, & que d'ailleurs quantité de copies sont faites par d'habiles gens, il est assez malaisé de ne s'y pas tromper, & c'est où les demi-connoisseurs se laissent surprendre; car ceux qui ne regardent qu'à la toile & au bois, n'y trouvent point de différence.

2. Les peintres appellent original, le tableau qu'ils font d'une personne; ce qu'ils devroient appeller copie; car c'est la personne qu'on peint qui est l'original.

3. On appelle copie l'écrit de l'auteur, sur lequel on imprime, quoique d'ordinaire ce soit l'original de l'auteur.

4. Le Titien a fait des copies de quelques ouvrages de Raphaël, qui sont plus estimées que leurs originaux.

5. Une copie faite de main de maître, est de même prix que son original.

6. La touche d'un original est libre, hardie en tout; celle de la copie paroît tremblante, & la gêne s'y fait sentir d'un bout à l'autre.

7. L'imitation est de tous les résultats de la machine animale le plus admirable; c'en est le mobile le plus délicat & le plus étendu; c'est ce qui copie de plus près la pensée;

& quoique la cause en soit dans les animaux purement matérielle & mécanique, c'est par ses effets qu'ils nous étonnent davantage. Les hommes n'ont jamais plus admiré les singes que quand ils les ont vu imiter les actions humaines : en effet, il n'est point trop aisé de distinguer certaines copies de certains originaux ; il y a si peu de gens d'ailleurs qui voient nettement combien il y a de distance entre faire & contrefaire, que les singes doivent être pour le gros du genre-humain des êtres étonnants, humiliants au point qu'on ne peut gueres trouver mauvais qu'on ait donné, sans hésiter, plus d'esprit au singe, qui contrefait & copie l'homme, qu'à l'homme (si peu rare parmi nous) qui ne fait ni ne copie rien. Cependant les singes sont tout au plus des gens à talents que nous prenons pour des gens d'esprit ; quoiqu'ils aient l'art de nous imiter, ils n'en sont pas moins de la nature des bêtes, qui toutes ont plus ou moins le talent de l'imitation. A la vérité, dans presque tous les animaux ce talent est borné à l'espéce même, & ne s'étend point au-delà de l'imitation de leurs semblables, au-lieu que le singe, qui n'est pas plus de notre espéce que nous ne sommes de la sienne, ne laisse pas de copier quelques-unes de nos actions;mais c'est parce quil nous ressemble à quelques égards, c'est parce qu'il est extérieurement à-peu-près conformé comme nous, & cette

reſſemblance groſſiere ſuffit pour qu'il puiſſe ſe donner des mouvements ſemblables aux nôtres, pour qu'il puiſſe en un mot nous imiter groſſierement; en ſorte que tous ceux qui ne jugent des choſes que par l'extérieur, trouvent ici, comme ailleurs, du deſſein, de l'intelligence & de l'eſprit, tandis qu'en effet il n'y a que des rapports de figure, de mouvement & d'organiſation.

C'eſt par les rapports de mouvement que le chien prend les habitudes de ſon maître, c'eſt par les rapports de figure que le ſinge contrefait les geſtes humains, c'eſt par les rapports d'organiſation que le ſerin répéte des airs de muſique, & que le perroquet imite le ſigne le moins équivoque de la penſée, la parole, qui met à l'extérieur autant de différence entre l'homme & l'homme qu'entre l'homme & la bête, puiſqu'elle exprime dans les uns la lumiere & la ſupériorité de l'eſprit, qu'elle ne laiſſe appercevoir dans les autres qu'une confuſion d'idées obſcures ou empruntées, & que dans l'imbécille, ou le perroquet, elle marque le dernier degré de la ſtupidité, c'eſt-à-dire l'impoſſibilité où ils ſont tous deux de produire intérieurement la penſée, quoiqu'il ne leur manque aucun des organes néceſſaires pour la rendre au dehors.

Il eſt aiſé de prouver encore mieux que l'imitation n'eſt qu'un effet mécanique, un réſultat purement machinal, dont la perfec-

tion dépend de la vivacité avec laquelle le ſens intérieur matériel reçoit les impreſſions des objets & la facilité de les rendre au-dehors par la ſimilitude & la ſoupleſſe des organes extérieurs. Les gens qui ont les ſens exquis, délicats, faciles à ébranler, & les membres obéiſſants, agiles & flexibles ſont, toutes choſes égales d'ailleurs, les meilleurs acteurs, les meilleurs pantomimes, les meilleurs ſinges : les enfants, ſans y ſonger, prennent les habitudes du corps, empruntent les geſtes, imitent les manieres de ceux avec qui ils vivent; ils ſont auſſi très-portés à répéter & à contrefaire. La plûpart des jeunes gens les plus vifs & les moins penſants, qui ne voient que par les yeux du corps, ſaiſiſſent cependant merveilleuſement le ridicule des figures; toute forme biſarre les affecte, toute repréſentation les frappe, toute nouveauté les émeut : l'impreſſion en eſt ſi forte, qu'ils repréſentent eux-mêmes, ils racontent avec enthouſiaſme, ils copient facilement & avec grace ; ils ont donc ſupérieurement le talent de l'imitation, qui ſuppoſe l'organiſation la plus parfaite, les diſpoſitions du corps les plus heureuſes, & auquel rien n'eſt plus oppoſé qu'une forte doſe de bon-ſens.

Ainſi, parmi les hommes ce ſont ordinairement ceux qui réflechiſſent le moins qui ont le plus ce talent de l'imitation ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on le trouve dans

les animaux qui ne réflechissent point du tout ; ils doivent même l'avoir à un plus haut degré de perfection, parce qu'ils n'ont rien qui s'y oppose, parce qu'ils n'ont aucun principe par lequel ils puissent avoir la volonté d'être différents les uns des autres.

C'est par notre ame que nous différons entre nous, c'est par notre ame que nous sommes nous, c'est d'elle que vient la diversité de nos caracteres & la variété de nos actions : les animaux, au contraire, qui n'ont point d'ame, n'ont point le *moi*, qui est le principe de la différence, la cause qui constitue la personne ; ils doivent donc, lorsqu'ils se ressemblent par l'organisation, ou qu'ils sont de la même espéce, se copier tous, faire tous les mêmes choses & de la même façon; s'imiter, en un mot, beaucoup plus parfaitement que les hommes ne peuvent s'imiter les uns les autres ; & par conséquent ce talent d'imitation, bien loin de supposer de l'esprit & de la pensée dans les animaux, prouve, au contraire, qu'ils en sont absolument privés.

C'est par la même raison que l'éducation des animaux, quoique fort courte, est toujours heureuse : ils apprennent, en très-peu de temps, presque tout ce que savent leurs peres & meres ; & c'est par l'imitation qu'ils l'apprennent.

8. Un apothicaire qui s'est fait peindre, ne veut pas satisfaire son peintre, il ne lui offre

ſre pour paiement que de mauvaiſes drogues; le portrait, dit-il, n'eſt pas reſſemblant; comme ſi une partie pouvoit être juge dans ſa propre cauſe, ou que l'on dût s'en rapporter à un apothicaire pour juger de la reſſemblance des viſages.... Le ſieur de Villers s'eſt engagé à faire le portrait en miniature du ſieur C... apothicaire, d'après un portrait à l'huile de ce même ſieur C.... La preuve en réſulte de ce que le ſieur C.... lui a envoyé ce portrait à l'huile, qui eſt encore entre les mains du ſieur de Villers; le prix fut fixé à 96 livres. Le ſieur C... en convient; l'apothicaire à l'huile eſt en robe de chambre, le ſieur de Villers mit en robe de chambre ſa miniature; le ſieur C... voulut une perruque nouée & un habit noir, le ſieur de Villers s'y prêta, & ne demanda rien de plus: tous ces faits ſont conſtants: il faut donc que le ſieur C... apothicaire, lui paye 96 livres.

Celui-ci qui voudroit avoir ſes portraits, & ne pas payer, s'alembique l'eſprit pour trouver un remede à ſon embarras; il voudroit s'en tirer avec de la manne en ſorte, de la caſſe cuite & du petit lait; aſſurément de la bonne caſſe eſt bonne, mais il ne ſuffit pas de purger ſon créancier pour ſe libérer avec lui, il lui reſtera toujours de l'humeur tant qu'il ne ſera pas payé, & des parties d'apothicaire enflées de moitié n'opéreront jamais un paiement légitime.....

Auſſi, ſe méfiant de cette reſſource, il avance que le portrait ne lui reſſemble pas. Mais c'eſt de ſa part une équivoque qu'il faut éclaircir. Il eſt poſſible que la miniature ne lui reſſemble pas au dernier point de perfection; & voici pourquoi. Dans tout ceci, c'eſt le ſieur C... apothicaire, qui eſt *original*, les deux portraits ſont *copies*; le ſieur de Villers s'étoit engagé pour 96 l. de faire reſſembler le portrait en miniature au portrait que lui avoit envoyé le ſieur C...., or le ſieur de Villers met en fait que l'apothicaire en miniature reſſemble, non pas peut-être à l'apothicaire original, (il ne s'y étoit pas engagé,) mais très-parfaitement à l'apothicaire à l'huile.

Mém. de Me Coqueley de Chauſſe-Pierre, Avocat.

COQUETTERIE.

1. La coquetterie ceſſa de ſe montrer à ſon imagination comme un art innocent, inventé pour donner un nouveau prix aux dons de la nature. Elle la vit comme un vice de l'eſprit nourri par une folle vanité, & capable de gâter le cœur, ſans pouvoir le ſatisfaire. (*Nerair & Melhoe.*)

2. Je ſentis, je ne ſais comment, qu'en pareil cas, le plus sûr moyen de triompher d'un fanfaron, c'étoit de feindre de le regretter. Le plaiſir que vous lui faites, en flattant la bonne opinion qu'il a de lui, l'at-

tire insensiblement à vous, pour l'amour de vous-même. Il se charge, sans y penser, d'une reconnoissance qui le conduit à l'amour; d'abord il s'humanise par curiosité, pour la joie que vous aurez de le voir revenir; mais il paye enfin de tout son cœur le plaisir superbe de voir agir le vôtre.

3. J'agis par instinct, toujours à propos, & toujours me divertissant de tout, même de la violence que je me fais avec mes amants, pour ne point donner d'avantage à celui que j'aime, sur celui que je n'aime point.

Quand je me vois les délices de ses yeux, je ne puis t'exprimer ce que je deviens aux miens. Mes conquêtes présentes & passées s'offrent à moi; je vois que j'ai su plaire indistinctement, & je conclus, en tressaillant d'orgueil & de joie, que j'aurois autant d'amants qu'il y a d'hommes, s'il étoit possible d'exercer mes yeux sur eux tous.

Songe bien, ma fille, à méditer sur l'avidité de mon amour-propre, & sur la préférence que je donne au plaisir d'être aimée, sur celui d'aimer moi-même.

Je me sentois étourdie; ses caresses, ses larmes, ses regrets me faisoient trembler de peur & de plaisir. L'occasion étoit vive, le jeune homme vif, moi vive aussi : levez-vous, lui dis-je en baissant ma tête auprès de la sienne; il me vola un baiser; je m'en fâchai, sans pouvoir m'en mettre en colere: je craignis son désordre & le mien; asséyez-

vous, lui dis-je, d'une voix plus ferme que mon cœur; je le veux, asséyez-vous.

4. Pendant ce temps la toilette alloit son train. Grigri, qui pour la premiere fois de sa vie se voyoit seul vis-à-vis d'une femme, partagé entre la curiosité, la modestie & le plaisir, étoit embarrassé, rougissoit, détournoit les yeux; mais ils s'échappoient malgré lui; ils parcouroient furtivement des appas qu'on feignoit de cacher d'une main pour exciter la curiosité, & qu'on découvroit de l'autre pour la satisfaire. (*Grigri.*)

5. La coquetterie est un art inventé par la fausseté, dont le mépris est la récompense. (*Nérair & Melhoé.*)

Voyez Résistance, Vieillesse.

COQUETTES.

1. Araminte est une de ces beautés qui se voyant sur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ranimer leur considération expirante, ont besoin de temps en temps de faire un éclat dans le monde.

2. Quelle peine pour une jeune personne née coquette, que celle d'entendre toujours parler des autres! (*Me Daunoi.*)

3. Car jusqu'à ce moment elle s'étoit contentée de laisser croire à tous les hommes qu'elle les aimoit; ce qui déshonore un peu plus que d'accorder tout à un seul.

4. Elle étoit coquette, comme je l'ai déja dit; on est aussi bien avec les femmes de ce

caractere la premiere fois qu'on les voit, que la derniere qu'on les quitte.

(*NERAIR & MELHOÉ.*)

5. Elle n'auroit point manqué de se livrer à ceux qui l'aimoient, si elle avoit pu s'imaginer que c'eût été le moyen de les faire souffrir davantage.

6. Ne savez-vous donc pas que je suis une franche coquette, & que je prends un plaisir infini à obliger un homme sage de parler & d'agir comme un sot ? (*Hist. d'Henriette.*)

7. Tantôt Armide affecte de la pudeur & de la retenue ; tantôt elle fait paroître une gaieté pleine d'enjouement. Modeste avec ceux en qui elle apperçoit de la hardiesse, & vive avec ceux qui témoignent de la timidité. Si elle découvre dans quelqu'un de ces derniers une défiance de lui-même, prête à étouffer son amour, elle jette alors sur lui des regards si animés & si expressifs, qu'il bannit aussi-tôt cette défiance, & qu'il croit avoir tout sujet d'esperer. Si quelqu'autre moins timide exprime un peu trop clairement sa passion, un regard sévère, & des manieres froides qu'elle sait employer à propos, le font rentrer incontinent dans le respect : mais cette sévérité est si bien tempérée, que l'amant le plus hardi, l'aime sans oser rien entreprendre, & ne l'en aime pas moins.

(*MIRABAUT. Traduc. du Tasse.*)

8. La comtesse, âgée de 73 ans, craint de se remarier, de peur de mourir en couche,

& fait régulierement trois fois par jour sa toilette, dans l'esperance de trouver encore quelque insolent.

9. Il y a en Mingrelie, dit Chardin, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage & de taille admirables, d'un regard engageant qui caresse tous ceux qui les regardent; elles ont de l'esprit, elles sont civiles & affectueuses, mais en même temps très-perfides, & il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en usage pour se faire des amants, pour les conserver ou pour les perdre.

Voyez EFFRONTERIE.

CORPS.

1. Tout change dans la nature, tout s'altère, tout périt; le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection, qu'il commence à décheoir: le dépérissement est d'abord insensible, il se passe même plusieurs années avant que nous nous appercevions d'un changement considérable: cependant nous devrions sentir le poids de nos années mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre; & comme ils ne se trompent pas sur notre âge, en le jugeant par les changements extérieurs, nous devrions nous tromper encore moins sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous observions mieux, si nous nous flattions moins, & si, dans tout, les autres ne nous jugeoient pas

toujours beaucoup mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes.

Lorſque le corps a acquis toute ſon étendue en hauteur & en largeur par le développement entier de toutes ſes parties, il augmente en épaiſſeur ; le commencement de cette augmentation eſt le premier point de ſon dépériſſement, car cette extenſion n'eſt pas une continuation de développement ou d'accroiſſement intérieur de chaque partie par leſquelles le corps continueroit de prendre plus d'étendue dans toutes ſes parties organiques, & par conſéquent plus de force & d'activité ; mais c'eſt une ſimple addition de matiere ſurabondante qui enfle le volume du corps, & le charge d'un poids inutile. Cette matiere eſt la graiſſe qui ſurvient ordinairement à trente-cinq ou quarante ans, & à meſure qu'elle augmente, le corps a moins de légereté & de liberté dans ſes mouvements, ſes facultés pour la génération diminuent, ſes membres s'appeſantiſſent ; il n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force & de l'activité.

D'ailleurs, les os & les autres parties ſolides du corps ayant pris toute leur extenſion en longueur & en groſſeur, continuent d'augmenter en ſolidité ; les ſucs nourriciers qui y arrivent, & qui étoient auparavant employés à en augmenter le volume par le développement, ne ſervent plus qu'à l'augmentation de la maſſe, en ſe fixant dans

l'intérieur de ces parties ; les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, toutes les fibres plus dures, la peau se desseche, les rides se forment peu-à-peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe, &c. Les premieres nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans, elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à soixante & dix; la caducité commence à cet âge de soixante & dix ans, elle va toujours en augmentant ; la décrépitude suit, & la mort termine ordinairement, avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans, la vieillesse & la vie.

Le corps meurt donc peu-à-peu & par parties, son mouvement diminue par degrés; la vie s'éteint par nuances successives, & la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la derniere nuance de la vie.

Comme les os, les cartilages, les muscles, & toutes les autres parties qui composent le corps, sont moins solides, & plus molles dans les femmes, que dans les hommes, il faudra plus de temps, pour que ces parties prennent cette solidité qui cause la mort. Les femmes, par conséquent, doivent vieillir plus que les hommes : c'est aussi ce qui arrive ; & on peut observer, en con-

sultant les tables qu'on a faites sur la mortalité du genre-humain, que quand les femmes ont passé un certain âge, elles vivent ensuite plus long-temps que les hommes du même âge. On doit aussi conclure de ce que nous avons dit, que les hommes, qui sont, en apparence, plus foibles que les autres, & qui approchent plus de la constitution des femmes, doivent vivre plus long-temps que ceux qui paroissent être les plus forts & les plus robustes; & de même on peut croire que, dans l'un & l'autre sexe, les personnes qui n'ont achevé de prendre leur accroissement que fort tard, sont celles qui doivent vivre le plus; car, dans ces deux cas, les os, les cartilages, & toutes les fibres arriveront plus tard à ce degré de solidité qui doit produire leur destruction.

La panacée, quelle qu'en fût la composition, la transfusion du sang, & les autres moyens qui ont été proposés pour rajeunir ou immortaliser le corps, sont au moins aussi chimériques que la fontaine de Jouvence est fabuleuse.

2. Le corps d'un homme bien fait doit être quarré; les muscles doivent être durement exprimés; le contour des membres fortement dessiné; les traits du visage bien marqués. Dans la femme, tout est plus arrondi; les formes sont plus adoucies, les traits plus fins. L'homme a la force & la

majesté ; les graces & la beauté sont l'appanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit & élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, & présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractere de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les orgânes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme & hardie, annoncent sa noblesse & son rang ; il ne touche à la terre que par les extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin, & semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de pilliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, & perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal orgâne ; le bras & la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres & le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser & retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorſque l'ame eſt tranquille, toutes les parties du viſage ſont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur enſemble, marquent encore aſſez la douce harmonie des penſées, & répondent au calme de l'intérieur; mais lorſque l'ame eſt agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les paſſions ſont rendues avec autant de délicateſſe que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame eſt exprimé par un trait, chaque action par un caractere, dont l'impreſſion vive & prompte devance la volonté, nous décèle, & rend au dehors, par des ſignes pathétiques, les images de nos ſecrettes agitations.

C'eſt ſur-tout dans les yeux qu'elles ſe peignent, & qu'on peut les reconnoître; l'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe; il ſemble y toucher, & participer à tous ſes mouvements; il en exprime les paſſions les plus vives & les émotions les plus tumultueuſes, comme les mouvements les plus doux & les ſentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les tranſmet par des traits rapides; qui portent, dans une autre ame, le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit & réfléchit en même temps la lumiere de la penſée & la chaleur du ſentiment; c'eſt le ſens de l'eſprit & la langue de l'intelligence.

La beauté d'un tableau dépend de bien former toutes les sortes de corps, chacun selon le tempérament des personnes & la nature du pays qu'on veut représenter; car il y a une grande différence entre la taille & la mine d'un Anglois, & celle d'un Arménien; entre un Allemand & un Espagnol. Dans les bas-reliefs de la colonne Trajane, dans ceux de l'arc de Constantin, & dans quelques autres qui nous restent, on voit que les sculpteurs anciens observoient cela très-soigneusement; & l'on remarque, dans leurs ouvrages, la différence qu'il y a entre un Romain & un Barbare.

Voyez ARITHMÉTIQUE, DURETÉ, ÉLÉMENTS, FORME, IMMORTALITÉ DE L'AME, MATIERE, MOMIES, SANTÉ.

CORRECTION.

1. Comme la nature est trop orgueilleuse pour souffrir la correction, il faut blâmer en autrui les défauts dont on veut corriger la personne à qui l'on parle.

2. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent: je suis trop vieux, pour me corriger; je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire, je suis trop jeune.

3. Au jugement des sages, il n'est pas moins glorieux de corriger ce qui est mauvais, que de donner le premier ce qui est bon; car c'est l'effet de la même intelligence.

4. S. Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, né à Ravennes de parents illustres, résolut d'embrasser la vie d'hermite, & se mit sous la conduite d'un pieux solitaire nommé Marin. Cet homme ne comptoit pas la douceur parmi ses vertus, & sa dureté étoit capable de rebuter un élève moins affermi dans sa vocation que Romuald. Toutes les fois que son disciple faisoit quelque faute en lisant, l'impitoyable Marin lui donnoit un grand coup de baguette sur la tête, du côté gauche. Romuald souffrit long-temps ce traitement rigoureux avec une patience héroïque. Enfin il dit un jour à Marin : « Mon maître, je suis presque devenu sourd » du côté gauche ; je vous prie d'avoir la » bonté de me frapper désormais du côté » droit ».

CORRUPTION.

1. Il y a un nombre infini de choses que les hommes n'estiment que par le rapport qu'elles ont avec quelqu'une de leurs foiblesses. La volupté leur fait quelquefois trouver de l'honneur dans la débauche ; les riches sont redevables à la cupidité des pauvres, de la considération qu'ils trouvent dans le monde. La puissance tire son prix en partie d'un certain pouvoir de faire ce qu'on veut, qui est le plus dangereux présent qui puisse jamais être fait aux hommes. Les honneurs & les dignités tirent leur princi-

pal éclat de notre ambition ; & ainsi on peut dire, à coup sûr, que la plûpart des choses ne sont glorieuses , que parce que nous sommes déréglés.

2. En faisant le bien privé de quelques-uns, la corruption fait le mal général de tous.

3. Corrompre la jeunesse dans ses commencements, c'est empoisonner les sources publiques. (*Apologie de l'université.*)

4. Celui qui tente , quoique sans succès, déshonore toujours celui qu'il attaque , en supposant qu'il peut se laisser corrompre.

5. Carthage perdit sa liberté, parce qu'un mauvais ministere y introduisit une armée mercénaire d'étrangers : Sparte fut ruinée par une cour qui y apporta le luxe & les excès, & qui fondit son pouvoir sur la corruption des représentants du peuple.

Athènes trouva sa perte dans la tyrannie & dans l'oppression ; & la liberté de Rome ne fut pas la victime des tribuns , mais bien celle du gouvernement militaire , sur lequel César établit son pouvoir arbitraire.

6. La chose la plus importante pour la nation angloise, c'est l'élection des membres de la chambre basse. Ce devroit être l'homme le plus vertueux, le plus sage, le plus zèlé qui devroit être préféré ; cependant c'est communément le plus ambitieux & le plus prodigue qui l'emporte. Le peuple payoit autrefois ceux qu'il chargeoit de la défense

de ses droits ; aujourd'hui il vend son suffrage à celui qui y met le plus haut prix. Tout homme qui est en état de dépenser beaucoup, est sûr de se faire un parti, mais non pas d'être élu ; celui de ses concurrents qui aura dépensé le plus, selon toute apparence, aura la pluralité des voix. Les uns entrent au parlement, pour payer leurs dettes; d'autres en font pour y entrer: plusieurs se ruinent tous les jours à briguer en vain cet honneur ; souvent aussi ce ne sont pas eux-mêmes qui font cette dépense, ce sont les principaux du parti qui les portent.

7. Dès que dans la balance où l'on pèse des raisons, vous ajoûtez, d'un côté le prix de la corruption, le nouveau poids emporte la balance, & entraîne avec lui le raisonnement & le raisonneur.

8. Ce ne fut que sous Vespasien, que la Bretagne fut entiérement subjuguée par le fameux Julius-Agricola, 138 ans après que Jules-César en eut entrepris la conquête. Agricola dut moins ce succès à ses armes qu'à sa politique; il comprit qu'il étoit difficile de réduire, par la force, ces esprits féroces & indociles. Il introduisit, dans la Bretagne, les plaisirs, le luxe & les arts. Ces fiers & indomptables Bretons furent désarmés par la mollesse, & reçurent le joug des Romains avec leurs vices. Ils se firent insensiblement une douce habitude de

leur esclavage ; & leur corruption leur ôta jusqu'au sentiment de la liberté. La Bretagne fut une des provinces les plus florissantes de l'empire romain, jusqu'au regne d'Honorius I. Ce prince, fils du grand Théodose, ayant eu l'occident en partage, la Bretagne dès-lors fut soumise à ses loix. Elle se ressentit de la foiblesse de celui qui la gouvernoit. Honorius, incapable de résister aux Goths qui l'assiégeoient de tous côtés, laissa la Bretagne en proie aux ravages des Pictes & des Ecossois ; ce fut en vain qu'elle lui envoya des députés, pour demander du secours : Honorius leur déclara que, dans l'extrémité où il se trouvoit réduit, les Bretons n'avoient rien à attendre de lui, & qu'ils pouvoient désormais se gouverner à leur gré. C'est à cette époque, qui tombe en l'an de Jésus-Christ 427, que commence la liberté de la Grande-Bretagne.

Voyez CÉLIBAT, MAINS, MOMIES, SÉPULTURE.

COULEURS.

1. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avouer que sa philosophie est une vilaine philosophie, elle enlaidit toutes les dames. S'il n'y a point de couleurs, il n'y a donc point de teints ; & que deviendront les lis & les roses de nos belles ? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent

dent, & non dans les objets. Les dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint ; elles veulent l'avoir à elles en propre : & s'il n'y a point de couleurs la nuit, M. de N . . . est donc bien attrapé, qui est devenu amoureux de Mlle. . . sur son beau teint, & l'a épousée ? Il seroit fort fâcheux pour lui de croire tenir le plus beau blanc & le plus bel incarnat du monde ; & de ne tenir rien. (*FONTENELLE.*)

2. On peut réprimer les différents mouvements du visage pendant la passion, par la volonté : mais on ne sauroit empêcher la rougeur, parce qu'elle vient du diaphragme, qui est le principal organe du sentiment intérieur. (*M. DE BUFFON.*)

3. Le Titien faisoit paroître ses tableaux admirables par une noblesse & une grandeur presque inimitables. Lorsqu'en représentant quelque histoire, il y a un paysage dans le fond de son tableau, ce paysage est grand ; l'on n'y remarque point une infinité de petites choses ; les couleurs en sont éteintes, quand elles doivent soutenir & servir de fond à ses figures, qui paroîtroient beaucoup moins, si les couleurs du paysage étoient trop vives. Les ciels, les nuées, les arbres, toute l'étendue de la campagne, & généralement tout ce qu'il représente est grand ; les draperies des figures sont amples, évitant les vêtements pauvres, les plis trop petits, & mille autres choses que les peintres affec-

tent, qui cependant ne font que rendre leurs tableaux plus confus. Cette belle entente vient moins de la perſpective, que du jugement de ce peintre, de même que l'ordre qu'il a toujours gardé dans la diſtribution de ſes couleurs.

Quoique la perſpective de l'air & l'affoibliſſement des couleurs, par la coupe de l'air, ſoit en effet dans les tableaux, ce qui fait fuir ou avancer les corps ; le peintre néanmoins doit toujours chercher à ſe prévaloir de toutes ſortes de moyens, & de tous les ſecrets de ſon art pour imiter la force de la nature.

Le Titien ſavoit qu'outre l'affoibliſſement que les couleurs reçoivent par les coupes de l'air, & par les différents éloignements, il y a encore dans les mêmes couleurs, ou une force, ou une foibleſſe eſſentielle à leur nature, qui rend à la vue les unes plus ſenſibles que les autres : il a toujours obſervé de les ranger les unes auprès des autres, en ſorte que les plus fortes fuſſent les plus foibles; ce qu'il eſt aiſé de remarquer dans les vêtements de ſes figures. Et lorſque la néceſſité de ſon ſujet l'obligeoit à mettre des couleurs plus foibles ſur le devant, il les accompagnoit de quelque choſe, dont la couleur plus forte ſervoit à ſoutenir & à faire avancer les autres.

Des peintres ont remarqué que, dans le tableau où il a repréſenté Bacchus & Ariâne,

afin de faire approcher davantage une draperie qui est sur le devant, & qui de soi est d'une couleur foible & légere, il a trouvé l'invention de mettre un vase sur cette draperie, lequel étant d'une couleur brune & forte, tire le tout en avant.

C'est que les choses les plus claires s'éloignent, & que les plus brunes s'avancent davantage. Les plus savans peintres ont remarqué que ce qui est noir a plus de force, & s'approche bien plus que ce qui est blanc.

4. Le peigne, la massue, l'araignée de mer, sont du nombre des coquillages que les anciens appelloient pourpres, parce qu'ils en tiroient cette riche couleur.

Voyez ARC-EN-CIEL, COLORIS, HUILES.

COUR.

1. A la cour on ne connoît point les milieux.

2. Mon expérience à la cour m'a appris que rien n'y étoit plus rare que l'à-propos.

(*Me* DE *MAINTENON*.)

3. Il est vrai qu'à la cour on est moins exposé à devenir la victime de ses crimes que de ses vertus.

4. Mais ne pourroit-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres ? Il n'y auroit qu'à ne se point faire d'ennemis. Cela ne serviroit de rien, dit mon pere; car dans ce pays-là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit: Êtes-vous en place;

vous voilà brouillé ſans rémiſſion avec je ne ſais combien de gens, à qui pourtant vous rendez ſervice. Eh! m'écriai-je, quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige? On lui veut mal de ce qu'il eſt en état d'obliger, reprit-il, de ce qu'on a beſoin d'être ſon ami; au lieu qu'on voudroit que ce fût lui qui eût beſoin d'être le nôtre. Eh! de quelle maniere faut-il donc ſe comporter avec des gens ſi méchants, lui dis-je? Hélas, mon fils, me répondit-il, il faut être méchant ſoi-même; encore eſt-il bien difficile de l'être avec ſuccès, car il s'agit d'avoir une méchanceté habile qui perde finement vos ennemis, ſans qu'ils voyent comment vous vous y prenez; ſouvent même eſt-il néceſſaire que ceux que vous employez pour les perdre, ne s'apperçoivent pas de votre deſſein: ſais-tu bien qu'à la cour c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain que cette méchanceté-là? on dit de celui qui y parvient, voilà un habile homme, voilà une bonne tête; il a culbuté ſes ennemis; il a ſu écarter tout ce qui lui faiſoit ombrage; il faut avoir bien de l'eſprit pour ſe tirer d'affaire comme il a fait. Mais mon pere, lui répondis-je, parmi des perſonnes comme nous, quelqu'un qui reſſembleroit à cet habile homme-là, nous dirions de lui que c'eſt un fourbe, un perfide, un homme ſans conſcience & ſans honneur, un homme qui ne vaut rien. Bon, me dit mon pere en riant, tu fais-là une plai-

ſante comparaiſon ! Eh ! qu'eſt-ce que c'eſt que des gens comme nous ? Il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilége d'être fourbes ou perfides avec gloire ! Ne voilà-t-il pas de beaux intérêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous employerions pour avancer nos affaires, & pour ruiner celles de nos ſemblables ! Oh, mon fils ! ce n'eſt pas-là l'eſprit du monde ; tu vois les choſes comme elles ſont, toi ; tu as les yeux trop ſains ; mais ſi un peu d'extravagance humaine s'emparoit malheureuſement de ton cerveau, égaroit ta raiſon, & mitigeoit tes principes de vertu, tu penſerois bien d'une autre maniere. Sache, mon fils, que ce qu'on appelle noirceur de caractere, méchanceté fine, ſcélérateſſe de cœur, iniquité de toute eſpece, porte toujours ſon nom naturel, & n'en change jamais pour des gens comme nous ; parmi nous un fourbe eſt un fourbe, un méchant eſt un méchant ; à notre égard on explique les choſes à la lettre ; on les prend pour ce qu'elles ſont : nos poſtes ſont ſi petits, nos intérêts de ſi peu de valeur, que nous ne pouvons en impoſer à perſonne : le moyen qu'on ſe trompât ſur notre chapitre ? Nous ne ſommes revêtus de rien qui ſoit reſpectable pour les autres hommes, de rien qui étourdiſſe, qui ſubjugue leur imaginâtion en notre faveur ; rien ne nous couvre, pour

ainſi dire : nous ſommes tout nuds, ou nous n'avons que des haillons qui ne ſont pas graciables, & qui font qu'on nous juge ſans miſéricorde, & comme nous le méritons ; de ſorte que nous avons beau être faux avec ſoupleſſe, méchants avec toute l'induſtrie du monde, toute cette induſtrie, toute cette ſoupleſſe nous tourne à mal, & ne fait qu'ajoûter de nouveaux traits de laideur à notre indignité, comme cela eſt juſte ; en un mot, chez nous tout cela eſt miſere d'eſprit & de cœur, plus ou moins odieuſe, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins ruſée.

5. Plaignez-vous à la cour, ou ne vous plaignez pas du mal qu'on vous fait, il n'en ſera ni plus ni moins ; elle agit comme certaines meres qui fouettent leurs enfants juſqu'à ce qu'ils pleurent, & qu'elles fouettent de nouveau pour les obliger à ſe taire.

6. François I étoit galant ; il attira les dames à ſa cour. La chaſſe & les tournois, diſoit-il, ſont ſans doute des amuſements fort dignes d'un gentilhomme ; mais une cour ſans femmes eſt une année ſans printems, & un printems ſans roſes. Si ce monarque & la reine Anne ſon épouſe introduiſirent les dames à la cour ; ce ne fut qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiècle qu'elles commencerent à ſe faire viſite, & à recevoir celle des hommes.

Voyez CONVERSION, DÉLICATESSE, SILENCE.

COURAGE.

1. La bravoure eſt de tous les pays, où les habitants, nourris dans des principes d'honneur & d'équité, s'effrayent plus d'une légere diſgrâce que d'un grand danger.
(*Hiſt. de Grece.*)

2. Il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ſes ordres avec le ſang-froid d'un philoſophe en robe de chambre.
(*Me DE MAINTENON.*)

3. Annibal diſoit de Marcellus : s'il avoit été vaincu, il ne ſe ſeroit point donné de repos ; & s'il avoit été victorieux, il n'en auroit point donné aux autres.

4. Il avoit ſoutenu dans un âge aſſez avancé les plus cruelles opérations de la chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage ſingulier. Ce courage eſt tout différent de celui qu'on demande à la guerre, & moins ſuſpect d'être forcé : il eſt permis d'en manquer dans ſon lit.

5. Homere & Socrate ont démontré que la valeur s'apprenoit, & que c'eſt une ſcience comme toutes les autres vertus.

6. Deux contre un, qu'importe à des François? ils combattent, & ne comptent pas.

7. Le François voit, regarde la mort, l'affronte avec audace : l'Allemand la donne, & la reçoit froidement.

8. Un Athénien demandoit ironiquement à un Spartiate qui avoit été fait priſonnier

dans une action, si ceux qui avoient été battus, étoient de braves gens: Une flèche feroit une chose bien précieuse, répondit-il, si elle savoit discerner le brave homme du lâche.

9. Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité; parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font négliger la vie & l'argent : aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

10. Le sauvage trouvé près d'Hanover fuyoit à toute occasion; & l'homme *naturel* l'imitera s'il peut; autrement il essayera ses forces. Que fera-t-il si le danger est inévitable? Il risque de périr s'il se défend : il périra sûrement s'il ne se défend pas. Ce courage forcé est le seul que la nature connoisse..

11. *Bayle* attribue cette prédilection des femmes pour les gens braves, au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire; souvent à l'envie de dominer sur ceux qui dominent, ou sont dans le cas de dominer sur les autres; & presque toujours au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

12. Comme presque tous les conquérants sont venus du nord, on a cru que les peuples septentrionaux étoient plus courageux & plus féroces que les autres. On auroit mieux raisonné en concluant que c'est presque toujours la pauvreté & l'indigence qui

fait des conquêtes sur le luxe & les richesses. Les Sarrasins, quittant les déserts de l'Arabie, & tirant vers le nord, inonderent les provinces les plus fertiles de l'empire romain: à moitié chemin ils rencontrerent les Turcs, qui, venant des déserts de la Tartarie, alloient vers le sud.

Tous les animaux courageux sont carnaciers: le chevalier Temple en conclut que les Anglois, dont la nourriture est forte & succulente, doivent surpasser de beaucoup en courage ces autres nations chez qui le commun peuple meurt presque de faim; mais les Suédois sont gens de cœur, & d'aussi bons soldats qu'il puisse y en avoir.

Le courage est de toutes les qualités nationales la moins constante, &, pour ainsi dire, la plus journaliere : n'étant pas d'un usage continuel, comme le sont l'industrie, le savoir & la politesse, il ne passe pas si aisément en habitude : pour l'entretenir, il faut l'exemple, l'émulation, & une sévere discipline : il dépend sur-tout de l'opinion; les soldats de la dixieme légion de César & ceux du régiment de Picardie ont été pris indifféremment dans la foule; mais s'étant une fois piqués de passer pour les meilleures troupes de l'armée, ils le furent en effet.

13. Un roi d'Arabie montrant à ses courtisans un sâbre de Damâs, ils le trouverent trop court; le fils du roi leur dit: il n'est point d'armes trop courtes dans les mains d'un

homme brave, il n'a qu'à s'avancer pour les rendre plus longues.

14. Les François ayant perdu, en 1704, la bataille d'Hochstet, le maréchal de Tallard, prisonnier des Anglois, paroissoit sensiblement affligé de cette perte. Le duc de Marlborough cherchoit à le consoler pendant le repas, en lui rappellant le caprice des armes: « tout cela n'empêche pas, lui dit Tallard, que votre grandeur n'ait battu les » plus braves troupes du monde... J'espere, » répliqua le général Anglois, que votre » grandeur exceptera celles qui les ont » battues ».

Voyez BATAILLES, DANGER, FERMETÉ, RÉPUTATION, VALEUR.

COURSES DE CHEVAUX.

1. Un cheval qui a une fois remporté le prix à *Newmarket*, devient aussi-tôt un animal célèbre par toute l'Angleterre; son nom se trouve dans tous les papiers, & bientôt est aussi connu que celui du meilleur écrivain du siecle. On grave le portrait de l'animal victorieux. Tous les gentilshommes de campagne en tapissent leurs cabinets; & je ne dis pas, à la honte de cette nation, qui d'ailleurs est si sage & si judicieuse; mais à la honte de ceux qui l'achetent. Le graveur débite plus aisément une estampe de cette espèce, qu'il ne débiteroit le portrait du chevalier Newton....

La bonne opinion qu'un gentilhomme a d'un cheval, lui coûte souvent le revenu d'une année de ses terres. Il en est parmi nous qui se ruinent en équipages; l'Anglois donne autant à la folie, sans donner autant à la vanité. Il se soucie peu de porter des habits brillants, ou d'avoir une table toujours délicieuse: mais il ne craint pas de hazarder cent guinées sur un cheval. Le *More-Money*, & les gageures inconsidérées, c'est-à-dire, l'appas du gain, sont aussi funestes à la jeunesse angloise, que l'envie de faire figure & le goût de la dépense peuvent l'être à la nôtre. Cette maniere de s'enrichir avec si peu de peine, ou de se ruiner avec si peu de plaisir, est commune à tous les états. En vingt occasions un artisan risque, sans répugnance, le fruit de deux ans de travail. Tel homme vous propose de parier dix guinées contre une, à qui il ne reste rien, s'il vient à les perdre. Les façons de parler particulieres à une nation, tirent leur origine de ses mœurs; la maniere ordinaire d'affirmer une chose en anglois, est de dire, *dix contre un que cela est vrai.* Cette façon d'argumenter si commune en Angleterre, est très-commode pour les gens riches; on n'est pas toujours en état d'y répondre, & le triomphe de leur bourse leur paroît être celui de leur raison.

Le gros jeu commence à tomber aux courses depuis quelques années. Il s'y trouvoit

auparavant des aventuriers, c'eſt-à-dire, de ces marquis françois & de ces barons allemands, dont la probité eſt auſſi ſuſpecte que la qualité, & des Anglois même de la premiere condition qui y témoignoient un peu trop d'adreſſe pour ne pas détruire jusqu'à l'égalité des jeux de hazard.

Les femmes accourent à preſque toutes les courſes avec autant d'ardeur, & paroiſſent y prendre le même plaiſir que les hommes. On n'y voit pas moins de vilains équipages que de beaux chevaux.

2. Quoique la jeuneſſe la plus brillante de la cour ſe trouve à *Newmarket*, on n'y voit point de femmes; il eſt trop loin de toutes les villes; ainſi on y paſſe tout le temps, excepté celui des courſes, à ce qu'on appelle des amuſements innocents; c'eſt-à-dire à ruiner ſa fortune au jeu, & ſa ſanté par les débauches.... On a fait un livre qui a pour titre: hiſtoire de tous les chevaux qui ont remporté le prix aux courſes de *Newmarket*.

Voyez TOURNOIS.

COURTISANS.

1. Le génie des courtiſans, c'eſt de ne rien donner à ceux qui ont beſoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont beſoin de rien.

2. Ceux qui ſont auprès des grands reſ-

femblent ordinairemenr aux veilles des grandes fêtes qui les touchent de près, mais qui ont beaucoup de jeûnes & de mortifications.

3. Emanuel, roi de Portugal, ayant une lettre d'importance à faire, chargea un gentilhomme de fa cour d'y travailler; il le fit, & la porta au roi, qui en avoit auffi fait une fur le même fujet. Il les compara, & trouvant celle du gentilhomme mieux faite, il dit qu'il s'en ferviroit. Le courtifan ne lui répondit que par une profonde révérence, & s'en alla auffi-tôt prendre congé du meilleur de fes amis. Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il ; le roi fait que j'ai plus d'efprit que lui.

4. Le chef-d'œuvre d'un courtifan confifte à diffimuler même l'art néceffaire de la diffimulation.

5. Il comparoit les courtifans aux plats qu'un maître d'hôtel met fur la table, dont les uns font tantôt les premiers, & tantôt les derniers, & puis font tous confondus, quand on vient à laver les écuelles.

6. Les courtifans ne cherchoient que les occafions de lui donner des ridicules, efpece de vengeance qu'ils croient prendre des favoris, & qui prouve la faveur, fans la faire perdre. (*Hift. de Louis XI.*)

Croyez-vous que ce foit votre mérite qui vous attache les hommes ? ce font leurs befoins. S'ils étoient fans paffions, les cours feroient défertes. Qu'eft-ce que des courti-

sans ? Des glorieux qui font des bassesses, ou des mercénaires qui se font payer. Voilà vos spectateurs, & spectateurs si nécessaires, que, si vous étiez sans témoin, vous seriez sans bonheur.

7. L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le desir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la flatterie, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagements, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du prince, l'espérance de ses foiblesses, &, plus que tout cela, le ridicule perpétuel jetté sur la vertu, forment, je crois, le caractere du plus grand nombre des courtisans, marqué dans tous les lieux & dans tous les temps.

8. La mode, qui a du pouvoir en toutes choses, ne l'a si sensible en aucune, qu'à être bien ou mal à la cour. Il y a des temps où la disgrace est une maniere de feu qui purifie toutes les mauvaises qualités, & qui illumine toutes les bonnes. Il y a des temps où il ne sied pas bien à un homme d'être disgracié.

9. On dit du courtisan, qu'il a un maître & la fortune à adorer. On compare les courtisans aux enfants de tribut, qui n'ont point de parents. François I, en parlant d'eux, disoit : *Lorsque quelque grand arrive à la cour après une longue absence, le premier jour il est reçu en roi ; le lendemain on l'y regarde en*

prince : les honneurs diminuent ; & le troisieme jour, il n'est plus que ce que sont les autres, confondu ; & l'œil du maître peut seul le distinguer.

Voyez ECCLÉSIASTIQUES.

COURTISANES.

1. A Londres il y a des globes de filles publiques, où tout le monde est admis à deux shelins par tête. On y fait un train d'enfer ; il ne s'y passe que les préliminaires, & l'on conclut le marché pour autre part.

2. On sait, dit Hérodote, à quoi se montoient les richesses de la courtisane Rhodope ; car on voit à Delphes les broches de fer qu'elle y consacra, & à quoi elle employa la dîme de tout son bien. Ces broches étoient destinées à rôtir des bœufs. Les prêtres du paganisme n'étoient pas fort délicats ; ils trouvoient fort agréable l'odeur du gain, quelque puante qu'en fût la source ; & c'est d'eux que Vespasien pouvoit apprendre la maxime de Juvenal, *lucri bonus est odor ex re quâlibet.* Ils recevoient de bon cœur les offrandes des filles de joie, & les consacroient au milieu des monuments les plus célebres de la religion des peuples : c'étoit immortaliser le crime de ces courtisanes, comme elles le souhaitoient. Rhodope ne destina la dîme de son butin à faire des broches, que pour s'ériger dans la Grece un monument éternel.

3. Là, disent nos graves partisans, l'homme le plus indécis ou le plus volage, peut donner carriere à son inconstance; tous ses goûts sont satisfaits successivement. Attraits précoces, beautés meuries par l'expérience ou par les années, blondes attendrissantes, amusantes brunes: les objets passagers des libres amours, dans les arsenaux de Vénus, sont aussi variés que les caprices humains. Les voulez-vous parées comme Junon, ou dans le déshabillé des grâces? On prend, à votre gré ces différentes formes. Il ne faut ni stratagême, ni violence, pour s'introduire chez ces belles. Leur maison, ennemie de la solitude, n'est fermée qu'à l'indigence ou à l'avarice: vous êtes sûr en tout temps d'être bien reçu; on vous prévient même, on fait les avances; on vous rend avec profusion les soins & les agaceries que vous perdez si souvent chez les autres femmes. Point de rendez-vous incommodes; point d'époux, de meres, ou de surveillants qui vous obsedent & qui vous gênent. Tout vous rit, tout vous tend les bras: votre maitresse vous attend, pour se donner à vous, sans réserve, & tous vos moments sont les siens. Vous n'avez point à ménager ces bizarres accès de foiblesse, ces capricieux retours de fragilité, qu'on vous met ailleurs à si haut prix: toute heure est celle du berger. Il n'est point question d'éviter ces délicats moments de surprise qui sont

ſont punis par certaines femmes auſſi ſévérement que l'indiſcrétion; ici vous n'avez jamais mal pris votre temps. On ne vous fait point eſſuyer, ni ces politiques longueurs, qui, dans une affaire réglée, prennent le nom d'épreuves, ni ces fatigants préliminaires, qu'une femme d'un ordre plus honnête donne toujours à la dignité du ſacrifice qu'elle vous fait, ou à l'intérêt de ſes charmes, dont elle veut aſſurer le pouvoir. On n'avance pas pour reculer; on ne fuit point pour vous donner la peine de courir, & vous faire arracher des faveurs qu'on brûle de vous accorder : l'artifice des ſentiments & le myſtere ſont inconnus. On peut vous farder le viſage, mais vous n'êtes jamais la dupe du cœur.

4. Tant il eſt vrai que tout ſert dans un état, & qu'en particulier les courtiſanes, les dames galantes, rendent quelquefois de grands ſervices au public, par l'adreſſe qu'elles ont de ſe faire communiquer les ſecrets les plus importants. Il eſt vrai que, par ce moyen, elles ruinent quelquefois les affaires de leur patrie, en révélant les affaires du cabinet à un ennemi libéral : mais telle eſt la condition des choſes humaines; ce qui peut nuire, peut auſſi ſervir.

5. Les courtiſanes étoient fort communes chez les Grecs & à Corinthe; elles avoient même une ſorte de diſtinction. Celles que nous appellons à Paris femmes entretenues,

n'en ont pas moins chez les petits maîtres & ceux qui les préferent à la bonne compagnie.

A Sparte, la licence des femmes étoit extrême; cependant dans toute la Grece il n'étoit pas permis aux courtisanes de porter des bijoux & de l'or dans les rues; elles étoient obligées de les faire porter par leurs servantes dans les lieux où elles alloient.

6. Pasquier rapporte deux anciens arrêts où il est dit: Défenses expresses à toutes femmes amoureuses, filles de joie, & paillardes, de ne porter robes à collets renversés, queues, &c. sur peine de confiscation & amende, & que les huissiers qui les trouveroient, eussent à les mener prisonnieres.

Voyez ACCUSATION, GORGE, MAUVAIS LIEU.

CRAINTE.

1. Je ne crains point les hommes, & je suis accoutumée à être sage avec eux, sans les éviter. Je ne fais pas cas de ces femmes qui craignent toutes les occasions; la vertu qui fuit, manque souvent de jambes.

(*MISAPOUF.*)

2. Quand on est coupable, comme quand on est amoureux, tout ce qu'on craint paroit possible. (*Histoire d'Henriette.*)

3. Qui ne craint point la mort, n'a rien à craindre.

4. Que les hommes, dit Séneque, ont peu de raison de rendre des maux éloignés

présents à leur mémoire, & de chercher, même avant la mort, à perdre la vie.

5. Il n'y a rien que la crainte & l'espérance ne persuadent aux hommes.

6. La crainte est un effet du tempérament, dont il est impossible de se corriger ; elle est donc moins digne de mépris que de pitié.

7. Je crains Dieu, &, après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.

8. Qui craint de souffrir, souffre déja ce qu'il craint.

9. Louis XI avoit deux maximes dont il faisoit par-tout usage ; l'une de se faire craindre, l'autre de dissimuler. L'amour de ses sujets lui étant devenu indifférent, il se contentoit d'être craint. *Oderint, dum metuant* ; & il disoit : *Si je m'étois avisé de régner plutôt par l'amour que par la crainte, j'aurois bien pu ajoûter un chapitre aux illustres malheureux de Bocace.* Cela prouve que Louis XI avoit lu, mais qu'il ne connoissoit pas ses sujets ; Charles VIII, Louis XII, François I, Henri IV, les connoissoient mieux. Louis XI n'avoit bonne opinion que de lui-même, & pensoit peu avantageusement des autres.

10. La crainte a son origine dans le caractere, dans la vivacité inquiette, la défiance, la mélancolie, la prudence pusillanime, le manque de nerf dans l'esprit, l'éducation, l'exemple, &c. La crainte ne sauroit trouver d'apologie ; & je dirois pres-

que avec mademoiselle de Scudery, qu'il n'y a que la crainte de l'amour qui soit permise & louable....

La Crainte étoit aussi une déesse du paganisme; elle avoit un temple à Sparte, l'endroit du monde où les hommes avoient le plus de bravoure, & où ils étoient le moins dirigés dans leurs actions par la crainte, cette passion vile, qui fit mépriser & le culte & les autels que Tullius-Hostilius fit élever à la même déesse chez les Romains. La Crainte étoit fille de la Nuit; j'ajoûterois volontiers, & du crime. (DE JAUCOURT.)

Voyez DÉSESPOIR.

CRÉATION.

1. *Usserius* fixe le premier jour de la création du monde au 23 Octobre, 4000 ans avant Jésus-Christ. Les SS. Peres soutiennent que le monde a été créé dans le printemps.

Le P. Calmet, Samson & autres savants placent le paradis-terrestre dans l'Arménie, entre les sources du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe & du Phasis. On a tout lieu de croire que ce sont les quatre fleuves désignés par Moïse.

Tous les commentateurs placent le déluge universel à l'année du monde 1656.

2. Si le soleil qui éclaire notre terre, & si toute l'armée des mondes planétaires qui roulent autour de lui, venoient à être anéantis, il n'y paroîtroit non plus que si l'on ôtoit

un grain de ſable ſur le rivage de la mer. L'eſpace qu'ils occupent eſt ſi exceſſivement petit, en comparaiſon de tout l'univers, qu'à peine y formeroit-il un vuide. La brèche ſeroit imperceptible à l'œil qui pourroit embraſſer tout le cercle de la nature, & porter ſa vue d'un bout de la création à l'autre.

3. Les Rabins renferment ce monde viſible dans je ne ſais quel cercle : ils croient que la matiere premiere eſt plus ancienne qu'Adam de cinq jours, & prennent chacun de ces jours pour l'eſpace de vingt-quatre heures, durant leſquelles le ſoleil fait ſon cours journalier dans le ciel. Ils ne conſidèrent point que, ſelon leur bible, il y avoit lumiere & ténèbres, & par conſéquent jour & nuit, avant que le ſoleil fût créé. Il eſt vrai que Moïſe ne détermine point la longueur de ces jours & de ces nuits : cependant il eſt dit dans un autre endroit de leur bible, qu'à Dieu un jour eſt mille ans, & que les mille ans ſont un jour. Suivant cette explication, Adam ne fut créé que plus de cinq mille ans après le commencement du monde.

4. J'imagine donc un homme tel qu'on peut croire qu'étoit le premier homme au moment de la création, c'eſt-à-dire, un homme dont le corps & les organes ſeroient parfaitement formés, mais qui s'éveilleroit tout neuf pour lui-même, & pour ce qui l'envi-

tonne. Quels feroient fes premiers mouvements, fes premieres fenfations, fes premiers jugements ? . . . Je ne puis me difpenfer de le faire parler lui-même ; afin d'en rendre les faits plus fenfibles.

Je me fouviens de cet inftant plein de joie & de trouble, où je fentis pour la premiere fois ma finguliere exiftence ; je ne favois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux ; quel furcroît de fenfation ! la lumiere, la voute célefte, la verdure de la terre, le cryftal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit. . . . Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi ; & faifoient partie de moi-même . . . . . Je ne fis qu'un pas, la nouveauté de ma fituation me rendit immobile, ma furprife fut extrême, je crus que mon exiftence fuioit . . . Ma main me parut être alors le principal organe de mon exiftence ; ce que je fentois dans cette partie, étoit fi diftinct & fi complet, la jouiffance m'en paroiffoit fi parfaite en comparaifon du plaifir que m'avoient caufé la lumiere & les fons ; que je m'attachai tout entier à cette partie folide de mon être, & je fentis que mes idées prenoient de la profondeur & de la réalité . . . . . Je réfolus de ne me fier qu'au toucher qui ne m'avoit pas encore trompé, & d'être en garde fur toutes les autres façons de fentir & d'être. Je me heurtai légerement contre un palmier ; faifi d'effroi, je portai ma main fur ce corps étranger ; je

le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas ſentiment pour ſentiment; je me détournai avec une eſpece d'horreur, & je connus, pour la premiere fois, qu'il y avoit quelque choſe hors de moi .....

J'avois approché ce fruit de mes yeux, j'en conſiderois la forme & les couleurs ..... Je tirois à longues inſpirations le parfum .... Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler.... Je ſentis que je poſſedois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier, enfin je goûtai.

Quelle ſaveur! quelle nouveauté de ſenſation! Juſques-là je n'avois eu que des plaiſirs, le goût me donna le ſentiment de la volupté.... Je crus que la ſubſtance de ce fruit étoit devenue la mienne, & que j'étois le maître de transformer les êtres.... Je ne ſavois ſi je n'avois pas laiſſé dans le ſommeil quelque partie de mon être, j'eſſayai mes ſens, je cherchai à me reconnoître ..... Quelle fut ma ſurpriſe de voir à mes côtés une forme ſemblable à la mienne! Je la pris pour un autre moi-même: loin d'avoir rien perdu, pendant que j'avois ceſſé d'être, je crus m'être doublé.

Je portai ma main ſur ce nouvel être; quel ſaiſiſſement! Ce n'étoit pas moi, mais c'étoit plus que moi, mieux que moi, je crus que mon exiſtence alloit changer de lieu, & paſſer toute entiere à cette ſeconde moitié de moi-même.

Je la sentis s'animer sous ma main, je la vis prendre de la pensée dans mes yeux, les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie, j'aurois voulu lui donner tout mon être ; cette volonté vive acheva mon existence, je sentis naître un sixieme sens.

5. Il faut rejetter les notions les plus manifestes, ou tomber d'accord qu'un être tiré du néant par la vertu infinie du créateur, ne peut avoir en lui-même aucune cause de son existence : il ne peut donc exister que par la même vertu qui l'a produit au commencement : il est donc créé dans tous les moments de sa durée ; c'est-à-dire, il n'existe à chaque moment, qu'à cause que Dieu continue de vouloir ce qu'il a voulu, lorsque cet être a commencé d'exister. Cet acte de la volonté divine ne peut point cesser d'être créatif pendant qu'il subsiste, puisqu'il l'a été au premier moment de l'existence de la créature.

6. Pourquoi dire que Dieu, dans le sentiment de Gassendi, contribue à conserver les créatures, en empêchant qu'on ne les détruise ? Et qui est ce qui les détruiroit, puisqu'il n'y a dans l'univers que deux sortes d'êtres, Dieu & les créatures ? Cette occupation seroit aussi vaine que la vigilance d'un berger contre les loups, dans un pays où il n'y a point de loups, & où même il ne pourroit y en avoir. Qu'on ne me dise pas qu'un corps en détruit un autre, que le feu détruit

le bois, qu'un homme tue un autre homme, &c. car ce n'est pas-là une destruction de la créature; ce n'est qu'un échange de modification : les modes ou les accidents ne passent pas pour le terme de la création, c'est la substance qui est créée.

CRÉDIT.

1. Nous ne sommes riches que de notre crédit.

2. On ne subsiste que par le crédit acquis en payant comptant.

(*Me DE MAINTENON.*)

3. Dom Juan de Castro, amiral & vice-roi des Indes portugaises, dont les moustaches sont devenues célebres dans tout l'orient.

En 1645, lorsqu'il étoit vice-roi, les infideles assiégerent sur les Portugais la ville de *Diu*, place importante. Pour faire lever le siége, il falloit équiper une flotte, mais on manquoit de fonds suffisants. Que fit Castro? il se fait couper, dit-on, une de ses moustaches; il l'envoie en gage aux négociants de Goa pour la somme de deux cents mille francs qu'il leur demande à emprunter. La grandeur d'ame de Castro étoit connue, la somme fut prêtée, le siége levé, & la moustache honorablement retirée.

4. Le crédit sur lequel se soutient presque tout le commerce, seroit ruiné, si les fermiers étoient autorisés à pénétrer & à dé-

couvrir le secret de tous les magasins & l'état de la fortune de tous les négociants. Que si le commerce étoit ainsi attaqué dans le fabriquant & le débitant par la diminution du nombre des sujets qui y concourent, par l'augmentation du prix des marchandises, & conséquemment par la diminution du débit, par l'épuisement actuel des deniers, que les plus riches négociants peuvent à peine réunir assez abondamment pour soutenir leurs entreprises; s'il étoit attaqué dans son économie même par l'altération du crédit, l'État perdroit, en peu de temps & pour jamais, un principe intérieur de fécondité nécessaire : l'extinction des manufactures, la désertion des ouvriers, qui feroient passer une seconde fois nos arts chez les nations voisines, la rareté de toutes les choses nécessaires à la vie, la dépopulation du royaume seroient les suites inévitables des atteintes qui seroient portées à la liberté, à la facilité, & au secret nécessaire du commerce.

5. Il n'est point d'État, quelque riche & quelque puissant qu'il soit, qui, par ses seuls revenus, puisse dans tous les temps & dans toutes les circonstances subvenir aux dépenses auxquelles il est quelquefois forcé ; le crédit vient alors à son secours, & multiplie ses richesses : ce crédit si nécessaire a pour bâse la confiance des peuples; celle-ci, fondée sur la fidélité avec laquelle l'État remplit tous ses engagements, suppose nécessaire-

ment une regle sûre & invariable, qui puisse en garantir l'exécution. Donner atteinte à cet ordre sur un objet particulier quelconque, comme la guerre, les bâtiments, &c. c'est affoiblir l'*administration* entiere, & briser les liens qui lui attachent la confiance publique.

6. Edouard III, roi d'Angleterre, songeant à faire valoir ses droits sur la couronne de France, fit, en 1338, de grands préparatifs, & chercha de tous côtés des secours & des alliés. Pendant qu'il étoit en Brabant, l'argent lui ayant manqué, il laissa la couronne en gage chez l'archevêque de Trèves.

7. Un homme sans crédit est un zéro; il ne vaut rien, si l'on n'y ajoûte; mais il multiplie à l'infini, à proportion de ce qu'on augmente.

8. Un homme pour qui les grands s'intéressent vivement, est presque toujours coupable. Quelque mauvaises affaires qui arrivent à un honnête homme, les voies régulieres suffisent ordinairement pour l'en tirer. Ce n'est que pour les méchants que l'on a besoin de faire des efforts extraordinaires de crédit & d'autorité.

CRÉDULITÉ.

1. Les femmes ont trop de crédulité; & par un destin fatal, elle est presque toujours mal placée.

2. La plûpart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables : c'est un air qui ne prouve pas la supériorité d'esprit, mais le déreglement du cœur.

3. A coup sûr les femmes trouveront plutôt le secret d'accorder ensemble les passions & la religion, fallût-il donner jusques dans le molinisme, que l'expédient de ne rien croire.

4. On ne doit juger de la passion de l'amour que par le degré de force qui l'aveugle. Une femme se trouvant prise sur le fait par son mari entre les bras de son amant, osa lui nier ce qu'il voyoit si bien. « Peut-» on, lui dit son mari, pousser l'audace à ce » point ? » *Ah ! mon ami*, s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois, que ce que je te dis.*

CRIMES.

1. Pindare finit l'énumération des damnés par ces paroles : tous également coupables, & d'avoir commis le crime, & d'en avoir joui.

2. Les Payens se représentoient leurs dieux, sous l'idée d'un être qui punit le crime, en poussant le criminel dans un nouveau crime.

3. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société : mais il seroit peut-être à sou-

haiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellents médecins ; eux ſeuls pourroient diſtinguer le criminel innocent du coupable. Si la raiſon eſt eſclave d'un ſens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner ?

Mais ſi le crime porte avec ſoi ſa propre punition plus ou moins cruelle ; ſi les plus longs ſupplices ne peuvent tout-à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains ; qu'eſt-il beſoin, comme un pape l'a dit lui-même, de tourmenter davantage les malheureux qu'on fait périr ? Ne les trouve-t-on pas aſſez punis par leur propre conſcience, qui eſt leur premier bourreau ? Ce n'eſt pas que je veuille dire que tous les criminels ſoient injuſtement punis ; je prétends ſeulement que ceux dont la volonté eſt dépravée, & la conſcience éteinte, le ſont aſſez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes.

4. Il paroît par *Tacite* que les Germains ne connoiſſoient que deux crimes capitaux ; ils pendoient les traîtres, & noyoient les poltrons : c'étoient chez eux les ſeuls crimes qui fuſſent publics.

5. Quoique tous les crimes ſoient publics par leur nature, on diſtingue pourtant les crimes véritablement publics d'avec les crimes privés, ainſi appellés, parce qu'ils offenſent plus un particulier, que la ſociété entiere. Or, dans les républiques, les crimes privés ſont plus publics, c'eſt-à-dire, cho-

quent plus la constitution de l'État, que les particuliers : & dans les monarchies les crimes publics sont plus privés, c'est-à-dire, choquent plus les fortunes particulieres, que la constitution de l'État même.

6. Les Allemands avoient une loi fort singuliere. » Si l'on découvre une femme à » la tête, on paiera une amende de six sous ; » autant, si c'est à la jambe jusqu'au genou : » le double depuis le genou ». Il semble que la loi mesuroit les outrages faits à la personne des femmes, comme on mesure une figure de géométrie : elle ne punissoit point le crime de l'imagination, elle punissoit celui des yeux.

CRITIQUES.

1. Le pere Pétau ayant été attaqué par le ministre Oroi, ne voulut point répliquer, parce que, disoit-il, quand on écrit contre les ministres protestans, on est cause que leurs pensions sont augmentées.

2. Il faut, comme dit un des plus beaux génies de ce siecle, laisser aboyer ces petits faiseurs de brochures; on se rendroit presque aussi ridicule qu'eux, si on perdoit son temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importants, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes les plus méprisables : leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que

la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui.

(*M. DE VOLTAIRE.*)

3. Ah! que nous irions loin! qu'il naîtroit de beaux ouvrages! si la plûpart des gens d'esprit, qui en sont les juges, tâtonnoient un peu, avant de dire: *cela est mauvais*, ou *cela est bon*; mais ils lisent; &, en premier lieu, l'auteur est-il de leurs amis? n'en est-il pas? Est-il de leur opinion en général sur la façon dont il faut avoir de l'esprit? Est-ce un ancien? est-ce un moderne? Quels gens hante-t-il? Sa société croit-elle les anciens des dieux? ne les croit-elle que des hommes? Voilà par où l'on débute pour lire un livre. On lit après; & que lit-on? Sont-ce les idées positives de l'auteur? Non; il n'y a plus moyen: son nom, son âge, & sa secte les ont métamorphosées, toutes gâtées d'avance, ou toutes embellies.....

Cependant le jugement qu'on a porté, va son train, sert de regle à je ne sais combien de génies naissants, qui s'y conforment, qui souffrent pour s'y conformer; & qui ne font rien qui vaille.... Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'écrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, font justement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être? D'autres qui se rendent fades, de crainte qu'on ne leur dise qu'ils courent après l'esprit; car courir après l'esprit, & n'être point naturel, voilà les reproches à la mode,

Mais, dira-t-on, il faut pourtant des critiques. Oui, sans doute, il en faut; mais je voudrois des critiques qui pussent corriger, & non pas gâter; qui réformassent ce qu'il y auroit de défectueux dans le caractere d'esprit d'un auteur, & qui ne lui fissent pas quitter ce caractere...... De façon que sur leur rapport, vous lecteur, vous méprisez souvent des ouvrages que vous estimeriez; ou, si vous les avez lus, je gagerois bien que les endroits où l'auteur a pensé le mieux, vous ont paru les plus mauvais, par la raison qu'ils vous ont fait plus d'impression que le reste, & que, disposé comme vous étiez, cette impression a dû vous choquer au même degré qu'elle vous auroit plû.

Ne vous a-t-on pas dit que cet écrivain couroit après l'esprit, n'étoit point naturel? Eh bien! n'avez-vous pas senti qu'on avoit raison? Le moyen de n'en pas convenir, en le lisant: vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde, d'une vue fine & déliée, d'un sentiment nourri par-tout d'un goût de réflexion philosophique; avec ce génie-là, avec un naturel si riche & si supérieur, on est, par dessus le marché, nécessairement singulier, & d'un singulier très-rare; cela est donc clair: il n'est point naturel, il court après l'esprit.

Voilà comme on vous dupe, lecteur; voilà les surprises qu'on fait au public, & comment

comment on peut frustrer les talents les plus estimables, des éloges qui leur sont dus.

Quand je songe à cette critique, sur-tout à celle de courir après l'esprit, je la trouve la chose du monde la plus comique; tant j'ai de plaisir à me représenter la commodité dont elle est à tous ceux qu'elle dispense heureusement d'avoir de l'esprit, & qui ne l'attraperoient point, quand ils courroient après; & en effet, il y a bien des ouvrages qui ne subsistent que par le défaut d'esprit, & leur platitude fait croire à certains lecteurs, qu'ils sont écrits d'une maniere naturelle.....

Je disois l'autre jour à un de mes amis, à qui les reproches dont j'ai parlé sont ordinaires; savez-vous bien ce que chez certaines gens signifient ces mots, *ils courent après l'esprit*? Comment! Messieurs les modernes, petits marmouzets! vous prétendez valoir & surpasser des auteurs qui sont en *grec* & en *latin*, & que j'étudie depuis vingt ans! Si le monde alloit vous en croire, que deviendrois-je, moi, qu'on associe au respect qu'on leur rend ? Faudra-t-il me réduire à l'affront de vous admirer, vous, avec qui je vis tous les jours?.....

C'est-là à-peu-près, dis-je à mon ami, ce que veulent dire certaines gens, en tenant les discours que vous teniez tout-à-l'heure. Les auteurs plats leur servent de troupes auxiliaires, & voici ce que ceux-là disent à

leur tour, ou du moins ce que chacun d'eux pense:

Ces gens, contre qui on crie, me chagrinoient; il me falloit tous les jours aller aux expédients, pour ne me pas douter que je valois moins qu'eux, & j'entends qu'on dit qu'ils ne sont pas naturels, qu'ils courent après l'esprit; ma foi! cela est vrai & bien trouvé; & grace au ciel, me voilà meilleur qu'eux! Oui, Messieurs, lisez-moi; vous verrez un homme qui pense simplement, raisonnablement, qui va son grand chemin, qui ne pétille point, & voilà le bon esprit.....

Est-ce le génie des auteurs grecs qu'il faut que ce jeune homme imite? Non; leurs idées ont une sorte de simplicité noble qui naît du caractere des actions qui se passoient alors, & du genre de vie qu'on menoit de leur temps.....

Eh bien! un jeune homme doit-il être le copiste de la façon de faire de ces auteurs? Non; cette façon a je ne sais quel caractere ingénieux & fin, dont l'imitation littérale ne fera de lui qu'un singe, & l'obligera de courir vraiment après l'esprit, l'empêchera d'être naturel: ainsi que ce jeune homme n'imite ni l'ingénieux, ni le fin, ni le noble d'aucun auteur ancien ou moderne; parce que, ou ses organes l'assujettissent à une autre sorte de fin, d'ingénieux & de noble, ou qu'enfin cet ingénieux & ce fin qu'il vou-

droit imiter, ne l'eſt dans ces auteurs qu'en ſuppoſant le caractere de mœurs qu'ils ont peint: qu'il ſe nourriſſe ſeulement l'eſprit de tout ce qu'il leur ſent de bon, & qu'il abandonne après cet eſprit à ſon geſte naturel; qu'on me paſſe ce terme qui me paroît bien expliquer ce que je veux dire; car on a mis aujourd'hui les lecteurs ſur un ton ſi plaiſant, qu'il faut toujours s'excuſer auprès d'eux, d'oſer exprimer vivement ce que l'on penſe.

4. Les François, pour la plûpart, ſont de grands critiques ſur les affaires militaires; mais ils ont bien moins de partialité pour faire honneur à leur nation, que quand il s'agit de donner des louanges qui ſont dues à un habile général étranger.

5. Si vous obſervez avec ſoin, qui ſont les gens qui peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne ſont contents de perſonne, vous reconnoîtrez bientôt que ce ſont ceux-mêmes dont perſonne n'eſt content.

6. On peut parvenir à la même fin par des routes toutes contraires, & ce qui eſt bon en un temps, eſt très-mauvais en un autre. La réfutation d'un livre peut mériter la récompenſe que le livre même avoit méritée.

7. Ne diſſimulons rien, on peut quelquefois retourner contre les auteurs le principe, que la critique eſt aiſée; on peut leur dire que, moins il y a de gloire à appercevoir de

certaines fautes, plus il y a de honte à les avoir faites.

8. Autrefois, dit M. Duclos, on faisoit combattre les bêtes pour amuser les hommes ; aujourd'hui ce sont les hommes qui combattent pour amuser les bêtes.

CRUAUTÉ.

1. Elle est dans des tourments toutes les fois que je m'éloigne d'elle : mais ce n'est ni le regret de ne me pas voir, ni l'amour qu'elle a pour moi qui la fait souffrir ; c'est qu'elle n'a pas le plaisir de voir que je souffre. (*BUCANAN.*)

2. Traitements plus cruels que l'exil même. Au reste, indigné de tant d'outrages, mon esprit n'y succomba point ; mais ranimant toutes ses forces, il trouva des ressources jusques dans son indignation. (*OVIDE.*)

3. Dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorsqu'elle a mis bas.

4. Presque tous les auteurs nous dépeignent Auguste comme le plus clément prince qui ait regné; la plûpart des livres sont remplis de ses éloges. Les mêmes auteurs nous dépeignent Néron comme le plus cruel & le plus indigne de tous les princes ; presque tous les livres sont remplis d'invectives contre sa mémoire : & cependant il s'est trouvé

quelques auteurs graves & très-entendus qui ont prétendu démontrer que Néron fut moins cruel qu'Auguste, & que ce dernier eut beaucoup plus de vices que l'autre; ils ont poussé la chose jusqu'à faire l'éloge de Néron de propos déliberé. Il ne s'agit point-là de faits obscurs & contestés: ils jugent tous sur les mêmes actions connues & avouées.

5. Ceux qui disent que la cruauté est une marque de lâcheté, & qu'il n'y a rien de si rampant qu'une ame barbare & criminelle, quand elle n'a plus de ressource, peuvent être combattus par de grands exemples.

6. En 1338, un gentilhomme de Franconie est tué malheureusement par un Juif. Son frere veut venger cette mort, non sur l'assassin, mais sur toute la nation en général. Il rappelle une fausse doctrine prêchée autrefois contre ce peuple errant. Il assemble ses amis, & crie avec eux, dans les rues & dans les carrefours, que les chrétiens doivent en conscience égorger tous les Juifs, dont les peres ont crucifié le Sauveur du monde. Le fanatisme s'empare aussi-tôt de tous les esprits. Des flots de sang coulent dans toute l'Alsace. Les infortunés Juifs font entendre leurs plaintes à l'empereur, qui donne ordre de les laisser tranquilles. L'impératrice, indignée de cette douceur, ne fait plus servir que du gras sur la table de son époux. Louis de Baviere en demande la raison, & pourquoi cette nourriture lui est

présentée un jour de jeûne. « Ne soyez » point étonné, lui dit l'impératrice; car, » puisque vos sentiments s'accordent avec » ceux des Juifs, vous ne devez pas faire » difficulté de manger des viandes dont ils » usent ». En France, le massacre de la S. Barthelemi fut l'ouvrage de la reine Catherine de Médicis. On ne croiroit jamais que les cruautés les plus atroces dont parle l'histoire, ont été imaginées par des femmes, si l'on n'étoit pas convaincu que le sexe le plus doux est en même temps le plus foible.

CULTURE.

1. Nous avons encore quantité de plantes qui ont retenu jusqu'à présent le nom des hommes du premier ordre, qui en ont découvert les vertus; & il n'y a rien que toute l'antiquité profane, sur-tout nos Gaulois & nos Germains, n'aient fait pour éterniser le respect & l'amour qu'ils avoient pour l'agriculture. Le premier roi de Bohême voulut que l'on conservât précieusement sa charrue, son chapeau & ses guêtres de laboureur, & qu'on les exposât sur l'autel au sacre de tous ses successeurs. J'oserois même dire que nos rois de France n'ont été long-temps que de très-puissants censiers, puisque le principal revenu de ceux des deux premieres races consistoit dans les terres conquises sur les Romains, sur les Bourguignons & les Visigoths, qu'ils faisoient valoir toutes par des

valets, & qu'ils paſſoient preſque tout leur temps à voyager de l'une à l'autre, & vivoient des productions de leurs fonds, en les faiſant vendre pour leur compte, quand ils étoient régalés par les ſeigneurs ou par les communes. De même les rois d'Afrique, ceux d'Orient, les anciens empereurs de Conſtantinople, ceux de Turquie même & de la Chine, donnent dans le goût de l'agriculture, & du jardinage, qui en eſt une partie; & la loi de Mahomet oblige les empereurs mêmes à ſavoir le labourage, & veut qu'ils en faſſent preuve avant de monter ſur le trône. Les exemples de Dioclétien & de Charles-Quint, qui ſe ſont démis de l'empire, pour jouir d'une vie privée & champêtre, ſont préſents à tout le monde.

C'eſt ainſi que la nature ſe prête & fournit à tous les goûts, à tous les beſoins. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on fût plus ſenſible qu'on ne l'eſt à cette vérité. Les préceptes de l'agriculture ſont à la portée de tous les eſprits; il n'y a perſonne qu'elle n'intéreſſe, ſoit qu'on ait du bien en fonds, ou qu'on n'ait que ſon ſavoir-faire. En s'y appliquant, on occuperoit une infinité de fainéants & de miſérables, on négligeroit le frivole, pour s'adonner à ce qui eſt vraiment utile, & par-là on ſeroit riche, en faiſant valoir ſes propres fonds ou ceux des autres, au lieu de reſter dans l'indolence, ou de courir après des richeſſes d'induſtrie égale-

ment difficiles à acquérir & à conſerver: on ne verroit pas tant de terres incultes ou ſtériles, parce qu'elles ſont mal cultivées: l'homme qualifié ne ſeroit point trompé dans ce qu'on exécute par ſes ordres dans ſes terres ou dans ſes jardins, pour ſon utilité ou pour ſon plaiſir : le bourgeois ſauroit l'art d'obliger la nature à ne rien refuſer à ſes ſoins: le noble, le roturier, le grand ſeigneur & l'artiſan, auroient le ſecret de fertiliſer, de conſerver & de perpétuer leur héritage juſqu'à leur derniere génération, & l'on dévoileroit inſenſiblement ce que la nature a de plus caché. Ce n'eſt pas en confiant ſes domaines & ſes jardins à des gens qui ne ſont laboureurs ou jardiniers que de nom, pour attraper votre argent, qu'on parvient à ces heureux effets; il faut s'y appliquer ſoi-même avec affection & avec goût.

2. La multiplication de ſubſiſtances ne peut s'opérer que par la culture, & la culture n'eſt poſſible que dans la ſociété; car il eſt évident que perſonne ne cultiveroit, ſi perſonne n'avoit la certitude morale de jouir de la récolte; & que ce n'eſt que dans la ſociété que cette certitude morale peut s'établir, parce qu'elle ſuppoſe des droits qui ne peuvent avoir lieu que dans la ſociété. L'exemple des Lapons qui ne cultivent point, ne peut m'être objecté. Chez eux la rigueur du climat s'oppoſe à la multiplication des

hommes, parce qu'il s'oppose à la culture: aussi sont-ils très-peu nombreux. Mais quelque foible que soit la population, elle ne seroit point ce qu'elle est, & elle ne pourroit se conserver dans le même état, si la société qui s'est établie parmi eux, ne leur assuroit la propriété de leurs troupeaux, & la liberté de les faire pâturer. Je ne crains pas non plus qu'on aille chercher chez quelques peuples de l'Amérique, des arguments pour me prouver que l'ordre physique de la génération ne rend pas la culture nécessaire. Je sais qu'il en est qui ne cultivent point ou presque point, quoique leur sol & leur climat soient également heureux; mais ils détruisent leurs enfants, égorgent les vieillards, emploient des remedes pour arrêter le cours naturel de la génération. Leurs pratiques homicides sont donc autant de preuves que je peux réclamer, pour établir, non pas qu'il ne peut exister une société sans culture, mais que dans les climats propres à la multiplication des hommes, il est d'une nécessité physique, d'une nécessité relative à leurs besoins physiques & à l'ordre physique de la génération, qu'ils soient cultivateurs ou meurtriers.

(*L'ordre naturel des sociétés politiques.*)

Voyez AGRICULTURE, CAMPAGNE, TERRE.

CURIOSITÉ.

1. Nous voulons tout ſavoir juſqu'aux choſes qui nous déplaiſent.

(*LA FONTAINE.*)

2. La curioſité n'eſt que vanité. Le plus ſouvent on ne veut ſavoir que pour en parler. On ne voyageroit pas ſur la mer pour ne jamais en rien dire, & pour le ſeul plaiſir de voir, ſans eſpérance de s'en entretenir jamais avec perſonne. (*PASCAL.*)

3. *Claudien*, dans ſon poëme de l'enlevement de Proſerpine, s'adreſſe aux dieux à l'imitation de Virgile. Grands dieux, dit-il, découvrez à mes yeux les myſteres des choſes ſacrées & les ſecrets de l'univers : par quelles flammes l'amour a attendri le dieu des ombres ; comment s'eſt fait l'enlevement de Proſerpine, & par quels liens l'hymenée a uni cette déeſſe féroce avec le cahos. Peignez-moi les inquiétudes de Cérès, & les courſes de cette mere éplorée pour retrouver ſa fille. Apprenez-moi l'origine des loix, & par quel art, le gland ayant ceſſé d'être la nourriture des hommes, les chênes de Dodone ont fait place aux moiſſons.

4. Notre ame eſt faite pour penſer, c'eſt-à-dire, pour appercevoir ; or un tel être doit avoir de la curioſité : car comme toutes les choſes ſont dans une chaîne où chaque idée en précède une, & en ſuit une

autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; & si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

5. Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

6. Je rêvassois sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la vérité. Ils passent par-dessus les suppositions, mais ils examinent curieusement les conséquences. Ils laissent les choses, & courent aux causes.

7. Cet empressement françois à s'informer sur-le-champ de notre nom, de notre âge,

de notre demeure, de nos parents, de nos alliances & de mille autres particularités qui intéressent un quart-d'heure.

8. Un ami écrivoit à son ami, & un curieux regardoit par-dessus l'épaule ce qu'il écrivoit. L'ami qui s'en apperçut, interrompit le fil de sa lettre, & écrivit ceci à la place: « si un impertinent qui est à mon côté » ne regardoit pas ce que j'écris, je vous mar- » querois encore plusieurs choses qui ne doi- » vent être sues que de vous & de moi. Le » curieux, qui lisoit toujours, lui dit: je vous » jure que je n'ai regardé ni lû ce que vous » écrivez ».

9. Alexandre fut si curieux, qu'il fit creuser la terre pour chercher un autre monde.

10. Les objets qui ne sont propres qu'à satisfaire notre curiosité, ne nous attachent pas autant que les objets qui nous attendrissent: l'esprit est d'un commerce plus difficile que le cœur.

11. L'objet est trop vaste, si nous voulons concevoir la circonférence du monde: il est trop petit, si nous voulons nous former l'idée d'un atôme.

12. La curiosité des bons esprits leur fait plus souvent estimer dans les sciences une difficulté piquante, qui les réveille, qu'une trop grande facilité qui les endort.

13. Les Gaulois étoient généreux & francs, & ne pouvoient souffrir ni le mensonge, ni la supercherie, faisant gloire d'imiter en cela

leurs ancêtres, qui avoient méprisé la ruse, & ne s'étoient jamais fiés qu'à leur valeur.

Ils étoient curieux jusqu'à ce point, que César a écrit qu'ils avoient coutume d'arrêter les passants pour leur demander des nouvelles, & que le peuple s'attroupoit dans les places publiques, auprès des voyageurs & des marchands, pour s'informer de ce qui se passoit dans les pays étrangers, déliberant même quelquefois sur cela dans les plus grandes affaires; c'est-à-dire, qu'ils étoient un peu crédules, & que facilement ils ajoûtoient foi à ce qu'ils apprenoient des voyageurs & des étrangers. On voit encore aujourd'hui combien les François tiennent du caractere de ces peuples dont ils descendent.

Fin du Tome premier.





